L'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain

ÉTAT PRINCIPAL

ENVIRONICS
INSTITUTE

L'Environics Institute

L'Environics Institute se consacre à l'étude et à la réalisation de recherches sur l'opinion publique relativement à des questions canadiennes d'intérêt public. L'institut cherche à informer la population du Canada et à stimuler parmi ses membres un dialogue éclairé, grâce à :

- la réalisation de recherches inédites sur l'opinion publique;
- le financement d'études universitaires sur les sondages et l'opinion publique;
- une collaboration avec des partenaires des médias en vue de disséminer les résultats de ses recherches.

Fondé en 2006, l'Environics Institute a déjà réalisé plusieurs recherches innovatrices, y compris un sondage auprès des Canadiens musulmans, une enquête auprès des résidents de l'Afghanistan et une étude (en partenariat avec Canada Monde) sur les relations personnelles des Canadiens avec les gens et les enjeux de l'ensemble du monde.

Pour l'Environics Institute, la recherche sur l'opinion publique offre aux Canadiens une précieuse fenêtre qui leur permet d'examiner et de mieux comprendre leur société diversifiée et changeante.

Publié par
Environics Institute
900 - 33 Bloor Street East, Toronto, Ontario, Canada M4W 3H1

© Environics Institute, 2010

Tous droits réservés. Aucune portion de la présente publication ne peut être reproduite, enregistrée dans un système de recherche documentaire ou transmise sous quelque forme que ce soit et par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre), en tout ou en partie, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur sans porter atteinte aux droits d'auteur susmentionnés.

ISBN 978-0-9866104-0-0

Imprimé au Canada par
The Interprovincial Group
1315 Morningside Avenue, Scarborough, Ontario, Canada M1B 3C5

Le logo de la couverture a été généreusement créé et donné par un membre de l'équipe de recherche de l'ÉAMU qui désire demeurer anonyme.
Conception par Gravity Inc. (www.gravityinc.ca), mise en page de Stephen Otto et rédaction de Cathy McKim

ENVIRONICS
· INSTITUTE ·

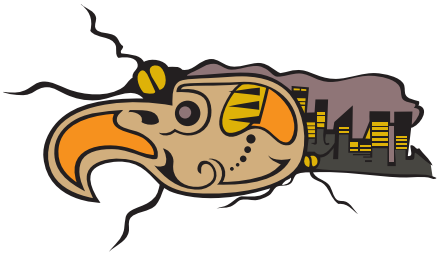


Table des matières

Principales conclusions 8

À propos de l'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain 12

Introduction 14

I. La recherche – Un conte de onze villes 18

L'enquête principale 18

Sondage auprès des Canadiens non autochtones 22

Enquête pilote de laFondation nationale des réalisations autochtones (FNRA) 23

II. Les Autochtones en milieu urbain : contexte 24

III. Le lieu d'appartenance des Autochtones vivant en milieu urbain 30

Aperçu 30

1. La communauté d'origine 33
2. Liens avec la communauté d'origine 36
3. Mobilité 37
4. La définition du chez-soi 40
5. Satisfaction à l'égard de la vie urbaine 41

IV. L'identité autochtone urbaine 46

Aperçu 46

1. Connaissance de l'ascendance autochtone 48
2. Fierté autochtone et canadienne 54
3. Liens et appartenance 56
4. Les pensionnats indiens 61

V. La culture autochtone urbaine 63

Aperçu 63

1. Les manifestations culturelles autochtones dans la ville 66
2. Préserver l'identité culturelle autochtone 70
3. Préoccupations quant à la perte de son identité culturelle 75
4. Expériences avec les services et les organisations autochtones 76

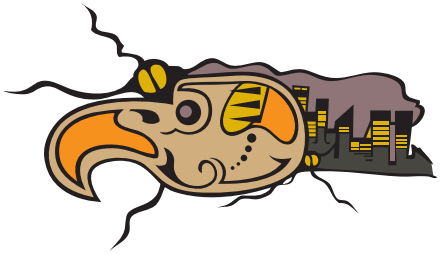


Table des matières

VI. Expériences auprès des non-Autochtones 80

Aperçu 80

1. Comment les Autochtones croient-ils être perçus par les non-Autochtones? 81
2. Perceptions à l'égard des non-Autochtones 84
3. Expériences de discrimination 86
4. Expériences avec les services et les organisations non autochtones 89

VII. Identité et participation politiques 94

Aperçu 94

1. Participation à la politique autochtone 96
2. Participation à la politique canadienne 99
3. Qui représente les Autochtones vivant en milieu urbain? 104

VIII. Justice 106

Aperçu 96

1. Contacts avec le système de justice pénal 108
2. Confiance à l'égard du système de justice pénal 109
3. Appui à un système judiciaire autochtone 110

IX. Bonheur, aspirations et définition du « succès » chez les Autochtones vivant en milieu urbain 113

Aperçu 113

1. Le bonheur 115
2. Aspirations et définition du succès 116
3. Expériences de travail 119
4. Espoirs pour l'avenir 124
5. Perceptions en matière de santé 125

X. aspirations et expériences sur le plan de l'éducation 129

Aperçu 117

1. L'expérience scolaire 130
2. La décision de poursuivre des études postsecondaires 133
3. Obstacles à surmonter pour atteindre les buts en matière d'éducation et aides souhaitées 138
4. Payer les études postsecondaires 140

XI. Sondage auprès des boursiers de la Fondation nationale des réalisations autochtones 142

Aperçu 142

1. Niveaux de scolarité des boursiers de la FNRA 143
2. L'expérience scolaire 144
3. La décision de poursuivre des études postsecondaires 147
4. Le financement des études postsecondaires 150
5. L'opinion des boursiers de la FNRA sur l'éducation 151
6. Effet de la bourse d'excellence de la FNRA sur l'identité autochtone 152

XII. Les perspectives des non-Autochtones 153

Aperçu 153

1. Les perceptions à l'égard des Autochtones 155
2. L'histoire et la culture autochtones 162
3. Perceptions des obstacles que doivent surmonter les Autochtones 165
4. Connaissance et perceptions des communautésautochtones de la ville 170
5. Qu'est-ce qui forge les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des Autochtones? 173
6. Perceptions relatives aux possibilités et aux services en milieu urbain 178
7. Relations avec les Autochtones et regard vers l'avenir 184
8. Regard d'ensemble : comment les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain voient les Autochtones 188

Annexe A: Méthodologie 191

Annexe B: Les quatre « visions » des Autochtones par les Canadiens non-Autochtones vivant en milieu urbain 199

Contexte

Ce rapport concerne l'avenir, et non le passé

Au recensement de 2006, 1 172 790 personnes au Canada se sont déclarées Autochtones, c'est-à-dire membre d'une Première nation, Métis ou Inuit. À cette même date, la moitié de la population autochtone du Canada résidait dans des agglomérations urbaines (soit des grandes villes ou régions métropolitaines de recensement ou des agglomérations urbaines plus petites).

Les Autochtones vivant en milieu urbain (terme désignant les membres des grands groupes des Premières nations, les Métis et les Inuits qui résident dans des villes) forment aujourd'hui une présence sociale, politique et économique de plus en plus importante dans les villes du Canada. Pourtant, nous en savons bien peu au sujet de leurs expériences et de leurs perspectives. *L'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain* (*ÉAMU*) vise à mieux comprendre cette importante population en croissance. *L'ÉAMU* diffère de toutes les autres études auparavant menées sur les populations autochtones : elle ne cherche pas à recueillir une série de « données » économiques ou sociales sur les Autochtones vivant en milieu urbain, mais plutôt à découvrir leurs valeurs, leurs expériences, leurs identités et leurs aspirations. Comment se situent-ils en fonction de leurs collectivités, aussi bien géographiques que culturelles ? Quels facteurs les portent vers le succès, l'autonomie et l'affirmation culturelle ? Quels sont leurs espoirs pour l'avenir et comment définissent-ils le succès ? Quels sont les outils et les formes de soutien qui les ont aidés ? Quels obstacles doivent-ils affronter ?

L'ÉAMU vise en outre à créer des occasions de dialogue entre les Autochtones et les non-Autochtones. Par conséquent, l'étude se penche aussi sur la façon dont les non-Autochtones considèrent aujourd'hui les Autochtones du Canada. Finalement, *l'ÉAMU* inclut une enquête pilote qui mesure les expériences et le succès des boursiers universitaires de la Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA) qui poursuivent actuellement ou ont poursuivi des études postsecondaires.

Un dialogue axé sur le respect

Pour réaliser ces objectifs, trois éléments de recherche distincts ont été inclus dans *l'ÉAMU* :

- Premièrement, 2 614 entrevues en face-à-face ont été réalisées (l'enquête « principale ») avec des membres des Premières nations (inscrits et non inscrits), des Métis et des Inuits de onze villes canadiennes, soit Vancouver, Edmonton, Calgary, Regina, Saskatoon, Winnipeg, Thunder Bay, Montréal, Toronto, Halifax et Ottawa (Inuits seulement). Ces entrevues ont eu lieu entre mars et octobre 2009.
- Deuxièmement, un sondage téléphonique a été effectué auprès de 2 501 Canadiens non autochtones vivant dans ces mêmes villes (à l'exception d'Ottawa), entre avril et mai 2009.
- Finalement, une enquête pilote en ligne auprès de 182 boursiers actuels et passés de la Fondation nationale des réalisations autochtones a été réalisée en juin et juillet 2009.

L'enquête principale

L'équipe de recherche de *l'ÉAMU* a consacré beaucoup d'efforts à concevoir une étude qui témoigne de respect envers les réflexions des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits au sujet de leurs valeurs, de leurs expériences, de leurs identités et de leurs aspirations.

Plus de 100 intervieweurs, dont la presque totalité sont eux-mêmes membres d'un peuple autochtone, ont rencontré en face-à-face 2 614 membres des Premières nations (inscrits et non inscrits), Métis et Inuits résidents de onze villes du Canada.

Les participants à *l'ÉAMU* proviennent de tous les horizons : des hommes et des femmes de tous les niveaux de scolarité, de tous les niveaux de revenu et de tous les groupes d'âge. Les entrevues incluaient certaines questions structurées, mais laissaient aussi beaucoup de place aux discussions libres au cours desquelles les participants ont pu s'exprimer sans contraintes sur leurs perceptions et leurs expériences. Ces discussions ont bien souvent duré plus d'une heure. Toutes les réponses ont été soigneusement consignées, avec précision, par les équipes de recherche de *l'ÉAMU* de chaque ville.

L'ÉAMU aborde de nombreux sujets, dont les communautés d'origine des Autochtones vivant en milieu urbain, les cultures autochtones, l'appartenance communautaire, l'éducation, le travail, la santé, la participation et l'activité politiques, la justice, les relations avec les Autochtones et les non-Autochtones, les aspirations et la définition du succès ainsi que les expériences de discrimination.

Plusieurs des études précédentes sur les Autochtones du Canada ont surtout examiné ces populations à travers une « problématique », principalement en tant que public cible pour des services sociaux. *L'ÉAMU* vise plutôt à capturer une image complète des Autochtones vivant en milieu urbain, afin d'illustrer leur complexité tant individuelle que communautaire. Cette optique a permis de révéler un plus large éventail d'histoires et de scénarios que ce à quoi nous exposent généralement les bulletins de nouvelles et autres médias. Les résultats de l'enquête suggèrent de multiples façons que les villes canadiennes sont en voie de se transformer en sites de connexion, d'engagement et de vitalité culturelle pour un grand nombre d'Autochtones.

Plusieurs segments des populations des Premières nations, métisses et inuites du Canada doivent relever des défis importants, mais la situation dans les villes est plus diversifiée – et, dans bien des cas, plus prometteuse – que ce que nous laissent croire en règle générale les perceptions du public et la couverture médiatique. Quelques-unes des découvertes les plus positives sont présentées dans le résumé des principales conclusions de l'étude qui se trouve aux pages suivantes.

Les participants à *l'ÉAMU* proviennent de tous les horizons.

Principales conclusions

Ils aiment beaucoup habiter la ville et la majorité croit pouvoir apporter une contribution positive à sa ville.

Pour de nombreux Autochtones, la ville est leur « chez-soi ». Les Autochtones vivant en milieu urbain maintiennent des liens étroits avec leur communauté et le lieu d'origine de leurs ancêtres. Ces liens s'inscrivent dans de solides attaches familiales et sociales, ainsi que dans des liens forts avec la culture autochtone traditionnelle et contemporaine. Malgré ces liens, la majorité des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits considèrent leur ville de résidence actuelle comme leur *chez-soi*, y compris ceux et celles qui représentent la première génération de leur famille à habiter la ville, tout comme ceux et celles qui se définissent le plus fortement comme membre d'une Première nation, Métis ou Inuit.

Dans ces villes, **les Autochtones vivant en milieu urbain veulent devenir une partie importante et visible du paysage urbain.** Ils aiment habiter la ville et la majorité d'entre eux croient pouvoir faire une contribution positive à leur foyer urbain. Ils sont aussi susceptibles que les personnes non autochtones à penser de la sorte.

La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain sont susceptibles de créer des liens avec les communautés autochtones de leur ville. Plus de six répondants sur dix déclarent appartenir à une communauté « surtout » autochtone ou « également » autochtone et non autochtone. Cette sensibilité est particulièrement prononcée chez les membres des Premières nations et les Inuits, mais s'avère aussi véridique pour les Métis de certaines villes.

La nature de la communauté autochtone urbaine varie d'une ville à l'autre. Les communautés autochtones urbaines ne sont pas des communautés non urbaines « transplantées ». L'importance que revêtent pour les Autochtones en milieu urbain certaines attaches communautaires (p. ex., la famille, les voisins, les autres Autochtones, les services et organisations autochtones, etc.) diffère d'une ville à l'autre, suggérant que leur identité et leur communauté se définissent par les caractéristiques particulières de la ville qu'ils habitent.

La ville est un lieu de développement créatif de la culture autochtone. Le sentiment prononcé de vitalité culturelle que l'on retrouve chez les Autochtones vivant dans les villes du Canada constitue l'une des conclusions les plus optimistes de *l'ÉAMU*. Par une forte majorité, les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits croient que la culture autochtone dans leur collectivité s'est renforcée plutôt que de s'affaiblir au cours des cinq dernières années. Cette opinion est particulièrement prononcée à Toronto et à Vancouver, où les résidents sont à la fois plus conscients des manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur ville et y participent plus fréquemment.

De plus, **les Autochtones sont clairement confiants en leur capacité à préserver leur identité culturelle dans la ville.** Bien qu'ils reconnaissent nécessaire de prendre des mesures proactives pour préserver en milieu urbain leurs traditions culturelles, ils semblent raisonnablement confiants en leur capacité à préserver leur identité culturelle dans la ville.

Les Autochtones vivant en milieu urbain rêvent d'une vie « réussie ». Ils sont très susceptibles de croire que la famille et des habitudes de vie équilibrées constituent des ingrédients essentiels pour une vie réussie. La majorité souligne de plus l'importance d'avoir un bon emploi, du succès dans leur carrière et une autonomie financière.

La plus grande aspiration des Autochtones vivant aujourd'hui en milieu urbain est de poursuivre des études supérieures. C'est particulièrement le cas chez les personnes plus

jeunes ou moins bien nanties. Non seulement les Autochtones vivant en milieu considèrent-ils les études supérieures comme le chemin, pour leur propre génération, vers un meilleur emploi ou une carrière plus intéressante, mais plusieurs espèrent en outre que les études supérieures constitueront l'élément clé qui distinguera les Autochtones des générations de demain de celles de leurs ancêtres. Parmi ceux et celles qui prévoient poursuivre des études postsecondaires, les objectifs de carrière sont la raison la plus souvent évoquée. Cependant, ceux et celles qui ont complété des études collégiales ou universitaires affirment que la plus grande contribution de ces études à leur vie fut de leur apporter un plus grand sentiment d'autonomie, attribuable en partie à l'acquisition d'une meilleure connaissance de leur héritage et de leur identité autochtones. Les études supérieures se révèlent être un passeport pour en apprendre davantage sur l'identité autochtone : les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont complété des études collégiales ou universitaires sont davantage susceptibles de bien comprendre leur héritage autochtone et de croire que cette connaissance contribue de façon positive à leur vie.

Bien que les Autochtones vivant en milieu urbain aient surmonté de nombreux obstacles pour accéder aux études postsecondaires, l'obstacle le plus fréquent que doivent affronter ceux qui poursuivent leurs études est le financement. Donnée éloquente : ceux et celles qui ont commencé des études supérieures sans les terminer sont aussi susceptibles que les titulaires de diplômes postsecondaires d'affirmer qu'ils ont reçu un soutien émotionnel et moral durant leurs études; ils sont cependant moins susceptibles d'affirmer qu'ils ont reçu un appui financier.

Les mentors et les modèles d'identification jouent aussi un rôle important. Les boursiers de la FNRA indiquent qu'après la famille, leur plus grand soutien dans la poursuite de leurs études postsecondaires provient d'un modèle d'identification. (La FNRA – Fondation nationale des réalisations autochtones – offre aux Autochtones du Canada, en particulier aux jeunes, les outils nécessaires pour réaliser leur potentiel.) Il existe en outre parmi ceux qui ont actuellement ou qui ont eu un mentor par le passé le sentiment répandu que cette personne a contribué de façon importante à leur éducation. Les boursiers masculins sont davantage susceptibles d'affirmer que leur mentor a contribué de façon significative à leur vie. Finalement, une grande majorité des boursiers de la FNRA croient que les modèles d'identification influent de façon importante sur le comportement des jeunes Autochtones.

Les Autochtones vivant en milieu urbain croient fermement en l'importance d'une formation scolaire régulière, aussi bien pour eux-mêmes que pour l'ensemble de la population autochtone. Malgré cette conviction, la plupart considèrent que l'éducation est plus que ce qui est offert dans les écoles régulières ou dans les programmes menant à des diplômes. Ils croient que l'éducation comprend aussi ce qui enseigné par les écoles autochtones et l'« apprentissage continu » offert par les Anciens.

Malgré d'importantes différences culturelles et historiques, les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits vivant dans les villes canadiennes partagent de nombreuses valeurs et aspirations. Une différence majeure entre ces groupes, cependant, réside dans leurs opinions relatives à l'importance de liens forts avec leur identité et leurs origines autochtones ainsi qu'à celle de vivre de façon traditionnelle. Les Inuits et les membres inscrits des Premières nations, par exemple, sont beaucoup plus susceptibles que les membres non inscrits des Premières nations et les Métis d'associer un lien fort avec leurs origines autochtones à une vie réussie.

... ils espèrent que des niveaux d'éducation plus élevés seront l'un des éléments clés qui distingueront les générations autochtones de demain des générations passées.

Principales conclusions

... la fierté autochtone et la fierté canadienne sont, dans la majorité des cas, complémentaires plutôt que mutuellement exclusives.

Néanmoins, les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits vivant en milieu urbain conservent tous un grand respect pour leur héritage et expriment une grande fierté autochtone. Comme l'a noté l'un des participants à *l'ÉAMU*, [traduction] « Vous devez savoir d'où vous venez pour savoir où vous allez ». Cette remarque capture le sentiment d'héritage familial, de survie, de tradition et d'identité exprimé par les participants quand on leur a demandé de décrire l'importance de connaître leurs origines autochtones. De larges majorités sont similairement fières d'être membre d'une *Première nation*, *Métis* ou *Inuit* et *Autochtone*.

Sept Autochtones vivant en milieu urbain sur dix affirment aussi être très fiers d'être Canadiens, démontrant que la fierté autochtone et la fierté canadienne sont, dans la majorité des cas, complémentaires plutôt que mutuellement exclusives. Une identité canadienne ne représente pas non plus un signe d'assimilation au monde non autochtone : ceux et celles qui disent appartenir principalement à une communauté *autochtone* de leur ville sont aussi susceptibles que les autres d'être très fiers d'être *Canadiens*.

L'exemple le plus probant de cette relation entre les identités *autochtone* et *canadienne* des Autochtones vivant en milieu urbain pourrait bien se situer dans le champ de la politique. Une identité politique autochtone plus forte coïncide avec une identité politique canadienne plus forte. En d'autres mots, les Autochtones vivant en milieu urbain qui participent davantage à la vie politique autochtone sont aussi plus susceptibles de voter aux élections canadiennes.

En résumé, les Autochtones d'aujourd'hui conservent de fortes identités autochtone *et* canadienne et forment des communautés stables et dynamiques dans les villes du Canada. Cependant, ils le font malgré le sentiment répandu que les personnes non autochtones ont d'eux une image négative. S'il existe une expérience urbaine commune à tous les Autochtones, c'est cette perception – partagée par les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits de toutes les villes – qu'ils sont la cible de stéréotypes négatifs. En fait, la plupart signalent qu'ils ont personnellement fait l'expérience de comportements négatifs ou de traitements inéquitables en raison de leur identité.

Conclusion

L'ÉAMU a découvert dans nos villes des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits qui s'efforcent de poursuivre leurs études, de mener une vie familiale plus saine et de renforcer leurs cultures et leurs traditions. L'expérience autochtone en milieu urbain dans les villes canadiennes démontre qu'il n'existe aucune contradiction entre le succès, le pouvoir et la connaissance de la société « dominante » et une culture des Premières nations, métisse ou inuite forte. Au contraire, les Autochtones qui habitent aujourd'hui les villes du Canada prouvent que ces expériences se renforcent mutuellement.

Enquête auprès des Canadiens non autochtones

Les premières impressions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont en règle générale positives. Seul un petit nombre de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain expriment des stéréotypes négatifs à l'égard des peuples autochtones, bien que des minorités significatives à Thunder Bay, Winnipeg et Regina affirment que leurs impressions à l'égard des Autochtones se sont détériorées au cours des dernières années. Néanmoins, les répondants croient aussi de façon presque unanime que les Autochtones font l'objet de discrimination dans la société canadienne actuelle. Cette réponse reflète de façon juste les expériences décrites par les Autochtones.

Il existe une tension fondamentale dans l'esprit des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain au sujet de la place des Autochtones dans la mosaïque canadienne. Ils croient sans l'ombre d'un doute que les Autochtones possèdent des identités culturelles uniques dont les autres Canadiens peuvent s'inspirer. Cependant, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont divisés sur la question des droits et privilèges accordés aux Autochtones et se demandent si ces derniers devraient être considérés différemment des autres groupes culturels ou ethniques aujourd'hui présents dans la société canadienne.

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont sensibles à la présence des Autochtones et au rôle qu'ils ont joué dans l'histoire du Canada. Cependant, ils ne connaissent pas bien leur situation actuelle. La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain, en particulier les néo-Canadiens (nés à l'extérieur du Canada) considèrent l'histoire et la culture autochtones comme un symbole important de l'identité nationale et reconnaissent la contribution des peuples et de la culture autochtones dans les domaines de l'environnement, de la culture et des arts canadiens. Néanmoins, on note un manque de sensibilisation et une certaine incertitude quant aux principaux enjeux qui touchent actuellement les Autochtones, en particulier les problèmes que doivent affronter ceux qui vivent en milieu urbain. Il existe un écart significatif entre la réalité socio-économique des Autochtones et la perception qu'en ont les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Ces derniers croient que les Autochtones partagent les mêmes ou de meilleures conditions socio-économiques et possibilités que les autres Canadiens. De plus, la presque totalité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain n'a jamais lu ou entendu parler des pensionnats indiens, situation qui semble s'être peu modifiée même après les excuses officielles présentées par le gouvernement fédéral en juin 2008.

Malgré leurs connaissances limitées des peuples et des enjeux autochtones, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain expriment le désir d'en apprendre davantage. En fait, de nombreux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qualifient d'échec la capacité des écoles canadiennes à éduquer la population générale au sujet de l'histoire, de la culture et de l'expérience autochtones.

Finalement, sur un certain plan, les non-Autochtones commencent à reconnaître la présence démographique et culturelle des communautés autochtones urbaines, bien que cette sensibilisation varie de façon significative d'une ville à l'autre. L'histoire différente de chaque ville, la taille de la population autochtone locale, ainsi que la nature et l'emplacement des organisations autochtones dans chaque ville contribuent chacun à leur façon à sensibiliser les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain aux communautés autochtones de leur ville. Ceux et celles qui peuvent identifier la présence d'une communauté autochtone dans leur ville (p. ex., une zone ou quartier précis ou une communauté sociale) sont plus susceptibles que les autres de croire que les Autochtones désirent à la fois préserver leur culture et participer à la société canadienne.

Comment les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain voient-ils les Autochtones ?

Pour plus d'informations au sujet de *l'ÉAMU*, visitez www.UAPS.ca

À propos de l'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain

Menée sous l'égide de l'Environics Institute, l'*Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain (ÉAMU) est* un projet de recherche innovateur qui vise à favoriser à l'échelle nationale la discussion avec et entre les Autochtones du Canada. Cette étude cherche à mieux comprendre et documenter les valeurs, les expériences, les aspirations et les identités des Autochtones qui résident aujourd'hui dans les villes canadiennes.

Cette étude s'intéresse à l'avenir, et non au passé. L'*ÉAMU* veut, à l'échelle nationale, encourager ñ et re-cadrer ñ la discussion entre les Autochtones ainsi qu'entre les Autochtones et les non-Autochtones. Elle vise en outre à développer des compétences qui permettront aux organisations autochtones d'autres collectivités de répéter le processus.

L'*ÉAMU* découle de discussions entreprises en 2008 et au cours desquelles a été cerné le besoin d'une étude de recherche empirique adéquatement conçue pour s'adresser à divers peuples autochtones, en vue de comprendre les perspectives en évolution des Autochtones vivant en milieu urbain et d'amorcer une réflexion à ce sujet. L'Institute s'est lancé dans ce projet non à titre de spécialiste des sondages, mais en tant que partenaire et collaborateur d'un large éventail d'Autochtones et de non-Autochtones dont la participation et l'engagement sont l'un des éléments clés ayant contribué à la réussite de ce projet.

Tout d'abord, un groupe consultatif d'experts reconnus du milieu universitaire et des communautés autochtones (voir ci-dessous pour la liste complète des membres du groupe consultatif de l'*ÉAMU*) a guidé la conception et l'interprétation de l'*ÉAMU*. L'engagement continu du groupe consultatif de l'*ÉAMU* a permis l'élaboration d'une étude conçue de façon à inclure tous les Autochtones vivant en milieu urbain.

Le groupe consultatif de l'ÉAMU

Allan Benoit	Métis Nation
John Berry	Université Queenís
Ellen Bielawski	Université de l'Alberta
Lewis Cardinal	Cardinal Strategic Communications
Hayden King	Université McMaster
Peter Dinsdale	Association nationale des centres d'amitié
Calvin Helin	Avocat, auteur de Dances with Dependency
Corinne Jetté	Présidente et PDG, Mount Pleasant Educational Services Inc.
Caroline Krause	Ancienne directrice, école élémentaire Grandview, Faculté d'éducation, UBC
Peter Menzies	Centre de toxicomanie et de santé mentale
Katherine Minich	Université de Toronto
David Newhouse	Université Trent
Andrew Parkin	Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire
John G. Paul	Atlantic Policy Congress of First Nations Chiefs
Evelyn Peters	Université de la Saskatchewan
Mark Podlasly	Première nation Nílakaípmx / Harvard/Queens (boursier)
Jennifer Rattray	Première nation Peepeekisis / Université de Winnipeg
John Richards	Université Simon Fraser
Pamela Sparklingeyes	Services d'apprentissage autochtones, Conseil des écoles catholiques d'Edmonton
Noella Steinhauer	Fondation nationale des réalisations autochtones

Deuxièmement, le comité directeur de l'*ÉAMU* a consacré des sommes considérables de temps, d'énergie et d'expertise à la gestion et à la réalisation de cette étude. Michael Mendelson (The Caledon Institute), David Eaves (expert indépendant), May Wong (Environics Institute), Amy Langstaff (Environics Institute), Doug Norris (Environics Analytics), Michael Adams (Environics Institute), Keith Neuman (Environics Research Group), Sonya Kunkel (Environics Research Group), Sarah Roberton (Environics Research Group), Jay Kaufman (KTA) et Karen Beitel (KTA) ont tous joué un rôle important dans la réalisation de cette étude.

Troisièmement, la réalisation de l'*ÉAMU* aurait été impossible sans les efforts et l'engagement de Ginger Gosnell-Myers (gestionnaire de projet) et de Vina Wolf (gestionnaire de projet adjointe). En collaboration avec les superviseurs ñ Jino Distasio, Allan Vicaire, Chris Atchison, Christine Cybenko, Douglas Sinclair, Jaimee Marks, Maisie Cardinal, Nathan Elliot, Rachel Eni, Shelley Knott, Trudy Sable et Tungasuvvingat Inuit (Martin Lougheed et Barbara Sevigny) ñ et l'ensemble des intervieweurs de chacune des onze villes participantes, elles se sont assurées que la recherche était réalisée de manière exhaustive et avec sensibilité, avec une participation significative des Autochtones. Leur passion et leur persévérance à recueillir les histoires des Autochtones vivant en milieu urbain d'un bout à l'autre du Canada, jumelées à leur foi en l'*ÉAMU*, font partie intégrante du succès de cette étude.

Quatrièmement, l'*ÉAMU* s'appuie sur une participation et une coopération importantes de fonctionnaires municipaux, d'universités et de collèges, d'organisations et gouvernements autochtones et de fondations communautaires. Leur engagement constant envers le processus de recherche de l'*ÉAMU* a été essentiel pour mener ce projet à terme.

Finalement, l'*ÉAMU* n'aurait pu être réalisée sans le soutien inconditionnel et l'aide de ses commanditaires.

Commanditaires de l'ÉAMU

Calgary Foundation

Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire

Ville d'Edmonton

Ville de Toronto

Edmonton Community Foundation

Centraide Edmonton

Élections Canada

Environics Institute

Gouvernement du Canada (Interlocuteur fédéral)

Municipalité régionale d'Halifax

Inuit Tapiriit Kanatami

John Lefebvre

Commission de la santé mentale du Canada

Province de l'Alberta

Province du Manitoba et Manitoba Hydro

Province de la Nouvelle-Écosse (Affaires autochtones)

Province de l'Ontario (Affaires autochtones)

Province de la Saskatchewan

Tides Canada Foundation

Toronto Community Foundation

La Fondation Trillium

Vancouver Foundation

Winnipeg Foundation

Introduction

Le contexte de ce rapport

L'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain : Rapport principal est l'aboutissement d'un processus de recherche initié il y a plus de deux ans par l'Environics Institute, soit en mars 2008. Diverses personnes et organisations autochtones avaient à maintes reprises signalé à quel point il serait nécessaire de mener une recherche axée sur la compréhension des expériences, des identités, des valeurs et des aspirations des Autochtones vivant en milieu urbain de l'ensemble du Canada, et combien cette recherche serait précieuse pour révéler et documenter les expériences des communautés autochtones et créer ainsi des résultats positifs. Ce fut l'inspiration de l'ÉAMU.

Selon les plus récentes informations de recensement de Statistique Canada (2006), près de 1,2 million de Canadiens se déclarent Autochtone (membre d'une Première nation, Métis ou Inuit), ce qui représente 3,8 pour cent de la population nationale.

- Près de deux tiers de la population autochtone totale du Canada est composée de membres des Premières Nations. Dans toutes les régions, à l'exception du Nunavut, les membres des Premières nations ñ Indiens inscrits et non inscrits qui vivent dans ou à l'extérieur des réserves ñ composent le plus grand groupe identitaire autochtone.
- Un peu moins d'un tiers des Autochtones se déclarent Métis. Cependant, en Alberta, en Saskatchewan et au Manitoba, au cúur du foyer ancestral de la nation métisse, les Métis forment plus d'un tiers de la population autochtone, soit une proportion plus importante que dans les autres provinces.
- Près de cinq pour cent de la population autochtone du Canada est inuite.

Le nombre de personnes qui, au Canada, se déclarent Autochtone est partout en hausse ñ dans les régions rurales, dans les réserves et dans les villes. Cette croissance est particulièrement marquée en milieu urbain : la moitié des Autochtones du Canada résident désormais dans des agglomérations urbaines (des grandes villes, ou régions métropolitaines de recensement, ou des agglomérations urbaines plus petites). Dans certaines villes de l'Ouest canadien, y compris Winnipeg, Regina, Saskatoon et Edmonton, les Autochtones forment une partie importante de la population. Dans les villes qui comptent des populations autochtones plus petites, telles que Toronto et Montréal, leur nombre s'est accru de 30 et de 60 pour cent respectivement entre 2001 et 2006.

Les Autochtones vivant en milieu urbain forment aujourd'hui une présence sociale, politique et économique de plus en plus importante dans les villes du Canada. Pourtant, nous en savons bien peu au sujet de leurs expériences et de leurs perspectives. L'Étude sur les *Autochtones vivant en milieu urbain* (*ÉAMU*) vise à mieux comprendre cette importante population en croissance. L'*ÉAMU* se distingue des autres études auparavant menées sur les populations autochtones en ce qu'elle ne cherche pas à recueillir une série de « données » économiques ou sociales sur les Autochtones vivant en milieu urbain, mais plutôt à mettre en lumière leurs valeurs, leurs expériences, leurs identités et leurs aspirations. Comment se situent-ils en fonction de leurs communautés, aussi bien géographiques que culturelles? Quels facteurs les portent vers le succès, l'autonomie et l'affirmation culturelle? Quels sont leurs espoirs pour l'avenir et comment définissent-ils le succès? Quels sont les outils et les formes de soutien qui les ont aidés? Quels obstacles doivent-ils affronter?

L'*ÉAMU* vise en outre à créer des occasions de dialogue entre les Autochtones et les non-Autochtones. Tel que l'a affirmé la Commission royale sur les peuples autochtone[1], les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada sont depuis longtemps conflictuelles. Ces problèmes ne trouvent leur source dans aucune des deux communautés, mais plutôt dans la nature des relations (institutionnelles, intergroupes et interpersonnelles) entre les deux communautés. Par conséquent, l'une des avenues possibles pour redéfinir la relation entre les Autochtones et les non-Autochtones est d'obtenir des informations « parallèles » sur les attitudes et les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui nous donneront un aperçu de leurs relations mutuelles.

L'*ÉAMU* inclut aussi une enquête pilote visant à mesurer les expériences et les succès des boursiers de la Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA) qui ont poursuivi ou qui poursuivent actuellement des études postsecondaires. Cet élément de l'étude fournit des renseignements importants au sujet de ce groupe de personnes qui ont réussi.

Pour réaliser les objectifs de l'ÉAMU, trois éléments de recherche distincts ont été inclus dans l'étude :

- Premièrement, 2 614 entrevues en face-à-face ont été réalisées (l'enquête « principale ») avec des membres des Premières nations (inscrits et non inscrits), des Métis et des Inuits de onze villes canadiennes, soit Vancouver, Edmonton, Calgary, Regina, Saskatoon, Winnipeg, Thunder Bay, Montréal, Toronto, Halifax et Ottawa (Inuits seulement). Ces entrevues ont eu lieu entre mars et octobre 2009.
- Deuxièmement, un sondage téléphonique a été effectué auprès de 2 501 Canadiens non autochtones vivant dans ces mêmes villes (à l'exception d'Ottawa), entre avril et mai 2009.
- Finalement, un sondage en ligne a été réalisé en juin et juillet 2009 auprès de 182 boursiers anciens et actuels de la Fondation nationale des réalisations autochtones.

Une fois l'*ÉAMU* en cours, nous nous sommes rapidement rendu compte que ce projet offrait une occasion insoupçonnée d'élargir les pratiques habituelles de consignation des données par la création d'archives vidéo portant sur les expériences des Autochtones vivant en milieu urbain, racontées dans leurs propres mots. Les services du département des Arts de la communication indiens et autochtones de l'Université des Premières Nations ont été retenus pour réaliser 50 entrevues vidéo d'une heure avec des participants de chaque ville, avec comme objectif de « donner vie » à cette étude par l'intermédiaire des visages et des voix de quelques-uns des participants à l'*ÉAMU*. Ces archives vidéo seront disponibles sur le site Web de l'*ÉAMU*, à www.uaps.ca.

Quelques mots sur la terminologie

Le terme « Autochtones vivant en milieu urbain » est fréquemment utilisé dans le présent rapport. Ce terme désigne les Inuits, les Métis et les membres des Premières nations qui résident actuellement dans une agglomération urbaine.

Il est en outre important de souligner que les villes incluses dans l'*ÉAMU* sont construites sur ou autour d'anciennes nations et communautés autochtones. Les populations autochtones ne constituent pas de « nouvelles » populations; leur présence a de longtemps précédé le développement de ces centres urbains.

1 La Commission royale sur les peuples autochtones (CRPA) est une commission royale canadienne qui a été établie en 1991 en vue d'étudier divers enjeux se rapportant aux Autochtones suite à de récents événements tels que la crise d'Oka et l'Accord du lac Meech. La Commission a publié en 1996 un rapport final de 4 000 pages contenant 440 recommandations, ainsi qu'une quantité inestimable de renseignements, d'analyse et de conseils sur une vaste gamme de sujets dont les traités, le développement économique, la santé, le logement, les perspectives des Métis et le Nord. À ce jour, le gouvernement fédéral n'a mis en úuvre aucune des recommandations de la CRPA.

Organisation du rapport

L'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain : Rapport final contient douze chapitres.

LE CHAPITRE 1, la recherche – un conte de onze villes, décrit le processus de recherche de l'*ÉAMU*, y compris la conception, la mise en úuvre et l'interprétation de l'enquête principale auprès des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits qui vivent dans les villes du Canada, ainsi que la description des processus utilisés pour le sondage auprès des non-Autochtones et l'enquête pilote auprès des boursiers de la FNRA.

LE CHAPITRE 2 fournit un ensemble de renseignements généraux sur la population autochtone du Canada, puisés dans les données de Statistique Canada et autres sources pertinentes. **Les Autochtones en milieu urbain** : contexte inclut une description des différentes identités autochtones (Première nation, métisse et inuite), ainsi que des données sociodémographiques telles que les taux d'accroissement des différentes populations, les taux d'urbanisation et les tendances socio-économiques.

LE CHAPITRE 3 présente les principales conclusions de l'*ÉAMU* portant sur **Le lieu d'appartenance des Autochtones vivant en milieu urbain**. Les principaux sujets abordés incluent la proportion de résidents de première, deuxième et troisième génération parmi les participants à l'*ÉAMU*, les liens des Autochtones vivant en milieu urbain avec leur ville de résidence et la mesure dans laquelle ils considèrent cette ville ou un autre lieu comme leur chez-soi, ainsi que leur satisfaction à l'égard de la vie urbaine et s'ils croient ou non qu'ils peuvent faire de leur ville un meilleur milieu de vie.

LE CHAPITRE 4 se penche sur la question de **L'identité autochtone urbaine**. Les principaux aspects de l'identité autochtone évalués dans ce chapitre sont la connaissance de l'histoire familiale, la fierté autochtone et canadienne, l'appartenance communautaire, ainsi que le rôle et les effets intergénérationnels de projets coloniaux sur les identités des Autochtones vivant dans des villes canadiennes, plus précisément l'héritage laissé par les pensionnats indiens. La manière dont ces aspects de l'identité autochtone urbaine varient en fonction des facteurs sociodémographiques est aussi exploré.

LE CHAPITRE 5 explore **La culture autochtone urbaine**. Nonobstant les défis et les difficultés rencontrés par les Autochtones pour préserver leurs valeurs et leurs croyances culturelles dans un environnement urbain primordialement non autochtone, les données de l'*ÉAMU* démontrent que les Autochtones qui vivent dans les villes canadiennes trouvent le moyen de respecter et de mettre en pratique leurs traditions culturelles.

LE CHAPITRE 6 présente les principales conclusions quant aux **Expériences auprès des non-Autochtones** des Autochtones vivant en milieu urbain. Plus précisément, comment les Autochtones croient-ils être perçus par les non-Autochtones, qu'est-ce qui différencie les non-Autochtones aux yeux des Autochtones et comment leurs expériences auprès des non-Autochtones ont-elles façonné les vies des Autochtones vivant en milieu urbain et les personnes qu'ils sont aujourd'hui? Ce chapitre explore en outre les expériences des Autochtones avec les services non autochtones de leur ville.

LE CHAPITRE 7 explore **l'Identité et participation politiques des Autochtones** vivant en milieu urbain, notamment leur niveau de participation à la politique et aux organisations politiques autochtones et canadiennes, ainsi que les facteurs qui déterminent une plus ou moins grande participation dans ces deux sphères.

LE CHAPITRE 8, Justice, creuse les perceptions et les expériences des Autochtones relativement au système judiciaire, plus précisément leur confiance à l'égard de ce système, leur appui à un système judiciaire autochtone distinct et s'ils croient que l'intégration au système actuel d'approches différentes en matière de justice, davantage adaptées aux Autochtones, pourrait faire une différence.

LE CHAPITRE 9, Bonheur, aspirations et définition du « succès » chez les Autochtones vivant en milieu urbain aborde les quatre grands thèmes de l'*ÉAMU,* soit l'identité, les expériences, les aspirations et les valeurs. Les perceptions relatives à la qualité des emplois et à l'état de santé des Autochtones vivant en milieu urbain sont aussi abordées dans ce chapitre.

LE CHAPITRE 10 élargit la portée des statistiques existantes sur la scolarité des Autochtones en se penchant sur les répercussions de l'éducation dans leur vie ainsi les mesures prises pour s'assurer que ceux qui désirent poursuivre des études postsecondaires puissent le faire. Intitulé **Valeurs, aspirations et expériences sur le plan de l'éducation,** ce chapitre tente de répondre à des questions telles que : Quelle est l'expérience des Autochtones vivant en milieu urbain en matière d'éducation? Pour ceux qui poursuivent des études postsecondaires, qui et quoi les ont motivés et quels sont les avantages qu'ils ont retirés de cette expérience? Sur quels types de soutien se sont-ils appuyés durant leurs études postsecondaires et sur quelles autres formes de soutien auraient-ils aimé pouvoir compter? Et finalement, quelle valeur les Autochtones vivant en milieu urbain accordent-ils à l'éducation et aux différentes formes d'apprentissage?

LE CHAPITRE 11 résume les résultats du Sondage auprès des boursiers de la **Fondation nationale des réalisations autochtones.** Cette enquête visait à cerner et à mesurer les expériences et les réussites des boursiers de la FNRA qui ont poursuivi ou qui poursuivent actuellement des études postsecondaires.

LE CHAPITRE 12, dernier chapitre de ce rapport, saisit **Les perspectives des non-Autochtones**. Les sujets explorés incluent les perceptions des Canadiens non autochtones à l'égard des Autochtones du Canada, leur sensibilisation à la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville, leurs contacts et interactions avec les Autochtones, leurs opinions quant à la façon dont les institutions répondent aux besoins des Autochtones et leur connaissance des principaux dossiers autochtones (p. ex., les pensionnats indiens ou l'acceptation de systèmes judiciaires distincts), ainsi que l'importance que revêtent l'histoire et la culture autochtones dans l'esprit des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Au début de chaque chapitre, les principales conclusions pertinentes de l'*ÉAMU* sont brièvement présentées ainsi que, le cas échéant, un résumé des points de vue respectifs des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits.

Finalement, à moins d'avis contraire, tous les chiffres indiqués dans les graphiques sont en pourcentage et le masculin inclut le féminin.

I. La recherche – Un conte de onze villes

L'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain est l'aboutissement d'un processus de recherche entrepris il y a plus de deux ans par l'Environics Institute, soit en mars 2008. Diverses personnes et organisations autochtones avaient à maintes reprises signalé à quel point il serait nécessaire de mener une recherche axée sur la compréhension des expériences, des identités, des valeurs et des aspirations des Autochtones vivant en milieu urbain de l'ensemble du Canada, et combien cette recherche serait précieuse pour révéler et documenter ce que vivent les communautés autochtones et créer ainsi des résultats positifs. Ce fut l'inspiration de l'*ÉAMU*. Il fut reconnu dès le début que le succès de cette recherche dépendrait de la participation des Autochtones à toutes les étapes du projet, y compris aux étapes de la conception, de la mise en úuvre et de l'interprétation.

Pour réaliser les objectifs de l'ÉAMU, trois éléments de recherche distincts ont été inclus dans l'étude. Premièrement, 2 614 entrevues en face-à-face ont été réalisées (l'enquête « principale ») avec des membres des Premières nations (inscrits et non inscrits), des Métis et des Inuits de onze villes canadiennes : Vancouver, Edmonton, Calgary, Regina, Saskatoon, Winnipeg, Thunder Bay, Montréal, Toronto, Halifax et Ottawa (Inuits seulement). Ces entrevues ont eu lieu entre mars et octobre 2009. Deuxièmement, un sondage téléphonique a été effectué auprès de 2 501 Canadiens non autochtones vivant dans ces mêmes villes (à l'exception d'Ottawa), entre avril et mai 2009. Finalement, une enquête pilote en ligne a été réalisée auprès de 182 boursiers, anciens et actuels, de la Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA) de juin à juillet 2009.

Chacune de ces enquêtes (l'enquête principale, le sondage auprès des non-Autochtones et l'enquête de la FNRA) est présentée plus en détail ci-après.

L'enquête principale

Modèle de recherche

Un groupe consultatif composé d'experts reconnus du milieu universitaire et de communautés autochtones de l'ensemble du Canada (voir la page 12 du présent rapport pour une liste complète des membres du groupe consultatif de l'*ÉAMU*) a guidé la conception de la recherche pour l'enquête principale.

Cadre conceptuel de l'*ÉAMU*

Qui êtes-vous? **IDENTITÉS**	À quoi ressemble votre vie quotidienne? **EXPÉRIENCES**
Qu'est-ce qui est important pour vous dans la vie? **VALEURS**	Que désirez-vous atteindre ou obtenir dans l'avenir? **ASPIRATIONS**

Le groupe consultatif s'est réuni une première fois en septembre 2008 à The Forks, à Winnipeg, afin d'échanger et de se mettre d'accord sur l'accent et l'orientation générale que prendrait cette recherche. L'enquête principale sur les Autochtones vivant en milieu urbain a d'abord été envisagée sous forme d'un sondage téléphonique, suivi d'entrevues en face-à-face avec un sous-groupe de participants. Le groupe consultatif fut cependant d'avis que des entrevues en face-à-face captureraient plus efficacement la gamme complète de perceptions des diverses populations autochtones vivant en milieu urbain (permettant entre autres de joindre les sans-abri et les personnes vivant dans des refuges, ou ceux possédant un téléphone cellulaire, mais pas de téléphone conventionnel). Les entrevues en face-à-face permettraient en outre d'administrer un questionnaire plus long et d'établir une meilleure relation entre l'intervieweur et le participant, pour une étude plus approfondie d'un large éventail de sujets et des participants plus à l'aise d'aborder certains sujets éventuellement délicats. Finalement, la culture autochtone étant caractérisée par une forte tradition orale, la cueillette de données par l'entremise d'entrevues en face-à-face semblait le choix le plus culturellement approprié. Par conséquent, les entrevues en face-à-face ont été retenues comme unique méthodologie pour l'enquête principale.

Le groupe consultatif a aussi élaboré le cadre conceptuel sur lequel s'appuie cette recherche. Lors de sa rencontre initiale, le groupe consultatif a défini quatre thèmes ñ identités, expériences, valeurs et aspirations ñ et une liste de sujets à explorer.

En s'appuyant sur ce cadre, Environics Research Group a élaboré un premier aperçu du contenu de la recherche, centré sur ces thèmes et sujets, suivi de plusieurs versions du questionnaire. Celui-ci a été conçu de manière à inclure aussi bien des questions fermées – pour l'obtention d'informations quantifiables – que des questions ouvertes visant à approfondir les réponses et obtenir des réponses spontanées à certains types de questions.

À chacun des stades d'élaboration du questionnaire, la rétroaction du groupe consultatif et des commanditaires de l'étude a été sollicitée. Avant le lancement officiel de l'enquête, le questionnaire a aussi été testé par l'Institut des études urbaines de l'Université de Winnipeg (organisation aussi responsable de l'équipe de projet de Winnipeg pour la réalisation des entrevues avec les membres des Premières nations et les Inuits). Le test pilote incluait des entrevues avec un petit échantillon de participants autochtones réalisées de la même façon que pour l'enquête globale. Quelques modifications relativement minimes ont ensuite été apportées au questionnaire.

Mise en œuvre

La réalisation de l'enquête principale a été coordonnée par deux gestionnaires de projet autochtones, responsables de la gestion des équipes de recherche locales de chacune des villes participantes. Les gestionnaires de projet devaient recruter dans chaque ville un coordinateur de projet[2] affilié à une université ou à une autre organisation, ou un membre indépendant de la collectivité (sans affiliation). La majorité des coordonnateurs de projet devaient être autochtones. Chaque coordonnateur de projet a ensuite recruté et formé de huit à dix étudiants autochtones ou autres membres de la communauté pour réaliser les entrevues (un total de 116 intervieweurs autochtones ont participé à l'étude). Les coordonnateurs de projet ont reçu de leur côté une formation sur les méthodologies de recherche et la réalisation d'entrevues de l'Institut des études urbaines de l'Université de Winnipeg.

L'enquête principale inclut 2 614 répondants âgés de 18 ou plus qui se sont déclarés membre d'une Première nation (inscrit ou non inscrit), Métis ou Inuit et qui résident dans une des onze villes incluses dans l'étude. Les dix principales villes incluses sont Vancouver, Edmonton, Calgary, Saskatoon, Regina, Winnipeg, Thunder Bay, Toronto, Montréal et Halifax. Ces dix villes comptent une population totale de 286 000 Autochtones, soit 46 pour cent de la population autochtone vivant en milieu urbain du Canada. Ottawa a été ajoutée comme onzième ville afin de prendre en compte une importante communauté inuite qui y vit.. Les limites géographiques de chaque ville sont celles des régions métropolitaines de recensement (RMR) et excluent les réserves urbaines.

Le plus grand défi méthodologique posé par cette étude fut probablement de définir et de trouver un échantillon représentatif des populations autochtones de chaque ville, étant donné qu'il n'existe aucun cadre d'échantillonnage pour la population autochtone vivant en milieu urbain. Le Recensement de 2006 fournit des statistiques détaillées et raisonnablement à jour sur la population, mais Statistique Canada reconnaît elle-même certaines limites quant aux chiffres qu'elle fournit sur les peuples autochtones; ces chiffres peuvent être affectés par un « sous-dénombrement », en autre en raison de personnes omises le jour du recensement ñ parce qu'elles étaient par exemple sans-abri ou en situation transitoire ñ et parce que ces chiffres ne comprennent pas les personnes qui résidaient alors dans des institutions telles que des hôpitaux, des prisons ou des refuges[3]. Afin d'assurer un échantillonnage des Autochtones vivant en milieu urbain aussi représentatif que possible, le Recensement de 2006 a été utilisé pour élaborer un profil de la population autochtone de 18 ans et plus vivant dans chacune des onze villes choisies, en tentant compte des diverses identités autochtones (Première nation, métisse ou inuite), de

2 À l'exception de Winnipeg, où deux coordonnateurs de projet ont été recrutés : l'un pour diriger les entrevues avec les membres des Premières nations et les Inuits, l'autre les entrevues avec les Métis.

3 http://www.statcan.gc.ca/pub/12-592-x/12-592-x2007001-fra.htm (consultation en ligne le 22 avril 2010).

l'âge, du sexe et du niveau de scolarité. En raison du rôle important joué par les Anciens des Premières nations dans leur communauté, des efforts ont été faits pour inclure un nombre minimal d'Anciens dans chacun des échantillons. À Toronto, la méthode d'échantillonnage a été conçue de manière à inclure une représentation juste des personnes vivant dans les zones désignées par les indicatifs régionaux 416 et 905. La majorité des entrevues ont eu lieu en anglais, avec un petit nombre d'entrevues en français à Montréal et quelques entrevues en inuktitut avec les Inuits d'Ottawa.

À l'aide des profils de population ainsi élaborés, des quotas ont été établis par âges, sexes, niveaux de scolarité et groupes identitaires pour chacune des villes. Pour remplir les cellules ainsi définies, le groupe de recherche s'est principalement servi de la technique « boule de neige » et de l'échantillonnage effectué à partir des réseaux. Ces techniques d'échantillonnage, où les participants suggèrent le nom d'amis ou de connaissances comme nouveaux participants, sont couramment utilisées pour les populations plus difficiles à joindre.

Pour l'*ÉAMU*, les coordonnateurs de projet de chaque ville ont collaboré avec des organisations autochtones, des collèges, des universités et des fondations communautaires qui ont acheminé vers eux des gens désirant participer à l'étude. Ces premiers participants ont ensuite recommandé des amis et ainsi de suite. Les coordonnateurs de projet et les intervieweurs ont fait preuve d'ingéniosité et ont utilisé une variété de méthodes pour recruter des participants, y compris des affiches, un recrutement lors d'événements autochtones, l'affichage de numéros de téléphone pour les gens désirant participer ou tout simplement en visitant les zones de la ville (p. ex., un parc ou un immeuble à appartements) où les Autochtones vivent ou se réunissent. À mesure que d'éventuels participants étaient recrutés par l'intermédiaire de ces diverses sources, les cellules délimitées en fonction du profil de chaque ville ont été « peuplées ». L'échantillon final dans chaque ville correspond donc aux caractéristiques de la population précédemment définies (âge, sexe, niveau de scolarité et identité). Ces caractéristiques ont en outre été vérifiées auprès de chacun des participants avant l'entrevue. Les entrevues se sont échelonnées sur quatre mois, soit entre le 4 mars et le 4 octobre 2009.

Cette approche a porté fruit et un échantillon représentatif d'Autochtones a été formé dans la plupart des villes, comprenant des membres de groupes difficiles à joindre tels que des Autochtones qui louent une chambre dans une maison de chambres ou un foyer (4 % de l'échantillon final), ceux qui résident temporairement dans un refuge (3 %) et les sans-abri (moins de 0,5 %).

Distribution réelle (non pondérée) de l'échantillon de l'*ÉAMU* par groupe identitaire autochtone comparativement au Recensement de 2006

	Premières nations		Métis		Inuits	
	% de l'échantillon	Recensement	% de l'échantillon	Recensement	% de l'échantillon	Recensement
Vancouver	64	60	33	40	3	1
Calgary	55	40	42	60	4	1
Edmonton	52	41	42	58	6	1
Regina	59	52	40	48	1	*
Saskatoon	76	51	24	49	*	*
Winnipeg	50	35	48	65	1	1
Thunder Bay	71	72	29	27	-	*
Toronto	69	67	27	32	4	1
Montréal	65	62	10	35	25	3
Halifax	73	59	24	38	3	3
TOTAL	60	49	30	50	10	1

* moins de 0,5 %

La recherche a été réalisée conformément à des normes et procédures établies dans le domaine des sciences sociales, soit l'Énoncé de politique des trois conseils : Éthique de la recherche (CRSH, CRSNG et IRSC) et les normes de L'Association de la Recherche et de l'Intelligence Marketing (ARIM). Les participants potentiels ont été pleinement informés du processus de recherche lors de la phase de recrutement, afin de s'assurer qu'ils prennent une décision éclairée quant à leur participation. Ces séances d'information ont permis de présenter l'objectif de

la recherche et l'utilisation future des renseignements recueillis, d'informer les éventuels participants du temps de participation requis, de s'assurer que les participants comprennent la nature volontaire de leur participation et de les rassurer quant au caractère confidentiel de leurs réponses. Tous les participants qui ont complété l'entrevue ont reçu 50,00 $ (comptant ou sous forme d'un chèque-cadeau) pour les remercier du temps accordé à l'étude. Toutes les équipes de recherche locales se sont efforcées de créer un environnement sécuritaire permettant aux participants de s'exprimer librement, sans crainte d'être jugés. Le fait que plusieurs entrevues aient duré beaucoup plus d'une heure et qu'elles aient produit un ensemble de réponses riches et détaillées illustre le succès de cette approche.

L'une des limites de la technique d'échantillonnage utilisée pour l'enquête principale fut que les Métis de Saskatoon, de Montréal et d'Halifax sont sous-représentés proportionnellement aux données du Recensement de 2006. L'équipe de recherche locale de Saskatoon a rencontré certains problèmes dans la réalisation de son mandat et trop peu d'entrevues ont finalement été réalisées avec des Métis possédant une formation collégiale ou universitaire. Ceci suggère qu'il peut être difficile d'identifier certains groupes de Métis davantage assimilés à la culture dominante. À Montréal et à Halifax, le manque de différenciation de l'identité métisse avec la communauté dans son ensemble pourrait expliquer cette sous-représentativité.

Le tableau ci-contre présente le pourcentage d'entrevues réalisées dans chaque ville avec des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits proportionnellement à la composition par groupes identitaires telle que présentée dans les données du Recensement de 2006.

À l'étape de l'analyse, les données ont été pondérées de manière à refléter la répartition de la population indiquée dans le Recensement de 2006. Les données relatives aux Inuits ont été incluses dans les résultats de l'enquête finale et, par conséquent, ont été pondérées en fonction de la proportion d'Inuits dans la population autochtone de chacune des onze villes. Un rapport distinct, axé sur les observations relatives aux Inuits combinées pour les onze villes, sera publié à une date ultérieure. Le tableau de la page suivante présente les pourcentages pondérés et non pondérés pour les différents profils de participants pour les onze villes incluses dans l'enquête principale.

Le tableau ci-contre présente le pourcentage de participants en fonction du revenu, de la situation relative au logement et du statut d'Ancien (caractéristiques pour lesquelles il n'existe aucune information de recensement comparable).

Profil des participants à l'*ÉAMU*

	(%) pondéré
REVENU DU MÉNAGE	
<10 000 $	**18**
10 000 $ - 30 000 $	**23**
30 000 $ - 60 000 $	**22**
60 000 $ ou plus	**10**
Refus	**9**
LOGEMENT	
Loue un appartement ou une maison	**56**
Propriétaire	**18**
Vit avec des amis/famille	**17**
Loue une chambre dans une maison de chambres/hôtel	**4**
Vit dans un refuge temporaire	**3**
Sans-abri	*
ANCIEN	
Oui	**11**
Non	**89**

Analyse et interprétation

Les questionnaires remplis ont été codés et les données enregistrées aux installations de traitement de données d'Environics à Toronto. Le codage des comptes-rendus textuels a été effectué en collaboration avec des Autochtones afin de s'assurer de bien saisir les nuances culturelles. Outre la participation de l'équipe d'entrevue de Toronto au codage des questionnaires, le codage des réponses aux questions ouvertes a été révisé par les membres de l'équipe d'entrevue de Montréal, sous la supervision de la firme Acosys.

L'interprétation des résultats de l'enquête s'est faite de manière itérative et par étapes. Les données ont été initialement analysées et regroupées dans un rapport de travail préliminaire par l'équipe de recherche d'Environics. En novembre 2009, le groupe consultatif et quelques-uns des coordonnateurs de projet se sont réunis à The Forks, à Winnipeg, pour discuter des conclusions émergeant de la recherche et définir la forme de présentation des résultats et les conclusions de l'étude. L'équipe d'Environics a ensuite révisé le rapport, faisant au besoin appel à l'expertise des membres du groupe consultatif. Le groupe consultatif a finalement révisé le rapport et fournit une rétroaction avant que la version définitive ne soit finalisée.

Profil des participants à l'*ÉAMU*

	Réel (non-pondéré) (%)	Pondéré (%)
IDENTITÉ		
Premières nations	**60**	**50**
Inscrit	***56***	***46***
Oui, inscrit en vertu de la Loi sur les Indiens	***15***	***14***
Non inscrit	***4***	***4***
Métis	**30**	**49**
Inuit	**10**	**1**
SEXE		
Homme	**41**	**45**
Femme	**58**	**55**
ÂGE		
18-24	**20**	**19**
25-44	**50**	**47**
45 ou plus	**29**	**34**
ÉTUDES		
Aucun diplôme	**27**	**29**
Diplôme d'études secondaires	**31**	**28**
Diplôme collégial	**23**	**33**
Diplôme universitaire	**19**	**10**
VILLE		
Vancouver	**10**	**15**
Calgary	**10**	**9**
Edmonton	**10**	**17**
Saskatoon	**9**	**7**
Regina	**10**	**5**
Winnipeg	**10**	**24**
Thunder Bay	**10**	**4**
Toronto	**10**	**11**
Montréal	**10**	**7**
Halifax	**8**	**2**
Ottawa (Inuits seulement)	**6**	*

* moins de 0,5 %

Une fois l'*ÉAMU* en cours, nous nous sommes rapidement rendu compte que ce projet offrait une occasion insoupçonnée d'élargir les pratiques habituelles de consignation de données par la création d'archives vidéo portant sur les expériences des Autochtones vivant en milieu urbain, racontées dans leurs propres mots. Les services du département des Arts de la communication indiens et autochtones de l'Université des Premières Nations ont été retenus pour réaliser 50 entrevues vidéo d'une heure avec des participants de chaque ville, avec comme objectif de « donner vie » à cette étude par l'intermédiaire des visages et des voix de quelques-uns des participants à l'*ÉAMU*. Ces archives vidéo seront disponibles sur le site Web de l'*ÉAMU* à www.uaps.ca. Nous espérons que dans 100 ans, ces archives demeureront une source irremplaçable d'information sur notre époque, ainsi qu'un étalon en fonction duquel pourront être mesurés les progrès.

Sondage auprès des Canadiens non autochtones

Le sondage auprès des Canadiens non autochtones constitue un élément important de cette étude, car il révèle ce que cette population pense aujourd'hui de l'expérience autochtone, illustrant certains des obstacles et des possibilités qui s'offrent à la communauté autochtone. La méthode téléphonique a été choisie pour le sondage auprès des non-Autochtones en tant que méthode la plus efficace et la plus reconnue pour définir et joindre la population générale dans ce type d'étude.

Lors de sa première rencontre en septembre 2008, le groupe consultatif de l'*ÉAMU* a abordé la question du questionnaire pour les non-Autochtones et a défini certains éléments de question à y inclure. En s'appuyant sur ces commentaires, Environics a élaboré les grandes lignes du questionnaire et a préparé une version préliminaire qui fut distribuée au groupe consultatif et aux partenaires en vue d'obtenir une rétroaction. Le contenu du questionnaire pour les non-Autochtones est distinct de celui utilisé pour l'enquête principale (auprès des Autochtones), bien que certaines questions soient les mêmes à des fins de comparaison. Des questions ont en outre été puisées dans une étude multi-intérêts sur l'opinion publique réalisée de façon continue par Environics (*FOCUS CANADA*) afin de permettre une comparaison de données historiques. La version définitive du questionnaire comprend surtout des questions fermées, visant à obtenir des données quantifiables, mais intègre aussi quelques questions ouvertes permettant d'approfondir les réponses ou d'obtenir des réponses spontanées à certains types de questions.

Avant de procéder au sondage sur le terrain, Environics a effectué un test pilote complet « en direct » avec des participants. Des entrevues téléphoniques ont été effectuées de la même manière que celle prévue pour le sondage réel, mais auprès d'un nombre restreint de participants. Un petit nombre de modifications ont été apportées au questionnaire à la suite du test pilote.

Ce sondage comprend des entrevues téléphoniques réalisées auprès d'un échantillon représentatif de 2 501 résidents non autochtones (âgées de 18 ou plus) dans dix des villes incluses dans l'enquête principale (excluant Ottawa) (250 répondants par ville). Les entrevues ont eu lieu entre le 28 avril et le 15 mai 2009. La marge d'erreur pour un échantillon aléatoire de 2 501 est de plus ou moins 2,0 points de pourcentage, 19 fois sur 20[4].

4 Parce que l'échantillonnage pour l'enquête principale s'appuie sur des personnes « autosélectionnées », la marge d'erreur ne peut être calculée. Il est important de noter que tous les sondages, qu'ils reposent ou non sur un échantillonnage aléatoire, sont soumis à divers types d'erreurs y compris, mais sans s'y limiter, aux erreurs d'échantillonnage, aux erreurs de couverture et aux erreurs de mesure.

Enquête pilote de la Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA)

La Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA) est un organisme national à but non lucratif enregistré qui recueille des fonds en vue d'offrir divers programmes de soutien aux Autochtones, leur fournissant les outils nécessaires pour se bâtir un avenir meilleur. L'objectif de l'enquête de la FNRA est de mesurer les expériences et les réussites des boursiers de la FNRA et de tirer de leur vie et de leur carrière certaines conclusions qui pourront aider les générations futures d'aspirants étudiants autochtones.

Au départ conçu comme une étude plus large, le sondage de la FNRA a finalement été réalisé sous forme d'enquête pilote restreinte, principalement parce que les dossiers plus anciens de la FNRA n'étaient pas à jour et n'incluaient pas toujours des coordonnées récentes permettant de joindre les boursiers. Les résultats de l'enquête pilote de la FNRA s'appuient sur les réponses à un questionnaire en ligne rempli par 182 boursiers anciens et actuels de la FNRA. La méthodologie en ligne a été retenue parce que la FNRA communique en règle générale avec ses boursiers par courriel et avait donc des coordonnées relativement à jour. La FNRA a en outre réalisé avec succès des sondages en ligne par le passé et un sondage en ligne a été jugé pertinent pour le type de renseignements recueillis par l'*ÉAMU* et le type de public visé (personnes ayant une formation postsecondaire susceptibles d'être à l'aise avec ce type de format).

Ce questionnaire s'appuie sur celui utilisé pour l'enquête principale. Le groupe consultatif de l'*ÉAMU* et la FNRA ont tous deux fourni une rétroaction pour l'élimination de sections ou questions moins pertinentes (p. ex., les questions sur la participation politique ou le système judiciaire) et l'élaboration de nouvelles questions (p. ex., dans la section sur les études ainsi que sur les liens entre l'identité et le fait d'être récipiendaire d'une bourse de la FNRA). Les questions ont aussi été révisées afin de les adapter à la méthodologie en ligne (questionnaire rempli par le répondant versus questions posées par un intervieweur). La version définitive du questionnaire comprend surtout des questions fermées, visant à obtenir des données quantifiables, mais intègre aussi quelques questions ouvertes permettant d'approfondir certaines réponses.

La FNRA a compilé une liste de 1 800 adresses électroniques de boursiers, anciens et actuels. Les dossiers plus anciens n'étant pas entièrement à jour et ne contenant pas toujours une adresse de courriel ou des coordonnées récentes, cette liste incluait un nombre disproportionnellement élevé de boursiers récents. La FNRA a envoyé un courriel à chacun des boursiers inscrits sur la liste pour les informer de la recherche et les inviter à participer au sondage, demandant une réponse confirmant leur désir de participer. Un total de 296 boursiers de la FNRA a exprimé un intérêt à participer; sur ces 296 personnes, 182 ont répondu au sondage en ligne. Les deux tiers des participants à l'enquête pilote de la FNRA sont actuellement aux études (61 % à temps plein et 7 % à temps partiel) et un tiers (32 %) ont terminé ou abandonné leurs études. Le sondage a été réalisé entre le 16 juin et le 6 juillet 2009.

De plus amples détails sur la méthodologie utilisée pour chacune des enquêtes de l'*ÉAMU* sont fournis en annexe.

II. Les Autochtones en milieu urbain : contexte

[traduction]

« Le Canada deviendra très différent au cours des deux prochaines générations - la population autochtone croit plus rapidement que tout autre groupe. »

— Waubgeshig Rice (The Globe and Mail, édition en ligne, 20 juillet 2009)

Ce chapitre fournit un ensemble de renseignements généraux sur la population autochtone du Canada, puisés dans les données de Statistique Canada et autres sources pertinentes. Il inclut une description des différentes identités autochtones (Première nation, métisse et inuite), ainsi que des données sociodémographiques telles que les taux d'accroissement des différentes populations, les taux d'urbanisation et les tendances socio-économiques. Ce chapitre présente en outre brièvement l'héritage colonial persistant dont ont hérité les Autochtones qui vivent aujourd'hui dans les agglomérations urbaines du Canada.

Premières nations, Métis et Inuits

Aux fins de cette étude, la voie de recherche adoptée par l'*ÉAMU* et le rapport des résultats de l'enquête s'appuient sur trois « groupes identitaires » autochtones : les Premières nations, les Métis et les Inuits. Tous les participants à l'*ÉAMU* ont déclaré appartenir à l'un de ces trois groupes. Il est cependant important de souligner que les personnes qui composent chacun de ces trois groupes peuvent se considérer très différentes les unes des autres. Chacune des catégories « Premières nations », « Métis » et « Inuit » englobe en réalité une diversité autochtone considérable dont l'exploration se situe bien au-delà de la portée de l'*ÉAMU*.

Au Recensement de 2006, un total de 1 172 790 personnes au Canada se sont déclarées Autochtones, c'est-à-dire membre d'une Première nation, Métis ou Inuit. Ceci équivaut à presque quatre pour cent de la population canadienne totale.

Les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits constituent trois peuples distincts avec des histoires, des langues, des pratiques culturelles et des croyances spirituelles différentes.

LES MEMBRES DES PREMIÈRES NATIONS. En 2006, on dénombrait 698 025 membres des Premières nations au Canada. Le terme « membre des Premières nations » désigne aussi bien les « Indiens » inscrits que non inscrits du Canada. Les peuples des Premières nations sont reconnus dans la Constitution comme l'une des nations fondatrices du Canada, au même titre que les Français et les Britanniques Plusieurs communautés intègrent en outre le terme « Première nation » au nom de leur collectivité. On compte actuellement au Canada 615 communautés des Premières nations, qui représentent plus de 50 nations ou groupes culturels et 50 langues autochtones.

La population des Premières nations a cru de 29 pour cent entre 1996 et 2006. La majorité des membres des Premières nations sont des Indiens inscrits en vertu de la Loi sur les *Indiens*[5]. Selon les données du Recensement, 564 870 personnes se déclarent Indiens inscrits, soit 81 pour cent de la population totale des Premières nations. Environ 133 155 membres des Premières nations se déclarent Indiens non inscrits en vertu de la Loi sur les Indiens.

5 La *Loi sur les Indiens* définit certaines obligations du gouvernement fédéral et établit les paramètres relativement à la gestion des réserves, de l'argent des Indiens et d'autres ressources. Seuls les Indiens inscrits sont considérés comme Indiens aux termes de la Loi sur les Indiens, et sont par conséquent seuls à pouvoir bénéficier de certains droits et privilèges en vertu de cette Loi. Source : Peuples autochtones du Canada en 2006 : Inuits, Métis et Premières nations, Recensement de 2006.

Les participants à l'ÉAMU qui se sont déclarés « Premières nations » sont en règle générale désignés, aux fins du présent rapport, sous le nom de « membres des Premières nations » ou, le cas échéant, comme « membres inscrits des Premières Nations » ou « membres non inscrits des Premières nations ».

LES MÉTIS. Des 1 172 790 personnes qui se sont déclarées Autochtones au Recensement de 2006, 389 785 ont aussi déclaré être Métis. Cette population a presque doublé (augmentation de 91 %) depuis 1996. Le terme « Métis » tel qu'il est utilisé ici désigne les Autochtones ayant une double ascendance ñ plus précisément des ancêtres des Premières nations et des ancêtres européens ñ et qui se déclarent Métis plutôt que membre d'une Première nation, Inuit ou non-Autochtone.

Le Ralliement national des Métis (www.metisnation.ca) définit les Métis comme [traduction] « des personnes qui se déclarent Métis, sont d'origine ancestrale métisse, sont distinctes des autres peuples autochtones et sont acceptées par la nation métisse ». Le peuple métis constitue une nation autochtone distincte dont les membres résident principalement dans l'Ouest canadien. Le « foyer ancestral de la nation métisse » se définit selon les limites du territoire traditionnel que le peuple métis a historiquement habité et dont il a tiré sa subsistance, et qui se situe dans le centre-ouest de l'Amérique du Nord. Ce territoire inclut plus ou moins les trois provinces des Prairies (le Manitoba, l'Alberta et la Saskatchewan), ainsi que des parties de l'Ontario, de la Colombie-Britannique et des Territoires du Nord-Ouest.

LES INUITS. En 2006, 50 485 personnes se déclaraient Inuits. Les Inuits sont les peuples autochtones de l'Arctique canadien. Environ 45 000 Inuits résident dans 53 communautés situées au Nunatsiavut (Labrador), au Nunavik (Québec), au Nunavut et dans la région désignée des Inuvialuit dans les Territoires du Nord-Ouest. De 1996 à 2006, la population inuite a augmenté de 26 pour cent[6].

6 http://www.ainc-inac.gc.ca/ap/in/index-fra.asp

Une population en pleine croissance

Tel que mentionné précédemment, la population autochtone du Canada ñ Premières nations, Métis et Inuits ñ a globalement augmenté de 45 pour cent entre 1996 et 2006, soit un taux presque six fois plus élevé que le taux de huit pour cent enregistré pour la population non autochtone.

Cette croissance s'est produite principalement dans les agglomérations urbaines, y compris dans les onze villes (Halifax, Montréal, Toronto, Thunder Bay, Winnipeg, Regina, Saskatoon, Calgary, Edmonton, Vancouver et Ottawa) incluses dans l'*ÉAMU*.

La population d'identité autochtone en 2006

Identité autochtone	2006	Variation en pourcentage de 1996 à 2006***
Population totale	31 241,030	9
Population d'identité autochtone	1 172,790	45
Membres des Premières nations*	698 025	29
Métis*	389 785	91
Inuits*	50 485	26
Réponses multiples et autres réponses autochtones**	34 500	34
Population non autochtone	30 068 240	8

* Comprend les personnes ayant déclaré une identité Indien de l'Amérique du Nord, Métis ou Inuit seulement.

** Comprend les personnes ayant déclaré appartenir à plus d'un groupe d'identité autochtone (Indien de l'Amérique du Nord, Métis ou Inuit) et celles ayant déclaré être Indien inscrit et/ou membre d'une bande sans déclarer une identité autochtone.

*** Les données ont été ajustées pour tenir compte des réserves partiellement dénombrées en 1996 et en 2006.

Source : Peuples autochtones du Canada en 2006 : Inuits, Métis et Premières nations, Recensement de 2006, Statistique Canada

Proportion de la population autochtone par RMR et croissance démographique 2001-2006

	Population autochtone (2006) (n)	% de la population du RMR (2006)	Variation 2001 – 2006
Halifax	5 320	1,40%	51 %
Ottawa-Gatineau	20 590	1,80%	52 %
Montréal	17 865	0,50%	60 %
Toronto	26 575	0,50%	31 %
Thunder Bay	10 055	8,30%	23 %
Winnipeg	68 385	10,00%	22 %
Regina	17 105	8,90%	9 %
Saskatoon	21 535	9,30%	6 %
Calgary	26 575	2,50%	26 %
Edmonton	52 100	5,10%	27 %
Vancouver	40 310	1,90%	9 %

Source: 2006 Census

Différents facteurs peuvent expliquer la croissance rapide de la population autochtone du Canada, dont la croissance naturelle (le nombre de naissances moins le nombre de décès), un taux de fécondité plus élevé et une diminution du nombre de réserves des Premières nations non adéquatement dénombrées. Cependant, certains éléments indiquent que l'un des facteurs déterminants est celui de la mobilité ethnique, par laquelle une personne modifie son affiliation ethnique. En d'autres mots, un plus grand nombre de personnes choisissent aujourd'hui de se déclarer Autochtones comparativement à ce qu'elles avaient déclaré aux recensements précédents.

Une urbanisation croissante

En 2006, la moitié de la population autochtone du Canada résidait dans des agglomérations urbaines (ce qui inclut les grandes villes, ou régions métropolitaines de recensement, ainsi que des agglomérations urbaines plus petites), soit 47 pour cent de plus qu'en 1996. Parallèlement, la proportion d'Autochtones vivant dans les réserves ou en milieu rural (à l'extérieur d'une réserve) a diminué.

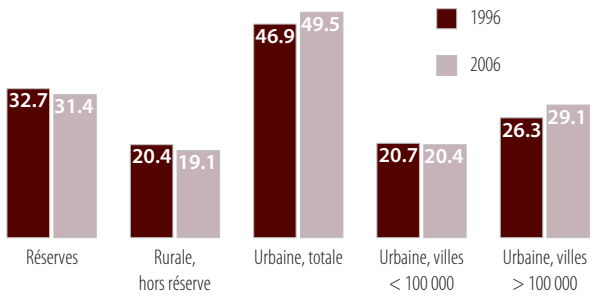
Il existe d'importantes différences entre les groupes autochtones pour ce qui est du taux d'urbanisation. Les peuples autochtones les plus urbanisés sont les membres non inscrits des Premières nations (ou Indiens non inscrits) et les Métis, avec respectivement 74 et 66 pour cent de leur population vivant en milieu urbain. Les membres inscrits des Premières nations (Indiens inscrits) sont moins urbanisés (38 % vivent en milieu urbain), alors qu'environ la moitié de leur population (52 %) réside dans des réserves (et environ 10 % en milieu rural à l'extérieur des réserves). Les Inuits constituent le groupe le moins urbanisé, avec moins de 30 pour cent de sa population vivant en milieu urbain.

Une population plus jeune

La moitié (48 %) des Autochtones du Canada sont des enfants ou de jeunes adultes de moins de 24 ans, comparativement à 31 pour cent seulement pour la population non autochtone. La proportion d'enfants et de jeunes adultes est particulièrement élevée à Regina et Saskatoon, deux villes incluses dans l'*ÉAMU*, où plus de la moitié (56 % et 55 % respectivement) de la population autochtone est âgée de 24 ans ou moins.

Cette situation a des répercussions sur, entre autres, le futur marché de l'emploi. On estime qu'en 2017, près d'un million d'Autochtones seront en âge de travailler (15 ans et plus), soit environ 3,4 pour cent de la population en âge de travailler totale (Statistique Canada, 2005). Durant la même période, le nombre de jeunes adultes autochtones (de 20 à 29 ans) – soit les personnes qui entrent sur le marché du travail – devrait augmenter de plus de 40 pour cent, ce qui se situe bien au-delà de la croissance projetée de neuf pour cent pour les 20-29 ans dans la population canadienne totale. La proportion d'Autochtones dans la population de jeunes adultes devrait être particulièrement élevée dans les provinces de l'Ouest, comptant finalement pour près de 30 pour cent de cette population en Saskatchewan et 24 pour cent au Manitoba. Une récente publication de Statistique Canada conclut, au sujet des provinces de l'Ouest, que le « degré auquel ces provinces pourront intégrer ces jeunes au marché du travail deviendra un enjeu de plus en plus important »[7].

Distribution de la population d'identité autochtone selon la localisation
1996 – 2006



Source: Richards, J. & Scott, M. (2009). *Aboriginal Education: Strengthening the Foundations*. Prepared for Canadian Policy Research Networks. Census data has been revised to account for under-enumeration of reserves.

Les écarts socio-économiques diminuent, mais lentement

Le taux d'emploi s'est amélioré et le taux de chômage a diminué chez les Autochtones entre 2001 et 2006. Néanmoins, les Autochtones demeurent moins susceptibles d'avoir un emploi que les non-Autochtones[8]. Près de deux tiers (65,8 %) des Autochtones en âge de travailler (25 à 54 ans) avaient un emploi en 2006, comparativement à 61,2 pour cent en 2001. À des fins de comparaison, les taux d'emploi pour les non-Autochtones étaient de 80,3 pour cent en 2001 et de 81,6 pour cent en 2006.

De 2001 à 2006, le taux de chômage a diminué plus rapidement pour les Autochtones (baisse de 4,2 points de pourcentage) que pour les non-Autochtones (baisse de 0,8 point de pourcentage seulement). Malgré cette amélioration, les Autochtones étaient en 2006 deux fois plus susceptibles (13,2 %) d'être sans emploi que les non-Autochtones (5,2 %).

7 Jacqueline Luffman et Deborah Sussman, « La population active a*utochtone dans l'Ouest canadien* », *Perspectives*, Statistique Canada, vol. 8, n° 1, janvier 2007.

8 Statistique Canada, 2008. *L'évolution de la population active au Canada, Recensement de 2006*. Statistique Canada - n° 97-559-X au Catalogue, Ottawa, Ontario. http://www12.statcan.ca/census-recensement/2006/as-sa/97-559/pdf/97-559-XIF2006001.pdf (consulté le 6 mai 2010)

Des tendances similaires ont été observées quant aux revenus d'emploi et aux taux de faible revenu chez les Autochtones vivant en milieu urbain. Siggner et Costa (2005) signalent une diminution globale de l'écart de revenu d'emploi médian entre les Autochtones et les non-Autochtones dans la plupart des régions métropolitaines de recensement (RMR) de 1980 à 2000[9]. Néanmoins, le plus récent recensement, soit celui de 2006, révèle une disparité constante de la rémunération médiane ñ même chez ceux qui travaillent à temps plein toute l'année ñ entre les Autochtones (34 940 $) et les non-Autochtones (41 401 $). Une autre étude démontre que bien que le taux de faible revenu parmi les Autochtones en milieu urbain ait diminué de 1995 à 2002, les Autochtones demeurent beaucoup plus susceptibles de faire partie du groupe à faible revenu (41,6 %) que la population générale (17,7 %)[10].

Le phénomène de mobilité ethnique décrit précédemment pourrait expliquer en partie l'amélioration du taux d'emploi et la réduction de l'écart dans le revenu d'emploi - c'est-à-dire, les personnes (qui ont un emploi et des revenus plus élevés) qui ne s'identifiaient pas auparavant comme Autochtones et qui choisissent de le faire aujourd'hui.

Une population diversifiée

Les populations autochtones de chacune des villes incluses dans l'*ÉAMU* ne sont pas uniformes. Leur composition varie quant au nombre relatif de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits. À titre d'exemple, les Métis ne représentent qu'un quart de la population autochtone de Thunder Bay, mais une majorité (60 %) à Winnipeg. Les membres des Premières nations forment la plus grande part de la population autochtone dans la plupart des villes de l'*ÉAMU*, à l'exception de Winnipeg, de Calgary et d'Edmonton, où les Métis constituent le plus grand groupe. Dans toutes les villes, les Inuits ne représentent qu'une petite portion de la population autochtone (moins de 5 %).

Il existe aussi une diversité au sein des populations des Premières nations de chaque ville. Certaines villes accueillent diverses nations (p. ex., Cris, Ojibways, Mohawks, etc.), alors que dans d'autres villes, la population des Premières nations appartient principalement à une ou deux nations.

9 Siggner, A. et R. Costa., 2005. *Situation des peuples Autochtones dans les régions métropolitaines de recensement 1981 à 2001*. Statistique Canada ñ nº 89-613-MIF au Catalogue Nº 008, Ottawa, Ontario. http://www.statcan.gc.ca/pub/89-613-m/89-613-m2005008-fra.pdf (consulté le 6 mai 2010).

10 Heisz, A. et L. McLeod. 2004. *Faible revenu dans les régions métropolitaines de recensement, 1980 à 2000.* Statistique Canada ñ nº 89-613-MIF au Catalogue Nº 001, Ottawa, Ontario. http://www.statcan.gc.ca/pub/89-613-m/2004001/4241589-fra.pdf (consulté le 6 mai 2010).

L'héritage colonial

Le présent rapport ne peut rendre pleinement justice à l'histoire et aux répercussions dommageables que les « projets coloniaux » ont imposées aux peuples autochtones du Canada. Ces mesures dommageables incluent les pensionnats indiens, les écoles de missionnaires, les écoles de jour et autres institutions, les adoptions forcées, le déménagement forcé d'une communauté à une autre, la délimitation entre les Indiens inscrits et non inscrits, le déni d'existence dans le cas de la nation métisse et le projet de loi C-31[11], pour n'en nommer que quelques-unes. Comme mentionné par la Commission royale sur les peuples autochtones, les « gouvernements successifs ont tenté ñ parfois intentionnellement, parfois par simple ignorance ñ d'assimiler les autochtones dans la société canadienne et d'éliminer tout ce qui en fait des peuples distincts. Au fil des années et des décennies, les politiques ont miné et presque anéanti les cultures et les identités autochtones »[12]. Ces politiques d'assimilation ont causé des dommages importants, et ont légué des effets intergénérationnels qui continuent à marquer les Autochtones d'aujourd'hui. L'une de ces répercussions, et non la moindre, est cette difficulté rencontrée par plusieurs Autochtones à connaître leur histoire, leur ascendance familiale et leur identité. Les mots des participants à l'*ÉAMU* demeurent le meilleur moyen d'illustrer ces impacts :

> [traduction]
>
> *La plupart des non-Autochtones ont encore leur langue, ils n'ont pas de génocide culturel dans leur histoire. Je ne peux pas penser à beaucoup d'autres peuples dont l'existence a été entièrement effacée. Comment comparer des Autochtones, qui ont habité ici depuis toujours, à des gens qui sont venus de tellement de cultures différentes?*
>
> *— participant à l'ÉAMU, Calgary*

11 *Loi modifiant la Loi sur les Indiens* (s. c. 1985, c. 27), communément appelée projet de loi C-31, adoptée le 15 avril 1985. Le projet de loi C-31, controversé et contesté, visait à éliminer certaines dispositions discriminatoires de la Loi sur les Indiens; il rétablit le statut et les droits d'appartenance à la bande à ceux qui les ont perdus en raison des dispositions discriminatoires de la Loi et permet aux bandes indiennes d'avoir un plus grand contrôle de leurs affaires.

12 Commission royale sur les peuples autochtones, 1996. *Points saillants du rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones*, Ottawa, gouvernement du Canada. p.3. ainc-inac.gc.ca/ap/pubs/rpt/rpt-fra.asp.

III. Le lieu d'appartenance des Autochtones vivant en milieu urbain

Aperçu

Dans leur livre publié en 2003, *Des gens d'ici*, David Newhouse et Evelyn Peters remarquent que « Les Autochtones font aujourd'hui partie du paysage urbain et en feront encore partie, fort probablement en nombre croissant, au cours des décennies à venir. Il est important, pour les chercheurs, d'explorer en détail et à fond cette réalité complexe »[13]. C'est donc dans le but de mieux comprendre cette réalité complexe que le présent rapport commence par un chapitre consacré à l'un des aspects fondamentaux de l'identité : le lieu d'appartenance des Autochtones vivant en milieu urbain.

L'un des principaux objectifs de l'*ÉAMU* est de comprendre, au cúur de ce processus d'urbanisation, les sentiments des Autochtones à l'égard de leur ville. Par conséquent, l'une des premières étapes de l'*ÉAMU* consiste à déterminer depuis combien de temps les Autochtones habitent leur ville de résidence actuelle, plus particulièrement s'ils y sont nés et y ont grandi ou s'ils sont nés et ont grandi ailleurs. Il est tout aussi important d'explorer les liens des Autochtones vivant en milieu urbain avec leur ville de résidence et d'évaluer jusqu'à quel point celle-ci représente pour eux un chez-soi. Finalement, qu'est-ce que les Autochtones vivant en milieu urbain aiment le plus et le moins dans leur ville et croient-ils pouvoir faire de cette ville un meilleur milieu de vie?

Ce qui suit s'avère un court commentaire sur la terminologie utilisée dans le présent chapitre. Afin de déterminer si les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence actuelle ont des points de vue différents de ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans cette ville, les deux groupes sont comparés tout au long de ce chapitre. Pour faciliter la compréhension, ces deux groupes sont désignés sous les noms d'Autochtones vivant en milieu urbain de « première génération » (ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence) et d'Autochtones vivant en milieu urbain de « deuxième génération » (ceux qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence, mais dont la famille est originaire d'un autre endroit). L'endroit où une personne « est née et a grandi » désigne sa communauté d'origine ou la collectivité qui a eu la plus grande influence sur son développement.

Les points suivants résument les principales conclusions portant sur le lieu d'appartenance des Autochtones vivant en milieu urbain.

- **Les participants à *l'ÉAMU* sont en grande partie des résidents de première génération.** En d'autres mots, ils sont nés et ont grandi dans une collectivité, une municipalité, une ville ou une réserve autre que leur ville de résidence actuelle. Cependant, la plupart d'entre eux sont des résidents de longue date, c'est-à-dire qu'ils résident dans leur ville depuis 10 ans ou plus.
- **Les Autochtones viennent s'installer dans la ville pour se rapprocher de leur famille, pour poursuivre leurs études, pour bénéficier des possibilités d'emploi ou des facilités et des services qu'on y trouve.** Ces raisons sont en règle générale mentionnées aussi bien par les membres des Premières nations que par les Métis et les Inuits. Cependant, les femmes ne s'installent pas dans la ville pour tout à fait les mêmes raisons que celles invoquées par les hommes; elles y viennent principalement pour être près de leur famille ou pour les études, alors quíun petit groupe mentionne aussi être venu vivre dans la ville pour fuir une situation familiale néfaste ou trouver un meilleur endroit pour élever ses enfants. Les hommes sont plus susceptibles d'être venus vivre dans la ville pour trouver un emploi.

13 Des gens d'ici, publié sous la direction de David Newhouse et Evelyn Peter, Projet de recherche sur les politiques, 2003.

- **Les participants à *l'ÉAMU* demeurent attachés à leur communauté d'origine, bien que seule une minorité d'entre eux retourne y vivre**. La majorité des Autochtones (de première et de deuxième génération) qui résident aujourd'hui dans des villes canadiennes conservent un sentiment d'appartenance à leur collectivité ou lieu d'origine, que ce soit le leur ou celui de leurs parents ou de leurs grands-parents. Ceci est particulièrement vrai pour ceux qui se définissent nettement comme Autochtone (ceux qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone et qui disent connaître très bien leur arbre généalogique). Néanmoins, seulement deux Autochtones sur dix sont déjà retournés vivre dans leur communauté d'origine ou prévoient retourner y habiter un jour de façon permanente.
- Désormais, le lieu d'appartenance des **Autochtones se définit autant par leur ville de résidence que par un autre lieu. Les Autochtones vivant en milieu urbain constituent une population permanente de ces villes. Leurs liens avec leur communauté d'**origine s'inscrivent dans des liens familiaux et sociaux solides, ainsi que dans des liens étroits avec les cultures autochtones traditionnelles et contemporaines. Malgré ces liens, de nombreux membres des Premières nations, Métis et Inuits considèrent leur ville de résidence actuelle comme leur chez-soi, y compris la majorité des résidents de première génération et ceux qui se définissent nettement comme *Autochtone*.
- L'***ÉAMU* révèle que les Autochtones vivant en milieu urbain ñ Premières nations, Métis et Inuits ñ aiment habiter la ville et croient qu'ils peuvent contribuer à faire de leur ville un meilleur milieu de vie. Les** Autochtones vivant en milieu urbain pensent pouvoir apporter une contribution positive à leur ville et ce sentiment s'avère aussi fort chez les Autochtones que chez les non-Autochtones de ces mêmes villes. Un lien avec le passé est clairement une caractéristique de ceux qui croient pouvoir influer sur l'avenir : ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique sont parmi les participants à l'*ÉAMU* les plus susceptibles de croire qu'ils peuvent avoir un gros impact sur leur ville.

Les paragraphes suivants examinent plus en détail les sentiments respectifs des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits quant à leur lieu d'appartenance.

Premières nations

Les trois quarts des participants à l'*ÉAMU* membres des Premières nations sont des résidents de première génération. Ils sont les plus susceptibles, sur l'ensemble des participants à l'*ÉAMU*, d'être déménagés pour la première fois dans leur ville de résidence pour poursuivre des études supérieures.

Comme chez les Inuits et les Métis, une minorité des membres des Premières nations de première génération sont retournés vivre dans leur communauté d'origine à un moment ou l'autre et, parmi ceux qui y sont retournés, peu l'ont fait de façon fréquente. Cependant, ceux qui sont retournés habiter leur communauté d'origine sont dans l'ensemble plus susceptibles d'être membres d'une Première nation (ou Inuits).

De surcroît, bien que la ville soit le chez-soi d'une majorité de membres des Premières nations, une minorité significative de membres inscrits des Premières nations (trois sur dix) prévoient un jour retourner vivre dans leur communauté d'origine de façon permanente, en particulier ceux qui sont nés et ont grandi dans des réserves des Premières nations.

Les membres inscrits et non inscrits des Premières nations se distinguent en outre quant à leurs sentiments à l'égard de la ville. Bien que les membres non inscrits des Premières nations soient parmi les groupes autochtones les plus urbanisés du Canada (au Recensement de 2006, une grande majorité des membres non inscrits des Premières nations résidait dans une agglomération urbaine), ils sont beaucoup moins susceptibles d'aimer habiter la ville que les membres inscrits des Premières nations.

Finalement, les membres des Premières nations (inscrits et non inscrits) sont aussi susceptibles que les autres participants à l'*ÉAMU* de penser qu'ils peuvent faire de leur ville un meilleur milieu de vie.

Métis

Les Métis sont parmi les groupes autochtones les plus urbanisés du Canada[14]. Par conséquent, un moins grand nombre d'entre eux ñ bien qu'il s'agisse encore d'une majorité ñ sont des résidents de première génération. Les Métis sont aussi les plus susceptibles, parmi les participants à l'*ÉAMU*, d'habiter leur ville depuis longtemps (près de la moitié d'entre eux résident dans cette ville depuis au moins 20 ans) et de considérer cette ville comme leur chez-soi, et les moins susceptibles parmi les Autochtones vivant en milieu urbain de désirer retourner vivre un jour dans leur communauté d'origine.

Les Métis sont aussi susceptibles que les autres participants à l'*ÉAMU* de croire qu'ils peuvent faire de leur ville un meilleur milieu de vie.

Inuits

Près de neuf Inuits sur dix sont des résidents urbains de première génération, reflétant le fait que les Inuits forment le groupe autochtone le moins urbanisé du Canada. Ils sont les plus susceptibles, parmi les participants à l'*ÉAMU*, d'avoir des liens très forts avec leur communauté d'origine et de prévoir retourner y habiter un jour de façon permanente. Néanmoins, la majorité d'entre eux considèrent leur ville de résidence comme leur chez-soi, bien que ce sentiment soit moins répandu que chez les Métis ou les membres des Premières nations.

Finalement, les Inuits sont aussi susceptibles que les autres participants à l'*ÉAMU* de croire qu'ils peuvent faire de leur ville un meilleur milieu de vie.

14 Statistique Canada, 2006.

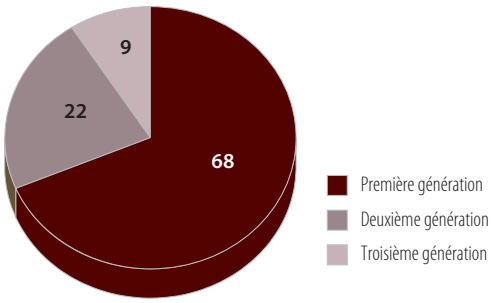
1. La communauté d'origine

Résidents de première et de deuxième génération

La majorité des participants à l'ÉAMU sont des résidents de première génération.

La multiplicité des communautés avec lesquelles les Autochtones vivant en milieu urbain ont des liens complique l'exploration de leurs sentiments à l'égard de leur lieu d'appartenance. À titre d'exemple, les parents et les grands-parents d'une personne peuvent être originaires de deux communautés différentes, cette personne peut avoir changé de ville plusieurs fois au cours de sa vie – pour les études, des raisons familiales ou le mariage ñ et peut avoir plusieurs familles, telles une famille d'adoption ou une famille d'accueil. Bien qu'il soit au-delà de la portée de la présente étude de documenter tous ces liens, une distinction a été considérée particulièrement révélatrice : Êtes-vous originaire de la ville où vous habitez actuellement (c.-à-d. êtes-vous né et avez-vous grandi dans cette ville) ou êtes-vous originaire d'un autre endroit?

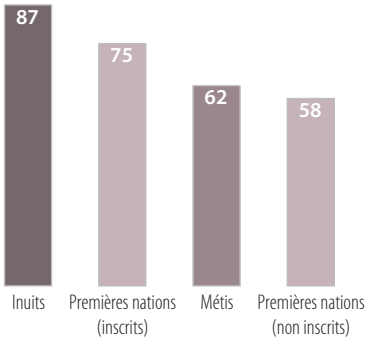
Résidents des villes de première, deuxième et troisième génération



Les données délimitent deux groupes principaux : ceux qui sont nés et ont grandi ailleurs que dans leur ville de résidence actuelle (résidents de « première génération ») et ceux qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence, mais dont la famille est originaire d'un autre endroit (« deuxième génération »). Un troisième groupe, plus petit, comprend les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence et dont les parents ou les grands-parents sont aussi originaires de cette ville (« troisième génération »).

« PREMIÈRE GÉNÉRATION ». Le premier groupe comprend les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont nés et ont grandi dans une *collectivité, municipalité, ville ou réserve* autre que leur ville de résidence actuelle. Ce groupe représente 68 pour cent des participants à l'*ÉAMU*. Une majorité, dans chacun des groupes identitaires autochtones, est originaire d'un autre endroit, bien que cela soit plus fréquent chez les Inuits (87 %), suivis des membres inscrits des Premières nations (75 %)[15], des Métis (62 %) et finalement des membres non inscrits des Premières nations (58 %). Montréal (86 %) et Halifax (80 %), suivies d'Edmonton (77 %) et de Calgary (76 %), comptent les plus grandes proportions d'Autochtones vivant en milieu urbain de « première génération ». Les gens plus âgés (77 % des 45 ans ou plus) sont plus susceptibles que les plus jeunes (60 % des 18 à 24 ans et 64 % des 25 à 44 ans) d'être des Autochtones vivant en milieu urbain de « première génération ».

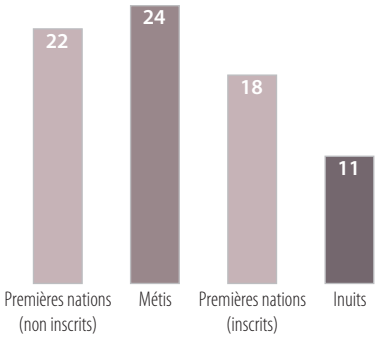
Résidents de première génération par groupe identitaire



« DEUXIÈME GÉNÉRATION ». Ce groupe est composé des Autochtones vivant en milieu urbain qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence actuelle, mais dont les parents ou les grands-parents sont originaires d'un autre endroit. Ce groupe représente 22 pour cent des Autochtones vivant en milieu urbain. C'est chez les membres non inscrits des Premières nations (22 %) et chez les Métis (24 %) qu'être de « deuxième génération » est le plus fréquent, suivis des membres inscrits des Premières nations (18 %), puis finalement des Inuits, chez qui cela s'avère le moins fréquent (11 %). Regina (29 %) et Winnipeg (26 %) (villes qui accueillent une large population métisse) et Thunder Bay (25 %) comptent les plus grandes proportions d'Autochtones vivant en milieu urbain de « deuxième génération ». Les personnes plus jeunes (27 % des 18 à 24 ans et 24 % des 25 à 44 ans) sont plus susceptibles que les gens plus âgés (16 % des 45 ans ou plus) d'être des Autochtones vivant en milieu urbain de « deuxième génération ».

15 Plus précisément, parmi les membres des Premières nations de « première génération », 44 pour cent des membres inscrits et sept pour cent des membres non inscrits ont comme communauté d'origine une réserve, alors que 54 pour cent et 93 pour cent respectivement sont originaires d'une autre collectivité, municipalité ou ville qui n'est pas une réserve.

Résidents de deuxième génération par groupe identitaire



« TROISIÈME GÉNÉRATION ». Un troisième groupe comprend les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence actuelle et dont les parents ou les grands-parents sont aussi originaires de cette ville. Ce groupe représente neuf pour cent des Autochtones vivant en milieu urbain et constitue une faible minorité dans chacun des groupes identitaires autochtones. C'est cependant plus fréquent pour les membres non inscrits des Premières nations (15 %) et les Métis (12 %) que pour les membres inscrits des Premières nations (6 %). (Comme on pouvait s'y attendre, peu d'Inuits participant à l'étude ñ soit un pour cent seulement ñ indiquent être nés et avoir grandi dans leur ville de résidence actuelle et que leurs parents ou grands-parents sont aussi originaires de cette ville.)

Arrivée dans la ville

Les participants à l'ÉAMU sont en règle générale des résidents urbains de longue date, alors qu'un nombre significatif d'entre eux habitent leur ville de résidence actuelle depuis dix ans ou plus.

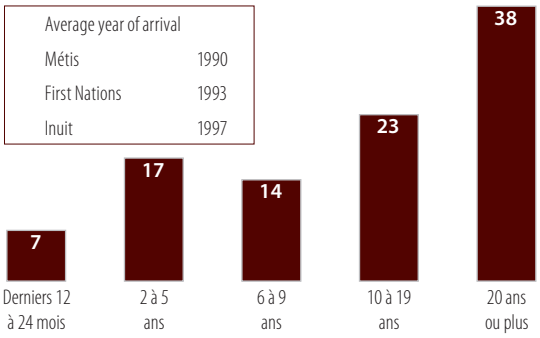
Pour définir les liens des Autochtones avec leur ville de résidence actuelle, nous avons d'abord demandé aux participants à *l'ÉAMU* de première génération à quel moment ils sont venus s'installer dans cette ville la première fois.

Six répondants sur dix sont arrivés dans leur ville de résidence actuelle la première fois il y a dix ans ou plus, sept sur dix pour ce qui est des Métis.

Lorsque interrogés sur l'année à laquelle ils sont arrivés dans leur ville de résidence pour la première fois, une majorité des participants à l'*ÉAMU* ont répondu être arrivés il y a 20 ans ou plus (38 %) ou il y a entre 10 et 19 ans (23 %). Un plus petit nombre est arrivé au cours des dix dernières années (14 % au cours des six à neuf dernières années et 17 % au cours des deux à cinq dernières années). Moins díun répondant sur dix (7 %) est arrivé au cours des deux dernières années.

Arrivée dans la ville*

Quand êtes-vous arrivé à [ville] pour la première fois?



* Sous-échantillon : Ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence actuelle.

En règle générale, les Métis résident dans leur ville depuis plus longtemps, démontrant encore une fois qu'ils constituent le groupe autochtone le plus urbanisé du Canada (au Recensement de 2006, 69 % des Métis habitaient dans une agglomération urbaine comparativement à 45 % des membres des Premières nations et à 37 % des Inuits[16]). Bien que des proportions similaires de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits soient arrivées récemment dans la ville (c.-à-d. au cours des cinq dernières années), les Métis sont parmi les participants à *l'ÉAMU* les plus susceptibles d'être arrivés dans cette ville il y a 20 ans ou plus (42 % comparativement à 36 % pour les membres des Premières nations et 19 % pour les Inuits). Dit autrement, l'année d'arrivée des participants à *l'ÉAMU* de première génération est en moyenne 1990 pour les Métis, 1993 pour les membres des Premières nations et 1997 pour les Inuits.

La durée de résidence des Autochtones vivant en milieu urbain ne varie pas énormément d'une ville à l'autre, mais quand ces différences existent, elles reflètent les caractéristiques de la population autochtone locale. À titre d'exemple, Winnipeg compte de loin le plus grand nombre de résidents de longue date (55 % déclarent être arrivés à Winnipeg il y a 20 ans ou plus) en raison de son importante population métisse.

16 Les agglomérations urbaines incluent les régions métropolitaines de recensement (RMR) et les régions urbaines autres que les RMR.

Pourquoi s'installer dans la ville?

Le déménagement vers la ville repose sur trois principales raisons : la famille; les études et la formation; les possibilités d'emploi. Les femmes sont cependant plus susceptibles que les hommes d'être venues au départ vivre en ville pour la famille, les études ou pour fuir une situation familiale problématique.

Pourquoi les Autochtones choisissent-ils de venir s'installer en ville?

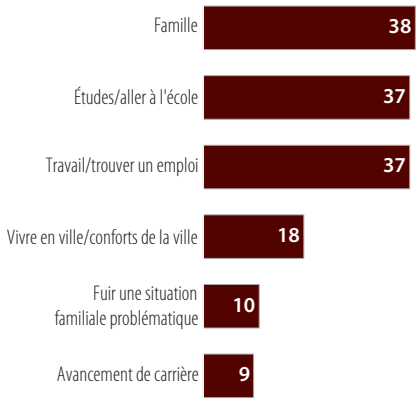
Bien que les participants à *l'ÉAMU* de première génération offrent des raisons très variées pour être venus au départ s'installer dans la ville, les raisons les plus courantes sont la famille, les études et l'emploi.

Lorsque interrogés (question sans aide et sans choix de réponses) sur la raison les ayant incités à venir s'installer dans la ville la première fois, des proportions équivalentes répondent pour être plus près de leur famille (38 %), pour faire des études (37 %) ou pour bénéficier des possibilités d'emploi (37 %). De moindres proportions répondent être venues vivre en ville la première fois parce qu'on y trouve de meilleures facilités (18 %), pour fuir une situation familiale problématique (10 %) ou pour l'avancement de leur carrière (9 %).

Des groupes plus petits de participants à *l'ÉAMU* (7 % ou moins) mentionnent diverses autres raisons, dont les amis, la nécessité de trouver un meilleur endroit pour élever leurs enfants et leur ouvrir des possibilités, le besoin de changement ou d'un nouveau départ et l'accessibilité à de meilleurs soins de santé et à un meilleur logement.

Principales raisons pour s'installer dans la ville

Quelle est la raison la plus importante pour laquelle vous êtes venu vivre à [ville] pour la première fois?



Dans l'ensemble, les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits ont les mêmes raisons de venir vivre en ville. Cependant, les études constituent la principale raison pour les membres des Premières nations (43 %), alors que trouver un travail ou les possibilités d'emploi représente la principale raison pour les Métis (41 %).

Les hommes et les femmes viennent habiter la ville pour des raisons quelque peu différentes. Les femmes sont davantage susceptibles d'être venues habiter la ville la première fois pour se rapprocher de leur famille, pour les études, pour fuir une situation familiale problématique ou trouver un meilleur endroit pour élever leurs enfants, alors que les hommes sont plus susceptibles de répondre « pour trouver un emploi ». Mise à part cette différence, on observe peu de différences sociodémographiques significatives quant aux raisons ayant amené les participants à *l'ÉAMU* à venir s'installer en ville la première fois.

2. Liens avec la communauté d'origine

La majorité des Autochtones* vivant en milieu urbain *maintiennent des liens avec leur communauté d'origine, que celle-ci soit la leur ou celle de leurs parents ou grands-parents.

Des recherches précédentes ont démontré que de nombreux Autochtones vivant en milieu urbain conservent des liens avec leur communauté d'origine (leur propre communauté d'origine ou celle leurs parents ou grands-parents). Ces liens s'expliquent en partie par la proximité géographique des collectivités des Premières nations ou métisses et des villes, les antécédents autochtones en matière de mobilité, le fait que la terre soit une source fondamentale de culture traditionnelle et contemporaine et la pérennité de fortes attaches familiales et sociales[17].

Ces liens sont clairement évidents chez les participants à l'*ÉAMU*. Une majorité des résidents de première comme de deuxième génération maintiennent des liens forts avec leur communauté d'origine.

Globalement, six répondants sur dix déclarent ressentir un lien très fort (30 %) ou assez fort (31 %) avec leur communauté d'origine. Un moindre nombre d'Autochtones vivant en milieu urbain qualifient leur lien avec leur communauté d'origine de « pas très fort » (22 %), alors qu'un petit groupe affirme ressentir un lien pas fort du tout (14 %) avec cette communauté.

Qui est le plus susceptible de ressentir un lien très fort avec sa communauté d'origine? Les Inuits (43 %) sont plus susceptibles que les membres des Premières nations (32 %) ou les Métis (28 %) de ressentir un lien très fort avec leur communauté d'origine, tout comme les résidents d'Halifax (46 %) et de Vancouver (41 %). Ceux qui déclarent appartenir à une communauté surtout autochtone (39 %) et en particulier ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique (48 %) sont parmi les plus susceptibles de ressentir un lien très fort avec leur communauté d'origine.

De meilleurs moyens financiers permettent à certains de conserver plus facilement un lien fort avec leur communauté d'origine. Alors que pour l'ensemble des catégories de revenu, quelque trois répondants sur dix affirment avoir un lien très fort avec leur communauté d'origine, ce nombre passe à quatre sur dix pour les répondants dont le revenu du ménage est de 80 000 $ ou plus (10 % du total des participants à l'*ÉAMU*). Ceci vient confirmer d'autres recherches qui ont démontré que ceux qui visitent plus souvent leur communauté d'origine sont ceux qui ont de meilleurs moyens financiers[18].

Les Autochtones vivant en milieu urbain de première et de deuxième génération expriment un lien similairement fort à l'égard de leur communauté d'origine (64 % et 55 % respectivement disent ressentir un lien au minimum assez fort et des proportions similaires dans les deux groupes affirment ressentir un lien *très* fort). Néanmoins, certaines caractéristiques importantes distinguent chacun de ces groupes.

PREMIÈRE GÉNÉRATION. Les résidents de première génération qui gardent un lien très fort avec leur communauté d'origine sont plus susceptibles d'être Inuits (près de la moitié des Inuits ressentent un lien très fort comparativement à trois sur dix pour les membres des Premières nations et les Métis) et de se définir nettement comme Autochtone (ils connaissent très bien leur arbre généalogique et sont plus susceptibles d'affirmer qu'ils appartiennent à une communauté surtout autochtone)[19].

17 Urban Autochtone Task Force, Final Report, 2007, p.65.

18 Urban Autochtone Task Force, Final Report, 2007, p.67.

19 Il est important de noter que la causalité est ici difficile à déterminer : un lien très étroit avec la communauté d'origine peut favoriser la connaissance de l'histoire familiale ou un sentiment d'appartenance à une communauté surtout autochtone, alors qu'un sentiment plus développé à l'égard de ces aspects de l'identité autochtone peut encourager un lien plus étroit avec la communauté d'origine.

D'une ville à l'autre, des proportions similaires de résidents de première génération maintiennent un lien très fort avec leur communauté d'origine. La seule exception est Halifax, où un pourcentage beaucoup plus élevé de résidents (47 %) affirme avoir un lien très fort avec sa communauté d'origine.

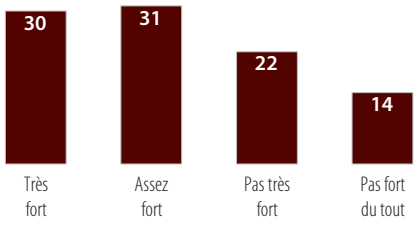
DEUXIÈME GÉNÉRATION. Des proportions similaires de membres des Premières nations et de Métis de deuxième génération disent ressentir un lien très fort avec leur communauté d'origine[20], mais ce sentiment d'appartenance est beaucoup plus fort chez les 45 ans ou plus (50 % versus 19 % pour ceux de moins de 45 ans).

Une connaissance approfondie de l'histoire familiale contribue aussi à maintenir un lien étroit avec la communauté d'origine des parents ou des grands-parents. Les résidents de deuxième génération qui connaissent très bien leur arbre généalogique sont deux fois plus susceptibles que ceux qui le connaissent moins bien de ressentir un lien très fort avec l'endroit d'où viennent leurs parents ou leurs grands-parents. Il est cependant important de noter que les Autochtones vivant en milieu urbain de deuxième génération sont presque aussi susceptibles d'affirmer que la communauté à laquelle ils appartiennent est plutôt *non autochtone* qu'*autochtone*.

Finalement, les Autochtones de deuxième génération qui habitent à Vancouver sont beaucoup plus susceptibles de ressentir un lien très fort avec leur communauté d'origine que ceux des autres villes.

Liens avec la communauté d'origine*

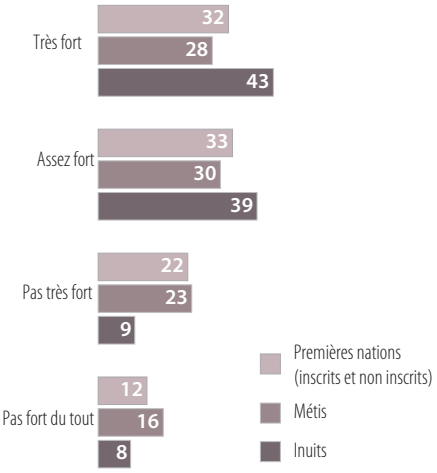
Dans quelle mesure ressentez-vous un lien fort avec la collectivité où vous êtes né et avez grandi?/Dans quelle mesure ressentez-vous un lien fort avec l'endroit d'où viennent vos parents et vos grands-parents?



*Sous-échantillon : Ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence et ceux qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence, mais dont les parents/grands-parents sont originaires d'un autre endroit.

Liens avec la communauté d'origine par groupe identitaire*

Dans quelle mesure ressentez-vous un lien fort avec la collectivité où vous êtes né et avez grandi?/Dans quelle mesure ressentez-vous un lien fort avec l'endroit d'où viennent vos parents et vos grands-parents?



*Sous-échantillon : Ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence et ceux qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence, mais dont les parents/grands-parents sont originaires d'un autre endroit.

3. Mobilité

Retour à la communauté d'origine

Trois Autochtones vivant en milieu urbain de première génération sur dix sont retournés au moins une fois vivre dans leur communauté d'origine depuis la première fois où ils sont venus s'installer dans la ville. Quelques-uns des participants à l'ÉAMU déménagent fréquemment de la ville à leur communauté d'origine et vice-versa, mais non la majorité.

Six participants à l'*ÉAMU* sur dix disent ressentir un lien fort avec leur communauté d'origine, mais retournent-ils parfois habiter cette communauté et si oui, à quelle fréquence?

Ces questions sont très importantes, car les Autochtones vivant en milieu urbain sont généralement considérés comme un groupe très mobile. Les données du Recensement démontrent que tous les groupes autochtones ont des taux de mobilité significativement plus élevés que la population non autochtone, bien que les modèles et les degrés de mobilité varient selon les divers groupes autochtones, reflétant des différences quant à la distribution régionale, à l'urbanisation et au statut (inscrits versus non inscrits)[21].

20 Le sous-échantillon d'Inuits de deuxième génération est trop petit pour permettre une comparaison avec les membres des Premières nations et les Métis.

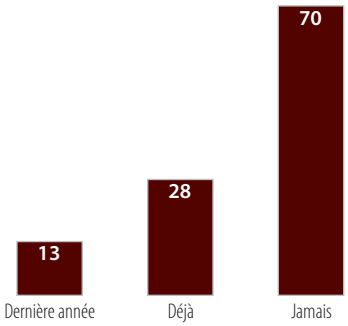
21 Katherine A.H. Graham et Evelyn Peters, Autochtone Communities and Urban Sustainability, Réseaux canadiens de recherche en politiques publiques, document de travail F27, décembre 2002.

Afin de cerner le degré de mobilité des Autochtones vivant en milieu urbain, l'*ÉAMU* a demandé aux participants de première génération combien de fois ils sont retournés vivre dans leur communauté d'origine depuis la première fois où ils sont venus s'installer dans leur ville de résidence. (Le nombre de fois où ils ont changé de communauté à l'intérieur de leur ville de résidence n'a cependant pas été exploré, cet aspect se situant au-delà de la portée de l'ÉAMU, même s'il représente un élément important de la mobilité des Autochtones).

Seule une minorité des participants à l'*ÉAMU* de première génération sont retournés vivre dans leur communauté d'origine depuis la première fois où ils sont venus s'installer dans leur ville de résidence actuelle. Dans ce groupe, les membres des Premières nations et les Inuits, ainsi que ceux qui habitent la ville depuis 10 ans ou plus, sont les plus susceptibles d'être retournés vivre à un moment ou l'autre dans leur communauté d'origine.

Retour dans la communauté d'origine?*

Depuis [que vous êtes arrivé dans la ville], êtes-vous déjà retourné habiter dans la collectivité où vous êtes né ou avez grandi?



* Sous-échantillon : Ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence.

Lorsque interrogés sur cette question, trois Autochtones vivant en milieu urbain de première génération sur dix (28 %) disent être déjà retournés habiter leur communauté d'origine (soit 19 % du total des participants à l'*ÉAMU*). La majorité (70 %) dit n'être jamais retournée habiter sa communauté d'origine depuis son arrivée dans la ville.

Les membres des Premières nations (33 %) et les Inuits (33 %) sont davantage susceptibles que les Métis (22 %) d'être retournés récemment habiter leur communauté d'origine. En outre, plus ils habitent la ville depuis longtemps, plus il est probable qu'ils soient retournés à un moment ou l'autre vivre dans leur communauté d'origine (19 % pour ceux qui habitent la ville depuis moins de 10 ans et 34 % pour ceux qui y habitent depuis 10 ans ou plus).

Dans toutes les villes de l'ÉAMU, des proportions similaires de participants de tous les groupes d'âge et de toutes les catégories de revenu, ainsi que les mêmes proportions d'hommes et de femmes, sont retournés habiter leur communauté d'origine à un moment ou l'autre.

DÉMÉNAGEMENTS RÉCENTS. L'*ÉAMU* a aussi exploré combien de participants sont récemment (dans la dernière année) déménagés entre leur ville de résidence et leur communauté d'origine.

Parmi ceux qui sont retournés habiter dans leur communauté d'origine, près de la moitié (46 %) disent l'avoir fait au cours de la dernière année. En d'autres mots, tout juste plus díun résident de première génération sur dix (13 %), soit 9 % de l'ensemble des participants à l'*ÉAMU, est retourné habiter sa communauté d'origine pour revenir ensuite dans la ville* au cours de la dernière année.

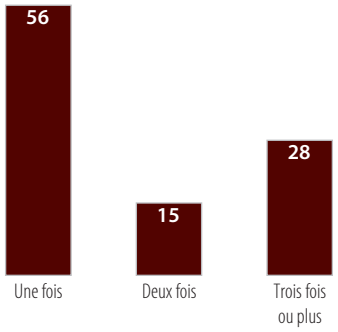
Parmi ceux qui sont déménagés au cours de la dernière année, peu sont déménagés fréquemment (soit deux fois ou plus) entre leur ville d'adoption et leur communauté d'origine au cours de la dernière année. Plus de la moitié (56 %) de ceux qui sont déménagés durant la dernière année ne l'ont fait qu'une seule fois. Les autres sont déménagés entre les deux collectivités deux fois (15 %) ou *trois fois ou plus* (28 %)[22]. Ceux qui sont déménagés fréquemment (deux fois ou plus au cours de la dernière année) constituent un très petit nombre des participants à l'*ÉAMU* (moins de 5 %). Vu sous un autre angle, les personnes qui sont déménagées entre leur ville de résidence et leur communauté d'origine au cours de la dernière année l'ont fait en moyenne 2,7 fois.

Qui déménage le plus fréquemment entre sa ville de résidence et sa communauté d'origine? Comme on pouvait s'y attendre, les étudiants universitaires déménagent plus fréquemment que les autres, tout comme les personnes dont le revenu du ménage est plus élevé (de 60 000 $ à 80 000 $). Compte tenu de la petite taille de ces groupes, il faut faire preuve de prudence en examinant ces résultats..

Finalement, bien que d'autres recherches aient démontré que les femmes tendent à retourner plus souvent habiter leur communauté d'origine que les hommes, les hommes qui ont participé à l'*ÉAMU* sont en moyenne déménagés plus souvent au cours de la dernière année que les femmes (en moyenne 3,7 déménagements pour les hommes et 2,0 pour les femmes).

Fréquence des retours dans la communauté d'origine dans la dernière année*

Combien de fois avez-vous déménagé entre la collectivité où vous êtes né ou avez grandi et [ville de résidence actuelle] depuis un an?



* Sous-échantillon : Ceux qui sont retournés vivre dans leur communauté d'origine au cours de la dernière année.

Plans pour un retour permanent

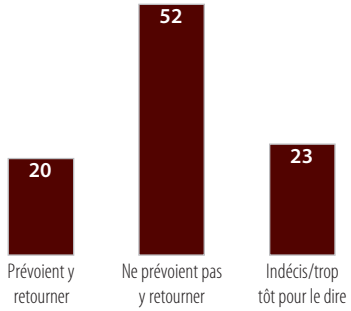
La majorité des Autochtones* vivant en milieu urbain *n'ont pas l'intention de retourner vivre dans leur communauté d'origine de façon permanente, mais certains (de première et de deuxième génération) prévoient y retourner ou ne savent pas encore s'ils vont le faire.

Seul un petit groupe des participants à l'*ÉAMU* déménage plus ou mois fréquemment entre sa ville de résidence et sa communauté d'origine. Cependant, étant donné qu'ils conservent en majorité des liens forts avec ces communautés, prévoient-ils un jour retourner y habiter de façon permanente?

Lorsque nous leur avons demandé s'ils prévoyaient retourner un jour vivre dans leur communauté d'origine de façon permanente (qu'il s'agisse d'une autre communauté, municipalité, ville ou réserve)[23], deux répondants sur dix (22 %) ont dit prévoir y retourner. La moitié des participants à l'*ÉAMU* disent ne pas prévoir y retourner (50 %), alors que le reste se dit indécis ou qu'il est trop tôt pour le dire (25 %). Trois pour cent ne sont pas en mesure ou ne veulent pas discuter de leurs projets d'avenir.

Plans de retour permanent à la communauté d'origine*

Prévoyez-vous un jour retourner vivre de façon permanente dans la collectivité où vous êtes né ou avez grandi ou à l'endroit d'où viennent vos parents/grands-parents ou non?



* Sous-échantillon : Ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence actuelle, ceux qui ont grandi dans leur ville de résidence, et ceux dont les parents/grands-parents sont originaires d'un autre endroit.

Alors que globalement seules deux personnes sur dix prévoient retourner habiter leur communauté d'origine, ce chiffre passe à trois personnes sur dix pour les Inuits (32 %) et les membres inscrits des Premières nations (28 %), alors qu'il demeure plus bas pour les Métis (12 %) et les membres non inscrits des Premières nations (15 %). Les plans de retour sont en outre plus fréquents chez ceux qui se définissent nettement comme *Autochtone* (ceux qui sont plus susceptibles d'affirmer qu'ils appartiennent à une communauté a*utochtone* et qui connaissent très bien leur arbre généalogique). Ceux qui prévoient retourner un jour vivre dans leur communauté d'origine sont aussi ceux qui déménagent le plus souvent entre leur ville de résidence et leur lieu ancestral (62 % de ceux qui prévoient y retourner un jour sont déménagés au moins une fois au cours de la dernière année comparativement à 43 % pour ceux qui ne prévoient pas y retourner).

En règle générale, des proportions similaires de participants à l'*ÉAMU*, et ce, dans tous les groupes d'âge, catégories de revenu et niveaux de scolarité, prévoient retourner un jour habiter leur communauté d'origine. Les proportions sont également similaires pour les participants à l'ÉAMU de première *et* de deuxième génération (22 % des participants de première génération et 16 % des participants de deuxième génération prévoient retourner un jour vivre de façon permanente dans leur communauté d'origine).

22 Le lecteur doit demeurer prudent quant à cette conclusion – « une année » fournit des éléments relatifs à une année donnée, mais il ne faut pas oublier qu'il peut s'agir d'une année inhabituelle ou d'une période volatile non représentative des tendances à plus long terme.

23 La question « Prévoyez-vous un jour retourner vivre de façon permanente dans la collectivité où vous êtes né ou avez grandi? » n'a pas été posée aux participants à l'ÉAMU de troisième génération (9 % du total des participants à l'ÉAMU).

Qu'est-ce qui caractérise les participants à l'*ÉAMU* qui sont indécis quant à leur éventuel retour dans leur communauté d'origine? Les caractéristiques sociodémographiques de ce petit groupe sont très peu différentes de celles des autres groupes, sauf qu'ils sont plus susceptibles d'être des résidents de première génération et de ne pas être satisfaits de leur emploi actuel.

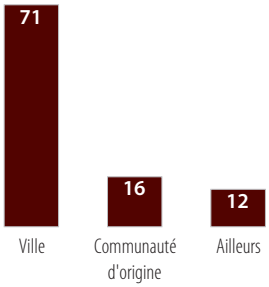
4. La définition du chez-soi

Les Autochtones vivant en milieu urbain conservent des liens avec leur communauté d'origine, mais pour la majorité d'entre eux, la ville est leur chez-soi.

Malgré le sentiment d'appartenance partagé par la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain envers leur communauté d'origine, pour une grande majorité des Autochtones vivant en milieu urbain, leur ville de résidence actuelle est leur chez-soi.

Où est le chez-soi?*

Où est-ce que vous vous sentez chez vous? Est-ce à [ville de résidence], à l'endroit d'où viennent vos parents et vos grands-parents ou est-ce ailleurs?



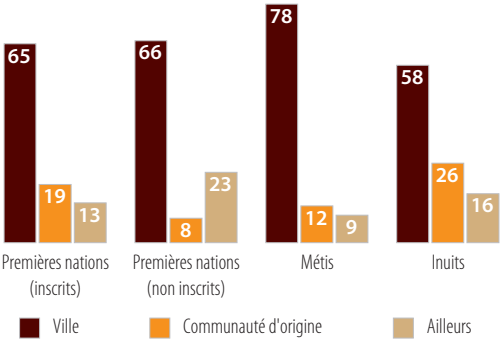
* Sous-échantillon : Ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence et ceux qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence, mais dont les parents/grands-parents sont originaires d'un autre endroit.

Quand on leur demande « Où est-ce que vous vous sentez chez vous? », sept participants à l'ÉAMU sur dix (71 %) répondent que c'est dans leur ville de résidence actuelle[24]. Un nombre significativement moindre (16 %) répond que c'est dans sa communauté d'origine, alors que les autres (12 %) indiquent une communauté autre que sa ville de résidence actuelle ou que sa communauté d'origine.

La majorité des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits considèrent leur ville de résidence actuelle comme leur chez-soi. Cependant, ce sont les Métis qui sont les plus susceptibles de considérer la ville comme leur chez-soi (78 % comparativement à 64 % pour les membres des Premières nations et 58 % pour les Inuits), reflétant le fait que les Métis sont plus susceptibles d'être des résidents de deuxième génération. De plus, bien que des proportions similaires de membres non inscrits et inscrits des Premières nations considèrent leur ville de résidence comme leur chez-soi, les membres inscrits sont plus susceptibles de considérer leur communauté d'origine comme leur chez-soi, tandis que les membres non inscrits des Premières nations sont plus susceptibles de définir leur chez-soi comme un endroit autre que leur ville de résidence actuelle ou leur communauté d'origine.

Où est le chez-soi par groupe identitaire*

Où est-ce que vous vous sentez chez vous? Est-ce à [ville de résidence], à l'endroit d'où viennent vos parents et vos grands-parents ou est-ce ailleurs?



* Sous-échantillon : Ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence et ceux qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence, mais dont les parents/grands-parents sont originaires d'un autre endroit.

Ceux qui se définissent nettement comme *Autochtone* (c.-à-d. ceux qui disent appartenir à une communauté *autochtone* et qui connaissent très bien leur arbre généalogique) sont aussi susceptibles que les autres de considérer leur ville de résidence actuelle comme leur chez-soi.

Qui sont ces participants à l'*ÉAMU* qui considèrent que leur communauté d'origine est leur chez-soi? Ce sont en règle générale des résidents de première génération qui habitent depuis moins longtemps leur ville de résidence (moins de cinq ans). Ils font aussi partie de ceux qui déménagent le plus fréquemment d'une collectivité à l'autre. Comme on pouvait le prévoir, ce sont en outre ceux qui sont le plus susceptibles de prévoir retourner un jour vivre dans leur communauté d'origine de façon permanente. Finalement, une majorité d'entre eux (58 %) sont originaires de réserves des Premières nations et conservent probablement l'option d'y habiter.

24 La question « Où est-ce que vous vous sentez chez vous? » n'a pas été posée aux participants à l'ÉAMU de troisième génération (9 % du total des participants à l'ÉAMU).

5. Satisfaction à l'égard de la vie urbaine

Dans quelle mesure les Autochtones se plaisent-ils dans leur ville?

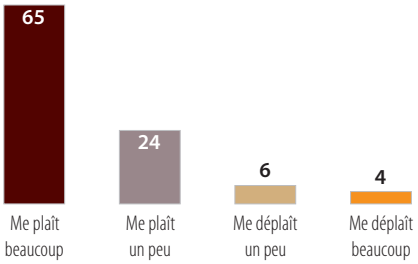
De l'ÉAMU émerge l'histoire positive d'une population urbaine ñ Premières nations, Métis et Inuits ñ qui se plaît dans sa ville, qui en règle générale estime pouvoir choisir où elle habite et qui croit pouvoir transformer sa ville en un meilleur milieu de vie.

Pour bien comprendre le lieu d'appartenance des Autochtones vivant en milieu urbain, l'*ÉAMU* s'est finalement penchée sur leur niveau de satisfaction à l'égard de la vie urbaine, les raisons pour lesquelles ils ont choisi le quartier qu'ils habitent (et jusqu'à quel point ils croient avoir eu le choix) ainsi que la mesure dans laquelle ils pensent pouvoir faire de leur ville un meilleur milieu de vie.

La grande majorité des Autochtones vivant en milieu urbain disent aimer vivre dans leur ville. Lorsque interrogés à ce sujet, les deux tiers disent s'y plaire beaucoup (65 %), alors qu'un groupe beaucoup plus petit indique s'y plaire un peu (24 %). Seulement un répondant sur dix dit s'y déplaire un peu (6 %) ou beaucoup (4 %).

Satisfaction à l'égard de la ville

Dans quelle mesure aimez-vous vivre à [ville de résidence]? Diriez-vous que cela vous plaît ou vous déplaît?



Les opinions des membres inscrits des Premières nations, des Inuits et des Métis diffèrent peu sur la question d'aimer ou non vivre dans leur ville. Les membres non inscrits des Premières nations représentent la seule exception (une petite proportion sur l'ensemble des participants à l'*ÉAMU*), eux qui sont moins susceptibles que les autres de dire que vivre dans leur ville leur plaît beaucoup (52 % comparativement à 65 % pour l'ensemble des Autochtones vivant en milieu urbain) et deux fois plus susceptibles de dire que vivre dans leur ville leur *déplaît* (21 % comparativement à 10 % pour l'ensemble des Autochtones vivant en milieu urbain).

Une forte attache à leur héritage autochtone caractérise aussi ceux qui aiment vivre dans la ville. La proportion d'Autochtones vivant en milieu urbain à qui il plaît beaucoup de vivre dans leur ville croît de pair avec leur connaissance de leur arbre généalogique (56 % de ceux qui ne connaissent pas du tout leur arbre généalogique versus 72 % pour ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique). Cette conclusion peut expliquer en partie la plus petite proportion de membres non inscrits des Premières nations à qui il plaît d'habiter la ville puisqu'ils sont aussi parmi ceux qui sont les moins susceptibles de connaître l'histoire de leur famille.

Finalement, le pourcentage d'Autochtones vivant en milieu urbain à qui il plaît d'habiter la ville varie peu en fonction des caractéristiques sociodémographiques, avec deux importantes exceptions. Les résidents d'Halifax (81 %) et de Vancouver (80 %) sont considérablement plus susceptibles d'aimer beaucoup vivre dans leur ville, ce qui pourrait refléter certaines caractéristiques de ces villes côtières.

Qu'est-ce les participants à l'*ÉAMU* aiment le plus et le moins dans le fait d'habiter ces diverses villes? La qualité de vie globale et la vie urbaine, ainsi que la proximité des membres de la famille et des amis, sont les éléments le plus souvent mentionnés, alors que certains problèmes plus typiquement urbains (congestion, coût de la vie, etc.) et la criminalité sont ce qui leur plaît le moins. Ces éléments sont décrits plus en détail ci-après.

CE QUI LEUR PLAÎT LE PLUS. Lorsque interrogés sur ce qui leur plaît le plus dans le fait de vivre dans leur ville (question sans aide et sans choix de réponses), les Autochtones vivant en milieu urbain nomment cinq principaux éléments, décrits ci-dessous.

- **La qualité de vie.** La raison la plus fréquente pour laquelle les Autochtones vivant en milieu urbain aiment habiter la ville est la qualité de vie que celle-ci leur offre. Quatre Autochtones vivant en

milieu urbain sur dix (39 %) indiquent que c'est ce qu'ils préfèrent dans le fait de vivre dans leur ville, en particulier la diversité des services et des facilités. En outre, les Autochtones vivant en milieu urbain de Vancouver (25 %) associent fortement la qualité de vie de leur ville aux espaces verts et aux paysages qui les entourent.

- **La vie urbaine.** Une autre raison importante qui explique pourquoi les Autochtones vivant en milieu urbain se plaisent dans leur ville est la vie urbaine. Un quart des répondants (26 %) apprécient les loisirs et les divertissements qui y sont offerts, les manifestations culturelles et artistiques, ainsi que le rythme rapide de la vie urbaine. Les résidents autochtones de Montréal (40 %) et de Toronto (39 %) sont les plus susceptibles de mentionner cet élément, ainsi que les diplômés universitaires (36 %).
- **La famille et les amis.** La troisième raison la plus souvent citée par les Autochtones vivant en milieu urbain pour aimer habiter leur ville est la proximité des membres de leur famille et de leurs amis (23 %). Les résidents de Regina (39 %) sont les plus susceptibles d'indiquer ceci comme la principale raison pour laquelle leur ville leur plaît.
- **La carrière et l'emploi.** Le quatrième élément que les Autochtones vivant en milieu urbain aiment dans le fait de vivre dans la ville est les possibilités de carrière ou d'emploi (16 %) qu'elle leur offre. C'est l'aspect le plus attirant de la ville pour les gens âgés de 25 ou plus.
- **L'acceptation sociale.** Un cinquième élément que les Autochtones vivant en milieu urbain apprécient de la ville, quoiquíen moindre nombre, est l'acceptation sociale (11 %) dont ils font l'expérience dans cet environnement. Fait important, cet élément est presque exclusivement mentionné par ceux qui habitent Montréal (34 %), Toronto (33 %) et, dans un moindre degré, Vancouver (19 %). Seule une poignée d'Autochtones des autres villes (6 % ou moins) ont mentionné cette raison.

De plus petits nombres de participants à l'*ÉAMU* (9 % ou moins) ont mentionné d'autres caractéristiques, y compris un sens d'appartenance à la ville, l'impression d'une plus grande liberté et de plus grandes possibilités, un sentiment de confort et de familiarité liés au fait d'avoir grandi dans cette ville ou la proximité d'autres peuples autochtones.

CE QUI LEUR PLAÎT LE MOINS. Qu'est-ce que les Autochtones vivant en milieu urbain aiment le moins dans le fait de vivre dans leur ville? Leurs réponses révèlent deux principales raisons :

- **Les tensions liées à la vie urbaine.** Comme tous les autres citadins, les Autochtones vivant en milieu urbain se plaignent de certaines tensions liées à la vie urbaine (34 %) comme la congestion, le coût de la vie plus élevé, la pollution et un rythme de vie trop rapide et trop stressant. Les Autochtones qui vivent à Toronto (55 %) et Calgary (48 %) sont les plus susceptibles de mentionner cet élément.
- **La criminalité**. Le deuxième élément le moins apprécié dans le fait de vivre dans une ville, la criminalité (28 %) (ce qui inclut la violence, le vandalisme et les gangs de rue) est plus souvent cité en premier par les résidents de Winnipeg (45 %), Saskatoon (41 %), Regina (36 %), Halifax (33 %), Edmonton (30 %) et Calgary (29 %). Plus précisément, les préoccupations relatives à la violence et les meurtres sont particulièrement présentes chez les résidents de Winnipeg, alors que les gangs de rue constituent une importante préoccupation pour les résidents de Saskatoon et de Regina.

De plus petits nombres de participants à l'*ÉAMU* (9 % ou moins) mentionnent d'autres caractéristiques, y compris la météo et le climat, les expériences de racisme et de discrimination, les drogues et l'alcool, un manque de sécurité dans la ville et l'éloignement des amis et de la famille. Cependant, les Autochtones de Regina (20 %) sont deux fois plus susceptibles que ceux de la majorité des autres villes de dire que le racisme et la discrimination sont ce qui leur déplaît le plus dans leur ville. Finalement,

des groupes encore plus petits (moins de 5 %) mentionnent la pauvreté et les sans-abri, les mauvaises conditions de logement, le prix élevé des logements et le manque d'esprit communautaire et de soutien.

Le choix d'un quartier

Le logement abordable est la raison la plus souvent mentionnée par les Autochtones vivant en milieu urbain pour expliquer leur choix de quartier, mais les raisons varient d'une ville à l'autre, reflétant des réalités urbaines différentes.

Les participants à l'ÉAMU ont choisi leur quartier pour toute une gamme de raisons, les plus courantes étant parce qu'on y trouve des logements abordables ou un environnement sécuritaire, parce qu'on habite avec ou près d'amis ou de membres de la famille ou parce que ce quartier est près du travail ou de l'école.

Lorsqu'on leur demande pourquoi ils habitent ce quartier en particulier (question sans aide et sans choix de réponses), trois Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (29 %) disent que c'est parce qu'ils sont en mesure de payer le prix du logement. Deux répondants sur dix disent aussi que leur quartier offre un environnement sécuritaire pour eux-mêmes ou leurs familles (21 %), qu'il leur permet de vivre avec des membres de leur famille ou des amis (21 %) ou qu'il est près de leur travail ou de l'école (21 %). En moindres proportions, ils habitent aussi ce quartier parce que celui-ci est près des services ou des magasins (17 %), près des membres de la famille ou des amis (15 %), pratique du point de vue des transports en commun (13 %) ou à proximité des services culturels et spirituels (10 %).

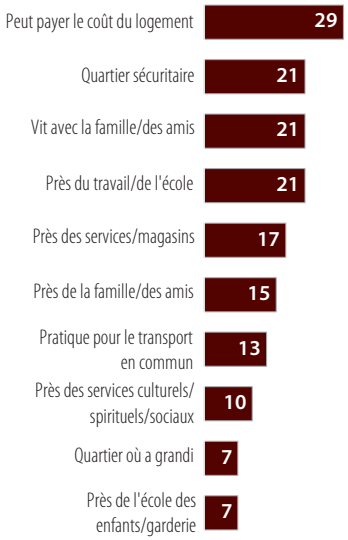
En plus petit nombre (7 % ou moins), les participants à l'ÉAMU choisissent de vivre dans un quartier en particulier parce que c'est celui où ils ont grandi, parce qu'il est près des écoles de leurs enfants, de la garderie, d'autres membres des Premières nations, Métis ou Inuits ou parce qu'il s'agit d'un quartier tranquille.

Les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits choisissent de vivre dans un quartier précis pour des raisons similaires. De plus, les Autochtones de toutes les villes partagent les mêmes raisons. Cependant, certaines raisons sont plus répandues parmi les résidents de certaines villes et reflètent clairement des réalités urbaines uniques.

- Les résidents autochtones de Calgary sont plus susceptibles que ceux des autres villes de choisir un quartier parce qu'ils peuvent payer le coût du logement.
- Choisir un quartier parce qu'il offre un environnement sécuritaire est particulièrement fréquent chez les participants à l'*ÉAMU* de Regina.
- Les Autochtones d'Halifax et de Calgary sont plus susceptibles que ceux des autres villes de choisir un quartier en particulier parce qu'il est près du travail ou de l'école.
- À Winnipeg et à Vancouver, les citadins sont plus susceptibles de choisir un quartier près des membres de la famille ou des amis.
- Finalement, les résidents de Vancouver et de Toronto sont beaucoup plus susceptibles que dans les autres villes de choisir un quartier parce qu'on y trouve à proximité des organisations autochtones offrant des services culturels ou spirituels.

Pourquoi habitez-vous ce quartier?

Pourquoi habitez-vous dans un quartier en particulier?

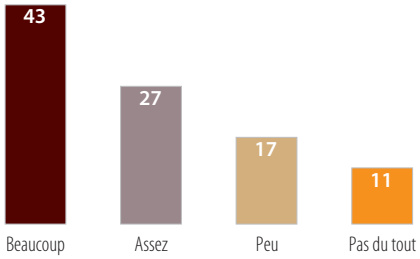


AMPLEUR DU CHOIX. Dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain croient-ils avoir le choix du quartier où ils habitent? Lorsque interrogés directement sur cette question, sept sur dix disent avoir beaucoup (43 %) ou assez (27 %) de choix quant à l'endroit où ils habitent dans la ville, mais une minorité significative croit avoir peu (17 %) ou pas du tout (11 %) de choix.

Qui est le plus susceptible de penser avoir beaucoup de choix quant au quartier où il habite? Les participants à l'*ÉAMU* qui font partie de ce groupe sont davantage susceptibles d'être Métis (45 %) ou membres d'une Première nation (41 %) qu'Inuits (31 %). Ils habitent surtout à Toronto, Montréal ou Halifax, où un résident sur deux estime avoir *beaucoup* de choix quant au quartier où il habite. Ils sont en règle générale plus âgés (28 % des 18 à 24 ans estiment avoir beaucoup de choix, pourcentage qui atteint 44 % pour les 25 à 44 ans et 49 % pour les 45 ans ou plus) et, comme on pouvait s'y attendre, ont atteint un plus haut niveau de scolarité et sont mieux nantis (la proportion des participants à l'*ÉAMU* qui croit avoir beaucoup de choix augmente de façon constante avec le niveau de scolarité et le revenu du ménage).

Dans quelle mesure croyez-vous pouvoir choisir où vous habitez?

Dans quelle mesure ressentez-vous que vous avez le choix du quartier où vous habitez? Ressentez-vous que vous en avez. . . ?



De plus, ceux qui estiment avoir beaucoup de choix quant au quartier où ils habitent ont aussi une meilleure connaissance de leur héritage autochtone. Sans tenir compte des niveaux de scolarité et du revenu, les participants à l'*ÉAMU* qui connaissent bien leur histoire familiale sont beaucoup plus susceptibles que les autres d'être d'avis qu'ils ont beaucoup de choix quant au quartier où ils habitent (56 % de ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique estiment avoir beaucoup de choix, comparativement à 31 % pour ceux qui ne le connaissent pas du tout). Ceci indépendamment du type de communauté auquel les participants à l'*ÉAMU* croient appartenir, puisque ceux qui disent appartenir à une communauté davantage *non autochtone* qu'*autochtone* sont plus susceptibles de dire qu'ils ont beaucoup de choix quant au quartier où ils habitent.

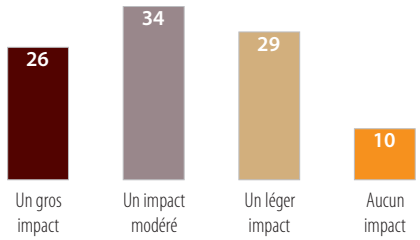
Finalement, c'est à Saskatoon (46 %) et Regina (40 %) que les résidents sont les plus susceptibles de dire qu'ils ont *peu* ou *pas du tout* de choix quant au quartier où ils habitent.

Impact sur la ville

Plus de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain sont d'avis qu'ils peuvent faire de leur ville un meilleur milieu de vie et ont un sentiment d'autonomie d'action aussi fort que celui des non-Autochtones.

Faire de la ville un meilleur milieu de vie

Dans l'ensemble, quel impact croyez-vous que des gens tels que vous pouvez avoir pour faire de votre ville un milieu de vie meilleur?



Au-delà du fait que de nombreux Autochtones vivant en milieu urbain aiment habiter leur ville, ils croient aussi en grand nombre qu'ils peuvent faire de leur ville un meilleur milieu de vie, sentiment comparable à celui des personnes non autochtones de ces mêmes villes.

Six participants à l'*ÉAMU* sur dix croient que des gens comme eux peuvent avoir un gros impact (26 %) ou un impact modéré (34 %) pour faire de leur ville un meilleur milieu de vie, opinion partagée par la majorité des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits. Comparativement, quatre sur dix croient qu'ils ne peuvent avoir qu'un léger impact (29 %) ou aucun impact (10 %) sur leur ville (2 % n'ont pu fournir une opinion sur cette question).

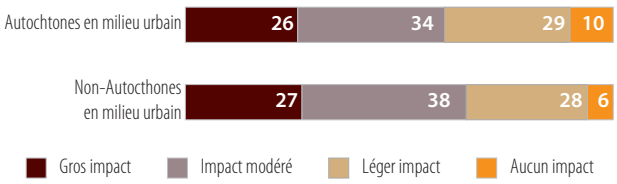
Un fort sentiment d'autonomie d'action est particulièrement évident chez certains groupes d'Autochtones vivant en milieu urbain. Les résidents de Toronto (37 %) et de Vancouver (35 %) sont particulièrement susceptibles de croire qu'ils peuvent avoir un gros impact pour faire de leur ville un meilleur milieu de vie. Ce sentiment croît avec l'âge (seulement 19 % des 18 à 24 ans croient qu'ils peuvent avoir un gros impact comparativement à 30 % des 45 ans ou plus) et le niveau de scolarité (seulement 53 % des personnes peu scolarisées croient qu'elles peuvent avoir au moins un impact modéré, comparativement à 70 % chez les diplômés universitaires).

Le sentiment répandu parmi les participants à l'ÉAMU qu'ils peuvent être des agents positifs de changement dans leur ville reproduit l'opinion des *non-Autochtones* quant à leur propre capacité à susciter des changements. Des proportions similaires de non-Autochtones croient qu'ils peuvent avoir un gros impact sur leur ville (26 % et 27 % respectivement).

De plus, un lien avec leur passé distingue clairement les Autochtones vivant en milieu urbain les plus susceptibles de croire qu'ils peuvent influer sur leur avenir. Ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique sont beaucoup plus susceptibles de croire qu'ils peuvent avoir un gros impact : la proportion des participants à l'*ÉAMU* qui croit avoir un gros impact passe de 19 pour cent chez ceux qui ne connaissent pas du tout leur arbre généalogique à 35 pour cent pour ceux qui le connaissent très bien.

Faire de la ville un meilleur meilleur de vie

Dans l'ensemble, quel impact croyez-vous que des gens tels que vous pouvez avoir pour faire de votre ville un milieu de vie meilleur?



Comme il fallait s'y attendre, les Autochtones vivant en milieu urbain qui croient qu'ils ne peuvent avoir aucun impact pour faire de leur ville un meilleur milieu de vie tendent à faire partie des groupes les plus défavorisés. Ceux qui font partie de ce petit groupe (10 % de l'ensemble des participants à l'*ÉAMU*) sont plus susceptibles d'être peu scolarisés, au chômage ou de recevoir de l'aide sociale et de juger leur état de santé de passable à médiocre. Il est important de noter, cependant, que des proportions similaires dans toutes les catégories de revenu (à l'exception de ceux dont le revenu du ménage est de 80 000 $ ou plus) croient qu'ils ne peuvent avoir aucun impact sur leur ville.

IV. L'identité autochtone urbaine

Aperçu

L'une des raisons mentionnées dans les recherches existantes pour expliquer la tendance de plus en plus forte à se déclarer Autochtone (facteur important dans les hausses substantielles des populations autochtones vivant en milieu urbain observées entre 1981 et 2006[25]) est que les Autochtones, particulièrement ceux vivant aujourd'hui en milieu urbain, se définissent plus positivement en tant qu'Autochtones qu'à n'importe quel moment par le passé[26].

Les aspects clés de l'identité autochtone abordés dans le présent chapitre incluent la connaissance de l'histoire familiale, la fierté autochtone et canadienne, l'appartenance communautaire et les répercussions intergénérationnelles toujours présentes des « projets coloniaux » sur l'identité des Autochtones vivant dans les villes canadiennes, notamment les pensionnats indiens. La façon dont ces aspects de l'identité autochtone urbaine varient selon les données sociodémographiques est aussi explorée. D'autres aspects essentiels de l'identité, tels que la participation à la culture autochtone urbaine, ainsi que les perceptions et les expériences des Autochtones vivant en milieu urbain relativement aux non-Autochtones, sont traités dans des chapitres subséquents.

Les points suivants résument les principales conclusions portant sur l'identité autochtone urbaine.

- **Les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits des agglomérations urbaines conservent un grand respect pour leur héritage et expriment une grande fierté autochtone.** Comme l'a noté l'un des participants à *l'ÉAMU*, [traduction] « Vous devez savoir d'où vous venez pour savoir où vous allez ». Cette remarque illustre le point de vue de la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain lorsqu'interrogés sur l'importance de connaître leurs origines ancestrales. Peu disent minimiser ou cacher leur identité autochtone, et plus particulièrement leur identité des Premières nations, métisse ou inuite.
- **L'éducation constitue un canal essentiel pour en apprendre davantage sur l'identité autochtone.** Les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont fréquenté un collège ou une université sont davantage susceptibles d'affirmer qu'ils ont une meilleure connaissance de leur héritage autochtone et de croire que cet héritage contribue de façon positive à leur vie. Les personnes peu scolarisées sont celles qui sont le plus susceptibles d'affirmer qu'elles n'ont pas eu la possibilité d'en apprendre davantage au sujet de leur arbre généalogique.
- **En outre, la connaissance de l'arbre généalogique est fortement liée à d'autres aspects de l'identité autochtone.** Ceux qui connaissent bien leur arbre généalogique sont plus susceptibles de ressentir un lien fort avec les autres Autochtones de leur ville et d'être très fiers de leur identité des *Premières nations, métisse ou inuite* et *autochtone*.
- **La majorité des jeunes sont très fiers de leur identité autochtone.** Bien qu'ils soient moins susceptibles de connaître leur arbre généalogique et de ressentir un lien avec les autres Autochtones de leur ville, les trois quarts des jeunes Autochtones (18-24 ans) expriment une grande fierté à l'endroit de leur identité des *Premières nations, métisse ou inuite*.
- **Les Autochtones vivant en milieu urbain sont autant susceptibles de croire qu'ils appartiennent dans leur ville à une communauté autochtone que non autochtone.** Plus de six répondants sur dix disent appartenir à une communauté surtout autochtone ou également autochtone et non autochtone. Cette sensibilité est particulièrement prononcée chez les membres des Premières nations et les Inuits, mais s'avère aussi véridique pour les Métis de certaines villes.

25 Statistique Canada

26 Craig Proulx, « Autochtone Identification in North America Cities », The Canadian Journal of Native Studies, vol. 26, no 2, 2006, p.405.

- **La « communauté » autochtone urbaine est le produit d'environnements urbains uniques.** Les communautés autochtones urbaines ne sont pas des communautés non urbaines « transplantées ». L'importance que revêtent pour les Autochtones en milieu urbain certaines attaches communautaires diffère d'une ville à l'autre, suggérant que leur identité et leur communauté se définissent par les caractéristiques particulières de la ville où ils habitent.
- **Avoir de nombreux amis autochtones va de pair avec de nombreux amis non autochtones.** Les participants à l'*ÉAMU* qui ont de nombreux amis autochtones sont autant susceptibles que ceux qui n'ont pas d'amis intimes autochtones d'avoir de nombreux amis non autochtones. Parmi ceux qui n'ont pas de nombreux amis non autochtones, près de six sur dix disent qu'ils aimeraient en avoir davantage.
- **Finalement, le legs et les répercussions des pensionnats indiens sont toujours très présents parmi les Autochtones vivant en milieu urbain.** Les données de l'*ÉAMU* démontrent que la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain, et ce, dans toutes les villes, ont été affectés par les pensionnats indiens. Le sentiment que cette expérience a eu au moins un certain impact sur leur vie et sur la personne qu'ils sont aujourd'hui est très répandu.

Les paragraphes suivants présentent plus en détail ces aspects identitaires des Autochtones vivant en milieu urbain en distinguant les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits.

Premières nations

La majorité des membres des Premières nations connaissent bien leur arbre généalogique, mais les membres inscrits des Premières nations sont beaucoup plus susceptibles de connaître leur histoire familiale que les membres non inscrits des Premières nations. Néanmoins, les membres inscrits et non inscrits des Premières nations sont similairement fiers de leur identité des Premières nations. En fait, les membres des Premières nations sont plus susceptibles d'être très fiers d'être membre d'une *Première nation* et *Autochtone* que *Canadien*, bien que près des deux tiers soient très fiers d'être Canadiens.

Maintenir un lien avec les membres de sa Première nation ou des autres Premières nations de leur ville est important pour la majorité des membres des Premières nations qui vivent dans des villes.

Les membres des Premières nations définissent principalement leur communauté comme la famille et les amis. Ils sont plus susceptibles d'affirmer qu'ils appartiennent à une communauté *autochtone* que *non autochtone*, bien que cela ne s'applique pas aux membres non inscrits des Premières nations, qui sont plus susceptibles de croire qu'ils appartiennent à une communauté *non autochtone*.

Métis

La majorité des Métis connaissent au minimum assez bien leur arbre généalogique, mais cette connaissance varie beaucoup d'une ville à l'autre, avec un sentiment d'héritage familial particulièrement fort chez les Métis d'Edmonton. Les Métis de Toronto se démarquent de ceux des autres villes quant à la conscience d'eux-mêmes et la confiance en soi qui prennent leur source dans une bonne connaissance de leur arbre généalogique.

Les Métis sont pareillement fiers d'être *Métis* et *Canadien* et moins susceptibles d'être très fiers d'être *Autochtone,* bien que sept répondants sur dix soient très fiers de leur identité autochtone. Néanmoins, les Métis sont clairement plus ambivalents quand il s'agit de la fierté *autochtone* ñ comparativement à la fierté *métisse* ou *canadienne*. Un nombre petit, mais significatif d'entre eux sont incapables ou réticents

à dire dans quelle mesure ils sont fiers d'être *Autochtone*. Ce trait est davantage marqué à Winnipeg, cúur ancestral de la nation métisse, où deux Métis sur dix sont incapables de dire dans quelle mesure ils sont fiers d'être *Autochtone,* ou sont réticents à le faire.

En règle générale, les Métis des villes canadiennes sont plus susceptibles de dire qu'ils appartiennent à une communauté également autochtone et non autochtone, ou surtout non autochtone.

Inuits

Les Inuits sont plus susceptibles que les membres des Premières nations et les Métis de bien connaître leurs ancêtres ou origines autochtones et ils retirent une grande fierté de cette connaissance. Les Inuits sont plus susceptibles d'être très fiers d'être *Inuit* qu'*Autochtone* ou *Canadien,* bien que les deux tiers d'entre eux soient très fiers de ces deux dernières identités. Néanmoins, un quart des participants à l'*ÉAMU* d'Ottawa (où les participants à l'*ÉAMU* ne comprenaient que des Inuits) sont incapables ou réticents à affirmer être fiers d'être *Autochtone* et deux sur dix incapables ou réticents à dire dans quelle mesure ils sont fiers d'être *Canadien*.

Cependant, leur lien fort avec leur héritage inuit ne fait pas obstacle aux liens avec les autres Autochtones. Au contraire, les Inuits sont parmi les Autochtones vivant en milieu urbain les plus susceptibles de ressentir des liens avec les autres Inuits *et* les autres groupes autochtones de leur ville.

1. Connaissance de l'ascendance autochtone

Connaissance de l'arbre généalogique

La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain ont au moins une certaine connaissance de leurs ancêtres autochtones, en particulier ceux qui sont plus âgés et ceux qui ont fait des études universitaires.

En vue de mieux comprendre l'identité autochtone dans les villes canadiennes, l'*ÉAMU* a inclus plusieurs questions visant à cerner dans quelle mesure les participants connaissent leur arbre généalogique (c.-à-d. qui sont leurs ancêtres autochtones) et ce que leur apporte cette connaissance au quotidien.

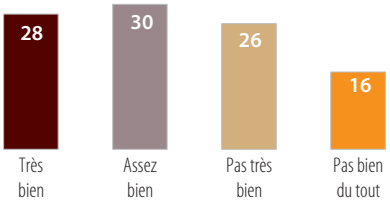
Dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain connaissent-ils leur arbre généalogique? La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain disent bien connaître leur arbre généalogique (c.-à-d. qui sont leurs ancêtres autochtones). Six Autochtones vivant en milieu urbain sur dix connaissent très bien (28 %) ou assez bien (30 %) leur arbre généalogique. Un moindre nombre affirme ne pas très bien connaître son arbre généalogique (26 %) ou ne pas bien le connaître du tout (16 %).

Les Inuits sont plus susceptibles que les membres des Premières nations ou les Métis de connaître au moins assez bien leur arbre généalogique. Parmi les membres des Premières nations, les membres inscrits (61 %) sont plus susceptibles de connaître au moins assez bien leur arbre généalogique que les membres non inscrits (44 %).

La connaissance de l'arbre généalogique varie peu d'une ville à l'autre. Les deux exceptions sont Halifax (72 %) et Vancouver (69 %), où les résidents sont plus susceptibles que dans les autres villes d'affirmer très bien connaître leur arbre

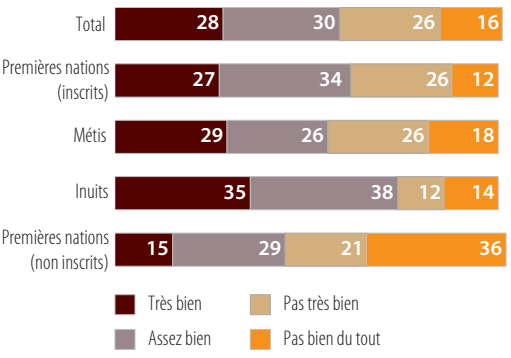
Connaissance de l'arbre généalogique selon le groupe identitaire

Dans quelle mesure êtes-vous d'avis que vous connaissez bien votre arbre généalogique, c'est-à-dire qui sont vos ancêtres autochtones?



Connaissance de l'arbre généalogique selon le groupe identitaire

Dans quelle mesure êtes-vous d'avis que vous connaissez bien votre arbre généalogique, c'est-à-dire qui sont vos ancêtres autochtones?



généalogique. Dans ces deux villes, les membres des Premières nations sont de façon notable plus susceptibles que les Métis d'affirmer connaître du moins assez bien leur arbre généalogique.

Les Autochtones vivant en milieu urbain âgés de 45 ou plus sont davantage susceptibles que les plus jeunes de posséder au moins quelques connaissances à propos de leurs ancêtres autochtones (67 % versus 56 % chez les 25-44 ans et 44 % chez les 18-24 ans). La proportion de répondants qui connaissent très bien leur arbre généalogique est aussi plus élevée chez ceux qui ont une formation collégiale (34 %) ou universitaire (37 %) comparativement à ceux qui ont un diplôme d'études secondaires (24 %) ou aucun diplôme (22 %). De même, ceux qui sont mieux nantis connaissent mieux leur arbre généalogique. Chez les Autochtones vivant en milieu urbain dont le revenu du ménage est de moins de 30 000 $, un répondant sur deux connaît son arbre généalogique, alors que c'est le cas de deux répondants sur trois pour ceux dont le revenu est de 30 000 $ ou plus.

Il est intéressant de noter que le lieu de naissance n'affecte pas de manière substantielle la connaissance qu'ont les Autochtones vivant en milieu urbain de leur arbre généalogique. Les Autochtones vivant en milieu urbain de première génération (ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence actuelle) (60 %) ne sont que légèrement plus susceptibles que les Autochtones de deuxième génération (ceux qui sont nés et ont grandi dans leur ville de résidence, mais dont la famille est originaire d'un autre endroit) (53 %) de connaître au moins assez bien leur arbre généalogique.

Finalement, les répondants qui croient appartenir à une communauté surtout ou exclusivement *autochtone,* à l'opposé de *non autochtone,* sont parmi les plus susceptibles d'affirmer bien connaître leur arbre généalogique.

Sources des connaissances sur l'arbre généalogique

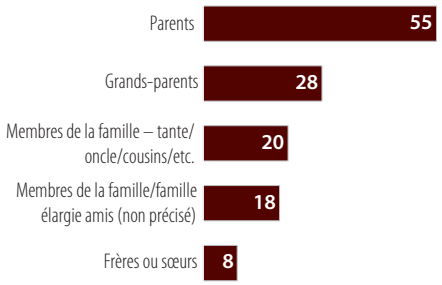
Les Autochtones des villes acquièrent leurs connaissances au sujet de leur arbre généalogique d'une variété de sources, mais les parents et les grands-parents constituent les principales sources d'information, en particulier pour les jeunes.

Nous avons demandé aux participants à l'ÉAMU à quel endroit ou auprès de qui ils ont appris ce qu'ils savent au sujet de leur arbre généalogique (question sans aide et sans choix de réponses). De loin, les parents (55 %) sont la première source d'information sur les ancêtres autochtones. Des groupes plus petits d'Autochtones vivant en milieu urbain ont aussi dit avoir appris ce qu'ils savent au sujet de leur arbre généalogique d'autres membres de leur famille tels que les grands-parents (28 %), la parenté directe (p. ex., tantes, oncles, etc.) (20 %), des membres de la famille élargie ou des amis (18 %) et des frères et súurs (8 %). Diverses sources non familiales ont aussi été mentionnées, dont la recherche personnelle, les archives ou documents historiques, des cours sur la généalogie, les Anciens, la communauté d'origine ou les membres de la communauté, mais jamais par plus de cinq pour cent des répondants.

Dans l'ensemble, les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits s'appuient sur les mêmes sources pour connaître leur arbre généalogique, et ce, peu importe la ville où ils habitent. La seule exception est que les Métis, bien que dans des proportions minimes, sont plus susceptibles que les membres des Premières nations et les Inuits de s'être appuyés sur des recherches personnelles, des livres, des archives ou d'autres documents historiques pour apprendre ce qu'ils savent au sujet de leur arbre généalogique.

Sources des connaissances sur l'arbre généalogique et l'ascendance autochtone

À quel endroit ou encore, auprès de qui avez-vous appris ce que vous savez au sujet de votre arbre généalogique?



L'importance pour les Autochtones vivant en milieu urbain de connaître leur arbre généalogique [traduction] :

Il a toujours été important pour moi de savoir d'où je viens parce que mes ancêtres ont beaucoup souffert… Je veux être capable de raconter leurs récits et de partager leur histoire.

[Cela a fait] une grande différence pour moi. [C'est] important de savoir qui vous êtes. Pour être fier de vos ancêtres et de leurs réalisations.

C'est une priorité. Très important. La connaissance de soi. C'est essentiel.

Les racines. Savoir d'où je viens. Être capable d'aller de l'avant et d'être à mon meilleur, en sachant d'où je viens.

C'est important de savoir qui vous êtes. Il y a beaucoup de héros dans ma famille.

Même si je n'ai pas vraiment de liens avec ma bande des Premières nations, je sens que ce lien se renouvelle quand je parle avec les Anciens et que j'entends dans leurs récits l'histoire de ma famille.

La principale source de ces connaissances peut cependant varier d'une ville à l'autre. Les Autochtones de Regina sont plus susceptibles que ceux des autres villes d'avoir appris ce qu'ils savent au sujet de leur arbre généalogique de leurs parents (67 %) ou grands-parents (40 %). À Vancouver, les participants sont plus susceptibles que dans les autres villes d'avoir appris ce qu'ils savent au sujet de leurs ancêtres de la parenté directe (30 %). Finalement, les Autochtones d'Halifax (37 %) sont beaucoup plus susceptibles que ceux des autres villes d'avoir appris ce qu'ils savent au sujet de leur arbre généalogique des membres de la famille élargie ou d'amis.

La famille immédiate est la source la plus courante des connaissances au sujet de l'arbre généalogique chez les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Les répondants de 18 à 24 ans sont beaucoup plus susceptibles d'avoir appris ce qu'ils savent au sujet de leur arbre généalogique de leurs parents (67 % versus 57 % pour les 25-44 ans et 46 % pour les 45 ou plus) ou grands-parents (38 % versus 28 % pour les 25-44 ans et 22 % pour les 45 ou plus). L'utilisation de sources non familiales, tels les archives, les documents historiques ou les recherches personnelles, est plus répandue chez les Autochtones plus âgés (en particulier chez ceux de 45 ans ou plus), mais même parmi ce groupe, cette source demeure secondaire, après la famille élargie et les frères et súurs.

27 On a demandé aux participants à l'ÉAMU : « Qu'est-ce que cela signifie pour vous, personnellement, ou quel impact cela a-t-il eu sur votre vie d'apprendre ce que vous savez au sujet de votre arbre généalogique? ».

Il est intéressant de noter que les participants à l'étude ayant reçu une formation universitaire sont aussi susceptibles que ceux ayant une formation collégiale ou un diplôme d'études secondaires d'avoir appris ce qu'ils savent au sujet de leur arbre généalogique de leurs parents ou grands-parents. Ils sont cependant un peu plus susceptibles que les autres d'avoir aussi appris ce qu'ils savent de la parenté directe ou de la famille élargie ou des amis. Ceci est particulièrement vrai pour ceux qui sont actuellement aux études. Cela pourrait indiquer qu'un niveau de scolarité plus élevé suscite chez certains une réflexion et des questions au sujet de leur héritage et de leur place dans le monde qui transcendent ce qu'ils ont appris auprès des membres de leur famille plus proche.

Impact des connaissances au sujet de l'arbre généalogique

Un sentiment d'héritage familial, de survie et de tradition, ainsi qu'un sentiment plus marqué de connaissance de soi sont les principales contributions qu'apporte aux Autochtones vivant en milieu urbain la connaissance de leur arbre généalogique.

Abstraction faite de l'ampleur de leurs connaissances sur leur arbre généalogique et de la source de ces connaissances, qu'apporte cette connaissance au sentiment identitaire des Autochtones vivant en milieu urbain?

La connaissance de l'arbre généalogique a d'importantes répercussions sur la vie des Autochtones vivant en milieu urbain, y compris une meilleure connaissance de soi, une fierté et un sentiment de continuité culturelle dans la ville. Les participants à l'*ÉAMU* mentionnent cinq éléments principaux pour définir la contribution que leur apporte dans leur vie la connaissance de leur arbre généalogique[27].

- **Prise de conscience quant à la survie de la famille et de la résistance culturelle. L'élément le plus souvent mentionné par les** Autochtones vivant en milieu urbain lorsque interrogés au sujet de l'impact qu'a eu sur leur vie la connaissance de leur arbre généalogique est qu'ils ont appris, par cette connaissance, des histoires de survie familiale, d'endurance et de préservation de traditions culturelles anciennes. Trois répondants sur dix (30 %) affirment que ces histoires de survie et d'endurance les ont profondément influencés. Cette prise de conscience est davantage présente chez les résidents de Regina (45 %), Calgary (41 %), Montréal (40 %) et Vancouver (38 %), ainsi que chez les personnes ayant une formation collégiale ou universitaire.
- **Renforcement de l'identité personnelle et de la connaissance de soi. Un quart** (26 %) des Autochtones vivant en milieu urbain affirment aussi que le fait de connaître leurs ancêtres autochtones leur a apporté une meilleure connaissance d'eux-mêmes et une identité personnelle plus forte. Les Autochtones de Toronto (38 %), Montréal (37 %) et Vancouver (34 %) sont plus susceptibles que ceux des autres villes de mentionner cet élément, en particulier les Métis vivant à Toronto (51 %). Les personnes de 25 ans ou plus sont aussi davantage susceptibles d'affirmer avoir acquis une meilleure connaissance d'eux-mêmes par une meilleure connaissance de leur ascendance autochtone. Finalement, les participants à l'*ÉAMU* ayant poursuivi des études universitaires (43 %) se démarquent quant au renforcement de l'identité personnelle et de la connaissance de soi que leur a apporté la connaissance de leur arbre généalogique.
- **Renforcement de la valeur personnelle. Un quart** (23 %) des Autochtones vivant en milieu urbain soulignent que la connaissance de leur arbre généalogique a permis une prise de conscience quant à leur valeur personnelle. Les résidents autochtones de Vancouver (35 %), Halifax (32 %) et Toronto (30 %) sont plus susceptibles que ceux des autres villes de décrire de cette façon l'impact qu'a eu sur leur vie le fait de connaître leur arbre généalogique.

L'importance pour les Autochtones vivant en milieu urbain de connaître leur arbre généalogique [traduction] :

Ça me permet de savoir qui je suis et d'où je viens. C'est mon héritage. D'être à l'aise avec moi-même en tant qu'Autochtone.

Ça me donne une base solide de savoir qui je suis. Des assises. J'ai fréquenté l'université. [Le fait de connaître mon arbre généalogique] m'a donné la force de terminer mes études et d'obtenir mon diplôme. Ça m'a donné la force de ne pas changer qui je suis. J'ai fait de mon mieux, sans changer qui je suis.

J'ai toujours eu l'impression qu'il me manquait quelque chose jusqu'à ce que je réalise que c'était de ne pas connaître mon côté autochtone.

De la résilience et la motivation pour réussir. Être dans l'ensemble une meilleure personne.

Un sentiment de croissance – que vous appartenez à quelque chose, [qu'il y a] quelque part une fondation.

Ça a façonné qui je suis. Vous devez savoir d'où vous venez pour savoir où vous allez.

[Connaître mon arbre généalogique] m'a donné de la force en tant que Métis et la force de ma famille. Si vous endurez et persévérez, vous pouvez surmonter les obstacles dans votre vie, juste comme les gens de mon arbre généalogique l'ont fait.

- **Sentiment de fierté.** Certains Autochtones vivant en milieu urbain (13 %) indiquent que le fait de connaître leur arbre généalogique les a rendus fiers de leurs racines autochtones et leur a inculqué un plus grand respect envers leur histoire familiale. Les Inuits (30 %) sont les plus susceptibles de mentionner cet élément, suivis des Métis (14 %) puis des membres des Premières nations (12 %).
- **Développement d'un sentiment d'appartenance. Un participant à l'ÉAMU sur dix** (10 %) mentionne un sentiment accru d'appartenance à une communauté. Des proportions similaires de Métis (11 %) et de membres des Premières nations (9 %) expriment cette opinion, suivis des Inuits (5 %). Il est intéressant de noter que les membres des Premières nations comme les Métis de Toronto sont deux fois plus susceptibles que les résidents de la majorité des autres villes d'affirmer que la connaissance de leur arbre généalogique leur a apporté un plus grand sentiment d'appartenance communautaire.

De moindres proportions de participants à l'*ÉAMU* (8 % ou moins) mentionnent d'autres impacts positifs qu'a apporté dans leur vie la connaissance de leur arbre généalogique. Parmi ceux-ci, mentionnons une meilleure compréhension de l'histoire autochtone, une sensibilisation aux liens familiaux, un sens de continuité intergénérationnelle et la force de se détacher du passé pour se tourner vers l'avenir. Finalement, près de deux participants sur dix affirment que le fait de connaître leur arbre généalogique a eu peu (8 %) ou aucun impact (9 %) sur leur vie. Seulement un pour cent des répondants affirment que le fait de connaître leur arbre généalogique a eu un impact négatif sur leur vie.

Les raisons expliquant le manque de connaissances

Le manque de possibilités ou le manque d'intérêt constituent les principales raisons mentionnées par les Autochtones vivant en milieu urbain de ne pas mieux connaître leur arbre généalogique.

Pourquoi certains Autochtones vivant en milieu urbain connaissent-ils bien leur arbre généalogique alors que d'autres ne le connaissent pas du tout?

Les nombreuses raisons pouvant expliquer pourquoi les Autochtones vivant en milieu urbain connaissent ou ne connaissent pas leur arbre généalogique ne peuvent être saisies dans le cadre de la présente étude. L'*ÉAMU* a simplement demandé à ceux ayant affirmé qu'ils ne connaissent pas très bien leur arbre généalogique si ce peu de connaissances est dû à un manque de possibilités ou d'intérêt. Six Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (58 %) ont répondu qu'ils n'avaient pas eu la possibilité d'en apprendre davantage sur leur arbre généalogique. Ceci s'applique aussi bien aux Inuits qu'aux membres des Premières nations et aux Métis.

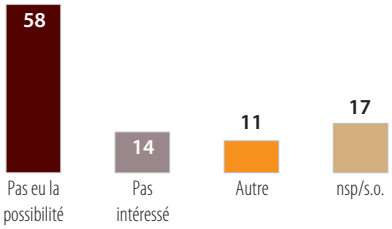
Les résidents de Saskatoon (73 %) sont beaucoup plus susceptibles que les Autochtones des autres villes de dire qu'ils n'ont pas eu la possibilité d'en apprendre davantage sur leur arbre généalogique, tout comme les personnes peu scolarisées.

Un quart (25 %) des Autochtones vivant en milieu urbain disent être non intéressés (14 %) ou mentionnent d'autres raisons (11 %) pour expliquer pourquoi ils ne connaissent pas très bien leur arbre généalogique (p. ex., malaise à creuser leur histoire, informations perdues, traditions orales et absence de documents historiques ou manque de liens avec la culture autochtone). Les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain (18-24 ans) sont presque trois fois plus susceptibles (20 %) que les Autochtones vivant en milieu urbain de 45 ans ou plus (7 %) de dire qu'ils ne sont pas intéressés à en apprendre davantage sur leur arbre généalogique.

Près d'un Autochtone vivant en milieu urbain sur six (17 %) est incapable de dire pourquoi il n'en a pas appris davantage au sujet de son arbre généalogique, ou est réticent à le dire.

Raison du manque de connaissances sur l'arbre généalogique*

La raison principale pour laquelle vous n'en avez pas appris davantage au sujet de votre arbre généalogique est-elle que vous n'en avez pas eu la possibilité ou est-ce parce que cela ne vous intéressait pas particulièrement?



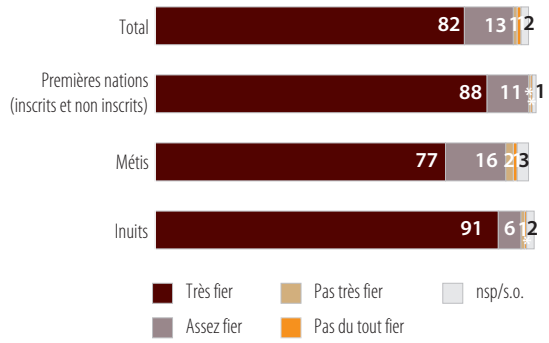
* Sous-échantillon : Ceux qui ne connaissent pas « très bien » leur arbre généalogique

2. Fierté autochtone et canadienne

Il existe une solide fierté autochtone parmi les Autochtones vivant en milieu urbain. Peu affirment minimiser ou cacher leur identité autochtone.

L'un des objectifs importants de l'*ÉAMU* était de comprendre à quel point les Autochtones vivant en milieu urbain sont fiers de leur identité et, plus précisément, dans quelle mesure cette fierté est liée à trois aspects identitaires distincts, soit être *membre d'une Première nation, Métis ou Inuit, être Autochtone* et être *Canadien*.

Diriez-vous que vous êtes très, assez, pas très ou pas du tout fier d'être membre des Premières nations/Métis/Inuit?



* Moins de un pour cent

Les résultats démontrent que, bien que la fierté liée à chacun de ces aspects de leur identité est grande chez les Autochtones vivant en milieu urbain, il existe des différences notables entre les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits.

FIER D'ÊTRE MEMBRE D'UNE PREMIÈRE NATION, MÉTIS OU INUIT. Les Autochtones vivant en milieu urbain sont très fiers d'être membre d'une *Première nation, Métis ou Inuit.* Dans l'ensemble, huit répondants sur dix (82 %) disent être très fiers de leur identité autochtone particulière (c.-à-d. membre d'une Première nation, Métis ou Inuit). Ceci est particulièrement vrai pour les Inuits (91 % sont très fiers) et les membres des Premières nations (88 %), suivis par les Métis (77 %). On observe cependant quelques variations entre les villes, les Métis de Calgary, de Regina, de Winnipeg, de Toronto et d'Halifax étant aussi fiers que l'ensemble des répondants de leur identité autochtone particulière.

Il est important de noter que les membres inscrits et non inscrits des Premières nations sont également fiers d'être membre d'une *Première nation*.

FIER D'ÊTRE AUTOCHTONE. La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain sont aussi très fiers (77 %) d'être *Autochtone,* bien qu'on puisse observer une certaine ambivalence sur ce point chez les Métis et les Inuits. La fierté relative à cet aspect de leur identité est plus répandue chez les membres des Premières nations (85 %) que chez les Inuits (74 %) et les Métis (68 %). De petites, mais significatives proportions de Métis (11 %) et d'Inuits (18 %) sont incapables de, ou réticents à, se dire fiers d'être *Autochtone*. À Winnipeg, cúur ancestral de la nation métisse, un moindre nombre de Métis (50 %) se disent très fiers d'être Autochtone, et deux sur dix (21 %) sont incapables de, ou réticents à, se dire fiers d'être *Autochtone*. Dans le même ordre d'idée, à Ottawa (où l'*ÉAMU* a rencontré uniquement des Inuits), un quart des participants (26 %) sont incapables de, ou réticents à, répondre.

FIER D'ÊTRE CANADIEN. Finalement, les Autochtones vivant en milieu urbain sont moins susceptibles d'être très fiers d'être *Canadien*, bien que sept répondants sur dix (70 %) se disent très fiers de cet aspect de leur identité. Les trois quarts (76 %) des Métis se disent très fiers d'être *Canadien,* suivis par les Inuits (68 %) puis par les membres des Premières nations (64 %). Cependant, une minorité significative d'Inuits à Ottawa (20 %) sont incapables ou réticents à se dire fiers d'être *Canadien*. En outre, les membres des Premières nations et les Métis de Vancouver sont moins susceptibles de dire qu'ils sont très fiers (51 % et 55 % respectivement) et plus susceptibles de dire qu'ils sont assez fiers d'être *Canadien* (27 % et 26 % respectivement) que les Autochtones des autres villes.

Quels autres éléments définissent la fierté des Autochtones à l'égard de leur identité *des Premières nations, métisse ou inuite, de leur identité autochtone* et de leur identité *canadienne*? Les données du sondage révèlent que leur fierté à l'égard de ces différents aspects de leur identité varie selon l'âge, leur sentiment d'appartenance communautaire, l'endroit où ils sont nés et ont grandi et leur connaissance de leur arbre généalogique.

À titre d'exemple, les Autochtones vivant en milieu urbain plus âgés (45 ans ou plus) (87 %) sont davantage susceptibles que les plus jeunes d'être très fiers de leur identité *des Premières nations, métisse ou inuite*. Il demeure cependant important de noter que les trois quarts (75 %) des jeunes Autochtones vivant en milieu urbain (18-24 ans) se disent quand même très fiers de leur identité autochtone particulière. Les jeunes (75 %) sont aussi plus susceptibles que ceux du groupe d'âge immédiatement supérieur (les 25-44 ans) (67 %) d'être très fiers d'être *Canadien*, bien que cet écart soit peu observable chez les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont 45 ans ou plus (72 %).

La mesure dans laquelle les Autochtones vivant en milieu urbain sont fiers de leurs identités autochtone et canadienne est aussi clairement liée au type de communauté à laquelle ils croient appartenir dans la ville. Le nombre d'Autochtones vivant en milieu urbain très fiers d'être membre d'une *Première nation, Métis ou Inuit* et *Autochtone* augmente proportionnellement à leur sentiment d'appartenir à une communauté *autochtone*. À titre d'exemple, la fierté *autochtone* passe de 69 pour cent pour ceux qui croient appartenir à une communauté surtout ou exclusivement *non autochtone* à 86 pour cent pour ceux qui croient appartenir à une communauté surtout ou exclusivement *autochtone*. Comme on pouvait s'y attendre, les Autochtones vivant en milieu urbain qui disent appartenir à une communauté davantage *non autochtone* sont aussi plus susceptibles que ceux appartenant à une communauté davantage *autochtone* d'être fiers d'être Canadien, bien que cet écart soit moins prononcé.

Peu importe leur lieu de naissance, les Autochtones sont également fiers de leur identité des *Premières nations, métisse ou inuite*. Cependant, les participants à l'*ÉAMU* qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence actuelle (80 %) sont plus susceptibles que ceux qui y sont nés et y ont grandi (69 %) d'être très fiers d'être *Autochtone*.

Finalement, la fierté des Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard de leur identité autochtone est liée à leur connaissance de leur arbre généalogique. Ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique sont parmi les plus susceptibles d'être très fiers d'être membre d'une *Première nation, Métis ou Inuit* (92 %) et *Autochtone* (88 %). Par contre, les connaissances au sujet de l'arbre généalogique n'affectent pas chez les Autochtones vivant en milieu urbain leur fierté d'être *Canadiens*.

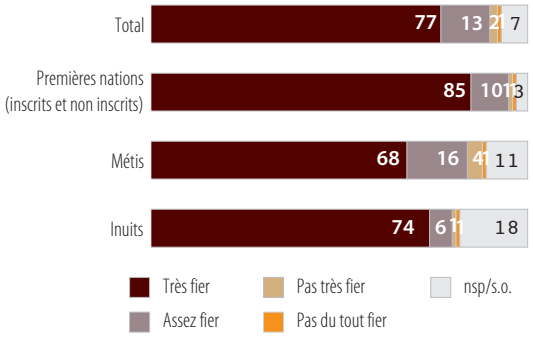
Les Autochtones vivant en milieu urbain minimisent-ils leur identité?

Le fort sentiment de fierté se reflète en outre par le fait que peu d'Autochtones vivant en milieu urbain disent parfois minimiser leur identité autochtone.

Peu importe où ils habitent, de quel endroit ils sont originaires ou de tout autres caractéristiques sociodémographiques, neuf Autochtones vivant en milieu urbain sur dix disent qu'ils ne minimisent ou ne cachent jamais (79 %) ou rarement (10 %) leur identité autochtone. Moins de un sur dix dit la minimiser à l'occasion (7 %) et seulement deux pour cent affirment le faire souvent.

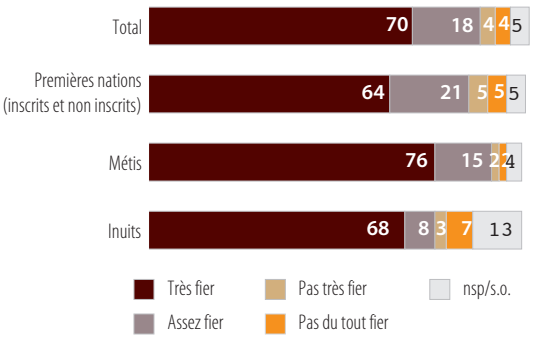
Fierté autochtone

Diriez-vous que vous êtes très, assez, pas très ou pas du tout fier d'être Autochtone?



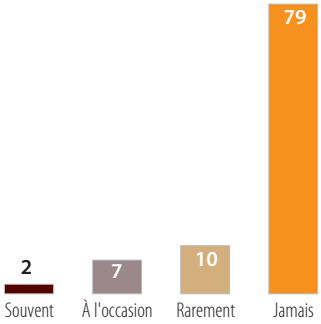
Fierté canadienne

Diriez-vous que vous êtes très, assez, pas très ou pas du tout fier d'être canadien?



Minimisation de l'identité autochtone

À quelle fréquence minimisez-vous ou allez-vous même jusqu'à cacher votre identité autochtone?



3. Liens et appartenance

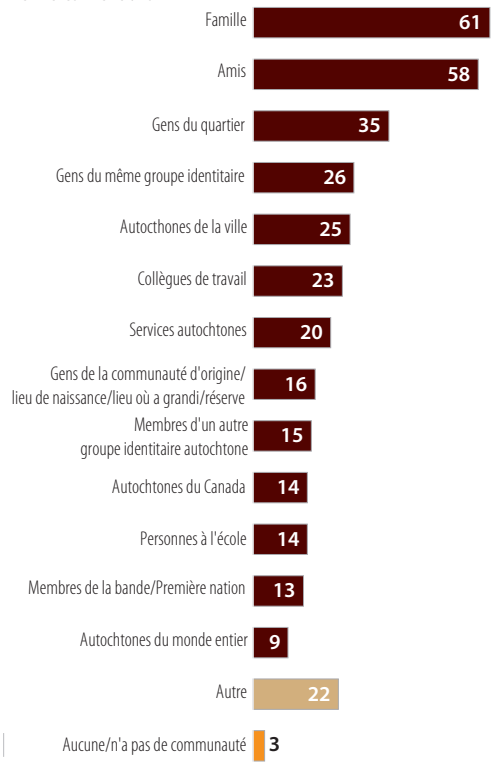
Les définitions de la communauté

Les Autochtones vivant en milieu urbain définissent leur communauté de multiples façons, mais la famille et les amis sont les plus souvent mentionnés, suivis des gens du quartier, des membres de leur propre groupe culturel et des Autochtones qui vivent dans la même ville.

La communauté joue un rôle essentiel dans la formation des identités individuelles. Nous avons déjà mentionné dans le présent chapitre comment la fierté des Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard de leur identité autochtone augmente proportionnellement à leur sentiment d'appartenir à une communauté *autochtone*. Les parents, la famille, les amis, les voisins, les membres du même groupe autochtone, les membres des autres groupes autochtones et les non-Autochtones transmettent tous des valeurs sociales et une compréhension du monde qui influent sur l'identité autochtone urbaine.

En vue de mieux comprendre l'importance des attaches communautaires et de déterminer l'impact de la communauté sur la vie et l'identité des Autochtones qui vivent dans les villes canadiennes, l'*ÉAMU* a exploré la façon dont les participants définissent leur communauté, ainsi que leur sentiment d'appartenance et leurs liens avec divers groupes et entités.

Quelles sont les personnes ou les choses qui, selon vous, font partie de votre communauté au sens large?
Premières mentions



Quelles sont les personnes ou les choses qui, selon les Autochtones, font partie de leur communauté? Les données de l'*ÉAMU* montrent que l'attachement à la famille et aux amis est la première réponse venant spontanément à l'esprit des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits qui résident dans des agglomérations urbaines. Lorsque interrogés à ce sujet (question sans aide et sans choix de réponses), les Autochtones mentionnent le plus souvent la famille (61%) ou les amis (58%) comme faisant partie de leur communauté. De moindres proportions d'Autochtones vivant en milieu urbain considèrent aussi que les gens de leur quartier (35 %), les membres du même groupe identitaire (Premières nations, Métis ou Inuit) (26 %), les Autochtones de la même ville (25 %) et les collègues de travail (23 %) font partie de leur communauté.

Des groupes encore plus petits d'Autochtones vivant en milieu urbain considèrent que les services autochtones (centres d'amitié, centres de guérison, centres d'orientation, etc.) (20 %), les gens de leur communauté d'origine (celle où ils sont nés et ont grandi) (16 %), les membres des autres groupes identitaires autochtones (15 %), les gens à l'école (14 %), les Autochtones de l'ensemble du Canada (14 %) et les membres de leur bande ou Première nation (13 %) font partie de leur communauté, tout comme, en dernier lieu, les Autochtones du monde entier (9 %).

De moindres proportions de participants à l'*ÉAMU* (3 % ou moins) mentionnent d'autres liens, dont la communauté religieuse, les groupes communautaires ou de soutien, une communauté musicale ou artistique, des organisations sportives ou de loisirs et les services sociaux.

Cependant, la définition de la communauté diffère quelque peu chez les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits. À titre d'exemple, deux tiers des Inuits (68 %) et des membres des Premières nations (64 %) considèrent que la famille fait partie de leur communauté, suivis par les Métis (58 %). Les Inuits et les membres des Premières nations sont en outre quelque peu plus susceptibles de considérer

que leurs amis font partie de leur communauté que les Métis, qui sont, quant à eux, beaucoup plus susceptibles de dire que les gens qui habitent leur quartier font partie de leur communauté (41 % des Métis comparativement à 30 % pour les membres des Premières nations et 15 % pour les Inuits).

Près d'un Inuit sur deux (45 %) croit aussi que les autres Inuits font partie de sa communauté, alors que seulement un répondant sur quatre chez les membres des Premières nations (27 %) et les Métis (24 %) considère que les autres membres de son groupe identitaire font partie de sa communauté. Cependant, les membres des Premières nations (30 %) sont plus susceptibles que ceux des autres groupes d'inclure comme membres de leur communauté les Autochtones qui vivent dans la même ville qu'eux.

Finalement, de petites, mais significatives minorités de membres des Premières nations et d'Inuits sont d'avis que les services et organisations autochtones, ainsi que les gens de leur communauté d'origine, font partie de leur communauté.

Certaines différences observées chez les Autochtones des diverses villes suggèrent en outre que le lieu de résidence influence les attaches à la communauté. Bien qu'il soit, en règle générale, difficile de différencier ici les réelles différences entre les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits, certaines « histoires urbaines » se démarquent. Plus précisément, les Autochtones qui vivent à Regina (75 %) sont beaucoup plus susceptibles que ceux des autres villes de considérer que la famille fait partie de leur communauté. Une proportion plus élevée d'Autochtones vivant à Vancouver considèrent que les gens de leur quartier et leurs collègues de travail font partie de leur communauté comparativement à ce que pensent les Autochtones des autres villes. À Toronto, les résidents autochtones sont deux fois plus susceptibles que la moyenne de considérer que les services autochtones, tels les centres d'amitié et les centres de guérison, font partie de leur communauté. Des quartiers et des environnements urbains distinctifs, l'histoire de chaque ville et les parcours empruntés dans les diverses villes canadiennes par les services et les organisations autochtones, tout comme la proximité de la communauté, de l'établissement ou de la réserve d'origine, représentent tous des facteurs susceptibles de contribuer à la diversité des communautés autochtones urbaines du pays.

Finalement, les titulaires d'un diplôme universitaire définissent souvent la « communauté » différemment par rapport aux autres répondants. Bien qu'ils soient aussi susceptibles que les autres Autochtones de considérer que les gens de leur quartier, les membres de leur propre groupe autochtone et les autres Autochtones qui résident dans la même ville font partie de leur communauté, ils sont aussi les plus susceptibles de considérer que la famille, les amis et les collègues de travail font partie de leur communauté.

Appartenance à une communauté autochtone versus non autochtone

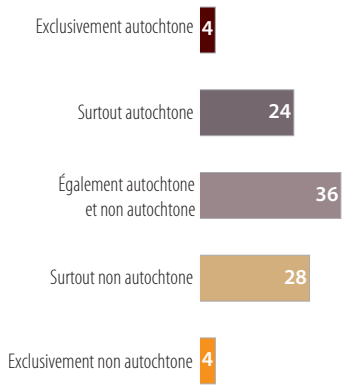
Des proportions similaires d'Autochtones vivant en milieu urbain disent appartenir à une communauté autochtone ou non autochtone, mais il existe des différences marquées entre les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits.

Dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain croient-ils appartenir à une communauté autochtone ou non autochtone dans leur ville?

Lorsquíon leur demande s'ils croient appartenir à une communauté autochtone ou non autochtone, des proportions similaires de participants à l'*ÉAMU* disent appartenir à une communauté surtout autochtone (28 %), également autochtone et non autochtone (36 %) ou surtout non autochtone (32 %). Parmi ceux qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone ou non autochtone, peu croient que cette communauté est exclusivement autochtone (4 %) ou exclusivement non autochtone (4 %).

Appartenance à une communauté autochtone ou non autochtone

Êtes-vous d'avis que la communauté à laquelle vous appartenez est . . . ?

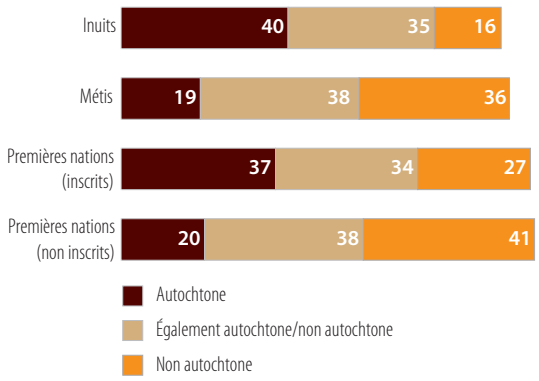


Le sentiment d'appartenir à une communauté autochtone est plus fort chez les membres inscrits des Premières nations et les Inuits, alors que le sentiment d'appartenir à une communauté non autochtone est plus fort chez les Métis et les membres non inscrits des Premières nations.

UNE COMMUNAUTÉ SURTOUT AUTOCHTONE. Ceux qui déclarent appartenir à une communauté surtout autochtone sont plus susceptibles d'être Inuits (40 %) ou membres inscrits des Premières nations (37 %) que membres non inscrits des Premières nations (20 %) ou Métis (19 %). Cependant, les Métis de Calgary, Edmonton, Regina et Saskatoon sont aussi susceptibles que les membres des Premières nations de ces villes de dire qu'ils appartiennent à une communauté surtout autochtone. Ce sont les membres des Premières nations de Vancouver qui sont les plus susceptibles de dire appartenir à une communauté surtout autochtone (49 % versus 38 % pour l'ensemble des groupes). Le sentiment d'appartenance à une communauté surtout autochtone est aussi plus fort chez les gens qui connaissent bien leur arbre généalogique et ceux dont le revenu du ménage est de moins de 10 000 $.

Appartenance à une communauté autochtone ou non autochtone selon le groupe identitaire

Êtes-vous d'avis que la communauté à laquelle vous appartenez est. . . ?

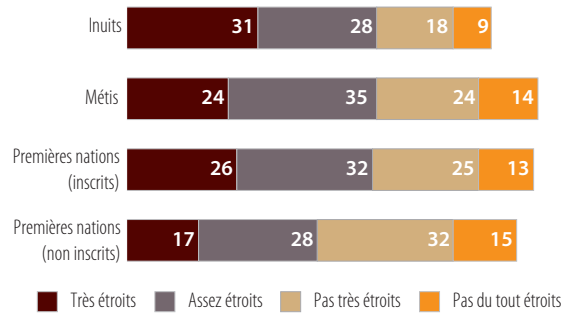


UNE COMMUNAUTÉ ÉGALEMENT AUTOCHTONE ET NON AUTOCHTONE. Des proportions à peu près égales de membres des Premières nations (34 %), de Métis (38 %) et d'Inuits (35 %) disent appartenir à une communauté également autochtone et non autochtone. Ce groupe se démarque peu pour ce qui est des caractéristiques sociodémographiques, à une exception près : les Autochtones peu scolarisés vivant en milieu urbain sont quelque peu plus susceptibles que les autres de dire qu'ils appartiennent à une communauté également autochtone et non autochtone.

UNE COMMUNAUTÉ SURTOUT NON AUTOCHTONE. Finalement, les Autochtones vivant en milieu urbain qui disent appartenir à une communauté surtout non autochtone sont plus susceptibles d'être membres non inscrits des Premières nations (41 %) ou Métis (36 %) que membres inscrits des Premières nations (27 %) ou Inuits (16 %). Ce sont, parmi tous les participants, les plus susceptibles d'habiter Montréal (41 %) ou Toronto (40 %) (villes comptant proportionnellement les plus petites populations autochtones). En outre, ceux dont le revenu du ménage est de 80 000 $ ou plus (un très petit pourcentage du total des participants à l'*ÉAMU*) sont de façon considérable beaucoup plus susceptibles que les autres de dire qu'ils appartiennent à une communauté surtout non autochtone.

Liens avec les autres groupes autochtones selon le groupe identitaire

Dans quelle mesure ressentez-vous des liens étroits avec [les membres de votre propre groupe autochtone]?



Note : Le total n'équivaut pas à 100 % en raison des répondants qui n'ont pu répondre ou ont préféré ne pas répondre à cette question.

Liens avec les autres Autochtones de la ville

Au-delà des frontières de leur propre communauté, les Autochtones ressentent en règle générale de forts liens avec les autres Autochtones de leur ville, que ceux-ci soient membres de leur propre groupe autochtone ou d'un autre groupe.

Une majorité des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits ressentent des liens étroits avec les membres de leur propre groupe qui habitent la même ville, ainsi que, en particulier pour les Inuits, avec les membres des autres groupes autochtones.

LIENS AVEC SON PROPRE GROUPE AUTOCHTONE. Quelle est la force des liens que les Autochtones vivant en milieu urbain ont avec les membres de leur propre groupe autochtone? Dans l'ensemble, d'égales proportions de Métis (59 %), d'Inuits (59 %) et de membres des Premières nations (57 %) ressentent des liens assez ou

très étroits avec, respectivement, les autres Métis, les autres Inuits ou les autres membres de leur Première nation de la même ville.

Les membres des Premières nations sont aussi susceptibles de ressentir des liens étroits avec les membres des autres Premières nations de leur ville. Alors que les membres non inscrits des Premières nations (45 %) sont moins susceptibles que les membres inscrits des Premières nations (58 %) de ressentir des liens étroits avec les membres de leur propre Première nation, ils sont aussi susceptibles que les membres inscrits des Premières nations de ressentir des liens étroits avec les membres des autres Premières nations de leur ville.

Les membres des Premières nations et les Métis de 45 ans ou plus sont davantage susceptibles de ressentir des liens au moins assez étroits avec les autres Premières nations ou Métis de leur ville, comparativement aux plus jeunes. Les Inuits plus âgés sont aussi davantage susceptibles d'avoir des liens au moins assez étroits avec les autres Inuits de la même ville. Cependant, les jeunes Inuits (41 %) sont aussi susceptibles que ceux âgés de 45 ans ou plus (41 %) d'avoir des liens très étroits avec les autres Inuits de leur ville.

En outre, les Autochtones vivant en milieu urbain qui connaissent très bien leur arbre généalogique sont beaucoup plus susceptibles que les autres de ressentir des liens forts avec les autres Métis, Inuits ou membres de leur Première nation ou des autres Premières nations de leur ville.

LIENS AVEC LES AUTRES GROUPES AUTOCHTONES DE LA VILLE. Quelle est la force des liens que les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits ont avec les membres des autres groupes autochtones de leur ville? Les Inuits (60 %) sont les plus susceptibles d'avoir des liens avec les autres Autochtones, suivis par les Métis (51 %) puis par les membres des Premières nations (41 %). En outre, les Métis et les membres des Premières nations de 45 ans ou plus sont davantage susceptibles de ressentir des liens avec les autres Autochtones de leur ville comparativement aux plus jeunes (cette tendance est moins marquée chez les Inuits).

Les amitiés dans la ville

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont autant susceptibles d'avoir des amis intimes non autochtones qu'autochtones. Avoir des amis autochtones est plus répandu chez les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain, alors que les jeunes sont plus susceptibles d'avoir de nombreux amis non autochtones.

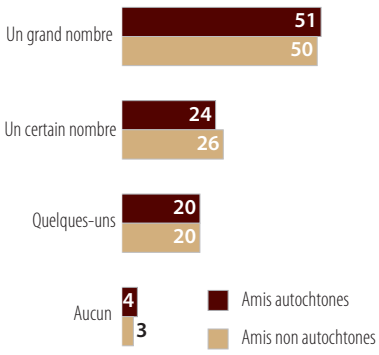
Au-delà de leurs liens avec les membres de leur propre groupe ou d'autres groupes autochtones, l'*ÉAMU* a regardé combien d'amis autochtones et non autochtones ont les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits qui vivent dans des agglomérations urbaines.

AMITIÉS AVEC DES AUTOCHTONES. Dans l'ensemble, les trois quarts des Autochtones vivant en milieu urbain disent avoir dans leur ville un grand nombre (51 %) ou un certain nombre (24 %) d'amis intimes qui sont Autochtones. Des proportions similaires d'Inuits (79 %), de membres des Premières nations (78 %) et de Métis (72 %) disent avoir un certain nombre ou un grand nombre d'amis intimes autochtones.

Les participants à l'ÉAMU qui habitent Saskatoon (64 %), Regina (57 %) et Winnipeg (57 %) sont les plus susceptibles de dire qu'ils ont un grand nombre d'amis intimes autochtones. Ceci est vrai pour les membres des Premières nations et les Métis, et reflète probablement le taux relativement plus élevé d'Autochtones dans ces villes. À l'opposé, les Autochtones de Montréal et de Toronto, villes où les populations autochtones sont proportionnellement les plus faibles, sont moins susceptibles d'avoir des amis intimes qui sont Autochtones.

Amis autochtones et non autochtones

Avez-vous un grand nombre d'amis intimes, un certain nombre, quelques-uns ou aucun ami intime qui sont autochtones/non autochtones et qui vivent à [ville de résidence]?



Les Autochtones vivant en milieu urbain de 25 ans ou plus (52 %) sont plus susceptibles que ceux de 18 à 24 ans (43 %) d'avoir dans leur ville un grand nombre d'amis intimes autochtones. En outre, les Autochtones qui connaissent très bien leur arbre généalogique (61 %) sont beaucoup plus susceptibles que ceux qui ne le connaissent pas bien du tout (39 %) d'avoir un grand nombre d'amis intimes autochtones.

AMITIÉS AVEC DES NON-AUTOCHTONES. Tout comme les participants à l'*ÉAMU* ont dans leur ville des amis intimes autochtones, ils sont en d'égales proportions susceptibles d'avoir dans leur ville de résidence un certain nombre ou un grand nombre d'amis intimes non autochtones. Les trois quarts des répondants disent avoir un grand nombre (50 %) ou un certain nombre (26 %) d'amis intimes qui ne sont pas Autochtones.

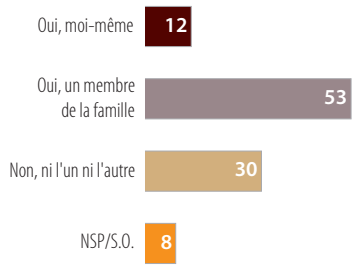
Encore une fois, des proportions assez similaires de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits ont dans leur ville au moins quelques amis intimes qui ne sont pas Autochtones. Cependant, les Métis (56 %) sont quelque peu plus susceptibles que les membres des Premières nations (43 %) d'avoir *un grand nombre* d'amis intimes non autochtones (50 % des Inuits ont un grand nombre d'amis intimes non autochtones).

Les Autochtones de Vancouver (60 %) et de Winnipeg (57 %) sont les plus susceptibles de dire qu'ils ont un grand nombre d'amis intimes non autochtones. Dans ces deux villes, les Métis sont considérablement plus susceptibles que les membres des Premières nations d'affirmer cela.

De surcroît, alors que les Autochtones plus âgés sont davantage susceptibles d'avoir un grand nombre d'amis intimes *autochtones*, les jeunes (18-24 ans) sont plus susceptibles d'avoir un grand nombre d'amis intimes *non autochtones* (57 % versus 50 % pour les 25-44 ans et 45 % pour les 45 ans ou plus). Néanmoins, cet écart entre les jeunes Autochtones et les Autochtones plus âgés disparaît en grande partie quand on tient compte de ceux qui disent avoir au moins un certain nombre d'amis intimes non autochtones.

Les pensionnats indiens

Est-ce que vous ou un membre de votre famille avez déjà été étudiant dans un pensionn at fédéral ou un externat provincial?



Les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont une formation universitaire (58 %) sont aussi quelque peu plus susceptibles que ceux qui ont une formation collégiale (51 %) ou seulement secondaire (51 %) d'avoir un grand nombre d'amis intimes non autochtones. Le niveau de revenus a aussi un impact : ceux dont le revenu du ménage est de 80 000 $ ou plus sont les plus susceptibles, parmi les participants à l'*ÉAMU*, d'avoir un grand nombre d'amis intimes non autochtones.

Avoir un grand nombre d'amis autochtones coïncide en outre avec le fait d'avoir un grand nombre d'amis non autochtones. Ceux qui ont de nombreux amis autochtones sont autant susceptibles que ceux qui n'ont pas d'amis intimes autochtones d'avoir un grand nombre d'amis non autochtones.

Est-ce que les participants à l'*ÉAMU* désirent avoir un plus grand nombre d'amis non autochtones? Parmi ceux qui n'ont pas un grand nombre d'amis non autochtones, près de six sur dix (57 %) aimeraient en avoir davantage. Des proportions similaires de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits pensent de la sorte, mais les membres inscrits des Premières nations (61 %) sont plus susceptibles que les membres non inscrits des Premières nations (40 %) de désirer avoir davantage d'amis non autochtones.

En outre, le désir d'avoir davantage d'amis non autochtones est plus répandu chez les 18 à 24 ans (64 %) et les 25 à 44 ans (59 %) que chez les 45 ans ou plus (51 %).

28 Cabinet du Premier ministre, gouvernement du Canada, « Le Premier ministre Harper présente des excuses complètes au nom des Canadiens relativement aux pensionnats indiens », Stephen Harper, Premier ministre du Canada [site Web], www.pm.gc.ca/fra/media.asp?id=2149 (consulté en avril 2010).

29 Environics Research Group, rapport préparé pour la Résolution des questions des pensionnats indiens Canada et la Commission de vérité et de réconciliation, 2008 National Benchmark Survey, mai 2008, p.9.

Finalement, tout juste plus de quatre Autochtones vivant en milieu urbain sur dix ne désirent pas (23 %) avoir davantage d'amis non autochtones ou ne sont pas en mesure d'exprimer une opinion sur le sujet (20 %).

4. Les pensionnats indiens

Les deux tiers des Autochtones vivant en milieu urbain, et ce, dans toutes les villes étudiées, disent avoir été affectés par les pensionnats indiens, que ce soit personnellement ou par l'intermédiaire d'un membre de leur famille. La majorité des membres de ce groupe croient que cette expérience a du moins dans une certaine mesure façonné leur vie et la personne qu'ils sont aujourd'hui.

Le 11 juin 2008, le gouvernement du Canada émettait des excuses officielles aux anciens élèves autochtones des pensionnats, reconnaissant l'effet perturbateur de politiques et de lois historiques. Ces excuses reconnaissaient officiellement « que cette politique d'assimilation était erronée, qu'elle a fait beaucoup de mal et qu'elle n'a aucune place dans [ce] pays »[28].

Le système des pensionnats indiens est plus ancien que la Confédération et découle de l'expérience missionnaire dans les premiers jours du Canada. Des pensionnats indiens ont existé, à un moment ou l'autre, dans toutes les provinces et territoires du Canada à l'exception de Terre-Neuve, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard.

Les pensionnats indiens ont laissé dans leur sillage un héritage dramatique. On estime à 150 000 le nombre d'enfants autochtones qui ont fréquenté ces établissements. Plusieurs anciens élèves ont mentionné avoir vécu, lorsqu'ils fréquentaient ces pensionnats, des expériences de privation et de détention arbitraire ou d'avoir été victimes de violence physique ou d'abus sexuel. Ces élèves n'étaient pas autorisés à parler leur langue ni à pratiquer leur culture. Bien que la majorité des pensionnats aient fermé leurs portes au milieu des années 1970, le dernier pensionnat a été en activité jusqu'en 1996[29].

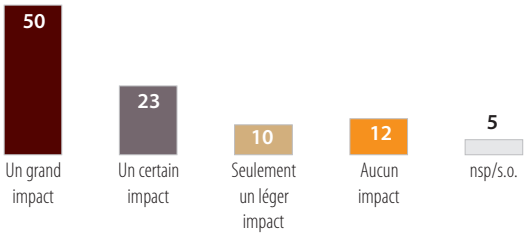
Les enfants des Premières nations, métis et inuits ont vécu des expériences différentes pour ce qui est des pensionnats indiens, aussi bien pour ce qui est de l'intensité que de la durée. Peu importe ces différences, les pensionnats ont eu un impact direct sur les survivants et leurs descendants, créant des défis particuliers liés à l'identité, à la culture et au rôle parental[30].

La majorité des participants à l'*ÉAMU*, et ce, dans toutes les villes étudiées, ont dit avoir été affectés par les pensionnats indiens, que ce soit personnellement ou par l'intermédiaire d'un membre de leur famille. Lorsque interrogés à ce sujet, les deux tiers (65 %) disent qu'eux-mêmes (12 %) ou un membre de leur famille (53 %) a fréquenté un pensionnat fédéral ou un externat provincial.

Les membres inscrits des Premières nations (20 %) et les Inuits (19 %) sont plus susceptibles que les Métis (6 %) et les membres non inscrits des Premières nations (3 %) d'avoir été élèves dans un pensionnat fédéral ou un externat provincial. Parmi les villes étudiées, les Autochtones de Saskatoon (22 %) et de Regina (20 %) sont les plus susceptibles d'avoir été élèves dans une de ces écoles.

Impact des pensionnats indiens*

Dans quelle mesure [cette expérience/l'expérience de ce membre de la famille] a-t-elle façonné votre vie et la personne que vous êtes aujourd'hui?



* Sous-échantillon : Ceux qui ont, eux-mêmes ou un membre de leur famille, été étudiant dans un pensionnat fédéral ou un externat provincial.

30 Bien que les Indiens inscrits aient constitué en tout temps la majorité des élèves, plusieurs Métis ont souvent été acceptés dans ces écoles en vue d'augmenter les inscriptions. En outre, le nombre d'enfants inuits a augmenté rapidement dans les années 1950 quand un réseau d'écoles a été construit dans le Nord. Environ [10%] de la population autochtone du Canada se déclare « Survivant » du régime des pensionnats (Peuples autochtones, résilience et séquelles du régime des pensionnats, Collection recherche de la Fondation autochtone de guérison, 2003).

Les membres inscrits des Premières nations (67 %) sont aussi davantage susceptibles de dire qu'un membre de leur famille a déjà été élève de l'une de ces écoles que les Inuits (42 %), les Métis (41 %) et les membres non inscrits des Premières nations (39 %). Parmi les villes étudiées, les Autochtones ñ en particulier les membres des Premières nations ñ de Vancouver (67 %), Toronto (62 %), Saskatoon (62 %) et Edmonton (58 %) sont les plus susceptibles d'avoir un membre de leur famille qui a été élève d'un pensionnat fédéral ou d'un externat provincial. À Saskatoon, d'égales proportions de membres des Premières nations (63 %) et de Métis (61 %) disent qu'un membre de leur famille a été élève dans une de ces écoles.

Trois Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (30 %) disent que ni eux ni un membre de leur famille n'ont jamais fréquenté une de ces écoles. Les proportions les plus élevées s'observent chez les membres non inscrits des Premières nations (48 %) et les Métis (44 %).

L'impact des pensionnats indiens

La plupart des Autochtones vivant en milieu urbain croient que l'expérience des pensionnats indiens a du moins dans une certaine mesure façonné leur vie et la personne qu'ils sont aujourd'hui.

L'expérience des pensionnats indiens continue encore aujourd'hui à façonner la vie des Autochtones vivant en milieu urbain. Parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui disent quíeux-mêmes ou un membre de leur famille a été élève dans une de ces écoles, les trois quarts affirment que leur expérience ou l'expérience d'un membre de leur famille a eu un grand impact (50 %) ou un certain impact (23 %) sur leur vie et la personne qu'ils sont aujourd'hui. Ceci représente près de la moitié (45 %) des participants à l'*ÉAMU*.

Le sentiment que les pensionnats indiens ont eu au moins un certain impact sur leur vie est également vrai pour les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits. Les Autochtones qui vivent à Vancouver (84 %) et à Montréal (80 %) sont plus susceptibles que ceux des autres villes de dire que l'expérience des pensionnats indiens a eu au moins un certain impact sur leur vie et la personne qu'ils sont aujourd'hui.

Seulement deux des Autochtones vivant en milieu urbain sur dix qui disent qu'eux-mêmes ou qu'un membre de leur famille a été élève dans une de ces écoles affirment que cette expérience n'a eu qu'un léger impact (10 %) ou aucun impact (12 %) sur leur vie et la personne qu'ils sont aujourd'hui. Les personnes de ce groupe sont en règle générale plus jeunes (18-24 ans) et sont plus susceptibles d'être peu scolarisées et de croire qu'ils appartiennent à une communauté non autochtone.

Finalement, cinq pour cent des Autochtones vivant en milieu urbain qui disent qu'ils ont été ou qu'un membre de leur famille a été élève dans une de ces écoles ne sont pas en mesure d'évaluer l'impact de cette expérience sur leur vie ou sont réticents à le faire. Cette proportion est plus élevée à Toronto (18 %) où la moitié des Métis (52 %) sont incapables d'évaluer, ou sont réticents à dire dans quelle mesure cette expérience a eu un impact sur leur vie, ainsi que pour les diplômés universitaires (11 %).

V. La culture autochtone urbaine

Aperçu

Certains observateurs croient que les villes sont des endroits où les cultures et les communautés des Premières nations, inuites et métisses disparaissent[31]. Comme mentionné par d'autres chercheurs, ce postulat quant à l'incompatibilité de la culture urbaine et des cultures des Premières nations, métisse ou inuite, et l'accent habituellement mis dans les recherches et les politiques sur les caractéristiques socio-économiques des Autochtones, font en sorte qu'il est important d'examiner le rôle de la culture chez les Autochtones vivant en milieu urbain[32].

Nonobstant les défis et les difficultés rencontrés par les Autochtones pour préserver leurs valeurs et leurs croyances culturelles dans un environnement urbain primordialement non autochtone, les données de l'*ÉAMU* démontrent que les Autochtones qui vivent dans les villes canadiennes trouvent le moyen de respecter et de mettre en pratique leurs traditions culturelles.

En fait, l'*ÉAMU* suggère que la revitalisation culturelle chez les Autochtones vivant en milieu urbain mentionné dans le rapport de 1996 de la Commission royale sur les peuples autochtones se poursuit, en particulier dans certaines villes canadiennes. Mais les résultats démontrent aussi que certains groupes, notamment les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, sont moins susceptibles que les autres de participer aux traditions et aux manifestations culturelles autochtones de leur ville. Les points suivants résument les principales conclusions de l'étude en ce qui a trait à la culture autochtone (c.-à-d. les modes de vie transmis de génération en génération) en milieu urbain.

- **Il existe parmi les Autochtones qui vivent dans les villes canadiennes un sentiment de vitalité culturelle.** Par une forte majorité, les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits sont plus susceptibles de croire que la culture autochtone s'est au cours des cinq dernières années affirmée davantage plutôt que de s'affaiblir dans leur collectivité.
- **Ce sentiment de vitalité culturelle est plus fort à Vancouver et à Toronto.** Les Autochtones de ces villes sont à la fois davantage renseignés sur les manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur ville et y participent plus fréquemment. Comme on pouvait s'y attendre, les Autochtones qui habitent ces villes sont les plus susceptibles, parmi les Autochtones vivant en milieu urbain, de croire que la culture autochtone s'est affirmée davantage dans leur collectivité au cours des cinq dernières années.
- **L'idée ou la théorie selon laquelle les Autochtones ne peuvent pas réussir au plan économique sans perdre un peu de leur authenticité culturelle n'est pas appuyée par les résultats de l'*ÉAMU*.** Les Autochtones vivant en milieu urbain ayant les plus hauts niveaux de scolarité et les revenus les plus élevés sont en règle générale davantage renseignés sur les manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur collectivité et sont plus susceptibles que les autres d'affirmer y participer souvent. Ces résultats suggèrent que la préservation d'une identité culturelle forte dans la ville pourrait constituer un plus grand défi pour les moins nantis.

31 Proulx, ibid., 2006.

32 Evelyn Peters, Three Myths About Autochtones in Cities, Breakfast on the Hill Seminar Series, Fédération canadienne des sciences humaines, 25 mars 2004.

- **Les Autochtones sont confiants quant à leur habileté à préserver leur identité culturelle dans la ville.** Bien que les Autochtones vivant en milieu urbain reconnaissent la nécessité de prendre des mesures proactives pour préserver en milieu urbain leurs traditions culturelles, ils semblent raisonnablement confiants en leur capacité à préserver leur identité culturelle dans l'environnement urbain.
- **La préservation des langues, des coutumes et des traditions autochtones est spontanément mentionnée par de nombreux Autochtones vivant en milieu urbain**, démontrant que ces aspects de la culture autochtone constituent des liens clés qui relient les Autochtones à leur passé et sur lesquels s'appuie leur dynamisme social, émotionnel et spirituel[33]. Bien que des études aient démontré que l'utilisation et la transmission des langues autochtones sont moindres dans les zones urbaines que dans les zones non urbaines[34], les langues autochtones continuent à revêtir une importance significative pour les Autochtones vivant en milieu urbain.
- **Les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain sont les moins branchés à la culture autochtone de leur collectivité.** Ils sont moins susceptibles que les générations précédentes d'être renseignés sur les manifestations culturelles autochtones offertes dans leur collectivité et les moins susceptibles parmi les Autochtones vivant en milieu urbain d'y participer.
- **Les Autochtones vivant en milieu urbain adoptent le pluralisme, encore plus que les non-Autochtones.** Leur tolérance envers les langues et les cultures autres que les leurs surpasse de façon substantielle celle des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.
- **Finalement, les services et les organisations autochtones aident clairement les Autochtones à faire des choix importants tant dans les domaines culturel et économique que social, et nourrissent chez certains un sentiment d'identité collective.** Les centres d'amitié, les centres d'emploi et les centres de soins de santé sont pareillement précieux pour les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits, bien que dans des proportions différentes. Les expériences avec des services et des organisations autochtones précis varient cependant de façon substantielle d'une ville à l'autre et pourraient refléter les différences quant aux services et organisations disponibles.

Les paragraphes suivants présentent de façon plus détaillée certains aspects de la culture autochtone urbaine chez les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits. Des proportions similaires de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits sont renseignés sur les manifestations culturelles autochtones offertes dans leur collectivité et y participent à des fréquences similaires. Ce qui les différencie surtout, ce sont les éléments qu'ils considèrent comme importants pour la préservation de leur identité collective dans la ville.

33 Commission royale sur les peuples autochtones, Rapport de la Commission royale sur les Peuples autochtones, 5 volumes, Ottawa, gouvernement du Canada, 1996, p.531.

34 M.J. Norris et L. Jantzen, « Les langues autochtones en milieu urbain au Canada : caractéristiques, considérations et conséquences », Des gens d'ici, 2003; Statistique Canada, Peuples autochtones du Canada en 2006 : Inuits, Métis et Premières nations, Recensement de 2006.

Premières nations

La majorité des membres des Premières nations sont renseignés au sujet des manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur ville et, comme les Métis et les Inuits, y participent régulièrement. La spiritualité autochtone représente clairement une dimension très importante de la vie de la majorité des membres des Premières nations, en particulier ceux qui habitent Vancouver et Toronto (villes où les Autochtones vivant en milieu urbain sont plus susceptibles de dire que des manifestations culturelles sont offertes). Comme les Métis et les Inuits, ils croient que les Autochtones doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures. Ils sont aussi plus susceptibles que les autres de juger important de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont les mêmes que les leurs.

Selon l'Enquête auprès des peuples autochtones réalisée en 2001 par Statistique Canada, deux membres des Premières nations sur trois croient que conserver, apprendre ou réapprendre leur langue autochtone est très ou assez important[35]. Les données de l'*ÉAMU* corroborent ces résultats : la majorité des membres inscrits des Premières nations croient que les langues autochtones sont le plus important aspect de la culture autochtone à transmettre aux prochaines générations. Les coutumes, les traditions et le rôle des Anciens sont similairement importants pour une majorité des membres des Premières nations.

Métis

La majorité des Métis sont renseignés au sujet des manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur ville et, comme les membres des Premières nations et les Inuits, y participent régulièrement. Ils sont en outre aussi susceptibles que les membres des Premières nations et les Inuits de croire que la culture autochtone s'est davantage affirmée dans leur collectivité au cours des cinq dernières années, bien que cela varie d'une ville à l'autre. Dans l'ensemble, les Métis ont des opinions moins marquées que les autres Autochtones quant aux aspects de la culture autochtone qui doivent être transmis, mais dans certaines villes, telles que Toronto et Vancouver, ils semblent aussi susceptibles que les autres de noter l'importance des langues, des coutumes et des traditions, de la spiritualité, des cérémonies, du rôle des Anciens, des célébrations et autres événements autochtones pour les générations à venir. Ils sont en outre aussi susceptibles que les autres de croire que les Autochtones doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures. Finalement, les Métis sont les moins susceptibles parmi les Autochtones vivant en milieu urbain d'utiliser et de compter sur les services et les organisations autochtones.

Inuits

La majorité des Inuits sont renseignés au sujet des manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur ville et, comme les membres des Premières nations et les Métis, y participent régulièrement. Ils sont aussi susceptibles que les autres de croire que la culture autochtone s'est affirmée davantage dans leur collectivité au cours des cinq dernières années et, comme les membres des Premières nations, sont plus susceptibles d'affirmer que la spiritualité autochtone joue un rôle très important dans leur vie.

35 Statistique Canada, Enquête auprès des peuples autochtones de 2001, http://www.statcan.gc.ca/bsolc/olc-cel/olc-cel?catno=89-589-X&CHROPG=1&lang=fra.

Les Inuits sont les plus susceptibles parmi les Autochtones vivant en milieu urbain d'utiliser et de compter sur les services et les organisations autochtones. La langue revêt aussi une grande importance pour eux sur le plan culturel ñ la majorité des Inuits croient que les langues autochtones sont le plus important aspect de la culture autochtone qu'ils doivent transmettre à leurs enfants et à leurs petits-enfants.

1. Les manifestations culturelles autochtones dans la ville

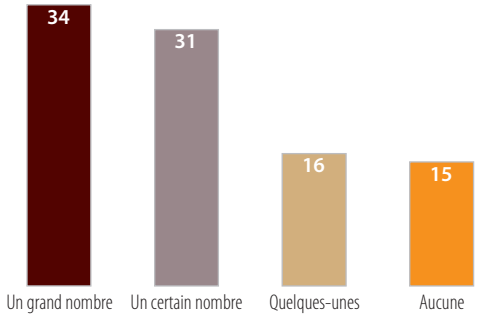
La disponibilité des manifestations culturelles autochtones

La majorité affirme que des manifestations culturelles autochtones sont régulièrement offertes dans leur collectivité, bien que cette opinion soit plus répandue à Toronto, à Vancouver, à Halifax et à Thunder Bay, ainsi que parmi les répondants plus âgés et ceux qui se définissent nettement comme Autochtone.

Dans quelle mesure les Autochtones qui vivent dans les villes canadiennes considèrent-ils que des manifestations culturelles autochtones leur sont offertes?

Manifestations culturelles autochtones offertes dans la collectivité

Est-ce qu'il y a un grand nombre, un certain nombre, quelques-unes ou aucune manifestation culturelle autochtone disponible dans votre collectivité?



Les Autochtones vivant en milieu urbain sont susceptibles de dire qu'un certain nombre, sinon un grand nombre, de manifestations culturelles autochtones ont lieu dans leur collectivité, mais des différences notables existent selon la ville, le statut socio-économique, l'âge et l'identité *autochtone*.

Lorsque interrogés, plus de six Autochtones vivant en milieu urbain sur dix disent qu'un grand nombre (34 %) ou un certain nombre (31 %) de manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur collectivité. Un plus petit nombre de participants à l'*ÉAMU* disent qu'ils ont accès à seulement quelques-unes (16 %) ou aucune (15 %) manifestation culturelle, alors que quatre pour cent ne peuvent évaluer la quantité de manifestations culturelles autochtones offertes dans leur collectivité.

Dans l'ensemble, l'opinion des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits diffère peu quant à la quantité de manifestations culturelles autochtones offertes dans leur collectivité. Les membres des Premières nations (38 %) et les Inuits (35 %) sont quelque peu plus susceptibles que les Métis (29 %) de dire qu'un grand nombre de manifestations culturelles autochtones sont offertes, mais des proportions similaires disent qu'un certain nombre de manifestations culturelles sont offertes.

Les différences les plus significatives quant à la perception relative à la quantité de manifestations culturelles autochtones offertes se situent au niveau des villes. Par une marge importante, les Autochtones de Toronto (80 %), Thunder Bay (75 %), Vancouver (75 %) et Halifax (75 %) sont les plus susceptibles de penser qu'au moins un certain nombre de manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur collectivité. À l'opposé, les Autochtones de Calgary (57 %), Winnipeg (61 %), Regina (61 %) et Saskatoon (60 %) sont beaucoup moins susceptibles de partager cette opinion. Les Autochtones qui vivent à Montréal (49 %) sont les moins susceptibles de dire qu'au moins quelques manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur collectivité.

Les Autochtones vivant en milieu urbain davantage scolarisés ou mieux nantis semblent mieux informés au sujet des manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur ville. Plus précisément, les diplômés universitaires et ceux dont le revenu du ménage se situe entre 30 000 $ et 80 000 $ sont plus susceptibles que les autres de dire qu'au moins un certain nombre de manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur collectivité.

En outre, tout comme pour ce qui est du sentiment d'identité autochtone, qui est moins développé chez les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain (voir le chapitre précédent qui porte sur l'identité autochtone urbaine), les jeunes semblent être moins renseignés au sujet des manifestations culturelles qui pourraient contribuer à leur sens d'identité collective. Les Autochtones vivant en milieu urbain plus âgés sont plus susceptibles que les jeunes de dire que des manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur collectivité (70 % de ceux de 45 ans ou plus disent qu'au moins un certain nombre de manifestations culturelles sont offertes dans leur collectivité comparativement à 65 % pour les 25-44 ans et 56 % pour les 18-24 ans).

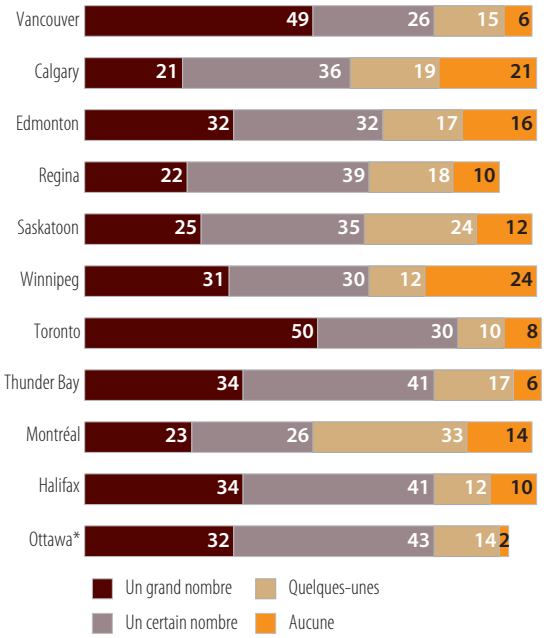
Finalement, les personnes qui se définissent nettement comme *Autochtone* sont manifestement mieux informées au sujet des manifestations culturelles autochtones Ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique et ceux qui croient appartenir à une communauté *autochtone* (ou également *autochtone* et *non autochtone*) sont plus susceptibles que la moyenne de dire qu'un grand nombre de manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur collectivité.

Fréquence de la participation à ces manifestations culturelles

La majorité des Autochtones participent à des manifestations culturelles autochtones offertes dans leur ville, à l'exception des jeunes.

Manifestations culturelles autochtones offertes dans la collectivité selon la ville

Est-ce qu'il y a un grand nombre, un certain nombre, quelques-unes ou aucune manifestation culturelle autochtone disponible dans votre collectivité?



* Inuits seulement
Note : Le total n'équivaut pas à 100 % en raison des répondants qui n'ont pu répondre ou ont préféré ne pas répondre à cette question.

Bien que les données de l'*ÉAMU* ne permettent pas d'explorer les types précis de manifestations culturelles autochtones auxquelles participent les Autochtones vivant en milieu urbain, nous avons demandé aux participants à quelle fréquence ils participent à ces manifestions. Les membres *des* Premières nations, les Métis et les Inuits participent tous régulièrement à des manifestations culturelles autochtones qui ont lieu dans leur collectivité, bien que les taux de participation varient selon le nombre de possibilités offertes dans une ville donnée. Néanmoins, même dans les villes où les possibilités sont plus limitées, la majorité des participants indiquent qu'ils participent au moins à l'occasion à des manifestations culturelles autochtones.

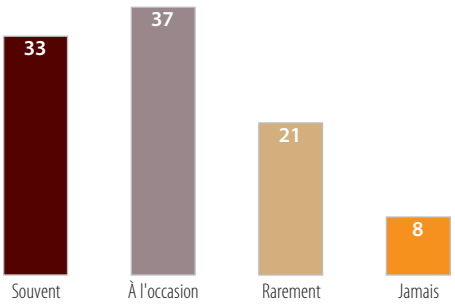
Parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui disent que des manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur ville, une majorité affirme y participer au moins à l'occasion. Sept sur dix disent qu'ils participent souvent (33 %) ou à l'occasion (37 %) à ces manifestations culturelles. Seulement un sur dix indique participer rarement (21 %) ou jamais (8 %) aux manifestations culturelles autochtones offertes dans sa collectivité.

Les Inuits, les Métis et les membres des Premières nations participent à des fréquences similaires aux manifestations culturelles autochtones. Cependant, les Autochtones vivant à Toronto (82 %), à Halifax (81 %) et à Vancouver (77 %), villes où les résidents sont les plus susceptibles de dire que des manifestations culturelles autochtones sont offertes, sont plus susceptibles que les autres d'y participer au moins à l'occasion. Cela étant dit, au moins six Autochtones sur dix dans toutes les autres villes affirment participer au moins à l'occasion à des manifestations culturelles autochtones.

La fréquence de la participation à des manifestations culturelles autochtones varie aussi quelque peu en fonction du revenu annuel du ménage et de l'identification autochtone. Les Autochtones vivant en milieu urbain mieux nantis (revenu du ménage de 30 000 $ à 80 000 $) sont plus susceptibles que les autres de dire qu'ils participent souvent à des manifestations culturelles autochtones, bien que ceci soit moins apparent chez les répondants qui ont les revenus les plus élevés (80 000 $ ou plus). La participation aux manifestations culturelles autochtones augmente aussi avec la connaissance de l'arbre généalogique : six répondants sur dix pour ceux qui ne connaissent pas bien du tout leur arbre généalogique à huit sur dix pour ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique.

Fréquence de la participation à des manifestations culturelles*

À quelle fréquence participez-vous personnellement à ces manifestations culturelles autochtones?



*Sous-échantillon : Ceux qui ont des manifestations culturelles autochtones offertes dans leur collectivité.

Nonobstant ces différences, la majorité des répondants indiquent qu'ils participent à des manifestations culturelles autochtones. Même parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui disent appartenir à une communauté surtout *non autochtone*, six sur dix (62 %) disent participer au moins à l'occasion à des manifestations culturelles autochtones.

La participation des Autochtones vivant en milieu urbain à des manifestations culturelles autochtones varie surtout selon l'âge. Encore une fois, les jeunes sont les moins susceptibles de dire qu'ils participent à de telles manifestations. Chez les 18-24 ans, une personne sur deux (52 %) dit participer au moins à l'occasion à ces manifestations culturelles, comparativement à deux tiers (67 %) des 25 à 44 ans et à plus de huit sur dix (84 %) pour les 45 ans ou plus. Une petite, mais significative minorité de jeunes (15 %) disent ne jamais participer à des manifestations culturelles autochtones.

La force de la culture autochtone

Les Autochtones vivant en milieu urbain expriment un fort sentiment de vitalité culturelle, en particulier à Vancouver et à Toronto.

Par un ratio de six sur un, les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits sont plus susceptibles de penser que la culture autochtone de leur ville s'est affirmée davantage au cours des cinq dernières années plutôt que de s'affaiblir.

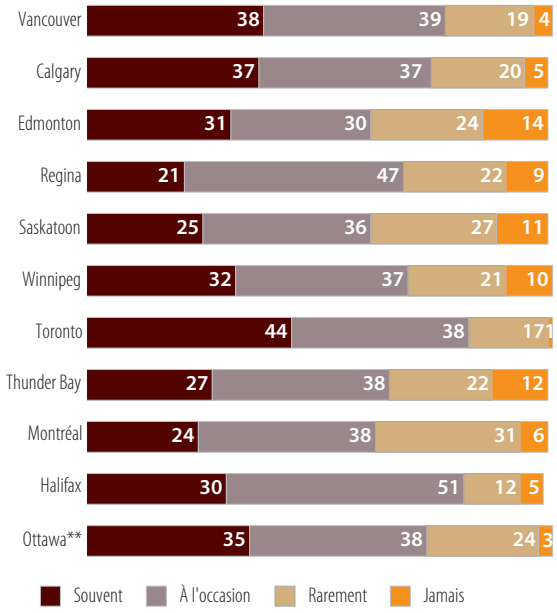
Dans l'ensemble, plus díun Autochtone vivant en milieu urbain sur deux (54 %) croit que la culture autochtone s'est affirmée davantage dans sa collectivité au cours des cinq dernières années. Les autres affirment que la situation n'a pas changé (28 %) ou que la culture autochtone s'est affaiblie (9 %), alors qu'un autre répondant sur dix (9 %) ne peut offrir d'opinion quant à la force de la culture autochtone dans sa ville au cours des cinq dernières années.

D'égales proportions de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits croient que la culture autochtone s'est affirmée davantage dans leur collectivité. Cependant, les Autochtones de Toronto (70 %) et de Vancouver (70 %) sont considérablement plus susceptibles que ceux des autres villes de croire que la culture autochtone s'est affirmée davantage dans leur collectivité au cours des cinq dernières années, ce qui explique probablement la proportion plus élevée de résidents de ces villes qui disent que des manifestations culturelles autochtones sont offertes dans leur collectivité. Dans la plupart des villes, des proportions quelque peu plus élevées croient que la situation de la culture autochtone n'a pas changé; peu croient qu'elle s'est affaiblie.

Probablement en raison de leur plus grand éveil aux manifestations culturelles autochtones offertes dans leur collectivité et à leurs plus hauts taux de participation, les Autochtones vivant en milieu urbain plus âgés sont plus susceptibles que les autres de croire que la culture autochtone s'est affirmée davantage dans leur collectivité au cours des cinq dernières années. Les jeunes (18-24 ans) sont les plus susceptibles parmi tous les Autochtones vivant en milieu urbain de croire que la situation est demeurée la même.

Fréquence de la participation à des manifestations culturelles selon la ville*

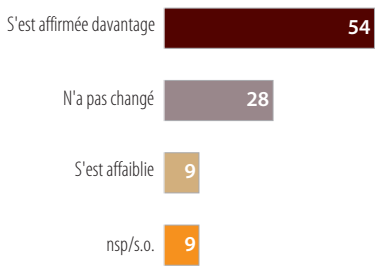
À quelle fréquence participez-vous personnellement à ces manifestations culturelles autochtones?



*Sous-échantillon : Ceux qui ont des manifestations culturelles autochtones offertes dans leur collectivité.
** Inuits seulement

Force de la culture autochtone

Dans les cinq dernières années, pensez-vous que la culture autochtone dans votre collectivité s'est affirmée davantage, qu'elle s'est affaiblie ou qu'elle n'a pas changé?



2. Préserver l'identité culturelle autochtone

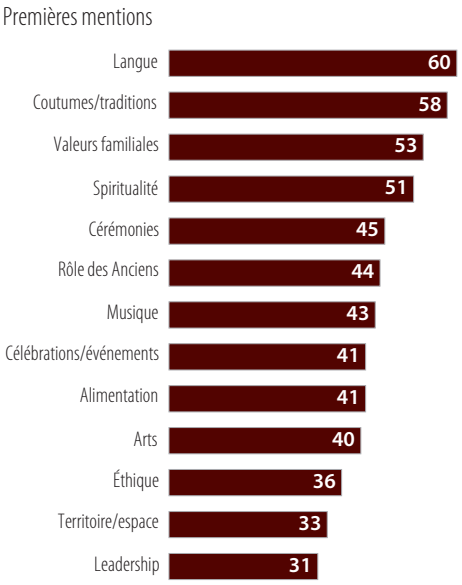
Les plus importants aspects de la culture autochtone à transmettre

Les Autochtones vivant en milieu urbain, en particulier les membres des Premières nations et les Inuits, croient que la langue ainsi que les coutumes et les traditions autochtones sont les plus importants aspects de la culture autochtone à transmettre aux prochaines générations.

Les Autochtones vivant en milieu urbain croient que de nombreux aspects de la culture autochtone doivent être transmis aux générations à venir, mais affirment que la langue ainsi que les coutumes et les traditions autochtones sont les aspects les plus importants.

Les plus importants aspects de la culturel autochtone à transmettre à la prochaine génération

À votre avis, quels sont les aspects de la culture autochtone qu'il est le plus important de transmettre à vos enfants et à vos petits-enfants ou à la prochaine génération?



Lorsque interrogés sur les aspects de la culture autochtone les plus importants à transmettre à leurs enfants ou petits-enfants ou aux prochaines générations (question sans aide et sans choix de réponses), six Autochtones vivant en milieu urbain sur dix mentionnent la langue (60 %) et les coutumes et traditions autochtones (58 %). Des proportions considérables d'Autochtones vivant en milieu urbain croient aussi que les valeurs familiales (53 %), la spiritualité autochtone (51 %), les cérémonies (45 %), le rôle des Anciens (44 %), la musique (43 %), les célébrations et événements autochtones (41 %), la cuisine (41 %) et les arts (40 %) sont d'importants aspects de la culture autochtone à transmettre à leurs enfants ou petits-enfants ou à la prochaine génération. Des groupes plus petits d'Autochtones vivant en milieu urbain mentionnent aussi l'éthique autochtone (36 %), les liens avec la terre (33 %) et les notions de leadership (31 %) comme d'importants aspects de la culture autochtone à transmettre à la prochaine génération.

De moindres proportions de participants à l'*ÉAMU* (6 % ou moins) ont aussi mentionné l'histoire autochtone, le respect des autres, les remèdes et la médecine autochtones, le respect de la nature et des espèces sauvages et des droits issus des traités comme des aspects importants de la culture autochtone à transmettre aux générations futures.

L'opinion des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits diffère de manière significative quant aux plus importants aspects de la culture autochtone à transmettre aux générations futures. Notamment, les Inuits (82 %) et les membres inscrits des Premières nations (73 %) sont beaucoup plus susceptibles que les Métis (48 %) et les membres non inscrits des Premières nations (47 %) de croire que les langues autochtones sont le plus important aspect de la culture autochtone qui doit être transmis. Cette différence reflète probablement le fait que les membres inscrits des Premières nations et les Inuits sont plus susceptibles que les membres non inscrits des Premières nations et les Métis de parler une langue autochtone[36]. De plus, les Inuits et les membres des Premières nations sont plus susceptibles que les Métis de penser que les coutumes et traditions autochtones ainsi que le rôle des Anciens sont les plus importants aspects de la culture autochtone qui doivent être transmis. Les membres des Premières nations sont plus susceptibles que les Inuits et les Métis de souligner l'importance de la spiritualité et des cérémonies autochtones pour les générations futures.

L'endroit qu'ils habitent influence aussi l'opinion des Autochtones vivant en milieu urbain quant aux aspects de la culture autochtone qui doivent être transmis. Peut-être en raison d'une plus grande offre de

36 Statistique Canada, Peuples autochtones du Canada en 2006 : Inuits, Métis et Premières nations, Recensement de 2006.

manifestations culturelles autochtones à Vancouver et à Toronto, les résidents de ces villes (y compris les membres des Premières nations et les Métis à Toronto) sont les plus susceptibles des Autochtones vivant en milieu urbain de croire que les langues, les coutumes et les traditions, la spiritualité, les cérémonies, le rôle des Anciens, les célébrations et événements, en plus de nombreux autres aspects de la culture autochtone mentionnés par les participants à l'*ÉAMU*, doivent être transmis aux générations futures.

La langue est aussi une priorité à Halifax. Une grande majorité des résidents autochtones de cette ville, soit huit résidents sur dix, croient que la langue est l'aspect de la culture autochtone le plus important à transmettre à leurs enfants et petits-enfants. Ce résultat pourrait en partie être attribuable aux initiatives pour les langues autochtones mises en úuvre en Nouvelle-Écosse pour préserver la langue autochtone la plus parlée dans la province, le micmac.

La spiritualité autochtone

La spiritualité autochtone est importante pour la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain, mais revêt une plus grande importance pour les membres des Premières nations et les Inuits.

Il existe très peu de données décrivant dans quelle mesure les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits pratiquent et préservent leur spiritualité, en particulier quant aux formes traditionnelles et autochtones que revêt cette pratique[37]. Afin de mieux comprendre cet aspect de la vie des Autochtones vivant en milieu urbain, l'*ÉAMU* a demandé aux participants l'importance de la spiritualité *autochtone* dans leur vie. Les données de l'*ÉAMU* démontrent clairement que les pratiques et les traditions spirituelles autochtones occupent une place importante dans la vie des Autochtones, en particulier pour les membres des Premières nations et les Inuits.

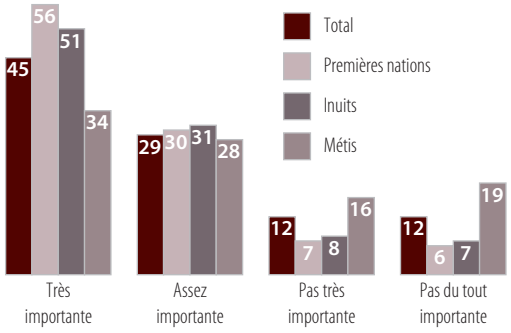
Lorsque interrogés sur cette question, la majorité des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits ont répondu que la spiritualité autochtone est importante dans leur vie. Les trois quarts disent qu'elle est très importante (45 %) ou assez importante (29 %) dans leur vie. Seulement un quart des répondants affirment que la spiritualité autochtone n'est pas très (12 %) ou pas du tout (12 %) importante pour eux. Cependant, les membres des Premières nations (56 %) et les Inuits (51 %) sont beaucoup plus susceptibles que les Métis (34 %) d'affirmer que la spiritualité autochtone est très importante dans leur vie (des proportions similaires affirment qu'elle est assez importante).

D'une ville à l'autre, des proportions similaires d'Autochtones affirment que la spiritualité autochtone occupe une place importante dans leur vie, mais ce sentiment est significativement plus fort chez les membres des Premières nations et les Métis de Toronto et de Vancouver. La spiritualité autochtone est aussi plus importante pour les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont plus âgés. Les personnes de 45 ans ou plus sont beaucoup plus susceptibles de dire qu'elle occupe une place très importante dans leur vie (58 % versus 43 % pour les 25-44 ans et 28 % pour les 18-24 ans). Un tiers des jeunes Autochtones qui vivent dans les villes croient que la spiritualité autochtone n'est pas très ou pas du tout importante dans leur vie.

Il est intéressant de noter que l'importance de la spiritualité autochtone dans la vie des Autochtones vivant en milieu urbain varie peu en fonction du niveau de scolarité ou du revenu du ménage, mais semble quelque peu influencée par l'endroit de naissance : ceux qui ne sont pas nés et n'ont pas grandi dans leur ville de résidence actuelle (48 %) sont plus susceptibles que ceux qui y sont nés et y ont grandi (38 %) de dire que la spiritualité autochtone occupe une place très importante dans leur vie. Ceci

Importance de la spiritualité autochtone selon le groupe identitaire

Dans quelle mesure la spiritualité autochtone est-elle importante dans votre vie?



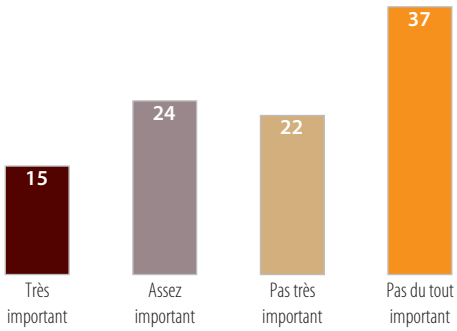
37 Conseil canadien sur l'apprentissage, État de l'apprentissage chez les Autochtones au Canada : Une approche holistique de l'évaluation de la réussite, 2009, p.29.

peut être attribuable au fait que les Autochtones vivant en milieu urbain de « première génération » tendent à être plus âgés et que, comme mentionné dans le paragraphe précédent, les personnes plus âgées sont plus susceptibles de dire que la spiritualité autochtone occupe une place importante dans leur vie. Cependant, ceci peut aussi suggérer que les pratiques et les traditions spirituelles autochtones aident un certain nombre d'Autochtones à maintenir des liens avec leurs communautés d'origine.

Finalement, la spiritualité autochtone revêt une plus grande importance pour ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique (59 % disent qu'elle est très importante versus 29 % pour ceux qui ne connaissent pas du tout leur arbre généalogique).

Importance de choisir des partenaires partageant les mêmes origines culturelles

Les Métis et les membres non inscrits des Premières nations rejettent en grande partie la notion selon laquelle les Autochtones devraient choisir des partenaires ayant des origines culturelles identiques aux leurs, mais les membres inscrits des Premières nations et les Inuits sont davantage divisés sur cette question.



Dans l'ensemble, la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain croient que de choisir un conjoint dont les origines culturelles sont identiques aux leurs n'est pas important. Cependant, les membres inscrits des Premières nations et les Inuits ont des opinions plus divisées sur cette question, tout comme les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain.

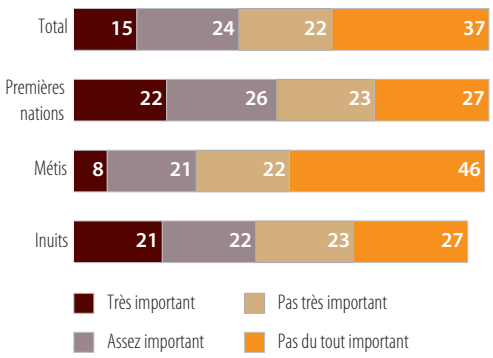
Lorsque interrogés quant à l'importance pour les Autochtones de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs, quatre répondants sur dix ont répondu que c'était très (15 %) ou assez (24 %) important pour eux. Une proportion plus grande d'Autochtones vivant en milieu urbain croient que choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs n'est pas très (22 %) ou pas du tout (37 %) important.

Les membres inscrits des Premières nations et les Inuits sont cependant plus susceptibles que les Métis et les membres non inscrits des Premières nations de penser que le fait de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs est important. La moitié (48 %) des membres inscrits des Premières nations, suivis des Inuits (43 %), pensent que de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs est au moins assez important, comparativement à trois sur dix pour les Métis (29 %) et les membres non inscrits des Premières nations (33 %). Près de la moitié de ces deux derniers groupes pensent que choisir des partenaires dont les origines culturelles sont les mêmes que les leurs n'est pas du tout important.

L'âge et le sentiment d'appartenance à une communauté *autochtone* ou *non autochtone* influencent le point de vue des Autochtones vivant en milieu urbain sur cette question. L'importance de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs augmente de façon constante avec l'âge (de 29 % chez les 18-24 ans à 46 % pour les 45 ans ou plus). En outre, les Autochtones vivant en milieu urbain qui appartiennent à une communauté surtout *autochtone* sont beaucoup plus susceptibles que les autres de croire qu'il est important de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs, tout comme ceux qui connaissent bien leur arbre généalogique, quoique dans une proportion moindre.

Importance de choisir des partenaires avec les mêmes origines culturelles selon le groupe identitaire

Selon vous, dans quelle mesure est-il important que les Autochtones choisissent des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs?



Finalement, l'opinion des Autochtones vivant en milieu urbain quant à l'importance de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs varie quelque peu en fonction du revenu du ménage (mais non selon le niveau de scolarité). Environ quatre Autochtones vivant en milieu urbain sur dix dont le revenu du ménage est de moins de 60 000 $ croient qu'il est important de choisir des partenaires dont les origines culturelles sont identiques aux leurs, alors que ce nombre n'est que de trois sur dix pour ceux dont le revenu du ménage est de 60 000 $ ou plus.

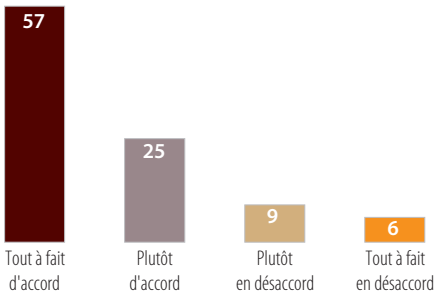
Attitudes envers la protection des traditions culturelles

Les Autochtones vivant en milieu urbain croient fermement qu'ils doivent prendre des mesures en vue de préserver leurs traditions culturelles des influences extérieures, mais cette opinion est moins répandue chez les jeunes.

Plusieurs participants à l'*ÉAMU* reconnaissent que les Autochtones doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures. Une comparaison avec les données du sondage de l'ÉAMU recueillies auprès des non-Autochtones révèle que les Autochtones sont beaucoup plus susceptibles que les résidents non autochtones des agglomérations urbaines de croire que ces mesures sont nécessaires. Les non-Autochtones sont moins susceptibles de croire qu'ils doivent prendre des mesures pour protéger leurs propres traditions culturelles.

Importance de prendre des mesures pour protéger ses traditions culturelles des influences extérieures

« Nous devons prendre des mesures afin de protéger nos traditions culturelles des influences extérieures. »



Huit Autochtones vivant en milieu urbain sur dix sont tout à fait (57 %) ou plutôt (25 %) d'accord que les Autochtones doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures. Seul un petit nombre est plutôt (9 %) ou tout à fait en désaccord (6 %).

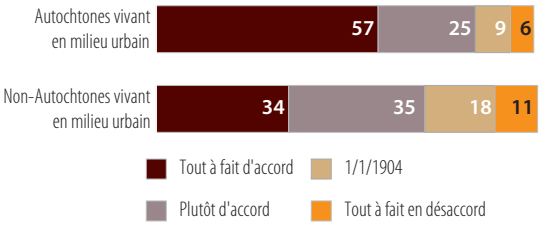
Les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits croient de façon similaire que les Autochtones doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures. En règle générale, cette opinion demeure constante nonobstant les données sociodémographiques et le fait que le répondant se définisse nettement ou non comme Autochtone, bien qu'elle soit plus répandue parmi ceux qui résident dans une communauté surtout autochtone.

Cependant, les Autochtones d'Halifax (71 %) et de Toronto (69 %) sont quelque peu plus susceptibles que ceux des autres villes d'être tout à fait d'accord qu'ils doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures.

Cette opinion, que les Autochtones vivant en milieu urbain doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles, varie principalement en fonction de l'âge. Bien que les jeunes croient que les Autochtones doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles, ils sont moins susceptibles d'être tout à fait d'accord. Chez les jeunes de 18 à 24 ans, tout juste plus de quatre répondants sur dix (44 %) sont tout à fait d'accord que les Autochtones doivent prendre des mesures pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures comparativement à sept sur dix (69 %) pour les 45 ans ou plus.

Importance de prendre des mesures pour protéger ses traditions culturelles des influences extérieures

Êtes-vous tout à fait d'accord, plutôt d'accord, plutôt en désaccord ou tout à fait en désaccord avec l'énoncé suivant : « Nous devons prendre des mesures afin de protéger nos traditions culturelles des influences extérieures. »



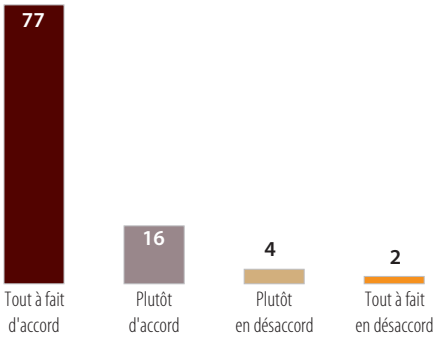
PERCEPTIONS AUTOCHTONES ET NON AUTOCHTONES. Dans l'ensemble, l'attitude des non-Autochtones vivant en milieu urbain quant à leurs propres traditions culturelles est très différente de celle des Autochtones vivant en milieu urbain. Les données du sondage de l'ÉAMU auprès des non-Autochtones montrent que

seulement un tiers (34 %) des participants croient fermement qu'ils doivent prendre des mesures pour protéger leurs propres traditions culturelles des influences extérieures ñ considérablement moins que chez les Autochtones.

Bien que ce ne soit pas de façon aussi prononcée que chez les Autochtones, certains groupes de non-Autochtones vivant en milieu urbain expriment plus fermement le besoin de protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures. Ce sentiment est le plus fort à Montréal (45 %) et à Thunder Bay (41 %). Les personnes nées au Canada sont aussi plus susceptibles que les autres de croire que des mesures sont nécessaires (36 % sont tout à fait d'accord qu'ils doivent prendre des mesures pour protéger leurs propres traditions culturelles des influences extérieures comparativement à 26 % des personnes nées à l'extérieur du Canada), tout comme celles qui sont moins scolarisées (les personnes dont le plus haut niveau de scolarité atteint est un diplôme d'études secondaires sont deux fois plus susceptibles que les diplômés universitaires d'être tout à fait d'accord que des mesures sont nécessaires).

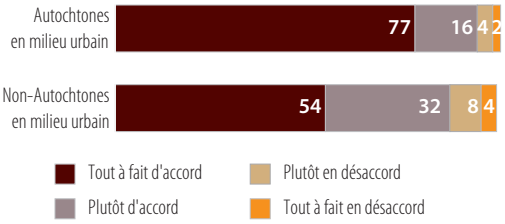
Dans ce pays, il y a place pour accueillir une diversité de langues et de cultures

Êtes-vous tout à fait d'accord, plutôt d'accord, plutôt en désaccord ou tout à fait en désaccord avec l'énoncé suivant : « Dans ce pays, il y a place pour une diversité de langues et de cultures ».



Dans ce pays, il y a place pour accueillir une diversité de langues et de cultures

Êtes-vous tout à fait d'accord, plutôt d'accord, plutôt en désaccord ou tout à fait en désaccord avec l'énoncé suivant : « Dans ce pays, il y a place pour une diversité de langues et de cultures ».



Attitudes à l'égard des autres langues et cultures

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont très ouverts aux autres langues et aux autres cultures, de façon beaucoup plus prononcée que les non-Autochtones vivant en milieu urbain.

Bien que la majorité soit d'accord que des mesures sont nécessaires pour protéger leurs traditions culturelles des influences extérieures, neuf membres des Premières nations, Métis et Inuits sur dix sont tout à fait (77 %) ou plutôt (16 %) d'accord que le Canada est un pays où il y a place pour accueillir une diversité de langues et de cultures.

Des proportions similaires d'Autochtones vivant dans chacune des villes incluses dans l'étude partagent ce point de vue. La seule exception est Calgary, où les résidents semblent plus ambivalents que ceux des autres villes quant à leurs attitudes à l'égard des autres langues et cultures (tout juste plus de la moitié sont tout à fait d'accord qu'il y a place pour une diversité de langues et de cultures comparativement à trois quarts ou plus des résidents des autres villes).

Les attitudes des Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des autres langues et cultures ne varient pas considérablement en fonction des facteurs sociodémographiques.

PERCEPTIONS AUTOCHTONES ET NON AUTOCHTONES. De façon notable, les Autochtones vivant en milieu urbain expriment un niveau de tolérance beaucoup plus élevé à l'égard des autres langues et cultures que les non-Autochtones. Selon les données recueillies lors du sondage de l'ÉAMU auprès des non-Autochtones, les Autochtones vivant en milieu urbain (77 %) sont beaucoup plus susceptibles que les non-Autochtones (54 %) d'être tout à fait d'accord qu'il y a place au Canada pour une diversité de langues et de cultures.

Pourtant, certains groupes de non-Autochtones démontrent une plus grande acceptation, principalement les personnes plus jeunes (67 % des 18-29 ans sont tout à fait d'accord qu'il y a place pour une diversité de langues et de cultures comparativement à 44 % des 60 ans ou plus) et les diplômés universitaires. Il est intéressant de noter que le lieu de naissance ne semble pas influencer les perceptions des non-Autochtones : des proportions similaires de personnes nées au Canada (53 %) ou à l'extérieur du Canada (59 %) sont tout à fait d'accord qu'il y a dans le pays place pour une diversité de langues et de cultures.

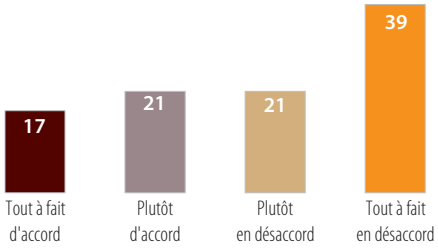
3. Préoccupations quant à la perte de son identité culturelle

La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain ne semblent pas craindre de perdre leur identité culturelle, quoique les membres des Premières nations et les Inuits soient plus divisés sur cette question.

Tel que l'indiquent les résultats précédents, les Autochtones vivant en milieu urbain affichent une attitude proactive pour protéger leurs traditions culturelles, mais expriment simultanément une forte tolérance à l'égard des autres langues et cultures. En raison peut-être de cette double perspective, seule une minorité d'Autochtones vivant en milieu urbain expriment des préoccupations quant à la perte éventuelle de leur identité culturelle, dans des proportions remarquablement similaires à celles observées chez les non-Autochtones.

Préoccupations relatives à la perte de l'identité culturelle

Êtes-vous tout à fait d'accord, plutôt d'accord, plutôt en désaccord ou tout à fait en désaccord avec l'énoncé suivant : « La perte de mon identité culturelle est une chose qui me préoccupe ».

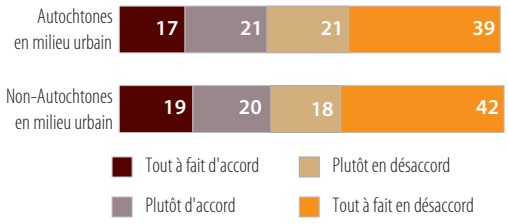


Lorsque appelés à commenter l'énoncé « La perte de mon identité culturelle est une chose qui me préoccupe », la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain déclarent être en désaccord avec cet énoncé. Six sur dix se sont prononcés tout à fait (39 %) ou plutôt (21 %) en désaccord avec le fait que la perte de leur identité culturelle soit pour eux une préoccupation. Dans de moindres proportions, certains déclarent être plutôt (21 %) ou tout à fait (17 %) d'accord avec cet énoncé.

Qui craint de perdre son identité culturelle? Les membres inscrits des Premières nations et les Inuits, bien que cela ne demeure vrai que pour des minorités d'entre eux, sont plus susceptibles que les autres de se dire préoccupés quant à l'éventuelle perte de leur identité culturelle ñ ils sont deux fois plus susceptibles que les Métis et les membres non inscrits des Premières nations d'avoir de fortes préoccupations à ce sujet. Cependant, cette préoccupation s'amenuise quelque peu avec une connaissance de l'histoire familiale puisque les Autochtones vivant en milieu urbain qui connaissent très bien leur arbre généalogique craignent moins que les autres de perdre leur identité culturelle (48 % tout à fait en désaccord comparativement à un tiers pour ceux qui ne connaissent pas très bien ou pas bien du tout leur arbre généalogique). Ceux qui participent souvent à des manifestations culturelles autochtones sont aussi moins susceptibles que les autres de se dire préoccupés par la perte de leur identité culturelle.

Préoccupations relatives à la perte de l'identité culturelle

Êtes-vous tout à fait d'accord, plutôt d'accord, plutôt en désaccord ou tout à fait en désaccord avec l'énoncé suivant : « La perte de mon identité culturelle est une chose qui me préoccupe ».



PERCEPTIONS AUTOCHTONES ET NON AUTOCHTONES. Les Autochtones vivant en milieu urbain ne se préoccupent pas davantage que les non-Autochtones de perdre leur identité culturelle. D'égales proportions de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain et d'Autochtones vivant en milieu urbain sont tout à fait ou plutôt en désaccord avec l'énoncé « La perte de mon identité culturelle est une chose qui me préoccupe ».

L'opinion des Canadiens non autochtones relativement à la perte de leur identité culturelle diffère peu d'un groupe à l'autre. Les deux exceptions sont les Montréalais (43 %), qui sont beaucoup plus susceptibles que les autres participants non autochtones d'exprimer une forte préoccupation quant à la perte de leur identité culturelle, et de façon étonnante les personnes nées au Canada (22 %), qui sont deux fois plus susceptibles que celles nées à l'extérieur du Canada (12 %) d'être tout à fait d'accord que la perte de leur identité culturelle les préoccupe.

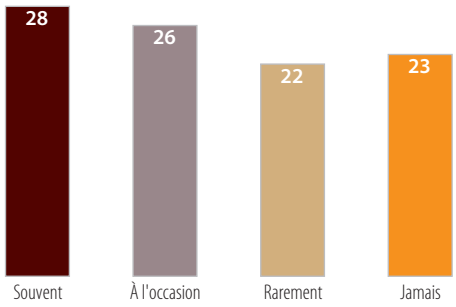
4. Expériences avec les services et les organisations autochtones

Fréquence d'utilisation des services et des organisations autochtones

La moitié des Autochtones vivant en milieu urbain utilisent ou dépendent au moins à l'occasion des services et des organisations autochtones de leur ville, chiffre qui atteint sept sur dix pour les Inuits.

Utilisation des services ou organisations autochtones

À quelle fréquence faites-vous appel ou dépendez-vous des services ou des organisations autochtones à [ville de résidence]?



Plusieurs services et organisations autochtones font la promotion de la culture et de l'identité des Autochtones vivant en milieu urbain par l'entremise de leurs services, des activités qu'ils appuient ou simplement en raison de leur présence dans la ville à titre d'organisation autochtone. L'*ÉAMU* a demandé aux participants à quelle fréquence et pour quelles raisons ils font appel à ces services et à ces organisations et lesquels ils trouvent les plus utiles.

Les Autochtones vivant en milieu urbain se divisent à peu près à parts égales entre ceux qui utilisent et ceux qui n'utilisent pas les services et les organisations autochtones de leur ville, leur utilisation étant plus répandue chez les membres des Premières nations et les Inuits, ainsi que chez les résidents de Vancouver et de Toronto.

Tout juste plus de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain font appel ou dépendent souvent (28 %) ou à l'occasion (26 %) des services ou organisations autochtones de leur ville. Tout juste moins de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain font appel ou dépendent rarement (22 %) ou jamais (23 %) de ces services ou organisations.

Qui sont les Autochtones vivant en milieu urbain qui utilisent le plus les services et les organisations autochtones de leur ville? Les Inuits (71 %) sont les plus susceptibles de faire appel ou de dépendre à l'occasion de ces services ou organisations, suivis des membres des Premières nations (59 %) puis des Métis (48 %). Leur utilisation est en outre plus courante chez les Autochtones de Toronto et de Vancouver, villes déjà mentionnées pour le plus grand nombre de manifestations culturelles autochtones qui y sont offertes. Ce sont les résidents de Regina (40 %) qui sont les moins susceptibles de faire appel ou de dépendre des services ou organisations autochtones de leur ville.

L'utilisation fréquente des services ou organisations autochtones est aussi plus répandue chez les Autochtones de 45 ans ou plus, ainsi que chez les personnes moins bien nanties (le recours à ces services et organisations diminue de façon constante avec la hausse du revenu du ménage).

Finalement, les services et organisations autochtones sont aussi importants pour les nouveaux arrivants (ceux qui se sont installés dans leur ville de résidence actuelle au cours des deux dernières années) que pour les résidents de longue date (ceux qui y habitent depuis 20 ans ou plus).

Quelles sont les raisons de les utiliser?

Les services et les organisations autochtones aident clairement certaines personnes à faire des choix importants quant à leur vie culturelle, économique et sociale et nourrissent chez d'autres un sentiment d'identité collective dans la ville.

En plus de s'arrêter à la fréquence où les services et organisations autochtones sont utilisés, l'*ÉAMU* a exploré pourquoi certains les utilisent plus souvent que d'autres (question sans aide et sans choix de réponses).

Parmi ceux qui utilisent régulièrement les services ou organisations autochtones, les participants à l'*ÉAMU* soulignent la valeur des ressources en santé, en emploi et en éducation qui sont offertes, ainsi que l'environnement positif qu'on trouve dans ces organisations.

POURQUOI UTILISER LES SERVICES AUTOCHTONES? Lorsque interrogés sur les raisons qui les amènent à utiliser les services ou organisations autochtones, ceux qui les utilisent régulièrement (c.-à-d. souvent ou à l'occasion, soit 54 % du total des participants à l'*ÉAMU*) le font principalement pour obtenir des ressources précises ainsi que pour l'environnement positif qu'ils offrent. Certaines de ces raisons sont illustrées dans les commentaires des participants reproduits dans l'encadré latéral ci-contre et présentées plus en détail ci-dessous.

- **Des ressources précises.** C'est la première raison pour laquelle les Autochtones vivant en milieu urbain (45 %) font appel ou dépendent des services et organisations autochtones. Les programmes et les services sociaux ainsi que les services de soins de santé, d'éducation et d'emploi sont les types de ressources les plus souvent mentionnés. Les personnes de 18 à 24 ans (55 %), suivies de celles de 25 à 44 ans (48 %) sont plus susceptibles que celles de 45 ans ou plus (37 %) de faire appel aux services ou organisations autochtones pour cette raison.
- **Un environnement positif.** Une proportion similaire de ceux qui font appel régulièrement aux services ou organisations autochtones ont mentionné leur environnement positif (38 %), ce qui inclut les relations interpersonnelles, le soutien de la communauté ou le lien avec la culture autochtone, les groupes d'échange et le contact avec les Anciens. Ces éléments sont particulièrement importants pour ceux qui utilisent souvent les services ou organisations autochtones.
- **Employé ou bénévole.** Un petit nombre de participants à l'*ÉAMU* (14 %) utilisent les services ou organisations autochtones parce qu'ils y sont employés ou bénévoles.

De moindres proportions de participants à l'*ÉAMU* (12 % ou moins) mentionnent d'autres raisons pour utiliser les services ou organisations autochtones. En règle générale, parmi ceux qui les utilisent à l'occasion seulement ces autres raisons illustrent surtout une absence de besoins ou de volonté à les utiliser plus fréquemment.

Pourquoi les Autochtones vivant en milieu urbain font appel et dépendent des services et organisations autochtones [traduction] :

Il n'y a pas longtemps que j'habite ici. Je veux mieux connaître la communauté autochtone alors je me suis impliquée dans une association professionnelle de femmes autochtones pour m'intégrer à un réseau plus large. Je vais peut-être m'impliquer plus quand j'aurai fait de nouveaux contacts.

Parce qu'ils m'aident à réaliser les projets sur lesquels je travaille. C'est aussi pour développer une meilleure communauté, essayer de renforcer la communauté et de garder des liens. J'ai découvert chez eux des forces qui m'aident en tant que personne autochtone à la poursuite de la vérité, du développement et de l'équilibre.

Sans ces services et leur soutien, ce serait difficile de s'adapter dans la ville. Ils apportent un sentiment d'appartenance communautaire.

Pourquoi je les utilise? Parfois j'ai besoin d'une couverture ou d'une paire de bas propres, de quelque chose à manger ou pour un café, ou pour prendre une douche. Les centres d'amitié savent de quoi j'ai besoin.

Je me sens plus à l'aise avec les services autochtones. Il y a moins de jugement. J'ai l'impression qu'avec eux, je n'ai pas à avoir honte d'être Autochtone. C'est plus facile pour moi de parler de mes problèmes parce qu'ils connaissent mon bagage et ma culture.

Pourquoi les Autochtones vivant en milieu urbain ne font pas appel et ne dépendent pas des services et organisations autochtones [traduction] :

C'est une question d'indépendance. Il y a trop de charité. N'importe qui peut aider. Ils n'ont pas besoin d'être autochtones.

Je n'utilise pas vraiment les services autochtones, mais j'apprécie beaucoup qu'ils soient là quand j'en ai besoin pour l'école.

Je n'ai jamais été au chômage et je n'ai jamais eu de problèmes de logement ou familiaux. Je n'en ai jamais eu besoin.

Je tiens à mon indépendance. Je ne veux dépendre d'aucun système. Pour moi, c'est une forme de contrôle du gouvernement.

Je ne sais pas ce qui existe et en même temps, je ne pense pas en avoir vraiment besoin. Je crois que je peux me fier à moi-même. En plus, quand on parle de certains services, je n'aime pas y avoir droit juste parce que je suis Autochtone. Si j'ai besoin d'un service, je préfère y avoir droit à cause de mon mérite personnel plutôt qu'à cause de mes origines.

Il y a des organisations que je ne connais pas. Je suis déménagé d'Ottawa. Plusieurs s'occupent des gens du Downtown Eastside. Je ne suis pas dans cette situation.

Il n'y a pas d'information sur où trouver ces services.

POURQUOI NE PAS UTILISER LES SERVICES AUTOCHTONES? Ceux qui utilisent rarement ou jamais les services ou organisations autochtones (soit 45 % du total des participants à l'*ÉAMU*) indiquent en règle générale qu'ils n'en ont pas besoin (49 %). Des groupes plus petits n'y font pas appel parce quíils ne connaissent pas les services ou organisations qui existent dans leur ville (14 %) ou croient que ces services et organisations ne sont pas utiles (10 %). Certaines de ces raisons sont illustrées dans les commentaires des participants reproduits dans l'encadré latéral ci-contre.

Les services et organisations autochtones les plus utiles

Les Autochtones vivant en milieu urbain apprécient une diversité de services et d'organisations autochtones, en particulier les centres d'amitié.

Quels sont les services ou les organisations autochtones jugés particulièrement utiles par ceux qui y font parfois appel ou qui en dépendent parfois?

Les Autochtones vivant en milieu urbain apprécient une vaste gamme de services et d'organisations autochtones, mais ceux mentionnés les premiers et le plus fréquemment sont les centres d'amitié (42 %), suivis par les centres d'emploi (37 %).

D'autres signalent l'importance de services ou organisations autochtones tels que les centres de soins de santé (25 %), les centres d'orientation (19 %), les services de logement (18 %) et les centres de guérison (16 %). Certains Autochtones vivant en milieu urbain jugent aussi utiles les services à l'enfance et à la famille (15 %), les centres pour les jeunes Autochtones (14 %), les services juridiques autochtones (12 %) et les programmes autochtones d'éducation et de bourses (10 %).

Dans de moindres proportions (moins de 10 %), les participants à l'*ÉAMU* mentionnent comme étant particulièrement utiles divers autres services et organisations, dont les EDRHA (signataires d'Entente de développement des ressources humaines autochtones), des associations précises de Métis ou de Premières nations, les centres pour les femmes, les services spirituels ou les services liés aux arts et à la musique.

Les Inuits (55 %) et les membres non inscrits des Premières nations (56 %) sont quelque peu plus susceptibles que les membres inscrits des Premières nations (43 %) et les Métis (39 %) d'apprécier les centres d'amitié de leur ville, mais des proportions similaires jugent particulièrement utiles les centres d'emploi et les centres d'orientation. Les membres des Premières nations et les Inuits sont deux fois plus susceptibles que les Métis d'apprécier les centres de soins de santé, les services de logement et les services à l'enfance et à la famille. Les membres non inscrits des Premières nations (30 %) sont beaucoup plus susceptibles que les autres de juger particulièrement utiles les centres de guérison.

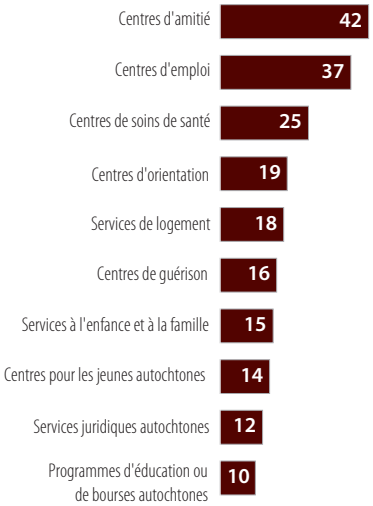
Les opinions des Autochtones vivant en milieu urbain quant à l'utilité de services ou organisations autochtones précises dépendent en partie de la disponibilité de ces services et de ces organisations dans leur ville. Bien que l'examen de la corrélation entre la disponibilité et la valeur accordée aux services et organisations se situe au-delà de la présente étude, les données de l'*ÉAMU* démontrent certains écarts entre les perceptions des Autochtones vivant en milieu urbain quant à des types précis de services et organisations autochtones en fonction de la ville.

- Les Autochtones d'Halifax sont beaucoup plus susceptibles que ceux des autres villes de trouver particulièrement utiles les centres d'amitié, suivis des résidents de Montréal et de Vancouver.
- Les centres d'emploi sont particulièrement appréciés des Autochtones de Toronto, de Vancouver, de Calgary et de Regina.
- À Toronto, six Autochtones sur dix jugent les centres de soins de santé particulièrement utiles.
- Les Autochtones de Regina sont deux fois plus susceptibles que la moyenne de trouver les services de logement particulièrement utiles.
- Les Autochtones de Vancouver sont les plus susceptibles de juger les centres pour les jeunes Autochtones particulièrement utiles.
- Les Autochtones de Toronto sont beaucoup plus susceptibles que ceux des autres villes d'accorder de l'importance aux services à l'enfance et à la famille et aux services juridiques autochtones.

Services et organisations autochtones les plus utiles*

Quels genres de services ou d'organisations autochtones trouvez-vous tout particulièrement utiles?

Premières mentions



*Sous-échantillon : Ceux qui font appel aux services autochtones de leur ville.

VI. Expériences auprès des non-Autochtones

Aperçu

Maintenir une forte identité autochtone et former des communautés autochtones stables et dynamiques dans la ville ne se fait pas en isolation, mais au sein d'une population majoritairement non autochtone. Il existe une longue histoire de racisme systémique à l'encontre des Autochtones dans la société canadienne, dans les villes comme ailleurs, alors que les populations urbaines ont parfois eu peu de contacts avec les Autochtones et ont une faible compréhension de leur culture. Par conséquent, mieux comprendre comment les Autochtones croient qu'ils sont perçus dans un monde urbain majoritairement non autochtone contribuera à une meilleure compréhension de l'identité autochtone urbaine d'aujourd'hui.

C'est dans ce contexte que l'*ÉAMU* a exploré les perceptions et les expériences se rapportant aux non-Autochtones. Comment les Autochtones croient-ils être perçus par les non-Autochtones? Les non-Autochtones sont-ils perçus comme différents des Autochtones? Dans quelle mesure les expériences auprès des non-Autochtones ont-elles façonné la vie des Autochtones vivant en milieu urbain et les personnes qu'elles sont aujourd'hui? Le sondage s'est aussi penché sur les expériences des Autochtones avec les services non autochtones de leur ville.

Les points suivants résument les principales conclusions de l'étude quant aux perceptions et aux expériences des Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard ou avec des non-Autochtones.

- **En règle générale, les Autochtones croient que les non-Autochtones les perçoivent de façon négative.** Néanmoins, on observe chez certains Autochtones vivant en milieu urbain le sentiment que cette perception devient plus positive, en particulier chez ceux qui connaissent davantage leurs propres origines autochtones.
- **S'il existe une expérience urbaine commune à tous les Autochtones, c'est cette perception – partagée par les Métis, les Inuits et les membres des Premières nations de toutes les villes – qu'ils sont la cible de stéréotypes négatifs.** Il existe parmi les Autochtones vivant en milieu urbain un fort sentiment que les non-Autochtones entretiennent à leur égard un large éventail de stéréotypes négatifs, les plus répandus étant qu'ils sont alcooliques ou toxicomanes. Des variations régionales importantes démontrent aussi que les perceptions des participants à l'*ÉAMU* sont forgées par l'endroit où ils habitent.
- **De nombreux Autochtones vivant en milieu urbain disent aussi avoir dû affronter des comportements négatifs ou des traitements injustes en raison de leur identité.** Ce sentiment est particulièrement répandu chez les participants à l'*ÉAMU* plus âgés, les femmes et les résidents de Saskatoon. Néanmoins, malgré ce point de vue, les Autochtones vivant en milieu urbain se sentent en règle générale acceptés par les non-Autochtones et plusieurs affirment que leurs expériences auprès des non-Autochtones (bonnes ou mauvaises) ont contribué de façon positive à leur vie.
- **Les non-Autochtones sont considérés différents des Autochtones sous plusieurs aspects, en particulier pour ce qui est de leur échelle de valeurs et de leur patrimoine culturel.** La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain mentionnent au moins une différence entre les deux groupes et, en règle générale, le ton suggère que ces différences entre les Autochtones et les non-Autochtones sont marquées.
- **Il y a consensus parmi les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits quant à leurs perceptions et leurs expériences relatives aux non-Autochtones.** On observe peu de différences importantes. La principale exception est que les Inuits sont moins susceptibles que les autres de croire que les non-Autochtones perçoivent les Autochtones de façon négative.

- **Les Autochtones vivant en milieu urbain signalent un nombre important de contacts avec les services non autochtones, en particulier les banques et le système de santé.** Ils sont en général positifs à l'endroit de ces expériences, sauf pour ce qui est des organismes d'aide à l'enfance, où les expériences négatives l'emportent sur les expériences positives.
- **Peu importe le nombre d'interactions avec les services non autochtones, la forte majorité des Autochtones vivant en milieu urbain croient qu'il est très important d'avoir aussi des services autochtones.** Ceci est considéré particulièrement important pour les programmes de désintoxication, les services d'aide à l'enfance et à la famille et les services de logement.

1. Comment les Autochtones croient-ils être perçus par les non-Autochtones?

Perceptions des impressions formées par les non-Autochtones au sujet des Autochtones

De façon largement répandue, les Autochtones croient que les non-Autochtones ont d'eux, en règle générale, une image négative.

Par une forte majorité, et ce, pour tous les groupes sociodémographiques, la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain croient que les non-Autochtones ont d'eux une image négative.

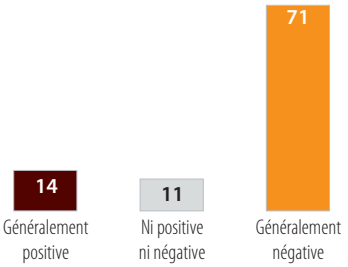
Sept sur dix (71 %) des participants à l'*ÉAMU* croient que l'impression qu'ont formée les non-Autochtones au sujet des Autochtones est en règle générale négative. Seul un petit groupe croit que cette impression est généralement positive (14 %), alors qu'un répondant additionnel sur dix (11 %) croit que l'impression qu'ont les non-Autochtones des Autochtones n'est ni positive ni négative.

La perception selon laquelle les non-Autochtones ont des Autochtones une image négative est plus forte chez les Métis (73 %) et les membres des Premières nations (68 %) que chez les Inuits (53 %), ces derniers étant généralement plus susceptibles que les autres de croire que ces impressions sont généralement positives ou ambivalentes (ni positives ni négatives). Dans toutes les villes, la majorité croit que l'image qu'ont les non-Autochtones est généralement négative, mais cette perception est la plus forte à Edmonton (80 %) et la plus faible à Halifax (52 %), où les résidents sont deux fois plus susceptibles que la moyenne de penser que l'image qu'ont les non-Autochtones des Autochtones est ni positive, ni négative.

Tel que susmentionné, les Autochtones vivant en milieu urbain de tous les groupes sociodémographiques partagent cette opinion que les non-Autochtones ont d'eux une image négative. Il est cependant important de noter que cette opinion est particulièrement forte chez les femmes (75 % comparativement à 66 % pour les hommes), qui sont les plus susceptibles de croire que les non-Autochtones ont une image généralement négative des Autochtones.

Perceptions des impressions formées par les non-Autochtones au sujet des Autochtones

Pensez-vous que l'impression que les non-Autochtones ont formée au sujet des Autochtones est généralement positive ou négative?



Stéréotypes courants sur les Autochtones selon les Autochtones vivant en milieu urbain [traduction] :

Qu'ils [les Autochtones] sont des alcooliques et des pauvres qui ne veulent pas s'améliorer. Des drogués. Des mauvais parents. Des prostituées. Qu'ils [les Autochtones] choisissent de vivre de cette façon. Pas éduqués. Que les Autochtones ont la vie facile. Qu'ils ont plein d'avantages. Pas de taxes. La scolarité gratuite. [Les non-Autochtones] ne connaissent rien de notre histoire ou du passé alors ils s'imaginent des choses. Ils se disent « pourquoi les Autochtones ne passent-ils pas à autre chose? »

Paresseux, alcooliques, drogués, ne payent pas pour leur éducation, ont tout gratuit et ne paient aucune taxe. Des « profiteurs », s'attirent des problèmes et n'ont pas nécessairement à subir la punition.

Hum! Je pense que beaucoup d'entre eux pensent qu'on est presque tous sur l'aide sociale. Il y a en général un sentiment d'inaptitude : « ils ne sont pas capables de le faire ». Le commentaire que j'entends souvent est que beaucoup de compagnies autochtones n'ont pas réussi à respecter leurs engagements. Un autre aspect est, croyez-le ou non, qu'on vit tous dans le bois. Il y a cette impression de noble sauvage, comme une vision romantique et exotique, et en général on nous voit aussi comme un problème. Par exemple, on bloque des ponts, on proteste et on essaie toujours d'obtenir quelque chose de gratuit.

Perceptions des stéréotypes sur les Autochtones entretenus par les non-Autochtones

Il existe un très fort sentiment parmi les Autochtones vivant en milieu urbain que les non-Autochtones entretiennent une vaste gamme de stéréotypes négatifs ou déformants à leur endroit, les plus courants étant qu'ils sont alcooliques ou toxicomanes.

Une majorité écrasante d'Inuits, de Métis et de membres des Premières nations croient que les non-Autochtones entretiennent une vaste gamme de stéréotypes sur les Autochtones et que les stéréotypes les plus courants sont liés à des problèmes de consommation excessive de drogues ou d'alcool.

Seulement un pour cent des Autochtones vivant en milieu urbain croit que les non-Autochtones n'entretiennent aucun stéréotype à l'encontre des Autochtones. Les commentaires des participants reproduits dans l'encadré latéral ci-contre illustrent certains des stéréotypes qu'ils attribuent aux non-Autochtones.

Il est important de noter que, même si des stéréotypes similaires sont mentionnés par les participants à l'*ÉAMU* de toutes les villes et de tous les groupes sociodémographiques, d'importantes variations régionales démontrent que les perceptions des Autochtones vivant en milieu urbain relativement à l'image que les non-Autochtones ont d'eux sont complexes et en partie façonnées localement, selon l'endroit où ils habitent.

Plus précisément, lorsque interrogés (sans aide et sans choix de réponses) sur ce qu'ils croient être les stéréotypes les plus fréquents que les non-Autochtones entretiennent à l'égard des Autochtones, cinq principaux stéréotypes émergent :

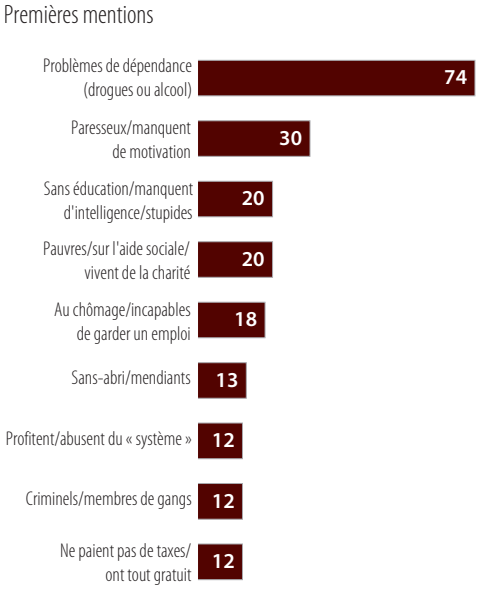
- **Abus d'alcool ou d'autres drogues.** Ceci est, de loin, le stéréotype le plus fréquemment mentionné par les participants à l'*ÉAMU*. Les trois quarts (74 %) croient que les non-Autochtones les associent à une consommation excessive de drogues ou d'alcool. Ce point de vue est particulièrement répandu chez les membres des Premières nations (74 %) et les Métis (74 %), suivis des Inuits (59 %). Cette perception est répandue chez les Autochtones de la plupart des villes, mais est plus courante chez les résidents de Toronto (86 %), où la majorité croit que les non-Autochtones associent les Autochtones à l'abus d'alcool ou d'autres drogues. De surcroît, les répondants de moins de 45 ans sont légèrement plus susceptibles que les personnes plus âgées de croire que les problèmes de dépendance est le stéréotype le plus courant que les non-Autochtones entretiennent à l'égard des Autochtones (77 % versus 67 %).
- **Paresseux et manquent de motivation.** Trois Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (30 %) croient que les non-Autochtones les considèrent paresseux et jugent qu'ils manquent de motivation, bien que cela est moins fréquemment mentionné que les problèmes liés à l'abus de drogue ou d'alcool. Cette opinion est davantage répandue chez les Métis (34 %), suivis par les membres des Premières nations (27 %) puis les Inuits (19 %). Des proportions variées d'Autochtones, selon la ville, croient que c'est un stéréotype répandu chez les non-Autochtones, mais cette opinion est la plus forte à Halifax (41 %), Edmonton (36 %) et Winnipeg (36 %), reflétant la population métisse de ces villes. Cette opinion est plus courante chez les personnes dont le revenu du ménage est de 80 000 $ ou plus (47 %).
- **Manque d'intelligence et d'éducation.** Deux répondants sur dix (20 %) croient qu'il s'agit du stéréotype que les non-Autochtones entretiennent le plus souvent à l'égard des Autochtones. Cette opinion est plus répandue chez les résidents de Calgary (29 %), Toronto (27 %) et Vancouver (26 %).

- **Dépendent de l'aide sociale et de la charité.** Deux Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (20 %) croient que les non-Autochtones pensent que les Autochtones dépendent de la charité et de l'aide sociale. Cette opinion est plus répandue chez les membres des Premières nations (20 %) et les Métis (20 %) comparativement aux Inuits (8 %). En outre, c'est la perception la plus fréquente chez les résidents de villes de l'Ouest canadien telles que Regina (27 %) et Winnipeg (25 %).
- **Sans emploi.** Une proportion similaire d'Autochtones vivant en milieu urbain (18 %) croit que le stéréotype le plus courant sur les Autochtones est qu'ils sont régulièrement au chômage et incapables de conserver un emploi et que, par conséquent, ils ne contribuent pas à la société. Cette opinion est particulièrement forte parmi les résidents de Regina (33 %), surtout chez les Métis, et, bien que dans un moindre degré, à Edmonton (24 %).

De moindres proportions de participants à l'*ÉAMU* (13 % ou moins) croient que les non-Autochtones entretiennent plusieurs autres stéréotypes à l'égard des Autochtones, dont celui que les Autochtones sont majoritairement sans-abri ou mendiants, qu'ils profitent « du système », qu'ils s'adonnent à des activités criminelles, qu'ils ne paient pas de taxes ou d'impôt, qu'ils obtiennent tout gratuitement et qu'ils négligent leurs enfants.

Stéréotypes les plus fréquents au sujet des Autochtones

S'il y a lieu, quels sont selon vous les stéréotypes les plus fréquents que les non-Autochtones entretiennent au sujet des Autochtones?



Les Autochtones croient-ils que les impressions des non-Autochtones se modifient?

On tend à croire que les impressions formées par les non-Autochtones au sujet des Autochtones s'améliorent.

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont divisés quant à savoir si l'impression que les non-Autochtones ont formée au sujet des Autochtones s'est améliorée ou est demeurée la même au cours des dernières années, alors qu'une petite minorité croit qu'elle s'est détériorée.

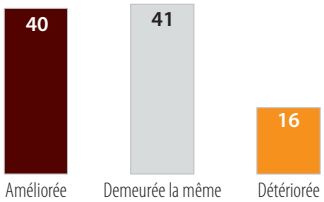
Lorsque interrogés quant à la mesure dans laquelle l'impression des non-Autochtones au sujet des Autochtones s'est modifiée au cours des dernières années, quatre participants à l'ÉAMU sur dix (40 %) croient que cette impression s'est améliorée, alors que quatre sur dix (41 %) croient que cette impression est demeurée la même. Seulement 16 pour cent croient que l'impression que les non-Autochtones ont formée au sujet des Autochtones s'est détériorée au cours des dernières années.

La perception selon laquelle l'impression que les non-Autochtones ont formée au sujet des Autochtones s'améliore est liée au lieu de résidence et à l'âge des Autochtones vivant en milieu urbain. Bien que d'égales proportions de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits croient que cette impression s'est améliorée, ceux de Vancouver (53 %) et de Toronto (48 %) sont les plus susceptibles de croire qu'elle s'est améliorée au cours des dernières années, alors que ceux de Calgary (29 %) sont les moins susceptibles de penser de la sorte. Les personnes de 25 ans ou plus sont aussi davantage susceptibles que les jeunes (18-24 ans) de croire que l'impression que les non-Autochtones ont formée au sujet des Autochtones s'est améliorée (43 % versus 31 %). Les jeunes sont plus susceptibles de croire que cette impression est demeurée la même.

Un plus grand optimisme quant à l'impression que les non-Autochtones ont formée au sujet des Autochtones s'associe en outre à la solidité du lien avec le passé. Les personnes qui connaissent très bien leur arbre généalogique (50 %) sont les plus susceptibles de tous les Autochtones vivant en milieu urbain de croire que cette impression s'est améliorée au cours des dernières années.

Modification des impressions

Au cours des dernières années, pensez-vous que l'impression que les non-Autochtones ont formée au sujet des Autochtones s'est améliorée, détériorée ou qu'elle est demeurée la même?



es perceptions des Autochtones vivant en milieu urbain quant à ce qui différencie les non-Autochtones [traduction] :

La façon dont ils pensent … Par exemple, ils ne respectent pas leurs aînés. Les Autochtones ont beaucoup de respect pour les Anciens. Nous avons des liens étroits et une grande base culturelle. Nous avons des liens familiaux forts. Ils ne comprennent pas nos valeurs et nos enseignements.

Leur culture et leurs croyances spirituelles sont très différentes.

La culture et l'histoire autochtones sont différentes de celles des autres parce que nous venons d'ici et nous avons un lien étroit avec la terre. Nous avons une relation spirituelle avec la terre que les non-Autochtones ne peuvent pas entièrement comprendre et dont ils ne peuvent pas faire l'entière expérience parce que c'est quelque chose d'inné.

Ils ne voient pas les choses dans une perspective holistique. Que tout est inter lié. Leur culture encourage l'indépendance et le chacun-pour-soi. Ils se pensent dominants plutôt que tout le monde égal.

Des différences culturelles, la façon dont ils sont élevés. Les Métis ont des liens familiaux très forts et savent ce qui se passe dans la famille, les non-Autochtones ne le savent pas.

Finalement, les perceptions quant aux impressions actuelles des non-Autochtones au sujet des Autochtones influencent les perceptions des Autochtones vivant en milieu urbain quand il s'agit de dire si ces impressions se sont ou non modifiées. La plupart des participants à l'*ÉAMU* qui disent que l'impression actuelle des non-Autochtones est généralement négative jugent que cette impression est demeurée la même (43 %) ou qu'elle s'est détériorée (20 %). Cependant, une minorité relativement importante (35 %) de ce groupe croit, de façon prometteuse, que cette impression s'est améliorée. L'optimisme est plus élevé chez ceux qui croient que l'impression actuelle est généralement positive (60 % croient que l'impression que les non-Autochtones ont des Autochtones s'est améliorée).

2. Perceptions à l'égard des non-Autochtones

Comment sont-ils différents?

La plupart des Autochtones vivant en milieu urbain croient que les non-Autochtones sont très différents des Autochtones, surtout en ce qui concerne les valeurs, la culture et les possibilités socio-économiques.

Outre les questions visant à explorer la façon dont les Autochtones croient qu'ils sont perçus par les non-Autochtones, l'*ÉAMU* s'est aussi penchée sur les différences que les Autochtones perçoivent chez les non-Autochtones.

Nous avons demandé aux participants à l'ÉAMU (sans aide et sans choix de réponses) de quelles façons les non-Autochtones sont différents des Autochtones. La majorité (77 %) des Autochtones vivant en milieu urbain ont mentionné au moins une différence. Il est aussi important de noter que les participants à l'*ÉAMU* ont en règle générale mentionné plusieurs différences et qu'il s'agit de différences fondamentales, et non seulement de degré. Certaines de ces perceptions sont illustrées par les commentaires des répondants reproduits dans l'encadré latéral ci-contre et à la page suivante.

Voici les principaux éléments mentionnés par les Autochtones pour différencier les Autochtones des non-Autochtones.

- **L'échelle de valeurs.** Trois Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (29 %) croient que ces différences découlent de croyances et de valeurs différentes. Les répondants de ce groupe expriment le sentiment que les non-Autochtones sont davantage centrés sur eux-mêmes et préoccupés par les gains matériels. Ils croient en outre que les Autochtones partagent un sentiment très marqué d'appartenance communautaire, des valeurs axées sur la famille (en particulier un engagement envers les petits-enfants) et un respect envers les Anciens moins évident chez les non-Autochtones. L'opinion que les non-Autochtones ont une échelle de valeurs différente de celle des Autochtones est partagée par les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits.
- **L'héritage culturel.** Deux Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (22 %) croient que les Autochtones possèdent un ensemble très différent de traditions et de pratiques culturelles qui les distinguent de l'ensemble de la population non autochtone. Les membres de ce groupe soulignent l'expérience historique distincte et les langues autochtones comme des éléments de l'héritage culturel autochtone qui distinguent les Autochtones des non-Autochtones. Les Inuits (29 %) et les membres des Premières nations (26 %) sont les plus susceptibles de considérer les non-Autochtones différents des Autochtones pour cette raison, suivis des Métis (19 %). En outre, les résidents d'Halifax (46 %) sont beaucoup plus susceptibles que ceux des autres villes de croire que l'héritage culturel unique est source de différenciation.

- **Des possibilités socio-économiques plus étendues.** Un plus petit nombre de participants à l'*ÉAMU* (12 %) croient en outre que les non-Autochtones sont différents des Autochtones parce qu'ils profitent de plus grandes possibilités socio-économiques, notamment un meilleur accès à l'éducation. Il est important de noter que le sentiment général dans ce groupe est que les non-Autochtones sont plus à l'aise pour naviguer dans des institutions telles que le système d'éducation, entraînant par conséquent une meilleure réussite socio-économique chez les non-Autochtones.
- **La mentalité.** Un autre élément mentionné par les Autochtones vivant en milieu urbain qui fait que les non-Autochtones sont différents est leurs attitudes ou mentalité (12 %). En connexion avec leur échelle de valeurs, les non-Autochtones sont vus comme plus arrogants, critiques et prompts à émettre des jugements que les Autochtones, et en règle générale d'esprit fermé à l'égard des Autochtones.
- Leur i**gnorance historique.** Un dernier élément assez souvent mentionné par les Autochtones vivant en milieu urbain pour expliquer ce qui différencie les non-Autochtones est leur ignorance totale de l'histoire et de l'expérience autochtones (9 %). Des thèmes souvent nommés par ces participants à l'*ÉAMU* sont que les non-Autochtones connaissent très mal les enjeux autochtones (p. ex., traités, pensionnats indiens, placement en famille d'accueil, etc.) et sont ignorants des traditions et des pratiques culturelles des Autochtones du Canada. Selon ce groupe, cette ignorance crée chez les non-Autochtones deux attitudes à l'égard des Autochtones : soit « C'est du passé, passez à autre chose », soit une tendance à comparer l'expérience autochtone à celle d'autres groupes d'immigrants. On croit aussi, dans ce groupe, qu'il existe un certain manque de volonté de la part des non-Autochtones à en apprendre davantage sur les Autochtones.

Dans de moindres proportions (8 % ou moins), les participants à l'*ÉAMU* mentionnent d'autres différences entre les non-Autochtones et les Autochtones, entre autres en ce qui a trait à la spiritualité, à l'humour, aux habitudes de vie et à l'apparence physique, ainsi que le fait que les non-Autochtones entretiennent des stéréotypes à l'égard des Autochtones.

Finalement, moins de deux Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (17 %) affirment qu'il n'existe aucune différence entre les Autochtones et les non-Autochtones (6 % additionnels ne savent pas). Les Autochtones qui vivent à Winnipeg (31 %) et à Thunder Bay (24 %), tout comme les personnes faiblement scolarisées, sont notamment plus susceptibles que ceux des autres villes de penser que les non-Autochtones ne sont pas différents des Autochtones.

Les perceptions des Autochtones vivant en milieu urbain quant à ce qui différencie les non-Autochtones [traduction] :

La plupart des non-Autochtones ont encore leur langue, ils n'ont pas été la cible d'un génocide dans le passé. Je ne peux pas penser à beaucoup d'autres peuples dont l'existence a été entièrement effacée – la langue – nous avons perdu tellement plus que ça… Comment comparer des Autochtones qui ont habité ici depuis toujours à des gens qui sont venus de tellement de cultures différentes?

Je dirais les priorités. La volonté à s'impliquer dans la communauté. Les communautés autochtones sont davantage prêtes à contribuer à la collectivité urbaine dans son ensemble. … [nous avons] une définition plus large de la communauté. Nous n'abordons pas les problèmes sociaux de la même façon. Par exemple, les non-Autochtones parlent moins librement des problèmes de dépendance, ce n'est pas autant une priorité pour les non-Autochtones. Mes amis non autochtones sont davantage centrés sur eux-mêmes que sur la contribution qu'ils peuvent faire à leur communauté.

Je crois qu'il y a chez les non-Autochtones un manque total de sensibilisation à la culture autochtone. Parfois ils agissent comme si ça n'existait pas.

3. Expériences de discrimination

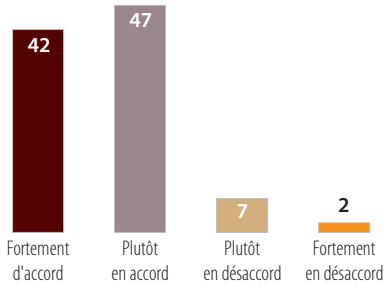
Comportement négatif et traitement injuste

Presque la totalité des Autochtones vivant en milieu urbain croient que les autres se comportent de façon injuste ou négative envers les Autochtones. La majorité dit avoir été taquinée ou insultée en raison de ses origines autochtones.

Au-delà de la façon dont ils croient être perçus par les non-Autochtones, l'*ÉAMU* a exploré si les participants ont déjà eu ou non des expériences de comportement négatif ou de traitement injuste en raison de leur identité. De nombreux Autochtones vivant en milieu urbain affirment que oui. Néanmoins, malgré ces expériences, ils tendent à se sentir acceptés par les non-Autochtones et croient que leurs expériences auprès des non-Autochtones ont contribué de façon positive à leur vie.

Comportement négatif

« Je pense que les autres se comportent de façon injuste ou négative envers les Autochtones. »



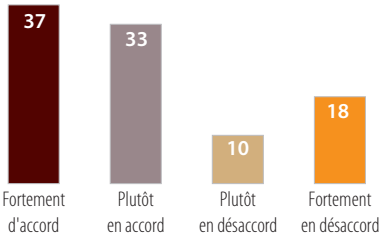
COMPORTEMENTS NÉGATIFS. La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain sont d'accord avec l'énoncé suivant : « Je pense que les autres se comportent de façon injuste ou négative envers les Autochtones ». Neuf répondants sur dix sont fortement (42 %) ou plutôt (47 %) d'accord avec cet énoncé, alors que seulement un sur dix (9 %) est en désaccord.

Dans l'ensemble, la plupart des Autochtones vivant en milieu urbain, et ce, dans tous les groupes sociodémographiques, croient que les autres ont des comportements négatifs à l'égard des Autochtones. Cependant, cette perception est davantage prononcée à Saskatoon (51 % sont fortement d'accord) et chez ceux âgés de 45 ans ou plus (48 % sont fortement d'accord). Les femmes sont aussi plus susceptibles que les hommes d'être fortement d'accord que les autres se comportent de façon injuste ou négative envers les Autochtones (47 % versus 37 %), tout comme les Anciens (57 %). En outre, cette opinion est plus répandue chez ceux qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone.

TRAITEMENT INJUSTE. Une vaste majorité des Autochtones vivant en milieu urbain affirment aussi avoir déjà été l'objet d'un traitement injuste en raison de leur identité. Lorsque interrogés sur l'énoncé « J'ai été taquiné ou insulté en raison de mes origines autochtones », sept répondants sur dix déclarent être fortement (37 %) ou plutôt (33 %) d'accord avec cet énoncé. Un sur dix (10 %) s'est dit plutôt en désaccord, alors qu'un petit nombre s'est dit fortement en désaccord (18 %).

Traitement injuste

« J'ai été taquiné ou insulté en raison de mes origines autochtones. »



Bien que des proportions similaires de répondants sont d'accord qu'ils ont été l'objet d'un traitement injuste en raison de leurs origines autochtones, cette opinion est plus répandue chez les membres des Premières nations (41 % fortement d'accord comparativement à 33 % pour les Métis et les Inuits). Elle est aussi plus répandue chez les Autochtones de Toronto (51 %), qui sont plus susceptibles que ceux des autres villes d'être fortement d'accord.

Qui sont les Autochtones vivant en milieu urbain les moins susceptibles de dire qu'ils ont été taquinés ou insultés en raison de leurs origines autochtones? Les perceptions à ce sujet dépendent de l'âge, de la situation en matière d'emploi et, dans un cas, de la ville de résidence. Les répondants âgés de 18 à 24 ans, bien qu'en majorité d'accord avec l'énoncé, sont moins susceptibles que les personnes plus âgées de dire qu'ils ont été taquinés ou insultés (58 % comparativement à 71 % pour les 25-44 ans et 75 % pour les 45 ans ou plus), tout comme ceux qui travaillent à temps plein (67 %) ou à temps partiel (63 %). De plus, bien que seulement un petit nombre d'Autochtones dans toutes les villes disent ne pas avoir subi de traitements injustes, la proportion atteint un tiers (fortement d'accord) pour les Autochtones d'Halifax.

Sentiment d'acceptation

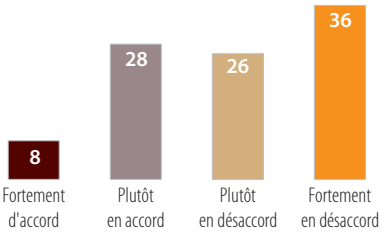
Malgré des perceptions répandues de comportement négatif et de traitement injuste, les Autochtones vivant en milieu urbain tendent à se sentir acceptés par les non-Autochtones.

Malgré le fait que la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain croit que les Autochtones font l'objet de traitements injustes et qu'ils sont taquinés ou insultés en raison de leur identité autochtone, seul un relativement petit groupe estime que les non-Autochtones ne les acceptent pas.

Seulement un tiers des participants à l'*ÉAMU* sont fortement (8 %) ou plutôt (28 %) d'accord avec l'énoncé « Je ne me sens pas accepté par les non-Autochtones ». Les Autochtones vivant en milieu urbain sont davantage susceptibles d'être plutôt (26 %) ou fortement (36 %) en désaccord avec cet énoncé.

Sentiment d'acceptation par les non-Autochtones

« Je ne me sens pas accepté par les non-Autochtones. »



Les Autochtones vivant en milieu urbain de tous les groupes socio-économiques affichent en règle générale un même sentiment d'acceptation par les non-Autochtones. Néanmoins, les Métis ont un sentiment d'acceptation quelque peu plus fort que les autres (42 % fortement en désaccord comparativement à 30 % pour les membres des Premières nations et 25 % pour les Inuits). Les résidents de Vancouver (69 %) et de Winnipeg (68 %), en particulier les Métis de ces deux villes, sont aussi plus susceptibles que les autres d'être en désaccord avec l'énoncé « Je ne me sens pas accepté par les non-Autochtones ». En comparaison, les Autochtones de Saskatoon (44 %) et Regina (49 %) sont les moins susceptibles d'être en désaccord avec cet énoncé. En d'autres mots, les Autochtones de ces deux villes de la Saskatchewan sont les moins susceptibles de se sentir acceptés de leurs voisins non autochtones.

Impact des expériences auprès des non-Autochtones

Sept Autochtones vivant en milieu urbain sur dix croient que leurs expériences auprès des non-Autochtones ont façonné leur vie de façon positive, les rendant plus forts et plus motivés à réussir, plus ouverts et tolérants, et qu'elles ont renforcé leur identité autochtone.

La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain indiquent que leurs expériences auprès des non-Autochtones ont contribué de façon positive à leur vie.

Lorsque interrogés sur les façons dont leurs expériences auprès des non-Autochtones ont façonné leur vie et la personne qu'ils sont aujourd'hui (question sans aide et sans choix de réponses), les Autochtones vivant en milieu urbain sont surtout susceptibles de répondre de façon positive : sept Inuits, Métis et membres de Premières nations sur dix (70 %) donnent des exemples positifs de la façon dont leurs expériences auprès des non-Autochtones ont contribué à façonner la personne qu'ils sont aujourd'hui. Ces réponses peuvent être classées dans les quatre grandes catégories suivantes.

- **Plus grande motivation.** Selon les Autochtones vivant en milieu urbain, une plus grande motivation et un désir accru de réussir représentent la plus importante façon (36 %) dont leurs expériences auprès des non-Autochtones ont façonné leur vie. Ils expriment cette plus grande motivation de multiples façons, entre autres en précisant que leurs expériences auprès des non-Autochtones les ont amenés à travailler plus fort, les ont rendus plus ambitieux, leur ont apporté l'encouragement et le soutien dont ils avaient besoin, leur ont donné un plus grand sens des responsabilités ou les ont incités à vouloir démentir les stéréotypes entretenus au sujet des Autochtones.

- **Mentorat et orientation.** Un groupe plus petit d'Autochtones vivant en milieu urbain (18 %) croient qu'un enseignant, un professeur ou une autre personne non autochtone les a aidés à « rester dans le droit chemin » ou à poursuivre une carrière et les a guidés à un moment critique de leur vie.
- **Plus de tolérance et d'ouverture. Les** Autochtones vivant en milieu urbain (17 %) croient aussi que leurs expériences auprès des non-Autochtones les ont rendus plus tolérants et plus ouverts aux autres. Plus précisément, ils croient que ces expériences les ont aidés à éliminer certains préjugés ou jugements non fondés, les ont ouverts aux autres cultures et leur ont enseigné à s'adapter dans une société non autochtone.
- **Sentiment accru de l'identité autochtone.** Finalement, pour les Autochtones vivant en milieu urbain (12 %), une quatrième façon importante dont leurs expériences auprès des non-Autochtones ont façonné positivement leur vie est qu'elles leur ont apporté un plus grand sentiment d'appartenance autochtone. Les non-Autochtones leur ont soit ouvert une nouvelle perspective sur leur culture autochtone, renforcé leur fierté d'être Autochtone ou leur ont fait apprécier les Autochtones et désirer en apprendre davantage sur eux.
- **Impact négatif.** Les Autochtones vivant en milieu urbain sont beaucoup moins susceptibles de croire que leurs expériences auprès des non-Autochtones ont façonné leur vie de façon négative. Dans ce petit groupe (18 %), des personnes mentionnent des expériences négatives telles que du racisme ou de la discrimination, de la honte, une perte de confiance en soi et de l'estime de soi ou le fait de cacher son identité autochtone.

Finalement, un Autochtone vivant en milieu urbain sur dix (11 %) dit que ses expériences auprès des non-Autochtones n'ont eu aucun impact, alors que sept pour cent sont incertains quant à la façon dont leurs expériences auprès des non-Autochtones ont façonné leur vie et la personne qu'ils sont aujourd'hui.

4. Expériences avec les services et les organisations non autochtones

Contacts avec les services et organisations non autochtones

Les Autochtones vivant en milieu urbain signalent de nombreux contacts avec les services non autochtones, principalement avec les banques et le système de santé, mais aussi dans d'autres secteurs.

Comme dernier élément visant à bien comprendre les perceptions et les expériences des Autochtones vivant en milieu urbain relatives aux non-Autochtones, l'*ÉAMU* a interrogé les participants sur leurs expériences auprès de services ou d'organisations non autochtones. Plus précisément, l'enquête s'est penchée sur le nombre de contacts qu'ils ont avec ces services et organisations, ainsi que sur la nature de ces expériences.

Dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain ont-ils des contacts avec des services ou des organisations non autochtones? Sur les sept types de services non autochtones inclus dans l'enquête, **les banques ou caisses d'épargne ou de crédit** et **le système de santé** sont de loin les plus susceptibles d'avoir été utilisés récemment par les Autochtones vivant en milieu urbain. Neuf répondants sur dix (89 %) disent avoir utilisé les banques ou caisses d'épargne et de crédit au cours des douze derniers mois, alors que plus de huit sur dix (84 %) disent avoir utilisé le système de soins de santé.

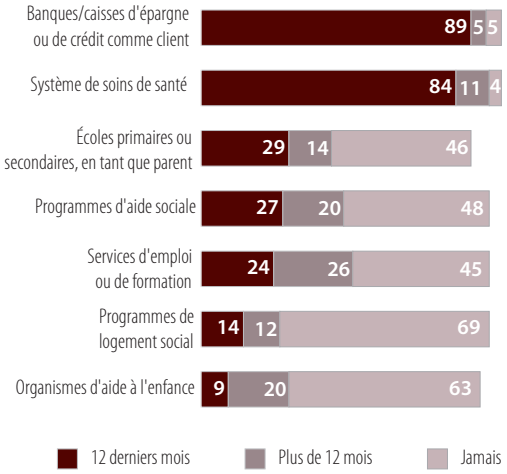
Il existe un grand écart entre ces deux types de services non autochtones et les autres services mentionnés quant à la fréquence des contacts. La prochaine catégorie d'organisations non autochtones la plus souvent utilisée comprend l**es écoles primaires et secondaires**, alors que trois Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (29 %) disent avoir eu des contacts avec les écoles en tant que parents au cours de la dernière année. Un quart des répondants disent aussi avoir eu des contacts avec **les programmes non autochtones d'aide sociale** (27 %) ou avec **les services d'emploi et de formation non autochtones** (24 %). Dans chacun de ces trois cas, près de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain disent qu'ils n'ont jamais utilisé ces services (les autres affirmant qu'ils les ont déjà utilisés, mais il y a plus d'un an).

Les types de services non autochtones avec lesquels les Autochtones vivant en milieu urbain sont les moins susceptibles d'avoir eu des contacts sont **les programmes de logement social** et **les organismes d'aide à l'enfance**. Quatorze pour cent disent avoir utilisé les programmes de logement social au cours de la dernière année et une proportion similaire (12 %) affirme l'avoir fait il y a plus d'un an. Neuf pour cent mentionnent avoir eu des contacts avec les organismes d'aide à l'enfance au cours des douze derniers mois et un 20 pour cent additionnel avoir eu des contacts moins récents. La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain disent n'avoir jamais eu de contact avec ces deux types d'organisations.

Il existe des écarts constants et importants relativement aux contacts avec les services et organisations non autochtones, en particulier en fonction du statut socio-économique et du sexe. Les Autochtones vivant en milieu urbain les moins scolarisés et dont les revenus sont les plus faibles sont de façon constante moins susceptibles d'avoir utilisé récemment les banques, le système de soins de santé ou les écoles primaires et secondaires (en tant que parent) et plus susceptibles d'avoir vécu une

Contacts avec des services et des organisations non autochtones

Est-ce que vous avez utilisé ou été en contact avec les services non autochtones suivants de votre ville au cours des 12 derniers mois, il y a plus de 12 mois ou jamais?



Note : Le total n'équivaut pas à 100 % en raison de ceux qui n'ont pu répondre ou ont préféré ne pas répondre à cette question.

expérience récente avec les programmes d'aide sociale, les services d'emploi et de formation, les programmes de logement social et les organismes d'aide à l'enfance. Les femmes sont plus susceptibles que les hommes d'avoir été en contact avec ces mêmes services non autochtones, à l'exception des banques et des services d'emploi (pour lesquels le nombre de contacts est similaire).

Il existe aussi des différences quant aux expériences avec les services non autochtones en fonction de l'identité autochtone. Les membres des Premières nations et les Inuits sont plus susceptibles que les Métis d'avoir utilisé les programmes d'aide sociale et les programmes de logement social au cours des 12 derniers mois. Les membres des Premières nations sont aussi plus susceptibles que les autres d'avoir eu une expérience récente avec les organismes d'aide à l'enfance et d'avoir utilisé des services d'emploi ou de formation.

Il n'y a pas d'écart caractéristique quant aux contacts avec les services non autochtones selon la ville, ce qui pourrait être dû aux besoins spécifiques de chaque communauté urbaine ou à la disponibilité des services autochtones dans chaque ville. À titre d'exemple, les Autochtones vivant en milieu urbain de Montréal sont moins susceptibles que les autres de signaler des contacts récents avec le système de soins de santé, les écoles primaires et secondaires ou les services d'emploi ou de formation (tout comme les résidents de Vancouver pour ce dernier élément). En outre, les Autochtones qui vivent à Toronto sont plus susceptibles d'utiliser les programmes d'aide sociale et de logement social (tout comme les résidents de Regina et d'Halifax pour ce deuxième élément).

Ces expériences auprès des services non autochtones ont-elles été positives ou négatives?

Ceux qui ont été en contact avec des services non autochtones sont en règle générale positifs au sujet de cette expérience, à l'exception des organismes d'aide à l'enfance, pour lesquels les expériences négatives l'emportent sur les expériences positives.

Les expériences positives avec les services non autochtones semblent l'emporter sur les expériences négatives, à l'exception des expériences auprès des organismes d'aide à l'enfance. Cependant, les perceptions varient selon le type de services et les expériences négatives sont plus courantes pour les services les plus souvent utilisés par les Autochtones vivant en milieu urbain les moins scolarisés ou ayant les revenus les plus faibles.

Nous avons demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain qui ont déjà utilisé ou été en contact avec des services non autochtones si cette expérience fut généralement positive ou généralement négative. Les services avec lesquels ils sont le plus susceptibles de signaler des expériences positives sont **les banques ou caisses d'épargne et de crédit** (90 %), **les services d'emploi et de formation** (84 %), l**e système de soins de santé** (82 %) et **les écoles primaires ou secondaires (en tant que parent)** (80 %). Dans chacun de ces cas, seule une minorité (allant de 8 % à 15 %) dit avoir eu une expérience négative.

Cette tendance se modifie pour les services les plus souvent utilisés par les Autochtones moins scolarisés ou de plus faible revenu vivant en milieu urbain. Alors que plus de six sur dix (64 %) de ceux qui ont utilisé **les programmes de logement social** disent que leur expérience a été généralement positive, près de trois sur dix (27 %) la disent négative. Dans le même ordre d'idée, six répondants sur dix (58 %) signalent une expérience positive avec **les programmes d'aide sociale**, alors que trois sur dix (32 %) disent que leur expérience a été négative.

Parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont déjà été en contact avec **les organismes d'aide à l'enfance**, les perceptions négatives de cette expérience (45 %) l'emportent sur les perceptions positives (39 %).

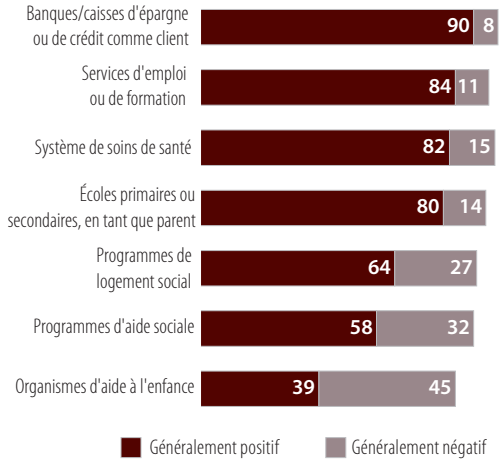
Dans la plupart des cas, les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont utilisé les services non autochtones plus récemment (dans les 12 derniers mois) sont plus susceptibles d'avoir une opinion positive de leur expérience que ceux qui ont eu ce contact il y a plus d'un an. Les deux exceptions s'appliquent au système de soins de santé et aux services d'emploi, qui bénéficient de perceptions positives peu importe quand a eu lieu le contact. Ceci pourrait refléter les efforts mis en úuvre par plusieurs villes au cours des dernières années pour améliorer leurs relations avec leurs populations autochtones ou cela pourrait tout simplement indiquer que les expériences négatives demeurent en mémoire plus longtemps que les expériences positives.

Les perceptions à l'égard de ces services sont remarquablement uniformes pour ceux qui les ont utilisés, à quelques exceptions près. Le principal écart se situe entre les villes. À titre d'exemple, les perceptions positives des expériences avec les programmes d'aide sociale passent de 81 pour cent à Thunder Bay à seulement 45 pour cent à Winnipeg. Les expériences positives du système de soins de santé sont plus courantes à Halifax (91 %) que partout ailleurs, alors que les expériences négatives avec les écoles primaires ou secondaires sont plus répandues dans les grandes villes du Canada telles que Toronto (26 %) et Vancouver (21 %). Finalement, bien que les expériences négatives des organismes d'aide à l'enfance l'emportent sur les expériences positives dans la presque totalité des villes (les résidents de Toronto et de Vancouver sont divisés sur cette question), l'opposé est vrai pour Thunder Bay (69 % positive versus 29 % négative) et Regina (53 % positive versus 27 % négative) ainsi que, dans un moindre degré, pour Montréal (51 % positive versus 36 % négative).

Les perceptions positives relatives aux programmes de logement social et aux services d'emploi et de formation varient selon le nombre d'années de résidence dans la ville, et sont plus courantes chez ceux qui habitent leur ville depuis moins de 10 ans (69 % et 89 %, respectivement). Les personnes plus jeunes (87 % des 18 à 44 ans) sont aussi plus susceptibles que celles de 45 ans ou plus (78 %) d'avoir des perceptions positives de leur contact avec les services d'emploi. Les Métis (83 %) sont plus susceptibles que les membres des Premières nations (76 %) de signaler une expérience positive avec les écoles primaires ou secondaires en tant que parent. Les perceptions positives des banques sont les plus courantes chez ceux dont le revenu est le plus élevé (96 %), approchant pourtant les 90 pour cent chez ceux dont le revenu est plus faible.

Expérience des services non autochtones*

Votre expérience a-t-elle été généralement positive ou généralement négative?



* Sous-échantillon : Ceux qui utilisent ces services.

Note : Le total n'équivaut pas à 100 % en raison de ceux qui n'ont pu répondre ou ont préféré ne pas répondre à cette question.

Exemples d'expériences négatives auprès de services non autochtones [traduction] :

Un docteur a immédiatement fait une distinction entre moi et les autres Autochtones en me disant « Vous devez être parmi les peu qui ont réussi », seulement parce que j'ai l'air d'avoir une certaine éducation et que je m'exprime bien. J'ai essayé de sensibiliser le médecin, lui expliquer que c'est un préjugé. Je trouve que c'est injuste envers les autres, c'est une généralisation.

Je trouve qu'ils ne comprennent juste pas ma situation, comme mes besoins financiers. Je suis aux études alors je n'ai pas tout le temps de l'argent, je ne peux pas payer les frais bancaires et quand j'essaie de leur parler, ça cause encore plus de problèmes.

Ils ne m'ont pas été d'une grande aide, ils me regardaient de haut et n'écoutaient pas ce que je disais. Je n'aime pas dire ça, mais ma vie et toutes les choses qui [me] sont arrivées n'ont jamais été prises en considération. Alors, j'ai arrêté de parler. J'aurais aimé que les employés soient autochtones ou qu'ils comprennent ce que je vivais.

Juste la façon dont ils me traitaient. Ils me parlaient comme si j'avais six ans ou comme si je ne pouvais pas comprendre. Ils vous coupent la parole quand vous essayez de parler, ils ne prennent pas le temps d'écouter, ils se dépêchent et ça me fait oublier ce que je veux dire.

Nous (ma sœur et moi), on a été placés dans une famille d'accueil quand on était jeunes. C'est dur et triste d'être avec des gens que vous ne connaissez pas. De ne pas savoir et de ne pas comprendre ce qui se passe.

Expériences négatives des services non autochtones

Nous avons demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain qui ont eu des expériences négatives avec les services non autochtones de décrire ces expériences (sans aide, dans leurs propres mots). Certaines de ces expériences sont présentées dans l'encadré latéral ci-contre.

La principale préoccupation est d'être mal accueilli. Tous juste plus de quatre répondants sur dix (43 %) disent que leur expérience a été négative en raison de racisme ou de discrimination; ils ont été traités de façon injuste ou sans respect; l'employé rencontré était prompt à faire des jugements, impoli ou méchant; l'employé manquait d'empathie, ne comprenait pas leurs besoins ou leur culture ou ne les croyait tout simplement pas.

Trois sur dix (29 %) ont rencontré des problèmes au niveau du processus, tels que de longues listes d'attente ou des délais, de la paperasserie compliquée, des documents manquants ou des frais élevés. Deux sur dix (20 %) questionnent l'efficacité du service, mentionnant le manque de soutien et d'aide, affirmant que l'objectif n'a pas été atteint. Neuf pour cent expriment des préoccupations quant au manque de ressources du service, p. ex. le manque d'employés qualifiés ou de financement, entraînant un mauvais service ou un service mal organisé.

D'autres expériences négatives sont associées à une demande rejetée (5 %), à une mauvaise information ou un mauvais diagnostic (4 %), au fait d'avoir été retiré de leur foyer dans leur enfance (4 %) ou à ce que l'un de leurs enfants leur ait été retiré (2 %).

Les membres des Premières nations (50 %) et les Inuits (48 %) sont plus susceptibles de dire que leur expérience négative avec un service non autochtone s'explique par le fait qu'ils y ont été mal accueillis (en particulier, qu'ils ont fait face à du racisme ou de la discrimination) que les Métis (36 %). Ce type de traitement est aussi une préoccupation plus courante chez les résidents de Toronto (59 %), d'Edmonton (55 %) et de Regina (54 %) que chez ceux des autres villes.

Il est intéressant de noter que les Autochtones vivant en milieu urbain titulaires d'un diplôme universitaire (50 %) sont légèrement plus susceptibles que les personnes peu scolarisées (40 % des titulaires d'un diplôme d'études secondaires ou moins) de dire que leur expérience des services non autochtones a été négative parce qu'ils y ont été mal accueillis. À l'opposé, les personnes peu scolarisées (27 %) sont plus susceptibles que celles ayant reçu une formation postsecondaire (14 %) de dire que leur expérience a été négative parce que le service ne les a pas aidés ou n'a rien donné.

Les préoccupations exprimées par les Autochtones vivant en milieu urbain varient quelque peu selon le type de service. Être mal accueilli est la préoccupation la plus courante pour la plupart des services non autochtones discutés, mais plus particulièrement pour les écoles primaires ou secondaires (83 %). Les exceptions sont les programmes non autochtones de logement social, pour lesquels la première raison donnée pour expliquer une expérience négative est les longues listes d'attente ou les délais (48 %) et le système de soins de santé, où les listes d'attente et les délais (39 %) sont une préoccupation aussi répandue qu'un mauvais accueil. Ceux qui ont vécu des expériences négatives avec les programmes d'aide sociale et les services d'emploi sont plus susceptibles que les autres de dire que c'est parce que le service ne les a pas aidés ou qu'il a été inefficace (34 % et 40 % respectivement).

Importance des services autochtones

***Qu'ils utilisent ou non les services non autochtones, ou que leurs expériences avec ces services aient été positives ou négatives, une grande majorité des Autochtones vivant en milieu urbain croit très important d'avoir aussi accès à des services* autochtones.**

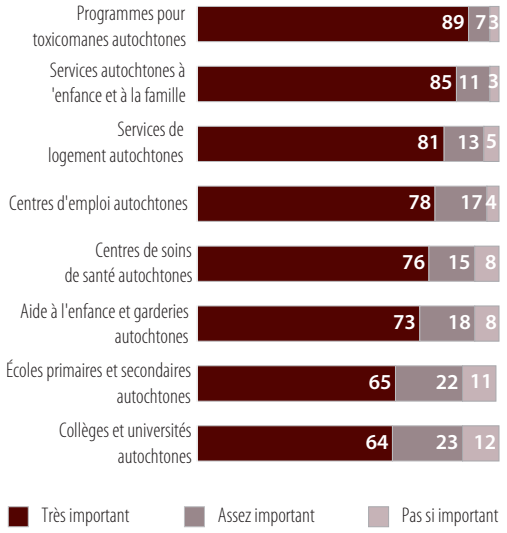
Il y a consensus chez les Autochtones vivant en milieu urbain quant à l'importance d'avoir des services *autochtones* en plus des services non autochtones. Ceci est considéré particulièrement important dans le cas des programmes pour toxicomanes (89 % très important), des services à l'enfance et à la famille (85 %) et des services de logement (81 %). Plus de sept répondants sur dix disent que les centres d'emploi autochtones (78 %), les centres de soins de santé autochtones (76 %) et les services d'aide à l'enfance et les garderies autochtones (73 %) sont très importants. Un nombre légèrement moindre, mais représentant quand même une majorité d'Autochtones vivant en milieu urbain, estime très important d'avoir accès à des écoles primaires et secondaires autochtones (65 %) et à des collèges et universités autochtones (64 %). Pour tous ces types de services, la plupart des autres participants disent qu'avoir des services autochtones est assez important, très peu disant que ce n'est pas si important (taux variant entre 3 % et 12 %).

On pourrait s'attendre à ce que l'importance accordée aux services autochtones soit plus élevée parmi les utilisateurs des services non autochtones correspondants ou, du moins, parmi ceux qui ont eu des expériences négatives des services non autochtones, mais ce n'est pas toujours le cas. Une plus grande importance est accordée aux services de logement autochtones par les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont récemment utilisé un service de logement non autochtone (93 %), mais est aussi considéré comme très important par 79 pour cent de ceux qui n'ont jamais utilisé de services de logement non autochtones. Dans le même ordre d'idée, ceux qui ont eu une expérience négative des écoles primaires et secondaires non autochtones (76 %) sont plus susceptibles que ceux qui ont eu une expérience positive (66 %) de dire qu'il est très important d'avoir un service de logement autochtone. Autrement, l'importance accordée à ces services autochtones est similaire pour les usagers et les non-usagers des services non autochtones correspondants, peu importe qu'ils aient eu une expérience négative ou positive.

On observe de façon constante certaines différences quant à l'importance accordée aux services autochtones selon la ville, l'identité autochtone, l'âge, le niveau de scolarité et le revenu du ménage. Pour la majorité (mais non l'ensemble) des types de services, avoir un service autochtone équivalent est considéré plus important à Vancouver, à Toronto et à Halifax; par les membres des Premières nations et les Inuits que par les Métis; par les Autochtones vivant en milieu urbain plus âgés (45 ans ou plus); par ceux sans diplôme; par ceux dont le revenu du ménage est inférieur à 60 000 $. L'importance accordée aux services autochtones est aussi, en règle générale, plus élevée chez ceux qui disent appartenir à une communauté surtout ou exclusivement autochtone.

Importance des services autochtones

Dans quelle mesure pensez-vous qu'il est important que les services autochtones suivants existent en plus des services non autochtones?



VII. Identité et participation politiques

Aperçu

Le présent chapitre explore les niveaux de participation des Autochtones vivant en milieu urbain à la politique et aux organisations politiques autochtones *et* canadiennes, ainsi que les facteurs qui influencent une plus ou moins grande participation dans ces deux sphères.

Les points suivants résument les principales conclusions portant sur l'identité et la participation politiques des Autochtones vivant en milieu urbain.

- **On observe chez les Autochtones vivant en milieu urbain des niveaux très différents de participation aux systèmes politiques autochtone et général.** Plus de la moitié s'intéresse aussi bien à la politique autochtone que canadienne, bien qu'une minorité seulement appartienne à des organisations politiques autochtones[38] ou à des partis politiques canadiens ou assiste à des assemblées politiques. Quatre Autochtones vivant en milieu urbain sur dix disent voter régulièrement aux élections canadiennes, que ce soit aux niveaux fédéral, provincial ou municipal, et deux sur dix disent voter régulièrement aux élections organisées par des organisations politiques autochtones (élections parfois réservées à certains groupes, tels les membres d'une bande).
- **La participation à la politique autochtone est plus élevée chez les Autochtones vivant en milieu urbain qui se définissent nettement comme Autochtone.** Ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique et ceux qui décrivent leur communauté comme surtout ou exclusivement autochtone sont plus susceptibles que les autres de participer aux activités d'organisations politiques autochtones et de voter aux élections organisées par des organisations politiques autochtones. Il est important de noter que la causalité est ici difficile à déterminer : la participation politique pourrait favoriser une identité autochtone plus forte, alors qu'une identité autochtone plus forte pourrait encourager une plus grande participation politique.
- **Une identité politique *autochtone* plus forte coïncide avec une identité politique *canadienne* plus forte chez les Autochtones vivant en milieu urbain.** Ceci va à l'encontre des théories selon lesquelles les Autochtones vivant en milieu urbain participent aux activités des organisations politiques autochtones au lieu de participer à la politique canadienne. Les données de l'*ÉAMU* révèlent plutôt que les Autochtones vivant en milieu urbain qui participent davantage à la politique autochtone sont aussi plus susceptibles de voter aux élections canadiennes. En outre, la participation politique des Autochtones vivant en milieu urbain croît avec leur utilisation des services ou organisations autochtones (p. ex., les centres d'amitié). Plutôt qu'un « système de représentation rival »[39], une société civile autochtone saine et dynamique semble encourager la participation aux élections autochtones et canadiennes.
- **Si on ne tient pas compte du type de politique (autochtone ou canadienne), certains modèles sociodémographiques de participation politique émergent chez les Autochtones vivant en milieu urbain.** Conformément à une recherche précédemment réalisée sur le comportement politique des Autochtones[40], les données de l'*ÉAMU* indiquent que le niveau de scolarité, le revenu

38 Cinq principales organisations politiques autochtones nationales organisent des élections : l'Assemblée des Premières nations, le Ralliement national des Métis, l'Inuit Tapirit Kanatami, le Congrès des Peuples Autochtones et l'Association des femmes autochtones du Canada. Les trois premières, ainsi que leurs associations membres, ont été présentées ou reconnues comme des gouvernements autochtones. En outre, de nombreuses bandes, organismes régis par un traité, organisations provinciales et organisations métisses locales organisent des élections.

39 Allison Harell, Dimitrios Panagos et J. Scott Matthews. Explication du taux de participation des Autochtones aux élections fédérales : coup d'œil sur l'Alberta, la Saskatchewan et le Manitoba, Élections Canada, 2009.

40 Paul Howe et David Bedford, La participation électorale des Autochtones du Canada, Élections Canada, 2009.

du ménage et en particulier l'âge influent sur la participation des Autochtones vivant en milieu urbain à la politique autochtone et canadienne. Plus précisément, les Autochtones vivant en milieu urbain ayant fait des études postsecondaires, ceux dont le revenu du ménage est plus élevé et ceux de 45 ans ou plus sont davantage susceptibles que les autres de s'impliquer dans des organisations politiques autochtones et canadiennes et de voter aux élections autochtones et canadiennes.

- **Une minorité importante d'Autochtones vivant en milieu urbain croient qu'aucune organisation politique autochtone ou canadienne ne les représente vraiment ou ne peuvent dire quelle organisation les représente.** Ceci est particulièrement vrai pour les membres non inscrits des Premières nations, mais c'est aussi le cas pour plus de trois Inuits sur dix et au moins quatre Métis et membres inscrits des Premières nations sur dix. De surcroît, moins de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain croient que les organisations politiques autochtones défendent bien leurs intérêts.

Il y a peu de différences importantes quant à la participation politique des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits, ni entre les Autochtones qui vivent dans les différentes villes[41]. Ceci va à l'encontre des conclusions de recherches précédentes selon lesquelles il existe des écarts régionaux et culturels significatifs quant à l'activité politique des Autochtones et à leur volonté à voter aux élections canadiennes[42]. Ceci n'est pas aussi évident chez les participants autochtones de la présente étude, ce qui pourrait en partie s'expliquer par le fait que la plupart des recherches précédentes sur le comportement électoral des peuples autochtones s'appuient sur des échantillons composés d'Indiens inscrits habitant une réserve[43].

41 Cet énoncé ne cherche pas à minimiser les expériences et les aspirations potentiellement uniques à l'intérieur de chaque sous-groupe d'Autochtones (voir les conclusions très intéressantes de Harell et coll. sur les différences quant aux taux de participation aux élections chez les membres des Premières nations de langue pied-noir et crie).

42 Harell et coll., p.14.

43 Harell et coll., p.11.

1. Participation à la politique autochtone

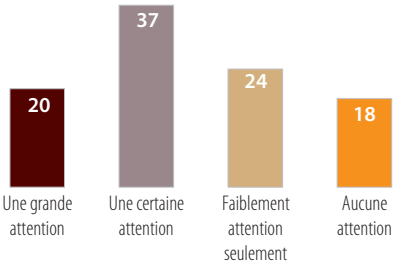
Intérêt envers la politique autochtone

Une faible majorité d'Autochtones vivant en milieu urbain portent attention à ce qui se passe en politique autochtone. Ceci est plus courant chez les personnes plus âgées, celles qui ont une formation universitaire et les mieux nanties, ainsi que chez celles qui connaissent mieux leurs origines autochtones.

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont plus susceptibles de porter attention à la politique autochtone que l'inverse, bien que le niveau d'attention varie considérablement en fonction de facteurs sociodémographiques.

Attention portée à la politique autochtone

Dans quelle mesure portez-vous généralement attention à ce qui se passe en politique autochtone?



Plus de la moitié (57 %) des Autochtones vivant en milieu urbain disent porter une grande (20 %) ou une certaine (37 %) attention à ce qui se passe en politique autochtone. Les membres des Premières nations, les Inuits et les Métis sont pareillement susceptibles de porter attention à la politique autochtone. Entre les villes, l'intérêt envers la politique autochtone est plus élevé à Toronto (67 % y portent au moins une certaine attention) et Winnipeg (65 %) et moins élevé à Regina (46 %) et Edmonton (47 %).

L'âge a un impact important sur l'attention que les Autochtones vivant en milieu urbain portent à la politique autochtone. Les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain (71 % des 45 ans ou plus) sont considérablement plus susceptibles que les Autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain (34 % des 18-24 ans) de porter au moins une certaine attention à la politique autochtone.

Le niveau de scolarité constitue aussi un facteur. Près de trois quarts (73 %) des diplômés universitaires portent au moins une certaine attention à la politique autochtone comparés à seulement la moitié (51 %) de ceux qui ont un diplôme d'études secondaires ou moins.

Dans le même ordre d'idées, l'attention portée à la politique autochtone augmente avec le revenu du ménage (de 45 % pour ceux dont le revenu du ménage est de moins de 10 000 $ à 71 % pour ceux dont le revenu du ménage se situe entre 60 000 $ et 80 000 $), bien que cette tendance ne s'observe pas chez les Autochtones vivant en milieu urbain dont le revenu est de 80 000 $ ou plus (65 %).

Le lien avec l'héritage autochtone semble aussi influencer la participation politique. Les Autochtones vivant en milieu urbain qui connaissent très bien leur arbre généalogique (74 %) sont deux fois plus susceptibles que ceux qui ne connaissent pas bien du tout leur arbre généalogique (37 %) de porter au moins une certaine attention à la politique autochtone. L'attention portée à la politique autochtone est aussi plus élevée chez ceux qui disent appartenir à une communauté exclusivement autochtone (62 %) ou également autochtone et non autochtone (59 %) que chez ceux qui décrivent leur communauté comme presque exclusivement non autochtone (53 %).

Engagement déclaré dans les organisations politiques autochtones

Un petit groupe d'Autochtones vivant en milieu urbain participent activement à la politique autochtone en étant membres d'une organisation politique autochtone ou en assistant aux assemblées d'une telle organisation. Les membres de ce groupe tendent à être plus âgés, plus scolarisés et à avoir des revenus plus élevés.

Une minorité d'Autochtones vivant en milieu urbain s'impliquent activement dans des organisations politiques autochtones en étant membres de ces organisations ou en assistant à leurs assemblées. Deux répondants sur dix (22 %) disent être membres d'une organisation politique autochtone. En outre, deux sur dix disent assister souvent (8 %) ou à l'occasion (13 %) aux assemblées d'une organisation politique autochtone, alors qu'une majorité dit y assister rarement (20 %) ou jamais (56 %).

Dans l'ensemble, trois Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (30 %) sont membres d'une organisation politique autochtone ou assistent au moins à l'occasion à leurs assemblées, alors que près de la moitié de ce groupe (représentant 13 % du total des Autochtones vivant en milieu urbain) fait les deux.

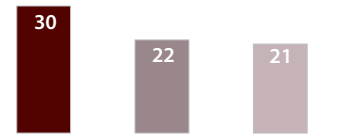
Étant donné le recoupement entre les deux groupes, on observe comme il fallait s'y attendre certaines différences sociodémographiques constantes pour ce qui est de la participation aux organisations politiques autochtones en tant que membre ou par une assistance aux assemblées. La participation déclarée aux activités d'une organisation politique autochtone, comme membre ou par l'assistance (souvent ou à l'occasion) à ses assemblées, est plus forte à Vancouver que dans les autres villes, chez les Autochtones de 45 ans ou plus vivant en milieu urbain, chez les titulaires d'un diplôme collégial ou universitaire, chez ceux dont le revenu du ménage est de 30 000 $ ou plus et chez ceux qui habitent leur ville depuis plus longtemps (10 ans ou plus).

La connaissance de l'arbre généalogique constitue un autre facteur qui influence la participation aux organisations politiques autochtones en tant que membre ou par une assistance aux assemblées. Les Autochtones vivant en milieu urbain qui connaissent très bien leur arbre généalogique sont beaucoup plus susceptibles d'être membres d'une organisation politique autochtone (35 % versus 5 % pour ceux qui ne connaissent pas bien du tout leur arbre généalogique) et d'assister à des assemblées au moins à l'occasion (37 % versus 5 % pour ceux qui ne connaissent pas bien du tout leur arbre généalogique). L'assistance aux assemblées est aussi plus courante pour ceux qui décrivent leur communauté comme presque exclusivement autochtone (28 %).

Bien qu'il s'agisse de minorités, davantage de Métis (27 %) que de membres des Premières nations (17 %) ou d'Inuits (21 %) sont membres d'une organisation politique autochtone. L'assistance aux assemblées ne varie pas selon le groupe identitaire.

Participation à des organisations politiques autochtones

Êtes-vous membre de l'une ou l'autre des organisations politiques autochtones?



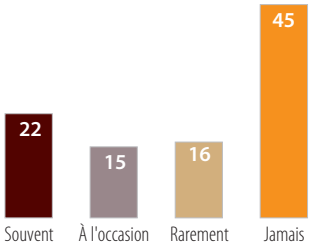
* Est membre ou assiste à des assemblées

Participation déclarée aux élections autochtones

Près de quatre Autochtones vivant en milieu urbain sur dix votent souvent ou à l'occasion aux élections organisées par des organisations politiques autochtones. Les membres inscrits des Premières nations disent voter plus souvent que les autres Autochtones vivant en milieu urbain.

Participation déclarée aux élections autochtones

À quelle fréquence votez-vous aux élections organisées par des organisations politiques autochtones?



Un petit groupe d'Autochtones vivant en milieu urbain votent souvent aux élections organisées par des organisations politiques autochtones, mais la majorité votent rarement ou jamais. Près de quatre répondants sur dix disent voter souvent (22 %) ou à l'occasion (15 %) aux élections organisées par des organisations politiques autochtones, alors que six sur dix votent rarement (16 %) ou jamais (45 %). La participation déclarée au scrutin (au moins à l'occasion) est plus répandue chez les membres inscrits des Premières nations (45 %) que chez les Métis (33 %) ou les Inuits (37 %), et particulièrement forte comparativement à la participation des membres non inscrits des Premières nations (9 %); ceci pourrait être attribuable à la possibilité, pour les membres inscrits des Premières nations, de voter aux élections de la bande.

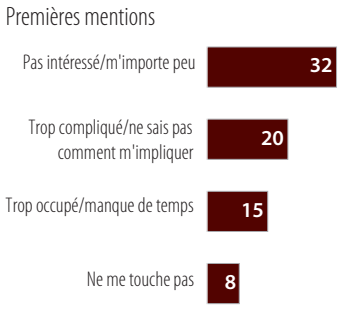
Calquant le modèle des différences sociodémographiques observées plus tôt dans le présent chapitre, les participants les plus susceptibles de voter aux élections autochtones sont ceux de 45 ans ou plus (48 %), les titulaires d'un diplôme collégial ou universitaire (43 %), ceux dont le revenu du ménage se situe entre 60 000 $ et 80 000 $ (54 %), ceux qui habitent leur ville depuis 10 ans ou plus (42 %), ceux qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone (45 %) et en particulier ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique (59 %). Les Autochtones qui vivent à Montréal (61 %) sont plus susceptibles que ceux des autres villes (de 37 % à 48 %) d'affirmer ne jamais voter aux élections autochtones.

Les raisons du manque de participation

Un manque d'intérêt et le sentiment que la politique autochtone est trop compliquée sont les principaux facteurs conduisant à l'absence de participation à la politique autochtone.

Raisons du manque de participation à la politique autochtone*

Quelles sont les raisons principales pour lesquelles vous n'êtes pas plus actif en politique autochtone?



*Sous-échantillon : Ceux qui ne participent pas à la politique autochtone (ne votent pas aux élections autochtones, ne sont pas membres d'une organisation politique autochtone et n'assistent pas aux assemblées de ces organisations)

Une légère majorité (53 %) d'Autochtones vivant en milieu urbain disent ne participer à la politique autochtone d'aucune façon (ils votent rarement ou jamais aux élections autochtones, ne sont membres d'aucune organisation politique autochtone et assistent rarement ou jamais aux assemblées de ces organisations). L'*ÉAMU* a demandé à ces participants les raisons derrière ce manque de participation (question sans aide et sans choix de réponses). Certaines de ces raisons sont présentées dans l'encadré latéral ci-contre.

Un simple manque d'intérêt est la raison la plus souvent mentionnée pour expliquer le peu de participation. Trois répondants de ce groupe sur dix (32 %) indiquent qu'ils n'ont aucun intérêt pour la politique autochtone ou que celle-ci leur importe peu. Le manque d'intérêt est plus élevé chez les Métis (39 % versus 30 % pour les Inuits et 23 % pour les membres des Premières nations) et chez ceux qui n'ont aucun diplôme scolaire (39 %).

Après le manque d'intérêt, deux répondants de ce groupe sur dix (20 %) mentionnent que la politique autochtone est trop compliquée ou qu'ils ne savent pas comment y participer. Les Autochtones qui vivent à Edmonton (31 %), Toronto (28 %) et Vancouver (26 %) sont les plus susceptibles d'exprimer cette opinion au sujet de la politique autochtone.

D'autres raisons souvent mentionnées par les Autochtones vivant en milieu urbain pour expliquer leur manque de participation à la politique autochtone incluent le manque de temps en raison d'autres engagements ou activités (15 %) et l'impression que la politique autochtone ne s'adresse pas aux Autochtones non inscrits ou vivant hors des réserves (8 %). Les Autochtones qui vivent à Regina (20 %) ou Thunder Bay (17 %) sont deux fois plus susceptibles que ceux des autres villes de croire que la politique autochtone ne tient pas compte des Autochtones non inscrits ou de ceux qui vivent hors des réserves.

Raisons pour lesquelles les Autochtones vivant en milieu urbain ne participent pas davantage à la politique autochtone [traduction] :

Pas assez d'information sur la politique autochtone et aucun accès.

Parce qu'il est juste question d'argent. Les chefs prennent tout l'argent et [ne] partagent pas avec [leurs] peuples.

J'ai l'impression que mon opinion aurait peu d'effet sur ce qui m'apparaît comme un domaine très chaotique.

C'est dangereux dans ma communauté. Il y a trop de violence associée à la politique.

Je ne vois ou n'entends personne offrir de réponses.

Étant donné que j'habite en ville, je n'ai pas eu beaucoup de contacts avec eux.

Je ne fais pas confiance aux leaders.

Je ne savais pas qu'il existait des organisations politiques autochtones.

2. Participation à la politique canadienne

Intérêt envers la politique canadienne

Une faible majorité d'Autochtones vivant en milieu urbain portent attention à ce qui se passe en politique canadienne. L'intérêt est beaucoup plus prononcé chez ceux qui s'intéressent aussi à la politique autochtone.

Dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain portent-ils attention à se qui se passe en politique canadienne? Six sur dix (58 %) disent porter une grande (20 %) ou une certaine (38 %) attention à ce qui se passe en politique canadienne, que ce soit au niveau fédéral, provincial ou municipal. Les Métis (62 %) sont légèrement plus susceptibles que les membres des Premières nations (55 %) ou les Inuits (54 %) d'affirmer porter au moins une certaine attention à la politique canadienne.

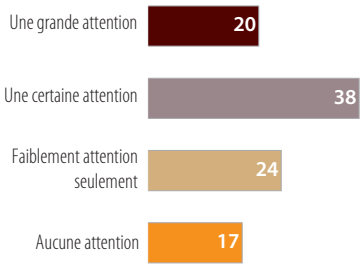
Quatre sur dix (41 %) portent seulement une faible (24 %) ou aucune (17 %) attention à ce qui se passe en politique canadienne. Les Autochtones qui vivent à Regina (50 %), Saskatoon (50 %) et Halifax (50 %) sont les plus susceptibles d'y porter une faible ou aucune attention.

L'intérêt porté à la politique autochtone est lié à un intérêt considérablement plus grand pour la politique canadienne. Plus de la moitié (54 %) des Autochtones vivant en milieu urbain qui portent une grande attention à la politique autochtone disent porter le même degré d'attention à la politique canadienne, comparés à seulement un sur dix (12 %) chez ceux qui portent une certaine, une faible ou aucune attention à la politique autochtone.

Comme on pouvait si attendre, étant donné le chevauchement entre les groupes de ceux qui s'intéressent à la politique autochtone et ceux qui s'intéressent à la politique canadienne, les données sociodémographiques de ces deux groupes sont très similaires. Comme en ce qui a trait à l'attention portée à la politique autochtone, l'attention portée à la politique canadienne croît avec l'âge, le niveau de scolarité et le revenu du ménage, et elle est plus élevée chez ceux qui habitent leur ville depuis plus longtemps ou qui connaissent bien leur arbre généalogique.

Attention portée à la politique canadienne

Dans quelle mesure portez-vous généralement attention à ce qui se passe en politique canadienne, soit au niveau fédéral, provincial ou municipal?



Affiliation déclarée à un parti politique canadien

Peu d'Autochtones vivant en milieu urbain sont membres d'un parti politique canadien ou participent aux assemblées de ces partis.

Peu d'Autochtones vivant en milieu urbain s'associent à l'un ou l'autre des partis politiques canadiens, que ce soit en étant membre ou en assistant aux assemblées. Seulement un sur dix (11 %) dit être membre d'un parti politique canadien, alors que sept pour cent disent assister souvent (2 %) ou à l'occasion (5 %) aux assemblées de ces partis.

Dans l'ensemble, 14 pour cent des Autochtones vivant en milieu urbain sont membres d'un parti politique canadien ou assistent au moins à l'occasion à une assemblée, alors qu'environ un quart de ce groupe (soit 4 % du total des Autochtones vivant en milieu urbain) fait les deux.

Participation à des organisations politiques canadiennes

Êtes-vous membre d'un parti politique canadien?

* Est membre ou assiste à des assemblées

Il existe un certain chevauchement entre ceux qui disent être membres d'un parti politique canadien et d'une organisation politique autochtone. Près de la moitié (47 %) de ceux qui sont membres d'un parti politique canadien disent aussi être membres d'une organisation politique autochtone. En outre, comme on pouvait s'y attendre, ceux qui sont membres d'un parti politique canadien sont plus susceptibles que les non-membres d'assister aux assemblées. Par conséquent, les facteurs sociodémographiques qui influencent l'adhésion à une organisation politique autochtone influencent de la même manière l'affiliation des Autochtones vivant en milieu urbain à un parti politique canadien. Par conséquent, l'adhésion à un parti politique canadien et l'assistance aux assemblées augmentent avec l'âge, le niveau de scolarité et le revenu du ménage, et elle est plus répandue chez les Métis, ceux qui habitent leur ville depuis 10 ans ou plus et ceux qui connaissent davantage leur arbre généalogique. Aucune ville ne se démarque quant à l'affiliation à des partis politiques canadiens.

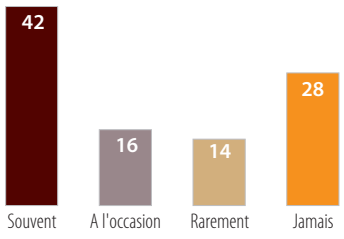
Participation déclarée aux élections canadiennes

Une minorité d'Autochtones vivant en milieu urbain disent voter toujours ou souvent aux élections canadiennes. La participation au scrutin est plus fréquente chez ceux qui disent s'impliquer dans la politique autochtone.

Moins de la moitié (42 %) des Autochtones vivant en milieu urbain disent voter toujours ou souvent aux élections canadiennes, que ce soit aux niveaux fédéral, provincial ou municipal. Ceci est plus élevé que les deux sur dix (22 %) qui disent voter souvent aux élections autochtones, bien que dans plusieurs cas, les élections autochtones soient limitées à une population précise (p. ex., aux membres de la bande). Un autre 16 pour cent des Autochtones vivant en milieu urbain disent voter aux élections canadiennes à l'occasion, alors que quatre sur dix disent y voter rarement (14 %) ou jamais (28 %).

Participation déclarée aux élections canadiennes

À quelle fréquence votez-vous aux élections canadiennes, soit au niveau fédéral, provincial ou municipal?



Les Métis (49 %) sont plus susceptibles que les membres des Premières nations (36 %) et les Inuits (36 %) de voter toujours ou souvent aux élections canadiennes. La fréquence du vote est en outre plus élevée chez les Autochtones vivant en milieu urbain de Vancouver (54 %) que chez ceux des autres villes.

Comme pour le vote aux élections autochtones, la fréquence du vote aux élections canadiennes augmente avec l'âge, le niveau de scolarité et le revenu. La participation déclarée aux élections canadiennes, que ce soit aux niveaux municipal, provincial ou fédéral, est plus élevée chez les Autochtones vivant en milieu urbain qui connaissent très bien leur arbre généalogique (58 % votent toujours ou souvent).

Les données de l'ÉAMU révèlent que les Autochtones vivant en milieu urbain qui s'impliquent davantage dans la politique autochtone (c.-à-d. qui sont membres d'une organisation politique autochtone, assistent aux assemblées de ces organisations ou votent aux élections autochtones) sont aussi plus susceptibles de voter aux élections canadiennes. Les deux tiers (65 %) d'entre eux votent toujours ou souvent aux élections canadiennes comparativement à quatre sur dix (44 %) pour ceux qui s'impliquent modérément et trois sur dix (31 %) pour ceux qui s'impliquent peu.

Participation déclarée au scrutin versus participation réelle

Dans le cadre de l'Étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain, nous avons demandé aux participants autochtones à quelle fréquence ils votent à des élections organisées par des organisations politiques autochtones ainsi qu'aux élections canadiennes, que ce soit aux niveaux fédéral, provincial ou municipal.

Les estimations de la participation au scrutin faites à partir de données du sondage (c.-à-d. signalées par les participants) sont en règle générale plus élevées que la participation réelle. Dans une étude exécutée à la demande d'Élections Canada, les chercheurs Paul Howe et David Bedford de l'Université du Nouveau-Brunswick notent que les données recueillies à l'aide de sondages dans lesquels on demande aux gens s'ils ont voté produisent constamment des taux de participation plus élevés de l'ordre d'environ 15 points de pourcentage (selon la participation aux élections fédérales canadiennes de 2000).

Nonobstant cette surreprésentation, les données de l'ÉAMU apportent de nouvelles connaissances générales sur la participation au scrutin des Autochtones. Les recherches portant sur la participation au scrutin des Autochtones se penchent en règle générale sur la participation aux élections dans les réserves, étudiant les scrutins entièrement confinés aux communautés qui vivent dans des réserves. Cette approche exclut d'importants segments de la population autochtone, soit tous ceux qui habitent hors des réserves.

Les taux déclarés de participation aux élections canadiennes, que ce soit aux niveaux fédéral, provincial ou municipal, par les Autochtones vivant en milieu urbain participant à l'ÉAMU correspondent aux données relatives à la participation électorale des Autochtones vivant en milieu urbain observées dans d'autres études. Pour ce qui est des données de l'ÉAMU, 58 pour cent des Autochtones vivant en milieu urbain disent voter au moins à l'occasion aux élections canadiennes, que ce soit aux niveaux fédéral, provincial ou municipal. Ce nombre se situe très près des taux de participation déclarée lors de l'Enquête sociale générale 2003 - Cycle 17, où la participation déclarée des Autochtones aux élections fédérales de 2000 et aux plus récentes élections provinciales et locales s'élevait à 58, 54 et 44 pour cent respectivement.

Raisons pour lesquelles les Autochtones vivant en milieu urbain ne participent pas davantage à la politique canadienne [traduction] :

Je crois que je n'ai pas assez d'éducation et d'expérience pour participer. Peut-être qu'un jour, quand j'aurai fait un peu plus d'études, que je participerai plus.

Je parle avec des représentants d'organismes gouvernementaux à des conférences au sujet de la préservation des droits issus des traités (comme les permis de chasse ou de pêche ou les soins de santé). Je parle à des conférences au nom des peuples autochtones.

Par l'intermédiaire de mon travail, j'écris à tous les ordres de gouvernement des lettres de protestation pour les coupures dans le financement.

Je ne suis pas du tout d'accord avec le « système » politique. Les Autochtones ne sont pas reconnus, alors jusqu'à ce qu'ils le soient…

J'ai participé au Recensement, je m'implique à l'école, je trouve de l'information sur Internet.

Non, [je ne participe pas], mis à part l'impact quotidien qu'ont sur moi les règlements et les lois mis en place par le système politique.

Les raisons du manque de participation

Les Autochtones vivant en milieu urbain ne s'impliquent pas dans la politique canadienne pour diverses raisons, mais la principale raison demeure le manque d'intérêt.

Une importante minorité (42 %) des Autochtones vivant en milieu urbain ne participent d'aucune façon à la politique canadienne (votent rarement ou jamais aux élections canadiennes, ne sont membres d'aucun parti politique et assistent rarement ou jamais à des assemblées). L'*ÉAMU* a demandé à ces participants les raisons de ce manque de participation (sans aide et sans choix de réponses). Certaines de ces raisons sont illustrées par les commentaires des participants reproduits dans l'encadré latéral ci-contre.

Conformément aux raisons expliquant le manque de participation à la politique autochtone, le manque d'intérêt (42 %) est, de loin, la principale raison pour laquelle les Autochtones vivant en milieu urbain ne participent pas davantage à la politique canadienne, en particulier les jeunes Autochtones (54 % disent qu'ils ne participent pas par manque d'intérêt comparativement à 40 % pour les 25-44 ans et 31 % pour les 45 ans ou plus).

Cependant, il est important de noter que le manque d'Intérêt n'est pas synonyme d'un manque total d'activité politique. Bien que ces participants ne votent pas aux élections canadiennes, ne soient pas membres d'un parti politique et n'assistent pas aux assemblées, certains disent exercer leur voix politique d'autres façons (des exemples présentés dans l'encadré latéral incluent le fait de prendre position par son travail ou de parler au nom des Autochtones à des conférences).

Des proportions beaucoup plus petites disent ne pas être informées ou trouver la politique canadienne trop compliquée (10 %), être trop occupées pour avoir le temps de porter attention à la politique canadienne (8 %) ou croient qu'on ne peut pas faire confiance aux politiciens (7 %). Certains Autochtones vivant en milieu urbain croient aussi que le système politique canadien ne reflète pas les enjeux et la culture autochtones (6 %) ou que leur vote ne fera aucune différence (5 %).

Raisons du manque de participation à la politique canadienne*

Quelles sont les raisons principales pour lesquelles vous n'êtes pas plus actif en politique canadienne?

*Sous-échantillon : Ceux qui ne participent pas à la politique canadienne (ne votent pas aux élections canadiennes, ne sont pas membres d'un parti politique canadien et n'assistent pas aux assemblées de ces partis)

L'implication dans des organisations autochtones semble encourager la participation aux élections autochtones et canadiennes.

L'implication dans des services ou organisations autochtones entraîne des effets positifs importants sur la participation aux élections autochtones et canadiennes des Autochtones vivant en milieu urbain. Des recherches précédentes ont démontré que ceux qui déclarent s'impliquer dans une organisation en lien avec leur identité autochtone sont 1,7 fois plus susceptibles de voter aux élections canadiennes que ceux qui ne s'impliquent pas dans de telles organisations*.

Les données de l'ÉAMU démontrent que les Autochtones vivant en milieu urbain qui font appel ou dépendent souvent des services ou organisations autochtones de leur ville sont deux fois plus susceptibles que ceux qui n'utilisent jamais ces organisations ou services de voter aux élections organisées par des organisations politiques autochtones.

Pour ce qui est des élections canadiennes, les Autochtones vivant en milieu urbain qui font appel ou dépendent souvent des services ou organisations autochtones de leur ville sont aussi plus susceptibles d'affirmer qu'ils votent souvent aux élections canadiennes.

Rien de démontre qu'une participation aux organisations autochtones fait concurrence aux formes traditionnelles de participation politique. Au contraire, l'implication dans ces organisations semble favoriser une plus grande participation aussi bien aux élections autochtones que canadiennes.

* *Source : Harell et coll., Explication du taux de participation des Autochtones aux élections fédérales : coup l'œil sur l'Alberta, la Saskatchewan et le Manitoba.*

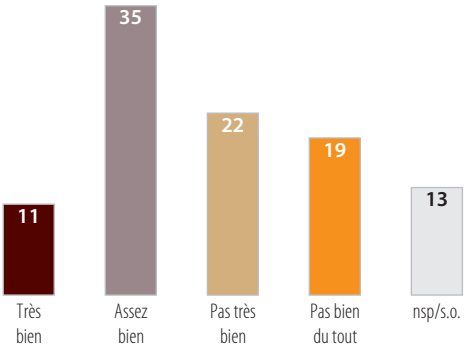
3. Qui représente les Autochtones vivant en milieu urbain?

Perceptions à l'égard des organisations politiques autochtones

Moins de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain croient que les organisations politiques autochtones existantes les représentent bien. Les personnes qui participent activement au système politique autochtone sont plus susceptibles de croire que ces organisations parlent en leur nom.

Est-ce que les organisations politiques autochtones vous représentent bien?

En règle générale, dans quelle mesure pensez-vous que les organisations politiques autochtones vous représentent bien et qu'elles défendent bien vos intérêts?



Dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain croient-ils que les organisations politiques autochtones les représentent bien et qu'elles défendent bien leurs intérêts? Moins de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain disent que les organisations politiques autochtones les représentent très (11 %) ou assez (35 %) bien, une opinion davantage répandue chez les Inuits (61 %) et moins courante chez les membres non inscrits des Premières nations (35 %) (49 % des membres inscrits des Premières nations et 44 % des Métis croient que les organisations politiques autochtones défendent leurs intérêts au moins assez bien). Une importante minorité dit n'être pas très bien représentée (22 %) ou pas bien représentée du tout (19 %) par les organisations existantes. La perception selon laquelle les organisations politiques autochtones ne les représentent pas vraiment est plus élevée chez les résidents de Regina (51 %) et de Saskatoon (49 %). Plus díun répondant sur dix (13 %) ne peut émettre d'opinion sur cette question.

Le sentiment d'être bien représenté (très ou assez bien) par les organisations politiques autochtones est plus élevé chez les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain, chez ceux qui connaissent au moins assez bien leur arbre généalogique (51 % versus 31 % pour ceux qui ne connaissent pas bien du tout leur arbre généalogique) et chez ceux qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone ou également autochtone et non autochtone (51 % versus 39 % de ceux qui disent appartenir à une communauté surtout non autochtone).

Il existe un lien entre les perceptions des Autochtones vivant en milieu urbain relatives à cette question et l'attention qu'ils portent, ainsi que leur participation, à la politique autochtone. Plus ils sont susceptibles de porter attention à la politique autochtone, de voter aux élections autochtones, d'être membre d'une organisation autochtone ou de participer à ses assemblées plus ils sont susceptibles de croire que les organisations politiques autochtones parlent en leur nom.

Qui vous représente le mieux?

Les Autochtones vivant en milieu urbain nomment un large éventail d'organisations politiques autochtones et de partis politiques canadiens, mais une importante minorité croit qu'aucune entité ne les représente vraiment ou est incapable de fournir une réponse.

L'*ÉAMU* a demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain de penser à la fois aux organisations politiques autochtones et aux partis politiques canadiens et de nommer (sans aide et sans choix de réponses) celui ou celle qui les représente le mieux. Ils nomment une diversité d'organisations et de partis, aussi bien autochtones que non autochtones, mais sans préférence marquée.

Pour ce qui est des organisations politiques qui les représentent le mieux, un Autochtone vivant en milieu urbain sur quatre (27 %) mentionne une organisation autochtone nationale, alors qu'une proportion presque identique (26 %) mentionne un parti politique général (canadien). Un petit groupe (5 %) nomme une autre organisation autochtone (p. ex., leur bande ou une organisation provinciale ou régionale). Un total de quatre Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (41 %) ne peuvent nommer aucun parti ou organisation politique, autochtone ou non, qui les représente (14 %) ou répondent qu'aucun ne le fait (27 %).

En tête de la liste des organisations nationales autochtones qui, selon les Autochtones vivant en milieu urbain, les représentent le mieux se trouvent l'Assemblée des Premières nations (APN) (13 %) et le Ralliement national des Métis (10 %). Relativement peu de répondants mentionnent l'Association des femmes autochtones du Canada (2 %) ou le Congrès des Peuples Autochtones (1 %).

De façon prévisible, l'identification à une organisation politique est liée à l'identité autochtone. Les membres inscrits des Premières nations sont plus susceptibles de croire que c'est l'APN qui les représente le mieux (25 %), alors que les Métis sont plus susceptibles de mentionner le Ralliement national des Métis (20 %) et les Inuits l'Inuit Tapiriit Kanatami (31 %). Les membres non inscrits des Premières nations sont plus susceptibles que les autres de nommer l'Association des femmes autochtones du Canada (10 % versus 3 % pour les autres Autochtones vivant en milieu urbain)[44]. Néanmoins, d'importantes minorités, et ce, dans tous les groupes identitaires, croient qu'aucune organisation ne les représente ou sont incapables d'en nommer une, allant díun tiers (33 %) des répondants pour les Inuits à quatre sur dix pour les Métis (42 %) ou les membres inscrits des Premières nations (40 %) et à la moitié (50 %) des répondants pour les membres non inscrits des Premières nations.

Comme on pouvait s'y attendre, les Autochtones vivant en milieu urbain qui se disent bien représentés (très ou assez bien) par les organisations politiques autochtones existantes sont plus susceptibles que les autres de nommer une organisation nationale autochtone en tant qu'entité qui les représente le mieux. Ceux qui affirment ne pas être bien représentés par les organisations politiques autochtones existantes sont beaucoup plus susceptibles de dire qu'aucun parti ou organisation ne parle en leur nom ou de ne pas être en mesure de répondre à cette question (48 % versus 31 % pour ceux qui se disent bien représentés) ou de nommer un parti politique non spécifiquement autochtone (29 % versus 22 %).

Quel organisation ou parti politique vous représente le mieux?

Si on pense à la fois aux organisations politiques autochtones et aux partis politiques canadiens, quel est celui qui, selon vous, vous représente le mieux?

Quel organisation ou parti politique vous représente le mieux?

* Moins de 0.5 pour cent

44 Les femmes représentent une proportion plus élevée de l'échantillon des membres non inscrits des Premières nations (69 %) que des membres inscrits des Premières nations (55 %).

VIII. Justice

Aperçu

Les Autochtones sont surreprésentés dans le système de justice pénal, aussi bien en tant que victimes que de contrevenants. Selon Statistique Canada, les Autochtones représentaient en 2007-2008 seulement trois pour cent de la population canadienne, mais 22 pour cent des gens condamnés à la détention par un système correctionnel provincial ou fédéral[45]. Cette disparité est particulièrement prononcée dans les Prairies, où les Autochtones comptent pour 81 pour cent des condamnations à la détention en Saskatchewan et 69 pour cent au Manitoba, alors qu'ils ne représentent que 11 et 12 pour cent respectivement de la population provinciale. En 2004 (données les plus récentes disponibles), les Autochtones étaient aussi trois fois plus susceptibles que les non-Autochtones d'être victimes d'agression sexuelle, de vol ou d'agression physique (319 incidents contre 101 pour 1 000 habitants)[46].

C'est dans ce contexte que l'*ÉAMU* a exploré les perceptions et les expériences des Autochtones vivant en milieu urbain relatives au système judiciaire, plus précisément leur confiance à l'égard de ce système, leur appui à un système judiciaire autochtone distinct et s'ils croient ou non que l'intégration au système actuel d'approches différentes en matière de justice, adaptées à la culture autochtone, pourrait faire une différence. Au cours de ce chapitre, des recherches réalisées par Sécurité publique Canada et le ministère de la Justice du Canada sont utilisées pour comparer la confiance des Autochtones et celle des non-Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard du système de justice pénal du Canada.

Les points suivants résument les principales conclusions de l'enquête sur cette question.

- **La moitié des Autochtones vivant en milieu urbain ayant participé à l'étude ont été en contact avec le système de justice pénal, que ce soit à titre de témoin ou de victime d'un acte criminel ou parce qu'ils ont été appréhendés ou accusés d'un acte criminel.** Parmi ceux qui ont été étroitement associés au système de justice pénal, près de six sur dix croient avoir été traités équitablement. Ceux qui disent avoir été traités injustement tendent à penser que cela est dû au fait qu'ils sont Autochtones.
- **Les Autochtones vivant en milieu urbain n'ont pas un niveau élevé de confiance à l'égard du système de justice pénal du Canada et, par conséquent, appuient la création d'un système autochtone distinct.**
- **La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain appuient l'idée d'un système de justice pénal qui intégrerait des approches différentes en matière de justice.** Ceci s'applique aussi bien à ceux qui appuient la création d'un système judiciaire autochtone distinct qu'à ceux qui ne l'appuient pas. Les Autochtones vivant en milieu urbain croient que des approches différentes (telle l'intégration de concepts autochtones en matière de justice) contribueraient à réduire le taux de criminalité chez les Autochtones, à améliorer la sécurité des collectivités et à accroître la confiance des Autochtones envers le système de justice pénal du Canada.

Les paragraphes suivants présentent plus en détail les perceptions des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits à l'égard du système de justice pénal du Canada.

45 Statistique Canada, « L'incarcération des Autochtones dans les services correctionnels pour adultes », Le Quotidien, 21 juillet 2009, Statistique Canada - no 11-001-XIF au Catalogue.

46 Jodi-Anne Brzozowski, Andrea Taylor-Butts et Sara Johnson. « La victimisation et la criminalité chez les peuples autochtones du Canada », Juristat, vol. 26, no 3, Statistique Canada - no 85-002-XIF au Catalogue.

Premières nations

Les membres des Premières nations sont les plus susceptibles parmi les Autochtones vivant en milieu urbain d'avoir été étroitement associés au système de justice pénal (à titre de témoin ou de victime d'un acte criminel ou pour avoir été appréhendé ou accusé d'un acte criminel). Plus de la moitié expriment un manque de confiance envers le système, mais cette proportion n'est pas plus élevée que chez les Métis (qui sont moins susceptibles d'avoir été étroitement associés au système judiciaire). Les membres des Premières nations sont en faveur d'un système de justice autochtone distinct et croient que des approches différentes en matière de justice contribueraient à réduire le taux de criminalité chez les Autochtones, à améliorer la sécurité des collectivités et à accroître la confiance des Autochtones à l'égard du système judiciaire.

Métis

Les Métis sont moins susceptibles que les autres Autochtones vivant en milieu urbain d'avoir été étroitement associés au système de justice pénal parce qu'ils ont été appréhendés, accusés ou victimes d'un acte criminel (à l'exclusion des Inuits), mais aussi susceptibles que les autres d'avoir été témoins d'un acte criminel. Parmi ceux qui ont été étroitement associés au système judiciaire et qui croient avoir été traités injustement, les Métis sont moins portés à penser que cela est dû à leur identité autochtone comparés aux Inuits ou aux membres des Premières nations. Malgré cela, plus de la moitié des Métis expriment un manque de confiance envers le système judiciaire (proportion similaire à celle observée chez les membres des Premières nations). Pourtant, les Métis tendent à afficher davantage de scepticisme que les membres des Premières nations ou les Inuits à l'égard d'un éventuel système judiciaire autochtone distinct et, bien que dans une moindre mesure, de l'effet que pourraient avoir des approches différentes en matière de justice sur le taux de criminalité des Autochtones, la sécurité des collectivités et leur propre confiance à l'égard du système judiciaire.

Inuits

Les Inuits sont moins susceptibles que les Métis et les membres des Premières nations d'avoir été étroitement associés au système de justice pénal à titre de témoin ou de victime d'un acte criminel, mais dans des proportions similaires aux autres Autochtones vivant en milieu urbain susceptibles d'avoir été appréhendés ou accusés d'un acte criminel. Simultanément, les Inuits sont les plus susceptibles des Autochtones vivant en milieu urbain d'avoir au moins une certaine confiance envers le système judiciaire par une majorité de presque six sur dix. Néanmoins, la majorité des Inuits croient qu'un système judiciaire autochtone distinct est une bonne idée et ils sont optimistes quant aux améliorations qui pourraient être apportées au système actuel par l'intégration d'approches différentes en matière de justice.

Contacts avec le système de justice pénal

Au cours des 10 dernières années, avez-vous joué un rôle quelconque dans le système de justice pénal canadien d'une ou l'autre des façons suivantes?

1. Contacts avec le système de justice pénal

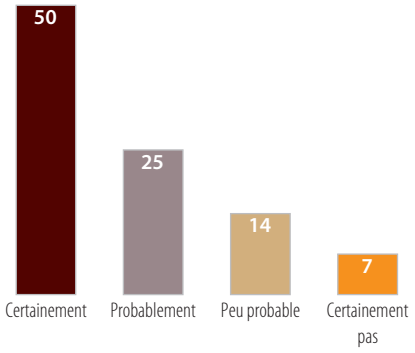
Contacts personnels

La moitié des Autochtones vivant en milieu urbain ont été en contact avec le système de justice pénal que ce soit à titre de témoin ou de victime d'un acte criminel ou pour avoir été arrêtés ou accusés d'un acte criminel.

Au cours des dix dernières années, la majorité (62 %) des Autochtones vivant en milieu urbain ont eu des contacts avec le système de justice pénal du Canada. Trois sur dix (30 %) ont été victimes d'un acte criminel au cours des 10 dernières années et un quart (27 %) ont été arrêtés. Près de deux sur dix ont respectivement été accusés d'un acte criminel (23 %), ont assisté à une séance d'information publique ou ont participé à des consultations publiques (22 %) ou ont été témoins d'un acte criminel (21 %). De petites proportions de répondants disent avoir travaillé dans le système judiciaire (11 %) ou été membre d'un jury (2 %).

Le traitement inéquitable est-il attribuable à l'identité autochtone?*

Dans quelle mesure croyez-vous qu'on vous a traité injustement parce que vous êtes un Autochtone?



* Sous-échantillon : Ceux qui ont joué un rôle dans le système judiciaire comme témoin ou victime d'un acte criminel, parce qu'ils ont été arrêtés ou ont été accusés d'un acte criminel et qui croient avoir été traités injustement. Note : Le total n'équivaut pas à 100 % en raison des répondants qui n'ont pu répondre ou ont préféré ne pas répondre à cette question.

Dans l'ensemble, un Autochtone vivant en milieu urbain sur deux (52 %) a été étroitement associé au système judiciaire, que ce soit à titre de témoin ou de victime d'un acte criminel ou parce qu'il a été arrêté ou accusé d'un acte criminel. De plus, la majorité (62 %) de ce groupe a été étroitement associée au système judiciaire dans plus d'un rôle (p. ex., en tant que victime et témoin), alors que quatre sur dix (38 %) n'ont vécu qu'un seul type d'expérience[47].

Les membres des Premières nations (55 %) sont plus susceptibles que les Métis (48 %) et les Inuits (43 %) de dire qu'ils ont été étroitement associés au système de justice pénal (témoin, victime, arrêté ou accusé). Les Inuits sont moins susceptibles que les autres d'avoir été témoins ou victimes d'un acte criminel, alors que les Métis sont moins susceptibles d'avoir été arrêtés ou accusés.

Une association étroite avec le système de justice pénal est plus courante à Toronto (67 %) et à Saskatoon (65 %) que dans les autres villes. C'est aussi plus souvent le cas chez les hommes et les personnes de 25 à 44 ans. Une association étroite, en particulier par des situations comportant une arrestation ou une accusation criminelle, est en outre fortement liée au statut socio-économique. Sept répondants sur dix (68 %) parmi ceux dont le revenu du ménage est de moins de 10 000 $ ont été étroitement associés au système judiciaire (versus 39 % parmi ceux dont le revenu du ménage est de 60 000 ou plus), ainsi que six répondants sur dix (58 %) parmi ceux qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires (versus 37 % pour les diplômés universitaires). Une expérience d'arrestation ou d'accusation criminelle est près de quatre fois plus répandue chez les répondants de la catégorie des revenus les plus faibles (51 %) comparés à ceux dont le revenu du ménage est de 60 000 $ ou plus (13 %), ainsi que chez ceux sans diplôme d'études secondaires (43 %) comparés aux titulaires d'un diplôme universitaire (11 %).

47 Ceci n'indique pas le nombre de contacts séparés avec le système judiciaire (question qui n'a pas été posée).

Équité du traitement

Parmi ceux qui ont été étroitement associés au système de justice pénal, plus de la moitié croient avoir été traités équitablement. Ceux qui croient avoir été traités injustement tendent à penser que cela est dû au fait qu'ils sont Autochtones.

L'*ÉAMU* a aussi demandé à ceux qui disent avoir été étroitement associés au système de justice pénal au cours des 10 dernières années (en tant que témoin ou victime d'un acte criminel ou parce qu'ils ont été arrêtés ou accusés) s'ils croient avoir été traités équitablement par le système judiciaire. Bien que les opinions sur cette question soient divisées, les Autochtones vivant en milieu urbain de ce groupe sont plus susceptibles de croire qu'ils ont été traités de manière équitable. Près de six sur dix (57 %) croient avoir été traités de façon juste par le système judiciaire du Canada comparativement à quatre sur dix (39 %) qui disent avoir été traités de façon injuste (4 % ne sont pas en mesure de fournir une opinion). Il est impossible de déterminer dans quelle mesure la perception du traitement varie selon le type d'expérience (p. ex., être arrêté comparativement à être victime d'un acte criminel) puisque de nombreuses personnes ont eu plus d'un type d'expériences, alors que la question était d'ordre général.

Parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui croient avoir été traités de façon non équitable par le système judiciaire, la moitié (50 %) croit que c'est certainement en raison de son identité autochtone, alors qu'une personne additionnelle sur quatre (25 %) croit que c'est probablement pour cette raison. Les Inuits (67 %) et les membres des Premières nations (58 %) sont plus susceptibles que les Métis (41 %) d'affirmer qu'ils ont certainement été traités de façon injuste parce qu'ils sont Autochtones.

2. Confiance à l'égard du système de justice pénal

Plus de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain ont peu ou aucune confiance à l'égard du système de justice pénal du Canada. Une comparaison avec les résultats d'autres recherches suggère qu'ils sont deux fois plus susceptibles que la population canadienne générale d'accorder peu de confiance au système judiciaire.

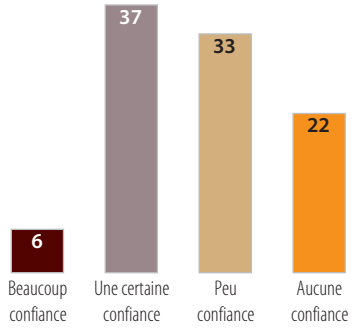
Les Autochtones vivant en milieu urbain tendent à manquer de confiance envers le système de justice pénal du Canada. Plus d'un Autochtone vivant en milieu urbain sur deux a peu (33 %) ou aucune (22 %) confiance à l'égard du système de justice pénal. Près de quatre sur dix (37 %) ont une certaine confiance à l'égard de ce système, mais très peu (6 %) expriment beaucoup de confiance.

Les membres des Premières nations (57 % ont peu ou aucune confiance) et les Métis (55 %) expriment moins de confiance envers le système judiciaire que les Inuits (39 %). Le manque de confiance est aussi plus apparent chez les Autochtones vivant en milieu urbain de Vancouver (64 %), Saskatoon (63 %), Winnipeg (60 %), Toronto (59 %) et Edmonton (55 %).

Les répondants de 25 ans ou plus expriment moins de confiance que les Autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain à l'égard du système de justice pénal canadien (58 % ont peu ou aucune confiance versus 46 % pour les 18 à 24 ans), tout comme les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont été étroitement associés au système judiciaire du Canada (c.-à-d. qui ont été victimes d'un acte criminel, témoins d'un acte criminel, arrêtés ou accusés d'un acte criminel). La confiance est la plus basse parmi ceux qui ont été associés au système judiciaire et qui croient avoir été traités de façon injuste (77 % disent avoir peu ou aucune confiance).

Confiance à l'égard du système judiciaire du Canada

En règle générale, diriez-vous que vous avez beaucoup confiance, une certaine confiance, au système de justice pénal du Canada?



Confiance des Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard du système de justice pénal du Canada comparativement à celle de la population générale

Les Autochtones vivant en milieu urbain semblent accorder un moindre degré de confiance au système de justice pénal du Canada que l'ensemble des Canadiens.

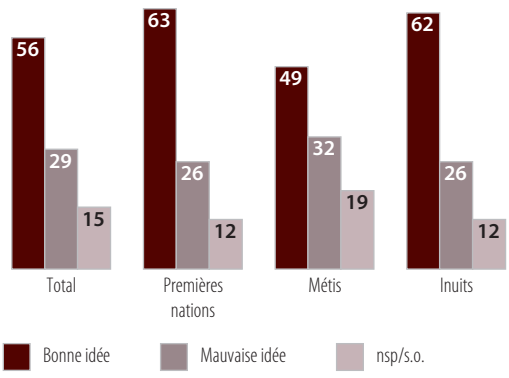
Bien que les données de l'ÉAMU ne permettent pas une comparaison directe du niveau de confiance accordée par les Autochtones et les non-Autochtones vivant en milieu urbain au système de justice pénal du Canada, les résultats d'autres études en fournissent un aperçu. Sécurité publique Canada a effectué en 2004 un examen des recherches sur l'opinion publique menées au Canada entre 1980 et 2004. Selon les résultats de cet examen, 46 pour cent des Canadiens disent avoir confiance en leur système de justice pénal et 32 pour cent affirment l'inverse. Selon une autre enquête, soit le Sondage national sur la justice de 2007 mené par le ministère de la Justice du Canada, 25 pour cent des Canadiens expriment un faible niveau de confiance à l'égard de leur système de justice pénal, alors que 75 pour cent disent avoir une confiance modérée ou une grande confiance envers le système de justice pénal.

Les résultats de l'examen effectué en 2004 par Sécurité publique Canada et le sondage mené en 2007 par le ministère de la Justice suggèrent que dans l'ensemble, les Canadiens accordent une plus grande confiance au système de justice pénal que les Autochtones vivant en milieu urbain. Comme le démontrent les données de l'ÉAMU, moins de la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain font confiance au système de justice pénal du Canada. Comparativement aux données du sondage de 2007 mené par le ministère de la Justice, les Autochtones vivant en milieu urbain semblent plus de deux fois plus susceptibles que l'ensemble de la population canadienne d'accorder peu de confiance au système de justice pénal du Canada.

Selon le Sondage national sur la justice de 2007, les personnes qui accordent davantage de confiance aux institutions publiques canadiennes expriment aussi un plus fort sentiment d'appartenance au Canada.

Sources : *Sondage national sur la justice de 2007 : lutte contre la criminalité et confiance du public, ministère de la Justice du Canada; « La confiance du public envers le système de justice pénal », Sécurité publique Canada, Recherche en bref, vol. 9, no 6, novembre 2004.*

Pensez-vous que la création d'un système judiciaire pour les Autochtones qui serait distinct du système traditionnel est une bonne idée ou une mauvaise idée?



3...Appui à un système judiciaire autochtone

Bonne ou mauvaise idée?

Il existe parmi les Autochtones vivant en milieu urbain un fort appui à un système judiciaire autochtone, en particulier chez ceux qui ont peu ou aucune confiance à l'égard du système judiciaire canadien.

À la lumière du faible niveau de confiance accordée au système de justice pénal, il n'est pas étonnant que la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain croient que la création d'un système judiciaire autochtone distinct soit une bonne idée. Cependant, les Métis sont légèrement plus sceptiques quant à la valeur d'un tel système que les Inuits et les membres des Premières nations.

Plus díun Autochtone vivant en milieu urbain sur deux (56 %) croient que la création d'un système judiciaire autochtone distinct est une bonne idée. Trois sur dix (29 %) croient que c'est une mauvaise idée, alors que 15 pour cent ne sont pas en mesure d'offrir une réponse.

L'appui à un système distinct est plus élevé chez les membres des Premières nations (63 %) et les Inuits (62 %), bien que les Métis soient tout de même plus susceptibles d'appuyer cette idée (49 %) que de la rejeter (32 %) (19 % sont indécis).

Parmi les différentes villes, les Autochtones qui vivent à Toronto (79 %) et à Halifax (72 %) sont les plus susceptibles d'être en faveur d'un système judiciaire autochtone distinct. L'opposition la plus élevée à cette idée s'observe chez les Autochtones qui vivent à Edmonton (41 %) et à Winnipeg (39 %) ñ fait attribuable à une opposition plus élevée que la moyenne par les membres des Premières nations et les Métis de ces villes.

Comme on pouvait s'y attendre, l'appui à un système distinct est plus élevé chez ceux qui ont le moins confiance dans le système judiciaire actuel (p. ex., ceux de 45 ans ou plus). Cependant, même chez ceux qui expriment beaucoup de confiance à l'égard du système judiciaire, une personne sur deux (51 %) est en faveur d'un système distinct.

Finalement, l'implication dans la collectivité autochtone influence ces opinions. Les Autochtones vivant en milieu urbain qui appartiennent à une communauté surtout ou exclusivement autochtone (63 %) ou qui portent une grande attention à la politique autochtone (69 %) sont plus susceptibles que les autres d'appuyer la création d'un système judiciaire autochtone distinct.

POURQUOI EST-CE UNE BONNE IDÉE? Lorsque interrogés sur la raison pour laquelle ils croient que la création d'un système judiciaire autochtone distinct du système traditionnel est une bonne idée (sans aide et sans choix de réponses), ceux en faveur d'un tel système disent croire que celui-ci répondrait davantage aux besoins des Autochtones et leur permettrait d'être jugés en fonction de leur propre échelle de valeurs et par leurs pairs, dans le respect de l'histoire et de la culture autochtones (25 %). Certains Autochtones vivant en milieu urbain croient aussi qu'un système distinct ferait contrepoids au système judiciaire actuel qui est, selon eux, biaisé et qui traite de manière non équitable les Autochtones (21 %). Des groupes plus petits suggèrent qu'un système judiciaire autochtone distinct du système traditionnel offrirait de plus grandes chances de réhabilitation et de guérison et réduirait les récidives (18 %), fournirait un environnement mieux adapté à la culture autochtone (17 %) et, finalement, apporterait une solution de rechange efficace à un système perçu comme inefficace pour les Autochtones (10 %).

POURQUOI EST-CE UNE MAUVAISE IDÉE? On a aussi demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain qui croient que la création d'un système distinct est une mauvaise idée la raison de leur opinion (sans aide et sans choix de réponses). Ceux opposés à cette idée sont davantage susceptibles d'expliquer leur opinion par le fait qu'ils croient que les Autochtones et les non-Autochtones devraient être traités de la même façon en vue d'éviter la discrimination (48 %). Certains Autochtones vivant en milieu urbain croient aussi qu'un système distinct établirait sans raison valable une différence et isolerait les Autochtones (18 %). D'autres raisons mentionnées pour s'opposer à la création d'un système distinct incluent le fait que les cercles de guérison ne constituent pas une punition ou un moyen de dissuasion efficace (9 %) et qu'un système distinct créerait de la rancúur au sein de la population générale du Canada et entraînerait des conflits (8 %).

Raisons pour lesquelles les Autochtones vivant en milieu urbain croient que la création d'un système judiciaire autochtone distinct est une bonne idée [traduction] :

Le concept de justice est différent d'un point de vue autochtone. Je crois qu'il y aurait moins de récidives parce que les sentences seraient adaptées à la culture.

Parce que nos valeurs et nos systèmes de croyances permettraient à eux seuls d'empêcher que plusieurs de nos jeunes se retrouvent dans le système de justice pénal.

Pour qu'une punition soit efficace, elle doit signifier quelque chose pour la personne, ce qui veut dire qu'elle doit correspondre à ses valeurs culturelles.

…ou une mauvaise idée [traduction] :

Il n'y a aucune [bonne] raison d'en créer un. Certains pourraient s'en servir comme excuse pour ne pas être punis pour un acte criminel.

Tout le monde est égal. Pourquoi une race devrait-elle recevoir un traitement spécial ou avoir des lois spéciales?

Même si les peuples autochtones ont dû vivre des expériences comme les pensionnats indiens, je crois qu'au bout du compte, tout le monde risque de vivre un jour des situations négatives (comme de l'abus). Je ne crois pas que de différencier la population autochtone des autres peuples ou cultures est nécessairement la bonne réponse… Je crois que la mise en place de programmes et de services de guérison dans les centres correctionnels, pour tout le monde, serait plus bénéfique.

Impact d'approches différentes en matière de justice

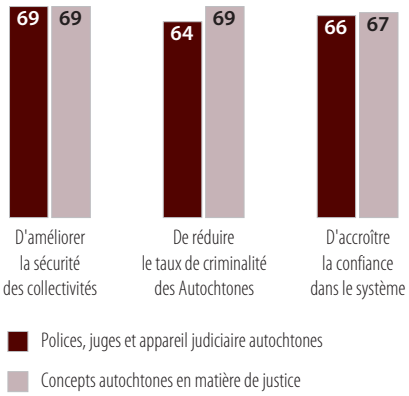
Les Autochtones vivant en milieu urbain sont convaincus que des approches différentes en matière de justice contribueraient à réduire le taux de criminalité chez les Autochtones, augmenteraient leur confiance envers le système judiciaire et amélioreraient la sécurité des collectivités.

Outre leur opinion quant à la valeur d'un système judiciaire autochtone distinct, qu'est-ce qui permettrait, selon les Autochtones vivant en milieu urbain, de réduire le taux de criminalité chez les Autochtones, d'améliorer la sécurité des collectivités et d'accroître la confiance des Autochtones à l'égard du système de justice pénal? Nous avons demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain d'évaluer deux approches différentes en matière de justice :

- un système incorporant des forces policières autochtones, des juges autochtones et un appareil judiciaire autochtone pour traiter les dossiers des Autochtones qui ont des démêlées avec le système de justice pénal;
- un système qui intègre des concepts autochtones en matière de justice, notamment les cercles de détermination de la peine et les cercles de guérison, les lois autochtones et d'autres mesures que les peines telles la réconciliation et la réhabilitation.

Dans l'ensemble, la majorité croit que ces deux approches auraient un impact bénéfique. Plus de six Autochtones vivant en milieu urbain sur dix disent que chacune de ces deux approches aurait au moins un impact modéré sur la réduction du taux de criminalité chez les Autochtones, l'amélioration de la sécurité des collectivités et l'accroissement de la confiance des Autochtones à l'égard du système judiciaire.

Impact d'approches différentes en matière de justice
Aurait un grand impact ou un impact modéré pour ce qui est…



Quand il est question de la sécurité des collectivités et de la confiance à l'égard du système, les deux approches sont considérées pareillement susceptibles d'avoir un impact positif. Cependant, les Autochtones vivant en milieu urbain sont légèrement plus optimistes quant à l'impact d'un système qui intègre des concepts autochtones en matière de justice sur la réduction du taux de criminalité (42 % disent que cela aurait un grand impact) comparativement à l'impact d'un système qui incorpore des forces policières, des juges et un appareil judiciaire autochtones (36 %).

Les membres des Premières nations et les Inuits sont plus optimistes en ce qui a trait à l'impact d'un système qui intègre des concepts autochtones en matière de justice et incorporant des forces policières, des juges et un appareil judiciaire autochtones. Les Métis sont légèrement plus sceptiques, bien que la majorité d'entre eux soient tout de même optimistes quant à l'impact de ces approches sur le taux de criminalité chez les Autochtones, la sécurité des collectivités et la confiance à l'égard du système judiciaire.

Dans les différentes villes, ce sont les Autochtones qui vivent à Toronto, Saskatoon et Halifax qui sont les plus optimistes quant à l'éventuel impact de forces policières, de juges et d'un appareil judiciaire autochtones. Les Inuits d'Ottawa sont similairement optimistes quant à l'impact de cette approche sur la sécurité des collectivités. Les Autochtones vivant à Toronto sont les plus convaincus de l'impact qu'aurait l'intégration de concepts autochtones en matière de justice dans le système existant, et ce, dans les trois domaines susmentionnés.

L'optimisme exprimé quant à ces deux approches est de façon constante plus élevé chez les Autochtones de 45 ans ou plus vivant en milieu urbain ainsi que chez ceux qui appuient la création d'un système judiciaire autochtone distinct. Il est intéressant de noter que les Autochtones vivant en milieu urbain sont pareillement convaincus des avantages de ces deux approches sans égard à leur confiance envers le système de justice pénal actuel.

IX. Bonheur, aspirations et définition du « succès » chez les Autochtones vivant en milieu urbain

Aperçu

Le présent chapitre touche aux quatre thèmes de l'*ÉAMU* (identité, expériences, aspirations et valeurs) alors qu'il explore la satisfaction des Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard de leur vie, leurs aspirations, leur définition d'une vie réussie et leurs perceptions relatives à la qualité de leur emploi et de leur santé.

Les points suivants résument les principales conclusions de l'enquête en ce qui a trait au bonheur, aux aspirations et à la définition du « succès » des Autochtones vivant en milieu urbain.

- **La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain sont satisfaits de leur existence.** La santé, le lien avec leur héritage autochtone et leur statut socio-économique constituent tous des facteurs qui influent sur leur niveau de bonheur, mais ceux qui sont propriétaires de leur résidence et ceux qui sont très satisfaits de leur emploi sont les plus susceptibles d'être heureux.
- **Poursuivre ou terminer des études supérieures est aujourd'hui la principale aspiration des Autochtones vivant en milieu urbain.** Ceci est particulièrement vrai chez les Autochtones plus jeunes et moins nantis vivant en milieu urbain. Les Autochtones vivant en milieu urbain espèrent en outre que les futures générations d'Autochtones se distingueront de la génération actuelle en reconnaissant l'importance de l'éducation et en terminant leurs études.
- **La définition d'une vie réussie reflète, chez les Autochtones vivant en milieu urbain, les mêmes notions universelles de réussite que celles observées dans la société canadienne en général.** Ils sont très susceptibles de dire que la famille et une vie équilibrée sont de très importants ingrédients d'une vie réussie, et une majorité souligne l'importance d'un bon emploi, d'une carrière réussie ou de l'autonomie financière.
- **À l'opposé, les opinions quant à l'importance de liens forts avec son identité et ses origines autochtones et au fait de vivre de façon traditionnelle sont beaucoup plus diversifiées.** Ces deux éléments sont considérés plus importants pour une vie réussie par les Autochtones vivant en milieu urbain qui se définissent nettement comme Autochtone (les Autochtones vivant en milieu urbain qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone et qui connaissent très bien leur arbre généalogique).
- **Le travail représente une expérience positive pour de nombreux Autochtones vivant en milieu urbain, ce qu'ils attribuent principalement à leur passion pour leur travail ou à un bon milieu de travail.** Néanmoins, la satisfaction au travail est beaucoup plus faible chez les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, les travailleurs à temps partiel et ceux dont le niveau de scolarité ou le revenu du ménage est plus bas (ces facteurs sont interdépendants), créant chez ces groupes une plus forte tendance à espérer faire autre chose à l'avenir.
- **L'attitude face à la vie et la réduction du stress sont considérées comme les facteurs les plus importants pour l'état de santé général d'une personne.** La plupart des Autochtones vivant en milieu urbain, en particulier ceux qui se définissent nettement comme Autochtone (c.-à-d. qui connaissent très bien leur arbre généalogique ou qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone ou également autochtone et non autochtone), croient aussi que la spiritualité et de faire partie d'une communauté saine et dynamique sont aussi des éléments importants en matière de santé.

- **La plupart des Autochtones vivant en milieu urbain disent que le fait d'avoir accès aux rites de guérison traditionnels est aussi, sinon plus, important que d'avoir accès aux soins de santé généraux non autochtones.** En outre, six sur dix disent que l'accès aux rites traditionnels est au moins assez facile pour eux. L'importance relative des rites de guérison traditionnels est plus élevée chez les membres inscrits des Premières nations et les Inuits, bien que les Inuits soient les plus susceptibles parmi l'ensemble des Autochtones vivant en milieu urbain de trouver que l'accès à ces rites est difficile.

Les plus importantes variations relatives au bonheur, aux aspirations et à la situation en matière d'emploi et de santé sont liées à l'étape de la vie (âge) ou à des facteurs socio-économiques (éducation et revenu). Des proportions similaires de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits ont un sentiment positif à l'égard de leur vie, de leur emploi et de leur santé. On observe cependant de subtiles différences relativement aux aspirations, à la définition du succès et aux facteurs considérés importants pour la santé. Les paragraphes suivants présentent plus en détail les perspectives respectives des membres des Premières nations, des Métis et des Inuits.

Premières nations

L'éducation est la principale aspiration des membres des Premières nations, suivie par une carrière réussie et par élever une famille. Comme pour les Métis et les Inuits, leur définition d'une vie réussie inclut principalement la famille et une vie équilibrée. Pourtant, les membres inscrits des Premières nations sont parmi ceux les plus susceptibles de mentionner un lien fort avec leur héritage autochtone comme autre élément important d'une vie réussie. En outre, les membres des Premières nations sont aussi parmi les plus susceptibles d'exprimer l'espoir que les futures générations développent des liens culturels plus forts et de croire que de faire partie d'une communauté saine a un effet sur la santé.

Métis

Avoir une famille est la principale aspiration des Métis, dépassant de peu le désir de poursuivre des études supérieures. Comme les Inuits et les membres des Premières nations, les Métis considèrent la famille et une vie équilibrée comme les plus importants éléments d'une vie réussie. Cependant, ils accordent comparativement moins d'importance dans leur définition d'une vie réussie à un lien étroit avec l'héritage autochtone ou au fait de vivre de façon traditionnelle. Les Métis sont plus susceptibles que les autres Autochtones vivant en milieu urbain d'exprimer l'espoir que les prochaines générations soient financièrement autonomes, bien que ceci ne vienne qu'après leurs espoirs en matière d'éducation et à l'égard d'une société plus tolérante pour leurs enfants et leurs petits-enfants.

Inuits

L'éducation est la principale aspiration des Inuits, suivie d'un bon emploi ou d'une carrière réussie, puis par le fait de posséder un logis. Comme les membres des Premières nations et les Métis, les Inuits définissent une vie réussie principalement en fonction de la famille et d'une vie équilibrée. En outre, ils sont les plus susceptibles parmi les Autochtones vivant en milieu urbain de croire qu'un lien étroit avec son héritage autochtone et de vivre de façon traditionnelle sont des éléments importants d'une vie réussie. Pour ce qui est la santé, les Inuits sont les plus susceptibles de considérer que de faire partie d'une communauté saine est important et moins susceptibles que les autres de croire à l'importance de l'exercice physique.

1. Le bonheur

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont en règle générale heureux de leur existence, et six sur dix se disent très heureux. Le bonheur est davantage présent chez ceux qui sont propriétaires de leur logis et ceux très satisfaits de leur emploi.

Presque la totalité des Autochtones vivant en milieu urbain se décrivent comme heureux et une majorité d'entre eux se disent très heureux. Plus de neuf sur dix se disent très (58 %) ou assez (36 %) heureux de leur existence, alors que moins d'un répondant sur dix se dit pas très (4 %) ou pas du tout (1 %) heureux. Des proportions similaires de membres des Premières nations, de Métis et d'Inuits se disent très heureux de leur existence.

Le bonheur des Autochtones vivant en milieu urbain est fortement dépendant de leur statut socio-économique. La proportion d'Autochtones vivant en milieu urbain qui se disent très heureux passe de quatre sur dix (41 %) pour ceux dont le revenu est le plus faible aux trois quarts (77 %) de ceux dont le revenu du ménage est de 60 000 $ ou plus. Les propriétaires de leur logis (81 % très heureux) ou titulaires d'un diplôme postsecondaire (66 %) se disent aussi plus heureux.

La situation en matière d'emploi et la satisfaction au travail sont aussi liées au sentiment de bonheur des Autochtones vivant en milieu urbain. Ceux qui ont un emploi à temps plein (72 %) sont plus susceptibles que les travailleurs autonomes (61 %) ou les travailleurs à temps partiel (50 %) d'être très heureux de leur existence. En outre, le bonheur augmente avec la satisfaction au travail : la moitié des Autochtones vivant en milieu urbain qui se disent assez satisfaits de leur emploi sont très heureux comparativement à huit sur dix (80 %) pour ceux qui se disent très satisfaits de leur emploi.

Comme il fallait si attendre, la perception des Autochtones vivant en milieu urbain quant à leur propre santé affecte leur sentiment de bonheur. Ceux qui croient être en bonne ou en excellente santé (69 %) sont plus susceptibles d'être très heureux que ceux qui qualifient leur état de santé de passable ou de médiocre (44 %).

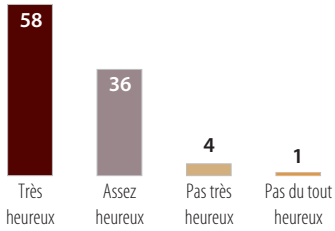
De surcroît, la proportion d'Autochtones vivant en milieu urbain très heureux augmente de façon constante avec la connaissance de l'arbre généalogique, passant de quelque quatre sur dix (43 %) pour ceux qui ne connaissent pas bien du tout leur arbre généalogique à sept sur dix (70 %) pour ceux qui connaissent très bien leur arbre généalogique.

Dans les différentes villes, les Autochtones qui vivent à Vancouver (64 %) et à Winnipeg (63 %) sont les plus susceptibles de dire qu'ils sont très heureux, alors que ceux qui habitent Toronto (48 %) sont les moins susceptibles de le faire.

Malgré ces écarts quant aux proportions d'Autochtones vivant en milieu urbain qui se décrivent comme très heureux, moins de deux sur dix, et ce, dans tous les segments de la population, se disent malheureux. Les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont au chômage ou qui bénéficient de l'aide sociale (13 %), ainsi que ceux dont la santé est passable ou médiocre (14 %), sont parmi les plus susceptibles de se dire malheureux.

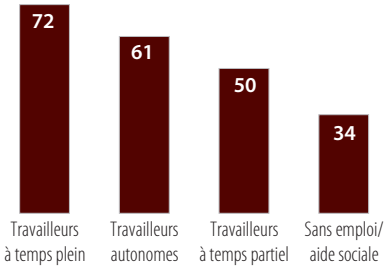
Degré de bonheur

Dans l'ensemble, êtes-vous très, assez, pas très ou pas du tout heureux de votre existence?



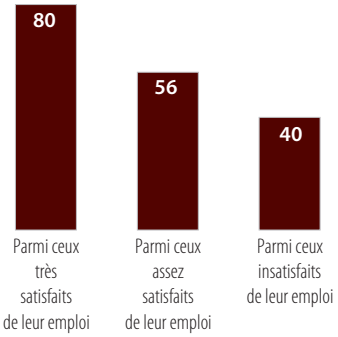
Degré de bonheur

Très heureux, en fonction du statut d'emploi



Degré de bonheur

Très heureux, en fonction de la satisfaction au travail



2. Aspirations et définition du succès

Aspirations

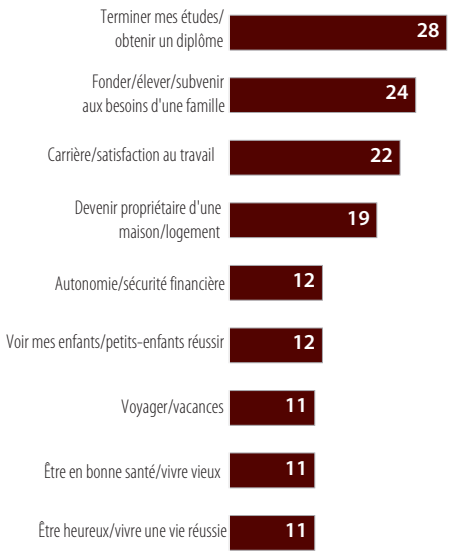
La plus importante aspiration des Autochtones vivant en milieu urbain est de terminer leurs études, suivie d'élever une famille, d'avoir un bon emploi et d'acheter un logis. Les études, l'emploi ou la carrière sont des objectifs particulièrement présents chez les Autochtones les plus jeunes et les moins nantis vivant en milieu urbain..

Que signifie pour les Autochtones vivant en milieu urbain une vie réussie? Pour explorer les aspirations des Autochtones vivant en milieu urbain à l'égard de leur avenir, nous avons demandé aux p*articipants à líÉAMU* (sans aide et sans choix de réponses) les trois principales choses qu'ils désirent accomplir au cours de leur vie.

Aspirations

Quelles sont les trois choses que vous voulez le plus accomplir au cours de votre vie?

Premières mentions



L'aspiration la plus souvent mentionnée par les Autochtones vivant en milieu urbain et de terminer leurs études (28 %), de fonder, d'élever ou de subvenir aux besoins d'une famille (24 %), d'occuper un bon emploi ou un emploi agréable (22 %) et de posséder un logis (19 %). Un nombre légèrement moindre d'Autochtones vivant en milieu urbain ont mentionné être financièrement autonomes ou riches (12 %), voir leurs enfants ou petits-enfants aller à l'école et réussir dans la vie (12 %), voyager (11 %), être en bonne santé (11 %) et être heureux ou mener une vie réussie (11 %).

Les Autochtones vivant en milieu urbain mentionnent un large éventail d'autres aspirations, mais ils ne sont jamais plus de 10 pour cent à mentionner ces autres aspirations. Parmi celles-ci, on retrouve être propriétaire d'une entreprise; demeurer près de leur famille ou de leur communauté; redonner à la communauté autochtone; avoir du succès; transmettre leur savoir ou garder leur culture vivante; atteindre la paix, l'équilibre et la prospérité; trouver un partenaire de vie ou se marier.

Dans toutes les villes, les études supérieures constituent la première ou l'une des premières aspirations, et ce, pour la majorité des groupes d'Autochtones vivant en milieu urbain, quoique certains écarts puissent être observés. Terminer ses études est plus susceptible d'être l'une des principales aspirations des Inuits (36 %) et des membres des Premières nations (33 %) que des Métis (23 %). Les Métis (26 %) sont les plus susceptibles parmi les Autochtones vivant en milieu urbain d'avoir comme principale aspiration d'élever une famille et de subvenir à ses besoins, dans une proportion légèrement plus grande que de faire des études supérieures.

L'éducation est aussi l'aspiration la plus souvent mentionnée par les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain (51 % des 18 à 24 ans) et les femmes (35 %), ainsi que par ceux qui n'ont pas de diplôme postsecondaire (33 %) ou dont le revenu du ménage est inférieur à 30 000 $ (35 %).

Après l'éducation, une carrière réussie (45 %) ou fonder ou élever une famille (35 %) sont les aspirations les plus courantes des jeunes Autochtones vivant en milieu urbain qui ont de 18 à 24 ans. Bien que l'éducation et fonder ou élever une famille se classent aussi parmi les plus importantes aspirations des 25 à 44 ans (juste un peu moins fréquemment mentionnés que par les personnes plus jeunes), ce groupe d'âge est plus susceptible que les plus jeunes de mentionner d'autres objectifs liés à la famille, tels que se marier, être un bon partenaire ou un bon parent, voir leurs enfants réussir dans la vie ou demeurer près de leur famille. Les personnes plus âgées (45 ans ou plus) sont plus susceptibles que les autres de mettre l'accent sur la croissance personnelle (p. ex., être en bonne santé, adopter des habitudes de vie saines, atteindre la paix et l'équilibre, la spiritualité, etc.) et le désir de transmettre leur savoir aux autres.

Outre l'éducation, la carrière et être propriétaire d'un logis sont les deux aspirations les plus souvent mentionnées par les Autochtones vivant en milieu urbain qui ne possèdent pas de diplôme collégial ou universitaire et qui ont des revenus plus faibles. En outre, bien que moins souvent mentionné que l'éducation, la famille et la carrière, le désir de voyager demeure une aspiration fréquente pour les personnes plus scolarisées ou dont le revenu est plus élevé. Les Autochtones vivant en milieu urbain titulaire d'un diplôme universitaire sont les plus susceptibles de mentionner comme aspiration le fait de redonner à la communauté (14 %) ou de devenir un rôle d'identification positif (9 %). Finalement, ceux dont les revenus sont plus élevés sont plus susceptibles que les autres de désirer la sécurité financière et une retraite confortable.

Il existe aussi des différences d'aspirations entre les villes. Le désir de terminer ses études est plus souvent mentionné à Saskatoon (45 %), fonder ou élever une famille est une aspiration plus répandue chez les Autochtones de Thunder Bay (32 %) et Calgary (30 %), alors qu'une carrière réussie est plus fréquemment mentionnée à Regina, à Saskatoon et à Winnipeg (32 % dans chaque ville).

La définition du succès

La famille et une vie équilibrée sont les éléments les plus importants d'une vie réussie pour les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits, mais ils divergent quant à l'importance accordée au fait d'avoir un lien étroit avec leur identité et leurs origines autochtones ou de vivre de façon traditionnelle.

L'*ÉAMU* a demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain d'évaluer l'importance de huit facteurs dans leur propre définition de ce qu'est une vie réussie : l'autonomie financière; avoir un lien fort avec son identité ou ses origines autochtones; posséder un logis; occuper un bon emploi ou connaître la réussite dans sa carrière; être proche de sa famille et de ses amis; vivre une vie équilibrée; vivre de façon traditionnelle; élever des enfants en bonne santé et bien adaptés qui apportent une contribution au sein de leur communauté.

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont davantage susceptibles de considérer la famille et une vie équilibrée comme les éléments essentiels à une vie réussie. Neuf sur dix (90 %) disent **qu'élever des enfants en bonne santé et bien adaptés qui apportent une contribution au sein de leur communauté** est très important pour leur définition de ce qu'est une vie réussie, et des proportions similaires disent la même chose quant au fait **d'être proche de sa famille et de ses amis** (88 %) et **de vivre une vie équilibrée** (88 %). Huit Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (78 %) accordent la même importance à **occuper un bon emploi ou à connaître la réussite dans sa carrière**. La majorité définit en outre le succès comme **une autonomie financière** (71 %), **avoir un lien fort avec son identité ou ses origines autochtones** (63 %) ou **posséder un logis** (61 %). Pour chacun de ces éléments, la plupart des autres répondants les considèrent assez importants dans leur définition d'une vie réussie, alors que pas plus d'un sur dix dit que ce n'est pas si important.

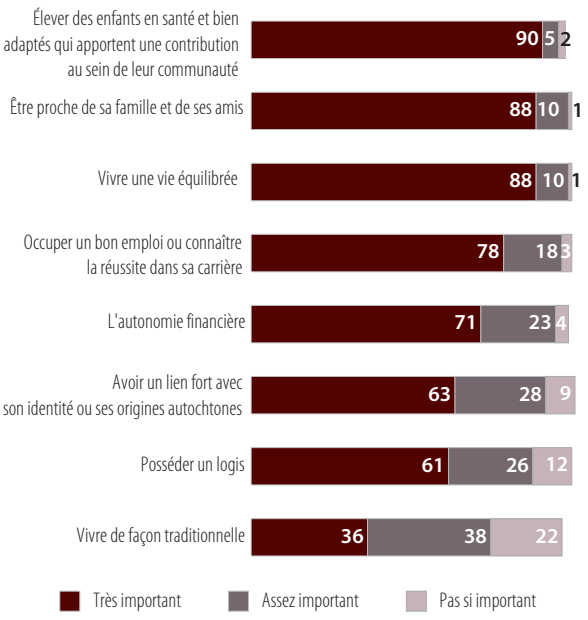
Les Autochtones vivant en milieu urbain ont cependant des opinions variées quant à l'importance de **vivre de façon traditionnelle**. Moins de quatre sur dix (36 %) jugent cet élément très important à une vie réussie, alors qu'une proportion similaire (38 %) dit que c'est assez important et deux sur dix (22 %) que ce n'est pas si important.

Les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits partagent les mêmes notions « universelles » de ce qu'est une vie réussie (la famille et une vie équilibrée). Cependant, leurs opinions divergent de façon significative quant à l'importance d'un lien fort avec leur identité ou leurs origines autochtones et de vivre de façon traditionnelle. Dans le premier cas, les Inuits (83 %) et les membres inscrits des

Premières nations (75 %) sont beaucoup plus susceptibles que les membres non inscrits des Premières nations (56 %) et les Métis (52 %) d'associer un lien fort avec leur héritage autochtone à une vie réussie. Pour ce qui est de vivre de façon traditionnelle, moins d'Autochtones vivant en milieu urbain croient dans l'ensemble que c'est un élément très important d'une vie réussie, mais, encore une fois, les Inuits (62 %) et les membres des Premières nations (inscrits et non inscrits) (45 %) sont plus susceptibles que les Métis (27 %) de considérer que c'est un élément essentiel à une vie réussie.

Définition d'une vie réussie

Les gens définissent ce qu'est la réussite dans une vie de bien des façons. Veuillez me dire si les choses suivantes sont très importantes, assez importantes ou pas si importantes dans votre définition personnelle de ce que signifie une vie réussie.



Quand on compare les différentes villes, un lien fort avec l'héritage autochtone est surtout important au concept de vie réussie pour les Autochtones qui vivent à Halifax (77 %), Toronto (76 %) ou Vancouver (74 %), ainsi que pour les Inuits d'Ottawa (78 %). Vivre de façon traditionnelle est aussi considéré particulièrement important à Halifax (54 %) ainsi que par les Inuits d'Ottawa (57 %). À l'opposé, les Autochtones qui vivent à Winnipeg sont les moins susceptibles de considérer un lien fort avec leur héritage autochtone (45 %) et le fait de vivre de façon traditionnelle (27 %) comme des facteurs très importants dans leur définition de la réussite, ce qui est en partie attribuable à la large population métisse de cette ville. Néanmoins, la proportion de Métis qui considère un lien fort avec son héritage autochtone comme un élément essentiel à une vie réussie est beaucoup plus faible à Winnipeg (35 %) que dans les autres villes (60 %).

L'importance accordée à un lien fort avec l'héritage autochtone dans la définition d'une vie réussie est aussi influencée par l'âge et le lieu de naissance des Autochtones vivant en milieu urbain, ainsi que par la mesure dans laquelle ils se définissent comme Autochtone. Les Autochtones vivant en milieu urbain plus âgés (72 % des 45 ans ou plus) et ceux qui sont nés et ont grandi à un autre endroit que dans leur ville de résidence actuelle (68 %) sont plus susceptibles que les autres d'accorder de l'importance à un lien fort avec leur identité et leurs origines autochtones. En outre, ceux qui se définissent nettement comme Autochtone (qui connaissent très bien leur arbre généalogique et disent appartenir à une communauté surtout ou exclusivement autochtone) sont parmi les plus susceptibles d'accorder de l'importance à un lien fort avec l'héritage autochtone et au fait de vivre de façon traditionnelle.

Finalement, l'importance accordée au fait de vivre de façon traditionnelle dans le concept de vie réussie des Autochtones vivant en milieu urbain diminue à mesure que le revenu du ménage augmente.

3. Expériences de travail

Les données de l'ÉAMU révèlent un lien étroit entre le bonheur et la situation ou la satisfaction en matière d'emploi. L'*ÉAMU* s'est brièvement penché sur le sujet de l'emploi, en s'appuyant sur les statistiques existantes sur le travail dans la population autochtone et en mettant l'accent sur la qualité de l'emploi et les types de réussite atteints par les Autochtones vivant en milieu urbain dans le domaine du travail.

Profil d'emploi

Une majorité des participants à líÉAMU travaillent, que ce soit à temps plein, à temps partiel ou en tant que travailleurs autonomes. Le taux d'emploi est plus élevé chez les titulaires d'un diplôme postsecondaire.

Il est tout d'abord utile de bien saisir le profil d'emploi des participants à l'*ÉAMU*. Six sur dix (58 %) *travaillent*. La plupart sont des travailleurs à temps plein (40 %), alors que quelques-uns sont travailleurs autonomes (7 %) ou travailleurs à temps partiel (11 %). Les autres sont étudiants à temps plein (10 %), personnes au foyer à temps plein (4 %), retraités (4 %), bénéficiaires de l'aide sociale (4 %) ou d'une pension d'invalidité (3 %) ou actuellement sans emploi (14 %).

Les Métis (48 %) sont plus susceptibles que les membres des Premières nations (33 %) et les Inuits (29 %) de dire qu'ils travaillent à temps plein, bien que les taux de travailleurs autonomes et de travailleurs à temps partiel soient similaires pour les trois groupes. Par contre, le chômage est plus courant chez les Inuits (21 %) et les membres des Premières nations (17 %) que chez les Métis (11 %).

Les taux d'emploi (y compris à temps plein, à temps partiel et le travail autonome) sont plus élevés chez les p*articipants à líÉAMU* titulaires d'un diplôme universitaire (79 %) ou collégial (72 %), ce qui confirme le lien entre le niveau de scolarité et la réussite sur le marché du travail (Statistique Canada a démontré que la probabilité d'emploi augmente et que la probabilité d'être sans emploi diminue de façon importante avec un niveau de scolarité plus élevé). L'âge est aussi un facteur : les Autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain sont plus susceptibles d'occuper un emploi à temps partiel (16 % versus 9 % pour les 25 ans ou plus).

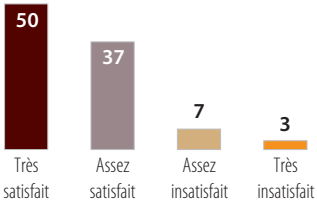
Le taux d'emploi est plus élevé à Vancouver (71 % sont travailleurs à temps plein, à temps partiel ou autonomes), suivi de Winnipeg (64 %). Le taux le plus faible est celui de Saskatoon (38 %), où un quart (26 %) des p*articipants à líÉAMU* se disent sans emploi. Le travail autonome est plus répandu dans les plus grandes villes, telles que Vancouver (14 %), Montréal (12 %) et Toronto (11 %).

Les Autochtones vivant en milieu urbain qui travaillent actuellement à temps plein ou à temps partiel travaillent dans une variété d'occupations et de professions, bien que deux secteurs dominent : les services et la vente (col blanc) (20 %) et les métiers spécialisés ou semi-spécialisés (15 %). De plus petites proportions disent que leur travail principal est dans le domaine du travail social et de l'orientation (9 %), du travail non spécialisé (9 %), dans les professions (p. ex., médecin, avocat ou dentiste) (7 %), comme administrateur ou propriétaire d'une PME (5 %) ou d'une grande entreprise (4 %), des services consultatifs et de gestion (3 %), des services techniques ou professionnels (3 %) ou dans les services alimentaires (3 %). Certains emplois sont plus courants chez les travailleurs à temps partiel, soit le travail non spécialisé (15 %) et les services alimentaires (7 %).

Satisfaction au travail

Satisfaction au travail*

Diriez-vous que vous êtes très satisfait, assez satisfait, assez insatisfait ou très insatisfait de votre emploi?



* Sous-échantillon : Ceux qui travaillent, soit les travailleurs à temps plein, à temps partiel et autonomes

La satisfaction au travail est élevée chez les Autochtones vivant en milieu urbain qui travaillent et le niveau d'insatisfaction égal à celui de la population canadienne générale. Leur passion pour leur travail et un bon milieu de travail sont les principales raisons qui expliquent leur satisfaction au travail.

Quelle est la qualité des emplois occupés par les Autochtones vivant en milieu urbain? L'une des façons d'explorer cet aspect consiste à se pencher sur leur niveau de satisfaction au travail. La plupart des Autochtones vivant en milieu urbain se disent satisfaits de leur emploi. Parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui travaillent actuellement à temps plein, à temps partiel ou qui sont travailleurs autonomes, la moitié (50 %) se disent très satisfaits de leur emploi et plus d'un tiers (37 %) assez satisfaits. Seulement un sur dix se dit assez (7 %) ou très (3 %) insatisfait de son emploi. Les Inuits, les Métis et les membres des Premières nations qui travaillent actuellement expriment tous à peu près le même niveau de satisfaction à l'égard de leur travail.

Les niveaux d'insatisfaction au travail, tels que définis par Statistique Canada, semblent similaires à ceux de la population canadienne en général. Selon l'Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes de 2002, huit pour cent des travailleurs canadiens se disent « peu satisfait » ou « pas du tout satisfait » de leur emploi, soit un nombre légèrement inférieur à celui des Autochtones vivant en milieu urbain, alors quíun sur dix se dit « assez insatisfait » ou « très insatisfait » de son emploi.

La satisfaction au travail est plus élevée chez les travailleurs autonomes (55 % sont très satisfaits) et les travailleurs à temps plein (51 %) que chez ceux qui travaillent à temps partiel (40 %). Le salaire compte en partie pour cette différence. La satisfaction au travail passe de quatre Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (39 %) pour ceux dont le revenu du ménage est de moins de 30 000 $ à six sur dix (62 %) pour ceux dont le revenu du ménage est de 60 000 $ ou plus[48]. Les Autochtones vivant en milieu urbain qui travaillent à temps plein sont plus de deux fois plus susceptibles que les travailleurs à temps partiel de faire partie de cette catégorie.

La satisfaction au travail augmente aussi avec l'âge, passant de trois Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (28 %) chez les 18 à 24 ans à deux tiers pour ceux de 45 ans ou plus (65 %). Ceci n'est pas entièrement attribuable à une meilleure situation d'emploi pour les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain, puisqu'ils sont de façon constante plus satisfaits de leur emploi, qu'ils travaillent à temps plein ou à temps partiel ou qu'ils soient travailleurs autonomes. La satisfaction au travail est aussi plus répandue chez les Autochtones vivant en milieu urbain titulaire d'un diplôme collégial (57 %) ou universitaire (54 %).

Les Autochtones vivant en milieu urbain de Montréal (62 %), Toronto (59 %) et Vancouver (55 %) sont les plus susceptibles d'être très satisfaits de leur emploi, ce qui est en partie attribuable à la plus grande proportion de travailleurs autonomes dans ces villes. L'insatisfaction (très ou assez insatisfait) est légèrement plus répandue à Calgary (16 %) et à Edmonton (14 %) que dans les autres villes.

LES RAISONS EXPLIQUANT LA SATISFACTION OU L'INSATISFACTION AU TRAVAIL. Une passion pour leur travail et un milieu de travail favorable se démarquent comme les principales raisons expliquant la satisfaction au travail des Autochtones vivant en milieu urbain.

Quand on demande aux Autochtones vivant en milieu urbain pourquoi ils sont très satisfaits de leur emploi (sans aide et sans choix de réponses), plus d'un tiers (36 %) répondent que c'est parce qu'ils « adorent leur travail ». Un bon patron, de bons collègues et un bon milieu de travail (24 %) sont

48 Cette conclusion rejoint celles d'autres recherches démontrant qu'à mesure qu'ils atteignent la tranche des revenus moyens, les gens sont plus susceptibles d'être satisfaits de leur travail. Statistique Canada, « Rapports sur la santé : Satisfaction au travail, stress et dépression », Le Quotidien, 2006

aussi un élément important, tout comme le sentiment que leur travail leur permet de redonner à leur communauté (21 %) ou d'exercer une influence positive sur celle-ci (13 %). Certaines des raisons invoquées moins fréquemment pour expliquer leur forte satisfaction au travail incluent un sentiment de réalisation de soi (14 %), le salaire ou les avantages sociaux (13 %) et les possibilités de promotion (10 %).

Le groupe relativement petit d'Autochtones vivant en milieu urbain qui sont insatisfaits de leur travail mentionnent en majorité comme raison de cette insatisfaction le manque de défis (18 %), le salaire peu élevé (17 %) ou la mauvaise gestion ou de mauvaises politiques en milieu de travail (17 %). D'autres raisons incluent le manque de lien entre leur travail et leurs intérêts ou études (15 %) et le stress ou les difficultés liés au travail (11 %).

Le groupe d'Autochtones vivant en milieu urbain qui se disent assez satisfaits de leur emploi mentionnent une variété de raisons positives et négatives, dont aucune ne se démarque comparativement aux raisons évoquées par ceux qui sont très satisfaits ou très insatisfaits de leur travail. Il est intéressant de noter que ceux qui sont assez satisfaits de leur emploi sont aussi susceptibles que ceux qui sont insatisfaits de considérer cet emploi comme temporaire et d'indiquer qu'ils envisagent un changement de carrière (9 %) ou que leur emploi actuel ne sert qu'à payer les factures (5 %).

Satisfaction au travail et désir de changement

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont assez également divisés entre ceux qui sont satisfaits de leur travail actuel et ceux qui espèrent faire quelque chose d'autre, des opinions clairement influencées par la satisfaction au travail. Ceux qui envisagent de faire autre chose espèrent poursuivre leurs études ou travailler dans un autre domaine.

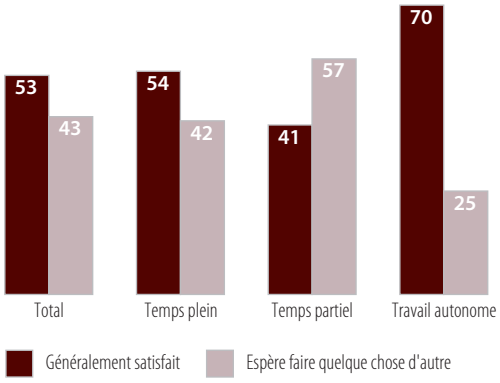
Au-delà de leur niveau de satisfaction avec leur emploi actuel, dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain sont-ils satisfaits du type d'emploi qu'ils occupent? Les Autochtones vivant en milieu urbain qui travaillent à temps plein ou à temps partiel ou qui sont travailleurs autonomes sont assez également divisés sur cette question, avec d'un côté ceux qui sont satisfaits de ce qu'ils font actuellement et de l'autre ceux qui aimeraient changer. Juste un peu plus de la moitié (53 %) des répondants qui travaillent disent être généralement satisfaits du genre d'emploi qu'ils occupent, alors que quatre sur dix (43 %) espèrent faire autre chose (4 % ne sont pas en mesure d'émettre une opinion). Comme pour la satisfaction au travail, la satisfaction relative au type d'emploi est similaire pour les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits.

La satisfaction au travail est un élément clé qui influence la satisfaction des Autochtones vivant en milieu urbain quant au type d'emploi qu'ils occupent. Seulement un quart (23 %) de ceux très satisfaits de leur emploi actuel espèrent un jour faire autre chose comparativement à 57 pour cent de ceux qui sont assez satisfaits et neuf sur dix (88 %) de ceux qui sont insatisfaits de leur emploi actuel.

Comme on pouvait s'y attendre, le désir de faire autre chose est plus élevé chez les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain (76 %) et diminue avec l'âge (24 % seulement pour les 45 ans ou plus). Le fait d'être depuis plus longtemps sur le marché du travail et le fait que les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain sont plus susceptibles de travailler à temps plein et d'être satisfaits de leur emploi actuel contribuent probablement à leur plus grande satisfaction à l'égard du genre d'emploi qu'ils occupent.

Satisfaction quant au genre d'emploi selon le statut d'emploi*

Êtes-vous généralement satisfait du genre d'emploi que vous occupez ou du genre de travail que vous faites ou espérez-vous faire quelque chose d'autre?



*Sous-échantillon : Ceux qui travaillent, soit les travailleurs à temps plein, à temps partiel et autonomes

L'espoir de faire autre chose est plus élevé chez les personnes dont le revenu est plus bas (55 % de ceux dont le revenu du ménage est inférieur à 30 000 $). Il est aussi plus prononcé chez ceux qui travaillent à temps partiel (57 %) comparativement à ceux qui travaillent à temps plein (42 %). À l'opposé, les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont travailleurs autonomes sont les plus susceptibles d'être satisfaits du genre de travail qu'ils font (70 % versus 25 % qui espèrent faire autre chose).

Parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont sur le marché du travail, le désir de faire autre chose est plus prononcé à Calgary et à Edmonton (où l'insatisfaction relative à l'emploi actuel est la plus répandue), puis à Regina et à Saskatoon. Dans les autres villes, la majorité des répondants sont satisfaits du type d'emploi qu'ils occupent actuellement.

Que veulent faire les Autochtones vivant en milieu urbain qui espèrent faire autre chose que le genre de travail qu'ils font actuellement? Un sur dix prévoit poursuivre ses études (10 %), lancer sa propre entreprise (10 %)[49] ou être promu au sein de l'organisation pour laquelle il travaille actuellement (8 %), un désir particulièrement prononcé chez ceux qui se disent très satisfait de leur emploi actuel et qui indiquent que tous les projets de changement ne signifient pas un changement de milieu de travail. D'autres mentionnent différents secteurs ou professions dans lesquels ils aimeraient travailler, les plus courants étant le travail social (7 %), le travailpour la communauté autochtone (6 %), l'enseignement (5 %), le droit (5 %), les soins infirmiers (4 %) ou les arts et le design (4 %).

Les réussites au travail

Les Autochtones vivant en milieu urbain décrivent tout un éventail de réussites en milieu de travail, y compris des réussites directement liées au travail ou une promotion, des possibilités de développement personnel, la stabilité d'emploi et financière et la possibilité de redonner à la communauté.

Quelles sont pour les Autochtones vivant en milieu urbain les plus grandes réussites qu'ils ont connues dans leur vie professionnelle?

Lorsque interrogés sur cette question (sans aide et sans choix de réponses), les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont sur le marché du travail décrivent cinq principaux types de réussites.

49 Au-delà du désir de posséder leur propre entreprise, on observe chez les Autochtones du Canada une forte tendance à être propriétaire d'une petite entreprise. Les données de Statistique Canada démontrent que les Autochtones démarrent des entreprises neuf fois plus souvent que la moyenne canadienne.

- **Réussites liées au travail ou à une promotion.** La réussite la plus susceptible d'être invoquée par les Autochtones vivant en milieu urbain dans leur vie professionnelle est un succès directement lié à l'emploi ou à une promotion. Quatre sur dix (39 %) décrivent un succès précis directement lié à leur emploi, comme une promotion, de l'avancement ou de plus grandes responsabilités, ainsi qu'un prestige, un prix ou une reconnaissance pour l'atteinte d'objectifs précis. Les proportions d'Autochtones vivant en milieu urbain qui mentionnent des succès directement liés à l'emploi ou de l'avancement comme leurs plus grandes réussites atteignent cinq répondants sur dix à Edmonton (54 %), à Vancouver (52 %) et à Montréal (49 %).
- **Possibilités de perfectionnement.** La deuxième forme de réussite la plus souvent mentionnée dans la vie professionnelle, soit par trois répondants sur dix (31 %), inclut l'acquisition de nouvelles compétences, une affectation enrichie, la croissance personnelle qui a découlé de leur emploi et les possibilités de perfectionnement des compétences ou de certification. Les Autochtones vivant en milieu urbain de Calgary (40 %) sont les plus susceptibles de dire que les possibilités de perfectionnement représentent leur plus grande réussite dans leur vie professionnelle.
- **Sécurité d'emploi.** Plus de deux Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (23 %) affirment que leur plus grande réussite professionnelle à ce jour a été d'atteindre la sécurité ou la stabilité d'emploi dans leur industrie ou domaine. Ce pourcentage est particulièrement élevé à Thunder Bay (33 %) et Calgary (31 %).
- **Stabilité financière.** Deux Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (18 %) croient aussi que leur capacité à s'offrir ce qu'ils désirent, à subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leur famille et à être en mesure d'acheter une maison ou une automobile sont les plus grandes réussites qu'ils ont atteintes à ce jour dans leur vie professionnelle. La proportion augmente à trois sur dix ou plus à Thunder Bay (34 %), à Halifax (32 %) et à Calgary (30 %).
- **Redonner.** Deux sur dix (18 %) soulignent aussi le sentiment de réussite qu'ils ressentent en occupant un emploi qui les amène à aider les jeunes, à travailler avec d'autres Autochtones ou à contribuer à leur communauté. Ce type de réussite est plus fréquemment mentionné à Toronto (25 %) et à Vancouver (23 %).

4. Espoirs pour l'avenir

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont très susceptibles d'espérer un monde caractérisé par des liens culturels plus forts, un plus haut niveau d'éducation et davantage de tolérance.

Lorsque interrogés au sujet de l'avenir et sur la façon dont ils espèrent que la vie de leurs enfants ou petits-enfants (ou la vie de la prochaine génération) sera différente de la leur (sans aide et sans choix de réponses), les Autochtones vivant en milieu urbain décrivent un monde caractérisé par de plus grandes aspirations en matière d'éducation, des liens culturels plus forts et davantage de tolérance. Certains de ces espoirs sont présentés dans les mots des participants dans l'encadré latéral ci-contre.

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont surtout susceptibles d'espérer que les futures générations comprennent l'importance de l'éducation et de terminer ses études (20 %). Les autres éléments les plus souvent mentionnés sont que la prochaine génération connaisse davantage, s'implique davantage et développe des liens plus étroits avec sa communauté culturelle autochtone (18 %) ou qu'elle vive dans une société sans racisme et sans discrimination (17 %).

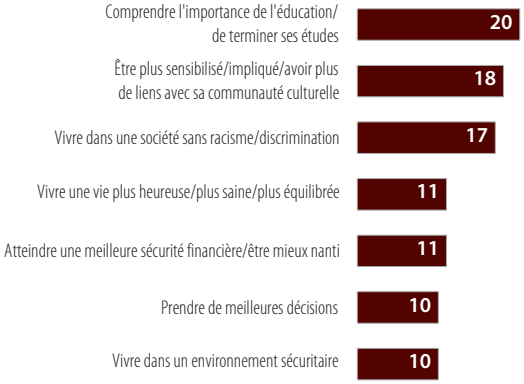
Des proportions plus petites d'Autochtones vivant en milieu urbain espèrent que leurs enfants et leurs petits-enfants mènent des vies plus heureuses, plus saines et plus équilibrées (11 %), atteignent une plus grande sécurité financière ou soient mieux nantis (11 %), prennent de meilleures décisions qu'eux (10 %) et profitent d'un environnement plus sécuritaire sans criminalité, violence ou abus physique ou psychologique (10 %). Un large éventail d'autres espoirs ont été mentionnés, bien qu'aucun par plus de neuf pour cent des participants, dont éviter la dépendance à l'alcool ou à d'autres drogues, l'accès à de meilleures ressources et possibilités, une vie familiale stable ou une famille solide sur laquelle ils peuvent compter, une fierté à l'égard de leur identité autochtone et un meilleur accès ou appui en matière d'éducation.

Les espoirs pour les générations futures sont en règle générale similaires dans la majorité des segments démographiques de la population autochtone vivant en milieu urbain, à quelques exceptions près. Une meilleure éducation pour les générations à venir est un espoir plus répandu chez les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain (24 % des 45 ans ou plus) ou sans diplôme d'études secondaires (24 %). Ceux qui sont au minimum titulaire d'un diplôme d'études secondaires sont quant à eux plus susceptibles d'espérer une société plus tolérante (19 %). En outre, les membres des Premières nations sont les plus susceptibles d'exprimer le désir que les futures générations développent des liens culturels plus forts (24 %). La stabilité financière est plus souvent mentionnée par les Métis (13 %) que par les autres groupes identitaires.

Espoirs pour l'avenir

Si on pense à l'avenir, existe-t-il des aspects de la vie de vos enfants et de vos petits-enfants (ou la vie de la prochaine génération) qui, vous l'espérez, seront différents de ce que vous avez vécu au cours de votre vie?

Premières mentions



Les espoirs des Autochtones vivant en milieu urbain pour les générations futures [traduction] :

Une expérience positive en éducation. Qu'ils n'aient pas à affronter une discrimination systémique ou raciale. Qu'ils n'aient pas à faire face à des expériences d'intimidation.

J'espère que les futures générations, y compris mes petits-enfants, auront de forts liens et attaches culturels à la terre et aux esprits de leurs ancêtres pour reconquérir et restaurer la relation de notre peuple à ses racines et à la terre et, surtout, aux valeurs et aux croyances ancestrales.

Mon enfant et mes petits-enfants seront élevés dans notre famille, sans alcool et sans drogues. Ils seront sensibilisés aux effets négatifs que la dépendance peut avoir sur leur vie. Ils vont assumer la responsabilité de leurs choix et vivre leur vie de façon intègre.

J'espère qu'à leur époque, ils seront traités de façon équitable et que le racisme n'existera plus.

Qu'ils aient des possibilités intéressantes de participer à la société dominante; qu'ils connaissent l'histoire de leur famille et de leur lignée ainsi que leur culture; qu'ils ne ressentent pas les abus intergénérationnels créés par la colonisation; qu'ils aient accès à des professeurs et à des anciens pour leur enseigner la santé, la spiritualité et la culture.

J'espère qu'ils seront heureux et qu'ils verront moins de crimes et de drogues dans les rues. Il y a trop de jeunes enfants qui meurent d'overdose ou à cause de la violence liée aux gangs.

5. Perceptions en matière de santé

Puisque leur état de santé influence clairement le sentiment de bonheur des Autochtones vivant en milieu urbain, une exploration rapide de leurs perceptions relatives à la santé et à leur bien-être semble appropriée à cette étape de ce rapport. L'*ÉAMU* a demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain d'évaluer leur propre état de santé et l'importance de certains facteurs sur l'état de santé général d'une personne, ainsi que l'importance et la facilité d'accès aux rites de guérison traditionnels.

Évaluation de l'état de santé personnel

La plupart des Autochtones vivant en milieu urbain sont positifs quant à leur état de santé personnel.

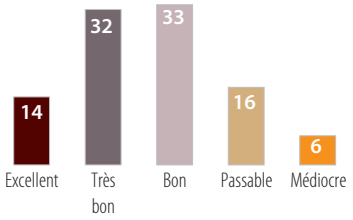
Les Autochtones vivant en milieu urbain sont en règle générale positifs quant à leur état de santé personnel. Lorsque nous leur avons demandé d'évaluer leur état de santé, huit Autochtones vivant en milieu urbain sur dix ont qualifié leur état de santé d'excellent (14 %), de très bon (32 %) ou de bon (33 %). Deux sur dix ont qualifié leur état de santé de passable (16 %) ou médiocre (6 %). Les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits sont pareillement positifs au sujet de leur état de santé personnel. Ces résultats doivent être interprétés comme un indicateur de la perception des répondants quant à leur état de santé plutôt que comme une mesure objective de l'état de santé de cette population.

L'évaluation de leur état de santé ne varie pas de façon significative par groupe identitaire. Cependant, les Autochtones qui vivent à Halifax (86 %), Vancouver (86 %), Calgary (82 %) et Montréal (82 %) sont plus susceptibles que la moyenne de dire que leur état de santé est d'excellent à bon.

Comme on pouvait s'y attendre, les perceptions relatives à l'état de santé sont plus positives chez les plus jeunes et ceux ayant un meilleur statut socio-économique. Les Autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain (ceux de moins de 45 ans) (82 %), les titulaires d'un diplôme universitaire (89 %) et ceux dont le revenu du ménage est plus élevé (86 % ñ 60 000 $ ou plus) sont tous plus susceptibles que les autres de dire que leur état de santé est d'excellent à bon.

État de santé personnel

En général, diriez-vous que votre état de santé est. . . ?



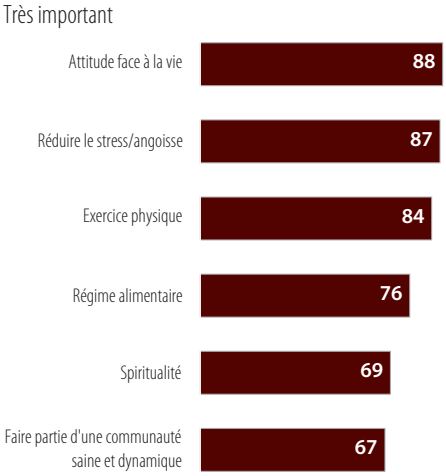
Facteurs déterminant l'état de santé personnel

Une attitude positive face à la vie et la réduction du stress sont considérées comme les plus importants facteurs qui déterminent l'état de santé général.

Outre l'absence de maladie, plusieurs facteurs conditionnent l'état de santé d'une personne. Ceci inclut des habitudes de vie, ainsi que des facteurs sociaux et environnementaux. Une documentation de plus en plus importante indique en outre que les concepts globaux de santé et de bien-être des Autochtones incluent d'autres éléments, tels que la spiritualité, le lien avec la terre et la force de l'identité autochtone[50]. En vue d'explorer la façon dont les Autochtones vivant en milieu urbain définissent la santé, l'*ÉAMU* a demandé aux participants d'évaluer l'importance de six facteurs dans la détermination de l'état de santé général individuel : l'exercice physique, le régime alimentaire, l'attitude face à la vie, la spiritualité, faire partie d'une communauté saine et dynamique et réduire le stress et l'angoisse.

Éléments importants pour la santé

Votre santé peut faire une grande différence dans votre qualité de vie. Veuillez me dire si vous croyez que chacune des choses suivantes et très importante, assez importante ou pas si importante que ça pour déterminer l'état de santé d'une personne en général.



La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain croient que ces six facteurs sont tous très importants pour l'état de santé général d'une personne. Cependant, ils sont surtout susceptibles de croire qu'**une attitude positive face à la vie** (88 %) et **la réduction du stress et de l'angoisse** (87 %) sont très importantes pour déterminer l'état de santé général, suivies de près par **l'exercice physique** (84 %). Un moindre nombre, quoique une majorité, d'Autochtones vivant en milieu urbain croient que **le régime alimentaire** (76 %), **la spiritualité** (69 %) et **le fait de faire partie d'une communauté saine et dynamique** (67 %) sont très importants pour déterminer l'état de santé général d'une personne. La plupart des autres répondants considèrent chacun de ces facteurs assez importants, très peu de répondants (moins de un sur dix) affirmant qu'ils ne sont pas si importants.

Les Inuits, les Métis et les membres des Premières accordent à ces six facteurs des priorités quelque peu différentes. Les Métis (85 %) et les membres des Premières nations (84 %) sont plus susceptibles que les Inuits (71 %) d'évaluer l'exercice physique comme un facteur très important de l'état de santé général. Les Inuits (79 %) et, dans un moindre degré, les membres des Premières nations (73 %) sont plus susceptibles que les Métis (61 %) de considérer que de faire partie d'une communauté saine et dynamique est un facteur très important pour l'état de santé.

En outre, la spiritualité et le fait de faire partie d'une communauté saine et dynamique sont les facteurs considérés les plus importants par les Autochtones vivant en milieu urbain qui connaissent très bien leur arbre généalogique et ceux qui disent appartenir à une communauté surtout autochtone ou également autochtone et non autochtone.

50 Nettleton, C., D. Napolitano et C. Stephens. An overview of current knowledge of the social determinants of Indigenous Health, document de travail, London School of Hygiene and Tropical Medicine, exécuté sur demande de l'Organisation mondiale de la santé, 2007.

L'opinion des Autochtones vivant en milieu urbain quant aux déterminants de l'état de santé varie aussi en fonction du sexe et de l'âge. Les femmes sont plus susceptibles que les hommes de considérer presque tous ces facteurs comme des facteurs très importants pour l'état de santé. La seule exception est l'exercice physique, qui est considéré aussi important par les hommes que par les femmes. L'importance accordée aux six facteurs est plus élevée chez les Autochtones vivant en milieu urbain qui sont plus âgés, et ceux de 45 ans ou plus sont les plus susceptibles de croire en l'importance d'un bon régime alimentaire, de la communauté et de la spiritualité. Ces opinions ne varient cependant pas de façon importante en fonction de l'état de santé personnel.

Bien que les Autochtones vivant en milieu urbain sans diplôme d'études secondaires soient moins susceptibles d'accorder de l'importance à l'exercice, au régime alimentaire et à l'attitude face à la vie, ils sont aussi susceptibles que ceux ayant un niveau de scolarité plus élevé de croire que la communauté, la spiritualité et la réduction du stress sont très importantes pour l'état de santé général.

Si on compare les différentes villes, les Autochtones qui vivent à Vancouver sont plus susceptibles que la moyenne de considérer l'exercice (92 %), le régime alimentaire (87 %) et la réduction du stress (93 %; comparable à Toronto où la proportion atteint 91 %) comme très importants pour l'état de santé général. Par contre, ceux qui vivent à Winnipeg sont moins susceptibles que la moyenne de considérer la spiritualité (56 %) ou le fait de faire partie d'une communauté saine et dynamique (56 %) comme très importants.

Rites de guérison traditionnels et soins de santé généraux non autochtones

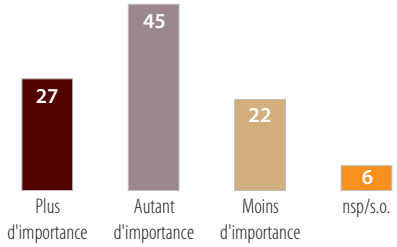
L'accès aux rites de guérison traditionnels est aussi important, sinon plus, que l'accès aux soins de santé généraux non autochtones pour la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain, en particulier les Inuits et les membres inscrits des Premières nations, ainsi que ceux qui se définissent nettement comme Autochtone.

Dans quelle mesure est-il important pour les Autochtones vivant en milieu urbain d'avoir accès à des soins de santé traditionnels culturellement adaptés? La majorité des Autochtones vivant en milieu urbain disent que les rites de guérison traditionnels ont au moins autant d'importance, sinon plus, que les soins de santé généraux non autochtones. Près de la moitié (45 %) des Autochtones vivant en milieu urbain disent que l'accès aux rites de guérison traditionnels a autant d'importance pour eux que l'accès aux services de soins de santé généraux, alors qu'un quart (27 %) disent que les rites traditionnels ont plus d'importance. Seulement deux sur dix (22 %) considèrent les rites de guérison traditionnels moins importants qu'un accès aux soins de santé généraux non autochtones.

L'opinion que l'accès aux rites de guérison traditionnels et plus important que l'accès aux services de soins de santé généraux non autochtones est plus répandue chez les Inuits (37 %) et les membres inscrits des Premières nations (36 %) que chez les membres non inscrits des Premières nations (25 %) ou les Métis (20 %). Les Métis sont plus susceptibles que les autres de dire que l'accès aux rites de guérison traditionnels est moins important (30 % versus 15 % pour les autres), alors que les membres non inscrits des Premières nations sont plus susceptibles de dire qu'ils ont autant d'importance (58 % versus 44 % pour les autres).

Importance des rites de guérison traditionnels

Le fait d'avoir accès aux rites de guérison traditionnels a-t-il pour vous plus d'importance, moins d'importance ou autant d'importance que d'avoir accès aux services de soins de santé généraux non autochtones?



Les Autochtones qui vivent à Toronto (43 %) et les Inuits d'Ottawa (47 %) sont plus susceptibles que ceux des autres villes de dire que l'accès aux rites de guérison traditionnels est plus important que l'accès aux services de soins de santé généraux non autochtones. Par contre, ceux de Winnipeg (18 %), probablement en raison de la proportion plus élevée de Métis dans cette ville, de Regina (19 %) et d'Edmonton (20 %) sont les moins susceptibles de partager cette opinion.

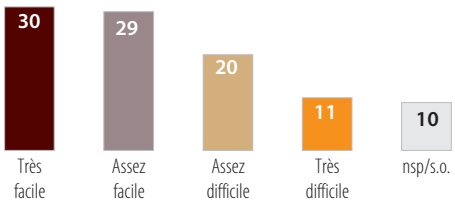
L'importance relative des rites de guérison traditionnels pour les Autochtones vivant en milieu urbain augmente en outre avec l'âge et la force de l'identité autochtone. Ceux de 45 ans ou plus, ainsi que ceux qui se définissent nettement comme Autochtone (c.-à-d. qui connaissent très bien leur arbre généalogique et qui affirment appartenir à une communauté surtout ou exclusivement autochtone) sont plus susceptibles que les autres de croire que l'accès aux rites de guérison traditionnels est plus important que l'accès aux soins de santé généraux non autochtones. Cependant, ces opinions ne varient pas de façon notable en fonction de l'état de santé personnel.

Accès aux rites de guérison traditionnels

Six Autochtones vivant en milieu urbain sur dix disent qu'il est facile d'accéder aux rites de guérison traditionnels, en particulier les Autochtones qui vivent à Toronto.

Accès aux rites de guérison traditionnels

Dans quelle mesure vous est-il facile ou difficile d'avoir accès aux rites de guérison traditionnels tels que les médecines naturelles, les cercles de guérison et d'autres cérémonies, ainsi qu'aux conseils des aînés?



L'accès aux rites de guérison traditionnels semble être facile pour la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain. Six sur dix disent qu'il est très (30 %) ou assez (29 %) facile d'avoir accès aux rites de guérison traditionnels tels que les médecines naturelles, les cercles de guérison et autres cérémonies et les conseils des Anciens. Trois sur dix disent qu'il est assez (20 %) ou très (11 %) difficile d'avoir accès à ces rites. (Dix pour cent n'émettant pas d'opinion.)

Les membres inscrits des Premières nations (37 %) sont plus susceptibles que les Métis (24 %), que les membres non inscrits des Premières nations (18 %) et que les Inuits (13 %) de dire qu'il est très facile pour eux d'avoir accès aux rites de guérison traditionnels. Les Inuits (50 %) sont beaucoup plus susceptibles que les Métis (34 %) et les membres des Premières nations (29 %) de dire qu'il est difficile pour eux d'avoir accès aux rites de guérison traditionnels. L'accès aux rites traditionnels est aussi jugé considérablement plus facile par les Autochtones qui vivent à Toronto (52 % très facile). Cependant, la facilité ou la difficulté d'accès ne varie pas de façon significative en fonction de l'état de santé personnel.

X. Valeurs, aspirations et expériences sur le plan de l'éducation

Aperçu

Une part importante de la recherche consacrée aux peuples autochtones du Canada met l'accent sur l'éducation, entre autres parce que les experts sont uniformément d'accord que les études supérieures constituent la clé pour l'amélioration des perspectives des peuples autochtones. La scolarité est reconnue comme la voie vers des emplois mieux rémunérés pour les Autochtones et, par conséquent, vers une réduction de la pauvreté[51].

Selon le Recensement de 2006, les Autochtones vivant en milieu urbain ont eu plus de succès en matière de formation postsecondaire que leur homologues qui vivent dans les réserves : près de la moitié (47 %) des Autochtones qui vivent dans les villes qui ont été incluses dans notre enquête (à l'exception d'Ottawa) sont titulaires d'un diplôme collégial ou universitaire comparativement à seulement trois sur dix (30 %) pour les résidents des réserves. Pourtant, le taux d'obtention de diplôme universitaire pour les Autochtones vivant en milieu urbain (15 %) continue de tirer de l'arrière par rapport à celui des autres Canadiens (25 %), et ce, malgré des taux d'obtention de diplôme d'études secondaires et collégiales similaires.

L'*ÉAMU* s'est donné comme premier objectif dans ce domaine d'élargir la portée des statistiques qui se rapportent à la scolarité des Autochtones en explorant les répercussions de l'éducation, ainsi que les mesures qui pourraient assurer que ceux qui désirent poursuivre des études postsecondaires puissent le faire. L'enquête s'est penchée sur les questions suivantes : Quelle est l'expérience des Autochtones vivant en milieu urbain en matière d'éducation? Pour ceux qui poursuivent des études postsecondaires, qui et quoi les ont motivés et quels sont les avantages qu'ils ont retirés de cette expérience? Sur quels types de soutien se sont-ils appuyés durant leurs études postsecondaires et sur quelles autres formes de soutien auraient-ils aimé pouvoir compter? Et finalement, quelle valeur les Autochtones vivant en milieu urbain accordent-ils à l'éducation et aux différentes formes d'apprentissage? Les points suivants résument les principales conclusions de l'enquête portant sur les valeurs, les aspirations et les expériences des Autochtones sur le plan de l'éducation.

Recensement de 2006 : Plus haut niveau de scolarité atteint*

	Population canadienne totale (%)	Autochtones en milieu urbain (%)	Autochtones habitant les réserves (%)
Aucun diplôme	**20**	**27**	**54**
Diplôme d'études secondaires	**25**	**27**	**16**
Collège	**30**	**32**	**23**
Université	**25**	**15**	**7**

** Inclut seulement les personnes de 20 ans ou plus*

Source : Recensement de 2006

- John Richards note que [traduction] « l'éducation, de la maternelle à la 12e année, vise [en partie] à transmettre une culture »[52]. **Pourtant, les résultats de l'*ÉAMU* suggèrent que la majorité des Autochtones vivant en milieu urbain n'apprennent rien au sujet des peuples autochtones, de leur histoire et de leur culture à l'école primaire et secondaire, et que ce n'est qu'au niveau postsecondaire qu'ils se rappellent avoir appris quelque chose à ce sujet.** Les Autochtones vivant en milieu urbain ont en outre très peu de contacts avec des enseignants autochtones, même si plusieurs ont fréquenté des écoles qui accueillaient plus que quelques élèves autochtones.
- **Chez les Autochtones vivant en milieu urbain qui décident de poursuivre des études postsecondaires, la principale raison de le faire est de trouver un bon emploi ou de lancer leur carrière.** Cependant, quand ils réfléchissent aux contributions positives que les études postsecondaires ont apportées à leur vie, ils sont plus susceptibles de mentionner une plus grande autonomie d'action que des possibilités d'emploi ou une stabilité financière.

51 John Richards et Megan Scott, *Autochtone Education: Strengthening the Foundations*, rapport de recherche du RCRPP, décembre 2009.

52 John Richards, « *Culture Matters, but... Explaining Trends among Urban Aboriginal people* », *Belonging, Diversity, Recognition and Shared Citizenship in Canada*, p.14.

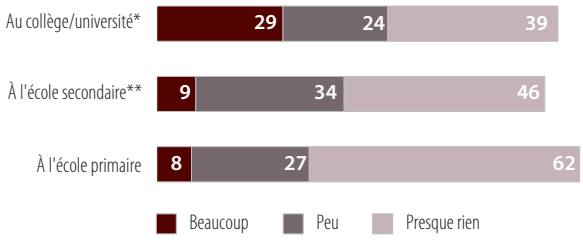
- **La famille représente un élément essentiel de la réussite des Autochtones vivant en milieu urbain aux niveaux postsecondaires,** aussi bien parce que c'est elle qui a le plus grand impact sur la décision de poursuivre des études postsecondaires que parce qu'elle est la principale source de soutien durant les études collégiales ou universitaires.
- **Bien que les Autochtones vivant en milieu urbain aient surmonté de nombreux obstacles pour accéder aux études postsecondaires, l'obstacle le plus fréquent que doivent affronter ceux qui poursuivent leurs études est le financement.** Donnée éloquente : ceux et celles qui ont commencé des études supérieures sans les terminer sont aussi susceptibles que les titulaires de diplômes postsecondaires d'affirmer qu'ils ont reçu un soutien affectif et moral durant leurs études, mais moins susceptibles d'affirmer qu'ils ont reçu un appui financier.
- **Les Autochtones vivant en milieu urbain croient fermement en l'importance d'une formation scolaire régulière, aussi bien pour eux que pour l'ensemble de la population autochtone.** Malgré cette conviction, la plupart considèrent que l'éducation ne se limite pas à ce qui est offert dans les écoles régulières ou dans les programmes menant à des diplômes. Ils croient que l'éducation comprend aussi ce qui enseigné par les écoles autochtones et l'apprentissage continu offert par les Anciens.
- **Les Autochtones vivant en milieu urbain dépendent principalement du financement offert par la bande ou un organisme autochtone pour poursuivre leurs études postsecondaires et se fient moins que les Canadiens non autochtones à des revenus d'emploi, au soutien financier de la famille ou à des économies personnelles.** Ils se sentent en outre moins à l'aise avec les systèmes de prêts aux étudiants du gouvernement et sont moins susceptibles d'économiser en prévision des études postsecondaires de leurs enfants.

1. L'expérience scolaire

Les Autochtones vivant en milieu urbain disent en apprendre davantage sur leur culture au niveau postsecondaire qu'à l'école primaire ou secondaire. Les élèves ont peu de contacts avec des enseignants autochtones ou des classes en langues autochtones, et ce, à tous les niveaux, bien que plusieurs disent avoir fréquenté des écoles accueillant une importante population étudiante autochtone.

Contact avec la culture autochtone à l'école[t]

Diriez-vous que vous avez appris beaucoup, peu ou que vous n'avez presque rien appris au sujet de l'histoire et de la culture autochtones . . . ?



*Sous-échantillon : Exclut ceux qui n'ont jamais fréquenté un collège ou une université.
**Sous-échantillon : Exclut ceux dont le plus haut niveau de scolarité atteint est l'école primaire
[t] Les données pour Toronto sont exclues en raison d'une erreur relativement à l'échelle utilisée.
Note : Le total n'équivaut pas à 100 % en raison de ceux qui n'ont pu répondre ou ont préféré ne pas répondre à cette question.

Dans quelle mesure les Autochtones vivant en milieu urbain apprennent-ils à connaître leur culture dans le système d'enseignement régulier? Relativement peu d'entre eux disent avoir appris quelque chose au sujet du peuple, de l'histoire ou de la culture autochtones à l'école primaire ou secondaire, bien que cela ne semble pas être autant le cas au niveau postsecondaire. Seulement un tiers (35 %) des Autochtones vivant en milieu urbain disent avoir appris beaucoup ou un peu de choses au sujet de leur culture à l'école primaire; la majorité (62 %) dit n'avoir presque rien appris. Cette situation s'améliore légèrement à l'école secondaire, alors que tout juste plus de quatre répondants sur dix (43 %) disent avoir appris au moins un peu de choses au sujet de la culture autochtone. Cependant, parmi ceux qui poursuivent des

53 Le fait que ceux qui poursuivent une formation collégiale ou universitaire en apprennent davantage au sujet de la culture autochtone durant leurs études postsecondaires n'est pas lié à une plus grande (ou plus faible) exposition à la culture autochtone dans des environnements éducationnels précédents; les membres de ce groupe ne sont pas plus susceptibles que les autres de dire qu'ils ont appris des choses sur la culture autochtone au primaire ou au secondaire.

études collégiales ou universitaires, la proportion qui dit avoir appris quelque chose au sujet de la culture autochtone atteint un sur deux (53 %) en raison de la hausse remarquable de ceux qui disent avoir appris beaucoup (29 %) de choses sur la culture et l'histoire autochtones durant leurs études postsecondaires[53].

Outre le manque d'exposition à un contenu autochtone dans le programme éducatif, peu de participants à l'*ÉAMU* ont reçu à l'école un enseignement dans une langue autochtone. Plus de huit sur dix disent qu'aucun de leurs cours ne se donnait dans une langue autochtone à l'école primaire (84 %) ou secondaire (84 %) (cette question n'a pas été posée pour les études postsecondaires).

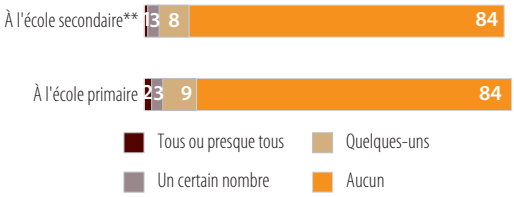
L'exposition limitée à un contenu autochtone dans le programme éducatif est probablement liée, en partie, au manque de contacts avec des enseignants autochtones. Sept Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (69 %) affirment qu'aucun de leurs enseignants n'était autochtone à l'école primaire et une proportion similaire (67 %) de répondants affirment la même chose pour ce qui est de l'école secondaire. Pour le primaire comme pour le secondaire, moins díun sur dix affirme que tous ou presque tous leurs enseignants étaient autochtones (9 % à l'école primaire et 7 % à l'école secondaire). Ces résultats sont légèrement différents pour ce qui est des études postsecondaires : seulement la moitié (51 %) de ceux qui ont fréquenté un collège ou une université disent qu'aucun de leurs professeurs n'était autochtone, alors que la proportion de ceux qui disent que tous, presque tous ou certains de leurs professeurs étaient autochtones atteint 15 pour cent.

Contrairement au peu d'exposition à un contenu axé sur la culture autochtone, ainsi qu'à des langues ou à des enseignants autochtones, les participants à l'*ÉAMU* ont eu de nombreux condisciples autochtones à tous les niveaux de leur parcours scolaire. La moitié indique que tous ou presque tous (25 %) ou un certain nombre (25 %) des élèves de leur école primaire étaient des Autochtones, alors que trois autres répondants sur dix (32 %) disent que quelques-uns des élèves étaient autochtones. Seulement une petite proportion (14 %) dit qu'il n'y avait aucun autre élève autochtone à leur école primaire. La proportion de condisciples autochtones diminue légèrement à l'école secondaire : seulement 14 pour cent disent que tous ou presque tous les élèves étaient autochtones, bien qu'un répondant additionnel sur trois (34 %) dit qu'il y en avait un certain nombre. C'est au collège ou à l'université que les Autochtones vivant en milieu urbain sont les moins susceptibles d'avoir des condisciples autochtones : 11 pour cent disent que tous ou presque tous les étudiants étaient autochtones, alors que seulement trois autres répondants sur dix (28 %) disent qu'un certain nombre était autochtones.

À l'école primaire et secondaire, la probabilité d'apprendre quelque chose au sujet de la culture ou des langues autochtones et d'avoir des enseignants et des condisciples autochtones est plus élevée chez les Inuits, suivis par les membres des Premières Nations, et la plus faible chez les Métis. Par conséquent, de telles expériences scolaires, au primaire comme au secondaire, sont aussi plus probables pour ceux qui sont nés et ont grandi à un endroit autre que leur ville de résidence actuelle. Elles sont aussi plus courantes chez les Autochtones plus jeunes, soit ceux de 18 à 24 ans (qui ont fréquenté plus récemment l'école primaire ou secondaire). La principale différence entre les villes porte sur la

Enseignement en langue autochtones

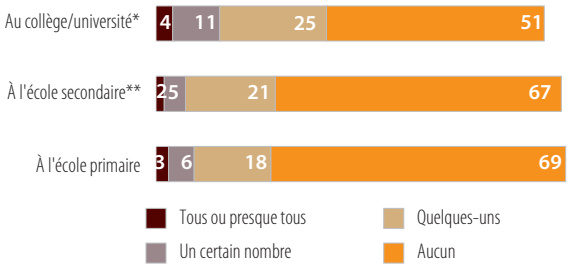
Quelle proportion de vos cours [niveau d'enseignement] se donnait dans une langue autochtone? Tous ou presque tous, un certain nombre, quelques-uns ou aucun?



**Sous-échantillon : Exclut ceux dont le plus haut niveau de scolarité atteint est l'école primaire

Enseignants autochtones

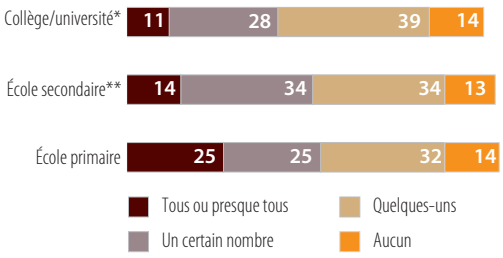
Quelle proportion de vos enseignants [niveau d'enseignement] était des Autochtones? Tous ou presque tous, un certain nombre, quelques-uns ou aucun?



*Sous-échantillon : Exclut ceux qui n'ont jamais fréquenté un collège ou une université.
**Sous-échantillon : Exclut ceux dont le plus haut niveau de scolarité atteint est l'école primaire

Condisciples autochtones

Quelle proportion des étudiants de votre [niveau d'enseignement] était des Autochtones? Tous ou presque tous, un certain nombre, quelques-uns ou aucun?



*Sous-échantillon : Exclut ceux qui n'ont jamais fréquenté un collège ou une université.
**Sous-échantillon : Exclut ceux dont le plus haut niveau de scolarité atteint est l'école primaire
Note : Le total n'équivaut pas à 100 % en raison de ceux qui n'ont pu répondre ou ont préféré ne pas répondre à cette question.

proportion de condisciples autochtones au primaire et au secondaire : elle est inférieure pour ceux qui habitent présentement Toronto, Montréal, Halifax et Calgary (bien qu'il est impossible de dire s'ils ont fréquenté l'école primaire et secondaire dans ces villes).

On observe peu d'écart constant en fonction des groupes démographiques quant aux expériences postsecondaires pour ce qui est de la culture, des enseignants ou des condisciples autochtones parmi ceux qui ont poursuivi de telles études. Cependant, la probabilité d'avoir appris beaucoup sur l'histoire autochtone, d'avoir eu au moins quelques enseignants autochtones et d'avoir eu au moins quelques condisciples autochtones est plus élevée chez ceux qui ont complété des études universitaires.

Les expériences scolaires : les groupes de référence de l'ÉAMU

L'enquête a été conçue de manière à mettre l'accent sur la vision des études postsecondaires de trois groupes différents : ceux qui ont poursuivi des études postsecondaires par le passé, mais qui ne sont présentement plus aux études; ceux qui poursuivent actuellement des études pour l'obtention d'un diplôme postsecondaire; les élèves du primaire et du secondaire qui prévoient fréquenter un collège ou une université.

Le premier groupe est formé d'**Autochtones vivant en milieu urbain qui ont fréquenté un collège ou une université, mais qui ne sont présentement plus aux études**. Ce groupe représente 47 pour cent de la population autochtone de 18 ans ou plus vivant en milieu urbain. Plus de la moitié (54 %) des répondants de ce groupe sont titulaires d'un diplôme collégial et 16 pour cent d'un diplôme universitaire, alors que trois sur dix (30 %) ont commencé des études, mais sans les poursuivre jusqu'à l'obtention du diplôme. Ce groupe comprend des proportions similaires de membres des Premières nations (47 %) et de Métis (53 %). Comme on peu s'y attendre, les répondants de ce groupe sont plus âgés : la moitié (51 %) a de 25 à 44 ans et quatre sur dix (40 %) ont 45 ans ou plus, alors que seulement neuf pour cent se classent dans le groupe d'âge inférieur (18-24 ans). Les femmes (55 %) sont plus susceptibles que les hommes (44 %) d'avoir poursuivi des études postsecondaires par le passé.

Le deuxième groupe est composé d'**étudiants qui fréquentent actuellement un collège ou une université** et représente 15 pour cent de la population autochtone de 18 ans ou plus vivant en milieu urbain. Près de la moitié (46 %) des répondants de ce groupe sont inscrits à un programme d'études collégiales et une égale proportion à un programme universitaire de 1er cycle (46 %). Un petit groupe (8 %) est inscrit à un programme de 2e ou 3e cycle (p. ex., médecine, maîtrise ou doctorat). Ce groupe comprend une proportion légèrement supérieure de membres des Premières nations (54 %) que de Métis (45 %), ainsi que plus de femmes (58 %) que d'hommes (41 %). La moitié (51 %) a entre 25 et 44 ans alors que la plupart des autres (35 %) sont âgés de 18 à 24 ans. Un petit groupe (14 %) se classe cependant dans le groupe d'âge de 45 ans ou plus.

Le troisième groupe, composé d'**élèves du primaire et du secondaire qui prévoient poursuivre des études postsecondaires,** est très petit. Seulement trois pour cent des Autochtones de 18 ans ou plus vivant en milieu urbain indiquent étudier actuellement au niveau primaire ou secondaire, mais la majorité d'entre eux (82 %) disent vouloir poursuivre des études collégiales ou universitaires. Cet échantillon est par conséquent petit (n=76), ce qui limite les conclusions qui peuvent en être tirées.

2. La décision de poursuivre des études postsecondaires

Raison de choisir une éducation postsecondaire

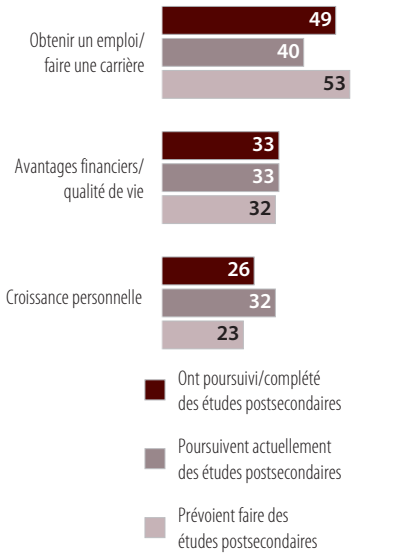
Les Autochtones vivant en milieu urbain disent choisir une éducation postsecondaire principalement pour obtenir un meilleur emploi ou pour faire une carrière intéressante, mais aussi en raison des avantages financiers et relatifs à la qualité de vie que cette éducation peut apporter, tout comme pour leur développement personnel. Pourtant, quand ils se penchent sur ce que leur a apporté cette éducation, ils affirment que la plus grande contribution que cette expérience leur a donnée fut de les aider à se prendre en mains.

Pourquoi les Autochtones vivant en milieu urbain choisissent-ils de poursuivre des études postsecondaires? Qu'est-ce qui les motive à atteindre ce but? Pour explorer cette question, nous avons posé aux participants qui poursuivent actuellement ou qui ont poursuivi par le passé des études collégiales ou universitaires, ainsi qu'à ceux qui prévoient faire plus tard des études collégiales ou universitaires, une question non dirigée sur les principales raisons pour lesquelles ils ont décidé de faire des études postsecondaires. Peu importe à quelle étape de leur parcours se trouvent actuellement les répondants, leurs réponses ont révélé trois principales raisons.

- **Pour faire une carrière ou obtenir un emploi.** La raison la plus souvent mentionnée est que les études postsecondaires apportent de nouvelles possibilités quant à l'obtention d'un emploi ou la poursuite d'une carrière. Certains ont aussi mentionné qu'elles peuvent les aider à faire une carrière ou obtenir un emploi qu'ils aiment. Une raison liée à la carrière ou à l'emploi a été donnée par la moitié (49 %) de ceux qui ont par le passé fait des études postsecondaires et par une proportion similaire de ceux qui prévoient le faire (53 %), ainsi que par quatre répondants sur dix (40 %) pour ceux qui fréquentent actuellement un collège ou une université.
- **Pour les avantages financiers qui garantissent une meilleure qualité de vie.** Une autre des principales raisons pour poursuivre des études postsecondaires est d'obtenir une sécurité financière qui leur permettra d'assurer une bonne qualité de vie à eux-mêmes et à leur famille. Bien que moins souvent mentionnées que les raisons liées à l'emploi, des raisons financières ont été données par un tiers (33 %) de ceux qui ont par le passé fait des études postsecondaires, un tiers (33 %) de ceux qui fréquentent actuellement un collège ou une université et un tiers (32 %) de ceux qui prévoient le faire dans l'avenir. Les femmes sont plus susceptibles que les hommes de donner des raisons financières pour expliquer leur décision de poursuivre des études postsecondaires.
- **Pour des raisons de croissance personnelle.** Une troisième raison de poursuivre des études postsecondaires est le développement personnel, que ce soit pour le plaisir d'apprendre, pour développer leurs connaissances ou perfectionner leurs compétences, parce que l'éducation est importante pour eux ou pour prouver qu'ils peuvent le faire (à eux-mêmes, à leur famille ou à d'autres). Il est intéressant de noter que parmi ceux qui poursuivent actuellement des études postsecondaires, la croissance personnelle (32 %) est mentionnée aussi souvent comme raison de poursuivre leur éducation que les raisons financières (33 %); leurs expériences scolaires actuelles influencent peut-être leur perspective, alors que les avantages financiers et liés à la qualité de vie restent à venir. À l'opposé, ceux qui ont terminé leurs études collégiales ou universitaires et ceux qui prévoient poursuivre leurs études dans l'avenir sont moins susceptibles de mentionner des raisons liées à la croissance personnelle (26 % et 23 % respectivement) que d'invoquer des raisons financières (33 % et 32 % respectivement).

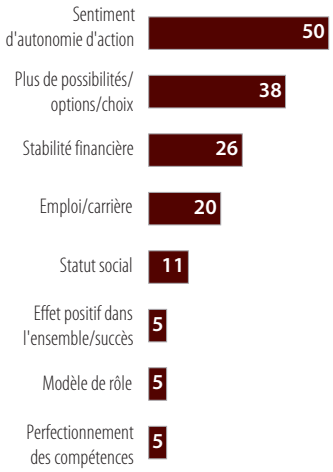
Raisons de choisir une éducation postsecondaire

Quelles sont les principales raisons pour lesquelles vous avez décidé de faire des études postsecondaires?



Impact des études postsecondaires*

De quelle façon [vos études] ont-elles changé les choses [dans votre vie]?



**Sous-échantillon : Ceux qui ont fait dans le passé des études postsecondaires et qui disent que les études ont bien ou un peu amélioré leur vie.

Une quatrième raison de poursuivre des études postsecondaires, mentionnée par un moindre nombre de répondants, est de redonner à la communauté et de contribuer à améliorer les choses (12 % de ceux actuellement aux études, 8 % des anciens étudiants et 14 % de ceux qui prévoient poursuivre des études postsecondaires).

LES AVANTAGES D'UNE FORMATION POSTSECONDAIRE. Il est important de noter que lorsque les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont fréquenté le collège ou l'université, mais qui ne sont plus aujourd'hui aux études, réfléchissent à ce que leur ont apporté leurs études postsecondaires, le premier avantage qui vient à l'esprit n'est lié ni à l'emploi, ni à la carrière, ni à la situation financière. La moitié (50 %) des répondants de ce groupe disent plutôt que leurs études postsecondaires ont amélioré leur vie de multiples façons, ce qui, dans l'ensemble, indique un sentiment accru d'autonomie d'action. Ceci inclut les éléments suivants : une plus grande confiance en soi, un esprit plus ouvert, plus de maturité, un meilleur sens des responsabilités, un sentiment de réalisation personnelle, ainsi que le développement de leurs connaissances générales ou de leurs connaissances sur eux-mêmes, en tant qu'Autochtone. Plusieurs soulignent en outre que leur formation leur a donné de nouvelles possibilités et davantage d'options (38 %). D'autres avantages des études postsecondaires mentionnés par ce groupe incluent la stabilité financière (26 %), la capacité d'obtenir un emploi ou de faire une carrière (20 %), un meilleur statut social (11 %), devenir un modèle de rôle (5 %), le perfectionnement des compétences (5 %) ou un résultat ou réussite globalement positif (5 %).

Les titulaires de diplôme collégial ou universitaire sont plus susceptibles que ceux qui ont commencé des études postsecondaires, mais sans poursuivre jusqu'au diplôme, de mentionner les avantages financiers découlant de leurs études. Les titulaires de diplôme collégial sont aussi plus enclins que ceux des deux autres groupes à dire que leur formation les a aidés à obtenir un emploi dans leur domaine d'intérêt; les diplômés universitaires sont plus susceptibles que les autres de dire que leur formation a contribué à faire d'eux des modèles de rôle.

> *[traduction]*
>
> *« Cela m'a donné la capacité de m'accepter comme je suis, ainsi qu'une grande dose de confiance personnelle, et m'a appris que les gens ordinaires peuvent aller au-delà de ce qu'on dit d'eux. »*
>
> *« J'ai un emploi que j'adore et qui me permet de contribuer tous les jours à ma culture autochtone et de la vivre au quotidien. »*
>
> *« Demandez-moi plutôt qu'est-ce que ça n'a pas changé. J'ai perdu mon complexe d'infériorité, j'ai atteint une meilleure position économique, amélioré mon statut social... J'ai arrêté de tolérer l'abus et les gens ont vu ma résilience et ma détermination. Mes enfants, mes neveux et mes nièces essaient maintenant d'atteindre un meilleur niveau de vie et de briser le cycle eux aussi. »*

Influences clés sur la décision de poursuivre des études postsecondaires

Les parents ou tuteurs et les autres membres de la famille constituent en règle générale le meilleur appui à la décision de poursuivre des études postsecondaires, bien que les modèles de rôle représentent aussi une source importante d'encouragement pour ceux qui fréquentent actuellement un collège ou une université ou qui prévoient le faire.

Outre les raisons amenant à poursuivre des études postsecondaires présentées dans la section précédente, qui ou quoi influence les choix éducationnels des Autochtones vivant en milieu urbain? Nous avons demandé à ceux qui ont fréquenté, fréquentent actuellement ou prévoient fréquenter

un collège ou une université dans quelle mesure certains groupes ou personnes les ont encouragés à poursuivre des études ou une formation postsecondaires.

Peu importe l'étape à laquelle se situe le répondant dans son cheminement scolaire ñ a fréquenté, fréquente actuellement ou prévoit fréquenter un collège ou une université ñ la famille est l'élément qui a eu la plus grande influence sur sa décision de poursuivre des études postsecondaires. Plus de la moitié des anciens étudiants (53 %) et des étudiants actuels (60 %) disent que leurs **parents ou tuteurs les ont bien encouragés** dans leur décision, alors qu'environ quatre sur dix (41 % et 43 % respectivement) disent que d'**autres membres de la famille** ont fait de même. Parmi ceux qui prévoient fréquenter un collège ou une université, l'influence des parents (70 %) et des autres membres de la famille (62 %) est encore plus prononcée.

Après la famille, le plus grand encouragement à fréquenter un collège ou une université provient d'un **modèle de rôle.** Ceci est particulièrement vrai pour ceux qui sont actuellement aux études ou qui prévoient faire des études postsecondaires, deux groupes qui indiquent que les modèles de rôle sont autant, sinon plus, susceptibles de bien les encouragés dans leur décision (50 % et 62 % respectivement) que des membres de la famille autres que les parents ou tuteurs (43 % et 62 % respectivement). Parmi les anciens étudiants postsecondaires, quatre sur dix (39 %) disent qu'un modèle de rôle leur a fourni un encouragement important.

Influences clés sur la décision de poursuivre des études postsecondaires

	Anciens étudiants postsecondaires	Actuellement aux études postsecondaires	Prévoient faire des études postsecondaires
Parents/tuteurs	**53**	**60**	**70**
Autres membres de la famille	**41**	**43**	**62**
Un modèle de rôle admiré	**39**	**50**	**62**
Enseignants	**33**	**35**	**65**
Amis	**30**	**34**	**52**
Conseillers d'orientation à l'école	**24**	**25**	**50**
Représentant d'une université/collège	**21**	**25**	**33**

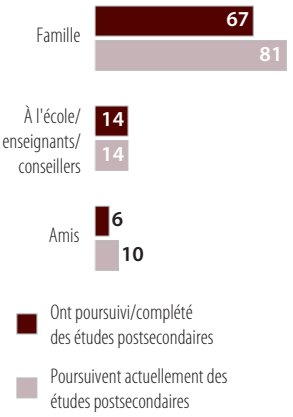
Les enseignants fournissent aussi un soutien important aux Autochtones vivant en milieu urbain quant à leur décision de poursuivre des études postsecondaires, en particulier pour ceux qui ne sont encore qu'à l'étape d'envisager fréquenter un collège ou une université. Les deux tiers (65 %) des répondants de ce groupe disent que leurs enseignants les ont bien encouragés, soit presque le double des anciens étudiants (33 %) ou des étudiants actuels (35 %). Comme dans le cas des enseignants, les **amis** et les **conseillers d'orientation** sont plus susceptibles d'être des influences clés pour ceux qui prévoient poursuivre des études postsecondaires (52 % et 50 % respectivement) que pour ceux qui ont terminé leurs études ou qui sont présentement à l'université. Les **représentants d'une université, d'un collège ou d'un programme de formation professionnelle** sont en règle générale considérés comme ceux qui fournissent le moins d'encouragement, et ce, par les trois groupes (21 % pour les anciens étudiants, 25 % pour les étudiants actuels et 33 % pour les futurs étudiants).

Les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont poursuivi, poursuivent actuellement ou prévoient poursuivre des études postsecondaires ne croient pas, en règle générale, que l'un ou l'autre des groupes ou personnes susmentionnés les a activement dissuadés de poursuivre des études postsecondaires. Dans tous les cas, quatre pour cent ou moins ont dit que l'un ou l'autre groupe les a plutôt ou bien dissuadés de poursuivre des études postsecondaires. Cependant, les Autochtones plus âgés vivant en milieu urbain semblent avoir fait face à des défis plus importants. Une bonne proportion des 45 ans ou plus qui sont actuellement aux études ne peuvent évaluer l'influence de leurs parents (20 %) ou disent que leurs parents les ont dissuadés (8 %) de poursuivre des études postsecondaires. En outre, les titulaires de diplôme collégial et ceux qui ont commencé des études postsecondaires, mais sans poursuivre jusqu'au diplôme, signalent un plus grand soutien des conseillers d'orientation, alors que les diplômés universitaires sont plus susceptibles que les autres de se rappeler que ceux-ci ont plutôt tenté de les dissuader (8 %).

Mesures de soutien aux études postsecondaires

Principales sources de soutien

Est-ce qu'il y a quelque chose ou quelqu'un qui vous a aidé ou vous aide réellement à poursuivre vos études?



La famille est la principale source de soutien des Autochtones vivant en milieu urbain tout au long de leurs études postsecondaires. Les soutiens affectif, motivationnel et financier sont tous mentionnés comme des éléments importants qui les ont aidés à poursuivre leurs études.

L'*ÉAMU* désirait préciser les types de soutien qui contribuent davantage à la réussite des études, et comment cela se manifeste. Nous avons demandé aux Autochtones vivant en milieu urbain qui fréquentent actuellement un collège ou une université ou qui ont poursuivi des études postsecondaires par le passé (question non dirigée) de nommer jusqu'à trois personnes ou choses qui les ont réellement aidés à poursuivre leurs études ainsi que de préciser de quelle façon cette personne ou chose les a aidés.

QUI OU QUOI A FAIT UNE DIFFÉRENCE. Non seulement la famille joue-t-elle un rôle important pour les encourager à poursuivre leurs études après l'école secondaire, mais elle constitue aussi un soutien essentiel pour les Autochtones vivant en milieu urbain tout au long de leurs études postsecondaires. La famille est le groupe le plus souvent mentionné comme élément ayant réellement aidé les Autochtones vivant en milieu urbain à poursuivre leurs études, aussi bien par ceux qui fréquentent actuellement un collège ou une université (81 %) que par ceux qui ont fait des études par le passé (67 %). Ce soutien provient de divers membres de la famille dont la mère, le père ou les parents, le conjoint, les enfants et petits-enfants, les grands-parents, les frères et súurs ou d'autres membres de la famille.

La deuxième source de soutien la plus souvent mentionnée, bien que beaucoup moins souvent, est l'école, ce qui inclut principalement les enseignants ou professeurs, mais aussi les conseillers scolaires, les services ou centres pour les élèves autochtones et les condisciples. D'égales proportions de ceux qui poursuivent actuellement des études pour l'obtention d'un diplôme postsecondaire (14 %) et de ceux qui l'ont fait par le passé (14 %) disent que le soutien reçu à l'école les a réellement aidés.

Les amis sont aussi mentionnés par de petits groupes comme une autre source importante de soutien (10 % de ceux actuellement aux études et 6 % des anciens étudiants). Un large éventail d'autres sources de soutien ont été mentionnées, bien qu'aucune par plus de dix pour cent des participants, dont un employeur ou des collègues de travail, des sources de financement (p. ex., des organismes de prêts ou de bourses), la communauté, la bande, la nation métisse, leur propre détermination, des mentors ou des modèles de rôle.

Existe-t-il un lien entre le soutien reçu et le niveau de scolarité atteint?

Les Autochtones vivant en milieu urbain titulaires d'un diplôme universitaire sont plus susceptibles que les titulaires d'un diplôme collégial ou que ceux qui ont commencé des études postsecondaires, mais qui n'ont pas poursuivi jusqu'au diplôme de dire que leurs parents et leurs professeurs les ont vraiment encouragés à poursuivre leurs études.

Les anciens étudiants sont pareillement susceptibles de dire qu'ils ont pu compter sur un soutien affectif et motivationnel, et ce, peu importe le niveau de scolarité atteint. Cependant, l'aide financière sera plus souvent mentionnée par ceux qui ont obtenu leur diplôme collégial ou universitaire que par ceux qui ont commencé des études, mais sans poursuivre jusqu'au diplôme, ce qui correspond aux résultats d'autres recherches selon lesquelles le manque de financement constitue un obstacle important à la poursuite d'études postsecondaires pour les Autochtones.

Les résultats suggèrent qu'il existe un lien entre le soutien reçu et le niveau de scolarité atteint. Les diplômés universitaires sont plus susceptibles que les titulaires d'un diplôme collégial ou que ceux qui ont commencé des études postsecondaires, mais sans poursuivre jusqu'au diplôme, de mentionner le soutien qu'ils ont reçu de leur famille (en particulier de leurs parents) et de l'école (p. ex., de professeurs). Ceux qui n'ont pas terminé les études commencées sont les moins susceptibles d'identifier une personne ou une chose qui les a réellement aidés.

DE QUELLE FAÇON CELA LES A-T-IL AIDÉS? De ces sources, les Autochtones vivant en milieu urbain qui poursuivent des études postsecondaires ont reçu trois principaux types de soutien : affectif, motivationnel et financier.

Les deux tiers de ceux présentement aux études (65 %) et de ceux qui ont par le passé fréquenté un collège ou une université (64 %) reconnaissent le soutien moral et affectif reçu durant leurs études. Ceci inclut de l'amour, d'avoir quelqu'un sur qui compter pour des conseils ou simplement à qui parler, quelqu'un qui croit en eux ou leur donne confiance et le soutien social des amis et des pairs.

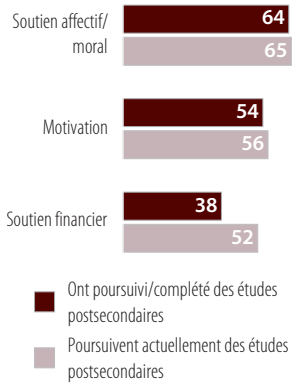
Le soutien motivationnel est aussi fréquemment mentionné par les Autochtones vivant en milieu urbain en tant qu'aide reçue pour la poursuite de leurs études (56 % des étudiants actuels et 54 % des anciens étudiants). Ceci réfère aux gens qui les ont encouragés à réussir et à réaliser leurs rêves, ainsi qu'à ceux qui les ont inspirés, comme les modèles de rôle et les mentors.

La moitié (52 %) des Autochtones vivant en milieu urbain qui fréquentent actuellement un collège ou une université soulignent aussi le soutien financier reçu, bien que cette proportion soit moins élevée pour ceux qui ne sont plus aux études (38 %). Pour ce dernier groupe, ceci peut être attribuable au fait que la mémoire met parfois l'accent sur le soutien affectif et motivationnel plutôt que financier. Le rôle plus important du financement pour les titulaires d'un diplôme collégial (40 %) ou universitaire (35 %), comparativement à ceux qui ont commencé des études, mais sans poursuivre jusqu'au diplôme (23 %), souligne l'importance du soutien financier pour la réussite des études postsecondaires.

D'autres types de soutien mentionnés incluent des aides plus tangibles (p. ex., garde d'enfants, logement, congés accordés par l'employeur ou transport), une orientation et des conseils généraux, ou un soutien académique (p. ex., aide pour les travaux individuels ou les examens), bien qu'aucun de ces autres types de soutien n'ait été mentionné par plus de deux répondants sur dix.

Principaux types de soutien

De quelle façon cette personne/chose vous a-t-elle aidé?



3. Obstacles à surmonter pour atteindre les buts en matière d'éducation et aides souhaitées

Le coût est le principal obstacle que les Autochtones vivant en milieu urbain disent devoir surmonter afin d'obtenir leur diplôme postsecondaire. Par conséquent, le soutien financier est l'élément qui, selon eux, les aiderait le plus à atteindre leurs objectifs en matière d'éducation.

Outre le soutien reçu, l'ÉAMU a aussi été conçue de manière à définir les obstacles rencontrés par les Autochtones vivant en milieu urbain dans la poursuite de leurs études postsecondaires et les types de soutien qu'ils souhaiteraient obtenir.

LES OBSTACLES. Les questions financières sont, de loin, l'obstacle le plus fréquent que les Autochtones vivant en milieu urbain disent devoir surmonter en vue d'obtenir leur diplôme postsecondaire. Près de la moitié (45 %) de ceux qui fréquentent actuellement un collège ou une université et quatre sur dix (39 %) de ceux qui ont fait des études postsecondaires par le passé mentionnent le coût des études, la pauvreté ou le coût de la vie comme des barrières aux études postsecondaires. Les questions financières sont aussi l'obstacle le plus souvent mentionné par ceux qui prévoient poursuivre leurs études au collège ou à l'université (36 %), bien que dans une proportion moindre que les étudiants actuels ou anciens. Ceci peut être dû au fait qu'ils ont déjà obtenu un financement pour leurs études postsecondaires, croient qu'ils pourront en obtenir un ou qu'ils n'ont pas encore réfléchi au financement dont ils auront besoin.

Une vaste gamme d'autres obstacles sont aussi mentionnés, dont les suivants : la difficulté à atteindre un équilibre entre le travail, l'école et la famille (en particulier être parent et élever une famille); des enjeux personnels tels que la santé physique ou mentale, des questions liées à la famille ou à un conjoint ou des problèmes de dépendance; des préoccupations liées aux études telles que la gestion du temps, les habitudes d'études, conserver de bonnes notes, le stress, la barrière linguistique ou des difficultés d'apprentissage; le manque de soutien ou l'isolement; le transport ou le logement; le racisme et la discrimination; respecter son engagement ou conserver sa motivation. En règle générale, les obstacles mentionnés sont similaires pour ceux qui sont actuellement aux études, ceux qui repensent à leur expérience passée et pour ceux qui envisagent une expérience future. La seule exception se situe au niveau des préoccupations liées aux études, qui sont plus souvent mentionnées par ceux qui sont actuellement en plein cúur de leurs études postsecondaires (31 % comparativement à 13 % de ceux qui ont par le passé poursuivi ou complété des études postsecondaires et 12 % de ceux qui prévoient le faire à l'avenir).

Seule une minorité dit n'avoir eu ou n'avoir présentement aucun obstacle à surmonter, ou ne pouvait en nommer aucun, allant de deux sur dix (16 %) pour les étudiants postsecondaires actuels à un quart (26 %) des anciens étudiants.

L'AIDE SOUHAITÉE. Étant donné la proportion élevée d'Autochtones vivant en milieu urbain qui disent que le coût est un obstacle à la poursuite de leurs études postsecondaires, il n'est pas étonnant qu'ils considèrent aussi ce domaine comme celui où ils souhaiteraient le plus recevoir davantage d'aide. Près de la moitié (44 %) des Autochtones vivant en milieu urbain qui fréquentent actuellement un collège ou une université disent qu'ils aimeraient avoir davantage d'aide financière sous forme de bourses, de bourses d'excellence, de prêts, de subventions ou de réduction des frais; un tiers (33 %) de ceux qui ont déjà fréquenté un établissement postsecondaire et trois sur dix (31 %) de ceux qui prévoient poursuivre leurs études sont du même avis.

Les étudiants postsecondaires anciens, actuels et futurs mentionnent un large éventail d'autres types de soutien qu'ils considéreraient utiles, bien qu'aucun ne soit mentionné aussi souvent que l'aide financière. Les types de soutien considérés utiles incluent des ressources autochtones (enseignants, conseillers, cours, programmes, centres culturels, logement pour étudiants ou une plus forte présence autochtone de façon générale); des services de garde, de logement ou de transport; davantage de soutien de la famille et des amis, des conseillers, des modèles de rôle, des tuteurs, de la bande ou de la communauté d'origine.

Les réponses de ceux qui ont commencé des études postsecondaires, mais sans poursuivre jusqu'au diplôme, ajoutent quelques informations additionnelles quant aux obstacles à surmonter et à l'aide nécessaire (ils sont moins susceptibles que les autres d'être en mesure de nommer des obstacles ou le type d'aide souhaitée). Néanmoins, lorsque interrogés sur la raison pour laquelle ils n'ont pas terminé leurs études, les raisons les plus souvent mentionnées sont liées au coût des études postsecondaires. Plusieurs répondants de ce groupe disent ne pas avoir terminé leurs études en raison d'un manque d'argent. (19 %) ou parce qu'ils avaient un emploi (14 %). Une grande variété de raisons personnelles sont aussi mentionnées par un quart (26 %) de ceux qui n'ont pas terminé leurs études postsecondaires, dont une grossesse et la nécessité de prendre soin des enfants, une maladie personnelle ou la maladie ou la mort d'un ami ou d'un membre de la famille et des problèmes liés à l'abus de drogues ou d'alcool.

Principaux obstacles à surmonter dans la poursuive des études postsecondaires – premières mentions

	Anciens étudiants postsecondaires	Actuellement aux études postsecondaires	Prévoient faire des études postsecondaires
Coût des études/pauvreté/coût de la vie	**39**	**45**	**36**
Équilibre travail/école/famille/être parent	**20**	**16**	**14**
Problèmes personnels (santé, maladie mentale, famille)	**13**	**12**	**16**
Exigences scolaires (p. ex. gestion du temps, stress)	**13**	**31**	**12**
Manque de soutien/isolement/quitter le foyer	**7**	**4**	**2**
Transport/logement	**7**	**4**	**11**
Racisme/discrimination	**6**	**4**	**–**
Engagement/motivation	**3**	**10**	**8**

Aides souhaitées qui auraient facilité l'atteinte des objectifs sur le plan de l'éducation — premières mentions

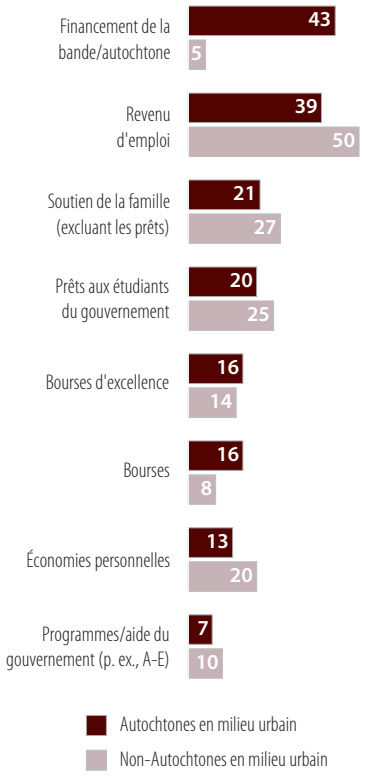
	Anciens étudiants postsecondaires	Actuellement aux études postsecondaires	Prévoient faire des études postsecondaires
Aide financière/bourses/prêts	**33**	**44**	**31**
Ressources autochtones	**11**	**13**	**6**
Garderie/logement/transport	**8**	**11**	**13**
Conseils/soutien/encouragement (général)	**6**	**3**	**2**
Famille/amis/séjours à la maison	**7**	**5**	**3**
Orientation/conseiller	**6**	**2**	**9**
Modèles de rôle/mentors	**5**	**4**	**1**
Meilleurs services/ressources/informations	**5**	**4**	**6**
Soutien de la bande/communauté/social	**4**	**4**	**6**
Tuteur	**3**	**6**	**10**
Aucune/rien	**20**	**18**	**34**
NSP/S.O.	**14**	**8**	**7**

4. Payer les études postsecondaires

Les Autochtones vivant en milieu urbain qui poursuivent leurs études postsecondaires comptent principalement sur un financement de la bande ou autochtone et ont moins souvent accès que les Canadiens non autochtones à un revenu d'emploi, à une aide de la famille ou à des économies personnelles. Ils se sentent en outre moins à l'aise avec les prêts aux étudiants du gouvernement et moins susceptibles de mettre de l'argent de côté en prévision des études de leurs enfants.

Ensemble des sources de financement des études postsecondaires (premières mentions)*

Quelle est la source de financement principale des études postsecondaires ou de la formation professionnelle que vous suivez actuellement? Avez-vous d'autres sources de financement



* Sous-échantillon : Ceux qui fréquentent actuellement un collège ou une université.

L'*ÉAMU* a cerné certains obstacles potentiels que doivent affronter les Autochtones vivant en milieu urbain pour le financement de leurs études postsecondaires. D'abord, les Autochtones vivant en milieu urbain comptent sur une combinaison différente de sources de financement comparativement aux Canadiens non autochtones. Un financement de la bande ou autochtone (43 %) est la première source de financement pour les Autochtones vivant en milieu urbain qui fréquentent actuellement un collège ou une université, suivi d'un revenu d'emploi (39 %). Pourtant, ils sont beaucoup moins susceptibles que leurs homologues non autochtones d'avoir un revenu d'emploi (50 %), une aide de la famille ou des économies personnelles[54]. Cette disparité s'observe aussi chez ceux qui ont par le passé poursuivi ou terminé des études postsecondaires. À titre d'exemple, un tiers (33 %) des Canadiens non autochtones de ce groupe ont compté sur leurs économies personnelles pour financer leurs études postsecondaires comparativement à seulement un Autochtone vivant en milieu urbain sur dix (9 %).

Les étudiants des Premières nations qui sont présentement aux études sont, de loin, les plus susceptibles de profiter d'un financement de la bande ou d'une autre organisation autochtone pour leurs études postsecondaires (69 % versus 12 % pour les Métis). Les sources de financement des études les plus utilisées par les Métis sont très similaires à celles utilisées par les étudiants non autochtones.

Un deuxième obstacle potentiel est que les Autochtones vivant en milieu urbain sont moins à l'aise que les Canadiens non autochtones d'utiliser les programmes de prêts aux étudiants du gouvernement pour financer leurs études postsecondaires. S'ils pensent à une personne (eux-mêmes ou une connaissance) qui désire fréquenter un collège ou une université, mais qui n'a pas assez d'argent pour en payer le coût, une majorité des Autochtones vivant en milieu urbain (57 %) disent que ce serait une bonne idée d'emprunter l'argent en faisant appel à un programme de prêts aux étudiants du gouvernement. À titre comparatif, un quart (28 %) disent que ce serait une mauvaise idée et 14 pour cent que ça dépend. Ces chiffres sont cependant beaucoup plus bas que pour les Canadiens non autochtones (87 % disent que ce serait une bonne idée).

Troisièmement, les Autochtones vivant en milieu urbain sont plus de moitié moins susceptibles que les Canadiens non autochtones de mettre de l'argent de côté pour payer les études postsecondaires de leurs enfants. Seulement un tiers (34 %) des Autochtones vivant en milieu urbain qui ont des enfants de moins de 18 ans disent mettre actuellement de l'argent de côté pour payer les études postsecondaires de leurs enfants comparativement à trois quarts (75 %) pour les Canadiens non autochtones qui ont des enfants du même groupe d'âge. Bien que la proportion de ceux qui économisent dans ce but atteigne six Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (60 %) chez ceux dont le revenu du ménage est de 80 000 $ ou plus, ceci demeure encore bien en dessous du pourcentage des Canadiens non autochtones de la même catégorie de revenu (86 %).

54 Il est probable que le montant du financement disponible par l'intermédiaire de sources telles qu'un revenu d'emploi, une aide de la famille ou des économies personnelles soit en outre inférieur pour les Autochtones vivant en milieu urbain comparativement aux Canadiens non autochtones, bien que cette question n'ait pas été explorée dans le cadre de la présente enquête.

L'importance de l'éducation et des autres formes d'apprentissage

Les Autochtones vivant en milieu urbain accordent une immense importance au rôle de l'éducation dans leur propre vie et dans la vie de l'ensemble des Autochtones.

Parmi les Autochtones vivant en milieu urbain qui ont poursuivi ou terminé une formation collégiale ou universitaire, une grande majorité affirme que cela a bien (62 %) ou un peu (19 %) amélioré leur vie comparativement à seulement huit pour cent qui affirment que cela n'a pas changé grand-chose. Cette conviction augmente avec le niveau de scolarité : alors que moins de la moitié (43 %) de ceux qui ont fait des études postsecondaires, mais sans poursuivre jusqu'au diplôme disent que cette expérience a tout de même bien amélioré leur vie, cette proportion atteint les deux tiers (67 %) pour les diplômés du collégial et juste un peu plus de huit sur dix (83 %) pour les diplômés universitaires. Les femmes (67 %) sont aussi plus susceptibles que les hommes (56 %) de dire que les études postsecondaires ont contribué de façon importante à leur vie.

Près de neuf Autochtones vivant en milieu urbain sur dix (86 %) affirment que la formation scolaire régulière est très importante pour améliorer la vie des Autochtones comparativement à 12 pour cent qui disent qu'elle est assez importante et seulement un pour cent qui dit qu'elle n'est pas si importante. Le sentiment que l'éducation est très importante est plus fort chez les membres des Premières nations (88 %) et les Métis (85 %) comparativement aux Inuits (76 %), chez les personnes de 45 ans ou plus (91 % disent qu'elle est très importante) et chez les titulaires d'un diplôme d'études secondaires (89 %) ou collégial (90 %).

Les Autochtones vivant en milieu urbain apprécient différentes formes d'apprentissage et la majorité croit que l'éducation n'est pas limitée à ce qui est offert dans le système d'enseignement régulier ou dans les programmes menant à des diplômes.

Les Autochtones vivant en milieu urbain ont des opinions partagées quant à la valeur respective du système d'enseignement régulier et des écoles autochtones, mais la plupart croient que les gens devraient avoir le choix entre les deux. Un quart (27 %) des répondants disent qu'il est préférable de fréquenter les écoles régulières afin d'acquérir les compétences et les connaissances nécessaires dans la société contemporaine, alors qu'un nombre légèrement moindre (21 %) croit préférable de fréquenter des écoles autochtones qui reflètent la culture, la langue et les traditions autochtones. Cependant, la moitié (49 %) disent que les deux sont également importantes ou que cela dépend.

Les opinions sont pareillement partagées quant aux avantages relatifs d'une formation menant à un diplôme comparativement à d'autres formes d'apprentissage. Un répondant sur cinq (18 %) dit que le plus important est d'obtenir un diplôme dans un établissement d'enseignement alors qu'un quart (27 %) affirme que les possibilités d'apprentissage offertes par les expériences de vie, la formation permanente et l'apprentissage auprès d'aînés ou de mentors sont aussi importantes que le système d'enseignement régulier. Pourtant, encore une fois, une légère majorité (53 %) refuse de choisir l'une de ces deux formes d'apprentissage, disant qu'elles sont également importantes ou que cela dépend.

La préférence à l'égard des écoles régulières comme à l'égard d'un programme menant à un diplôme est plus élevée chez les 18 à 24 ans. La préférence pour la fréquentation d'une école régulière tend à être plus élevée chez ceux dont le revenu du ménage est de 80 000 $ ou plus et ceux qui disent appartenir à une communauté surtout ou exclusivement non autochtone. Par contre, la préférence à l'égard des écoles autochtones et des formes d'apprentissage autres que les programmes menant à un diplôme est plus élevée chez les 45 ans ou plus et ceux davantage centrés sur une communauté autochtone. La préférence pour les autres formes d'apprentissage est en outre plus élevée chez les Inuits (38 %) que chez les membres des Premières nations (28 %) et les Métis (26 %).

XI. Sondage auprès des boursiers de la Fondation nationale des réalisations autochtones

Aperçu

L'*ÉAMU* comprend aussi une enquête pilote auprès des boursiers de la Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA).

L'enquête de la FNRA vise à cerner et à mesurer les expériences et les réussites des boursiers de la FNRA qui ont poursuivi ou qui poursuivent actuellement des études postsecondaires.

Les résultats de l'enquête pilote de la FNRA s'appuient sur un sondage en ligne auprès d'un échantillon de 182 boursiers anciens et actuels de la FNRA (voir le chapitre I pour une description de la méthodologie utilisée).

S'il y a lieu, et lorsque la taille du sous-échantillon le permet, les différences clés entre les boursiers de la FNRA membres d'une Première nation et Métis sont soulignées, tout comme les différences entre les sous-groupes démographiques.

Les points suivants résument les principales conclusions relatives aux expériences des boursiers de la FNRA en matière d'éducation.

- **Les bourses d'excellence de la FNRA jouent un rôle clé dans la décision des boursiers de poursuivre leurs études postsecondaires. La moitié des boursiers disent que cela a eu une grande** influence sur leur décision, devancé uniquement par l'influence de leurs parents.

À propos de la Fondation nationale des réalisations autochtones

La Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA) est un organisme national enregistré à but non lucratif qui recueille des fonds afin d'offrir des programmes qui fourniront aux Autochtones, en particulier aux jeunes, les outils qui leur permettront de se bâtir un avenir meilleur.

La FNRA est le plus important organisme non gouvernemental du Canada offrant du financement aux études postsecondaires pour les membres des Premières nations, les Inuits et les Métis. Des bourses et des bourses d'excellence sont décernées aux étudiants des Premières nations, aux Inuits et aux Métis dans une vaste gamme de domaines d'études.

Depuis 1985, la FNRA a accordé par l'entremise de son programme plus de 37 millions de dollars de bourses à plus de 9 800 étudiants des Premières nations, inuits ou métis, et ce, dans l'ensemble du pays.

Les principales initiatives de la FNRA incluent : les Prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones, soit un gala annuel diffusé à l'échelle nationale et qui célèbre les réussites de 14 lauréats dans une diversité de champs de carrière, dont le prix spécial pour les jeunes et le prix Accomplissement d'une vie; Taking Pulse qui, en collaboration avec l'industrie, présente les perspectives de carrière dans les secteurs d'activité en croissance par l'entremise de courts documentaires et de renseignements pertinents avec comme objectif de recruter de jeunes membres des Premières nations, Inuits et Métis; Blueprint for the Future (BFF), une série de salons de carrières qui, l'espace d'une journée, motivent et inspirent les élèves des Premières nations, Inuits et Métis des écoles secondaires en leur fournissant des renseignements précieux et des ressources utiles sur les perspectives de carrière. À l'échelle nationale, plus de 30 000 élèves et étudiants ont à ce jour participé à ces événements passionnants axés sur les jeunes.

Source : FNRA, Fondation nationale des réalisations autochtones, rapport annuel 2007-2008 [traduction].

- **Le financement est le principal obstacle que les boursiers de la FNRA disent devoir surmonter pour terminer leurs études postsecondaires.** Moins de la moitié des boursiers de la FNRA qui sont présentement aux études croient qu'ils peuvent compter sur un soutien financier suffisant pour aller jusqu'au bout de leurs études.
- **La grande majorité des boursiers affirment qu'ils auraient trouvé un autre moyen de financer leurs études postsecondaires s'ils n'avaient pas reçu de bourse d'excellence de la FNRA.** Ceci illustre la ténacité de ces étudiants plutôt qu'un manque de reconnaissance envers cette bourse, étant donné l'accent mis par ces boursiers sur le financement. En fait, la bourse d'excellence de la FNRA est seulement l'une des diverses sources que les boursiers de la FNRA ont utilisées ou utilisent pour financer leurs études, en supplément d'un revenu d'emploi, de prêts aux étudiants du gouvernement et (dans le cas des boursiers des Premières nations) d'un financement de la bande ou autochtone.
- **Les mentors ou les modèles de rôle jouent un rôle important dans la réussite des boursiers de la FNRA.** Après la famille, le plus grand encouragement que les boursiers de la FNRA ont reçu pour poursuivre leurs études postsecondaires a été fourni par un modèle de rôle. On observe en outre un sentiment répandu parmi ceux qui ont ou qui ont eu un mentor, en particulier chez les hommes, que cette personne a grandement contribué à leur éducation. Finalement, les boursiers reconnaissent l'importance des modèles de rôle pour la prochaine génération; une grande majorité de ceux-ci croient que les modèles de rôle ont, en raison de leur propre expérience postsecondaire, un grand impact sur les jeunes Autochtones.
- **Près de moitié des boursiers croient que la bourse d'excellence de la FNRA a eu un effet concret sur leur identité en tant que personne autochtone.** Cet effet s'explique par une plus grande fierté autochtone, le fait d'être reconnu comme étudiant autochtone, la démonstration du succès des étudiants autochtones ou le désir consécutif de s'impliquer davantage dans la communauté autochtone.

1. Niveaux de scolarité des boursiers de la FNRA

Parmi les boursiers de la FNRA qui poursuivent actuellement des études postsecondaires (68 % des répondants), quelque six sur dix sont inscrits à un programme de baccalauréat ou de diplôme de 1er cycle ou dans une faculté d'éducation (51 %) ou à un programme de diplôme en médecine, médecine dentaire, médecine vétérinaire ou optométrie (8 %). Trois sur dix sont inscrits à un programme de 2e ou 3e cycle (maîtrise ñ 20 %; doctorat – 8 %). Les autres fréquentent un collège communautaire, un cégep ou une école de sciences infirmières (10 %); une école de métiers, un collège technique ou professionnel ou un collège commercial (2 %).

Le profil des niveaux de scolarité des boursiers de la FNRA qui ont terminé leurs études (32 % des boursiers participant à l'enquête) est assez similaire à celui des boursiers de la FNRA qui sont actuellement aux études. La majorité a obtenu un diplôme de 1er cycle ou de médecine (39 %) ou un diplôme de 2e ou 3e cycle (34 %), alors que deux sur dix ont obtenu un diplôme technique, professionnel ou collégial.

Plus haut niveau d'éducation atteint

	Actuellement aux études	Études terminées
École de métiers/technique/professionnelle/ commerciale	**2**	**10**
Collège communautaire/cégep/ école infirmière	**10**	**8**
Baccalauréat/école normale	**51**	**31**
Diplôme en médecine/médecine dentaire/ médecine vétérinaire/optométrie	**8**	**8**
Maîtrise	**20**	**29**
Doctorat	**8**	**5**
Autre	**2**	**8**

2. L'expérience scolaire

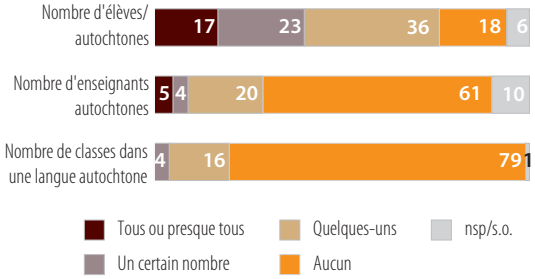
Quelle est l'expérience scolaire autochtone des boursiers de la FNRA? Alors qu'ils progressent dans le système d'éducation, de l'école primaire à l'école secondaire puis au collège ou à l'université, de quelles façons leur expérience scolaire a-t-elle reflété leur héritage autochtone? Pour trouver réponse à ces questions, l'enquête auprès des boursiers de la FNRA a évalué dans quelle mesure leurs enseignants et condisciples étaient autochtones, ainsi que le nombre de cours donnés en langues autochtones et la quantité de choses apprises au sujet du peuple, de l'histoire et de la culture autochtones.

L'expérience à l'école primaire

À l'école primaire, les boursiers de la FNRA avaient de nombreux condisciples autochtones, mais peu d'enseignants autochtones. Très peu de classes étaient enseignées dans une langue autochtone et peu fut appris au sujet du peuple, de l'histoire et de la culture autochtones.

L'expérience scolaire des Autochtones – école primaire

Veuillez indiquer quelle proportion des élèves/des enseignants étaient des Autochtones à l'école primaire/quelle proportion des classes se donnaient dans une langue autochtone.

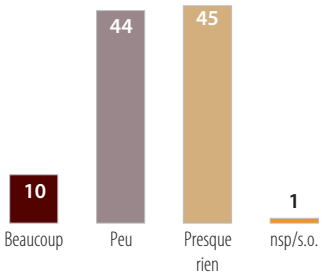


À l'école primaire, les boursiers de FNRA étaient entourés d'un mélange d'élèves autochtones et non autochtones. Quatre sur dix disent qu'un certain nombre (23 %) ou tous ou presque tous (17 %) les autres élèves étaient autochtones, alors que juste plus de la moitié disent que seulement quelques-uns (36 %) ou aucun (18 %) des autres élèves étaient autochtones. Les boursiers des Premières nations sont beaucoup plus susceptibles de dire que tous ou presque tous les autres élèves à l'école primaire étaient autochtones (24 %) comparativement à ce qu'affirment les Métis (4 %).

Bien que la plupart des boursiers de la FNRA aient tous eu au moins quelques condisciples autochtones à l'école primaire, il n'en va pas de même pour les enseignants autochtones. Six boursiers de la FNRA sur dix (61 %) disent qu'aucun de leurs enseignants à l'école primaire n'était autochtone, alors que seulement un sur dix dit que quelques-uns (4 %) ou tous ou presque tous (5 %) étaient autochtones. On observe peu de différence entre les membres des Premières nations et les Métis quant au nombre d'enseignants autochtones.

Apprentissage de l'héritage autochtone – école primaire

Veuillez indiquer si vous avez appris beaucoup, peu ou que vous n'avez presque rien appris au sujet de l'histoire et de la culture autochtones aux différents niveaux de vos études.



Étant donné le faible nombre d'enseignants autochtones à l'école primaire, il n'est pas étonnant que les boursiers de la FNRA aient assisté à l'école primaire à très peu de classes enseignées en langues autochtones. Huit sur dix (79 %) disent qu'aucune classe à l'école primaire n'était enseignée dans une langue autochtone, alors que seulement un sur vingt (4 %) dit que quelques classes étaient en langue autochtone et aucun que toutes ou presque toutes les classes l'étaient. Les boursiers métis de la FNRA sont particulièrement susceptibles d'affirmer qu'aucune classe n'était enseignée dans une langue autochtone au primaire (94 %).

Mis à part le nombre d'enseignants et d'élèves autochtones et le nombre de classes enseignées dans une langue autochtone, il est encore possible que les élèves autochtones apprennent des choses au sujet de l'histoire et de la culture des peuples autochtones. Cependant, l'école primaire, dans la mémoire des boursiers de la FNRA, ne semble pas avoir été très efficace à cet égard. Bien qu'une majorité ait du moins appris un peu de choses au sujet des peuples, de l'histoire et de la culture autochtones, seulement un sur dix (10 %) en a appris beaucoup. Cela s'applique aussi bien aux membres des Premières nations qu'aux Métis.

L'expérience à l'école secondaire

Les boursiers de la FNRA sont encore moins susceptibles d'avoir eu des enseignants autochtones ou des classes enseignées dans une langue autochtone à l'école secondaire qu'à l'école primaire, et encore moins d'avoir appris quelque chose au sujet du peuple, de l'histoire ou de la culture autochtones.

Les boursiers de la FNRA sont légèrement moins susceptibles de dire que quelques-uns (33 %) ou tous ou presque tous (9 %) leurs condisciples à l'école secondaire étaient autochtones comparativement à ceux de l'école primaire. Comme pour l'école primaire, les membres des Premières nations sont plus susceptibles d'avoir eu des condisciples autochtones : la moitié des boursiers des Premières nations (49 %) disent qu'au moins quelques-uns des autres élèves étaient autochtones comparativement à ce qu'affirment un tiers (34 %) des Métis. Douze pour cent de boursiers des Premières nations disent que tous ou presque tous les autres élèves, à l'école secondaire, étaient autochtones, comparativement à ce que disent quatre pour cent des Métis.

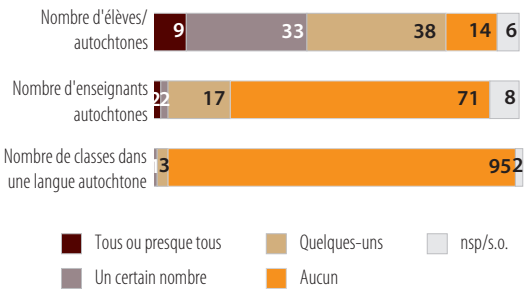
Les enseignants autochtones étaient encore moins présents dans les écoles secondaires des boursiers de la FNRA que dans leurs écoles primaires. Sept sur dix (71 %) disent qu'aucun de leurs enseignants à l'école secondaire n'était autochtone, alors que seulement un sur vingt dit que quelques-uns (2 %) ou tous ou presque tous (2 %) étaient autochtones. Comme à l'école primaire, il n'y a pas de différence observable entre les boursiers des Premières nations et les Métis pour ce qui est du nombre d'enseignants autochtones au secondaire.

Quand les boursiers de la FNRA ont atteint l'école secondaire, les classes données dans une langue autochtone sont devenues presque inexistantes. Pratiquement tous les boursiers (95 %) disent qu'aucune classe n'était donnée dans une langue autochtone à l'école secondaire.

L'école secondaire (dans le souvenir des boursiers de la FNRA) a été encore moins efficace que l'école primaire pour enseigner aux élèves autochtones l'histoire et la culture autochtones. Seule la moitié environ des boursiers de la FNRA a appris *un peu* au sujet du peuple, de l'histoire et de la culture autochtones, alors que seulement un sur vingt (6 %) en a appris beaucoup. Chez les boursiers des Premières nations, la situation est encore pire,, alors que six sur dix (58 %) disent n'avoir presque rien appris au secondaire sur le peuple, l'histoire et la culture autochtones.

L'expérience scolaire des Autochtones – école secondaire

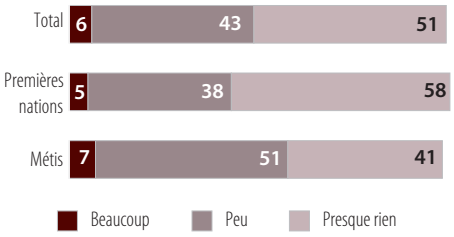
Veuillez indiquer quelle proportion des élèves/des enseignants étaient des Autochtones à l'école secondaire/quelle proportion des classes se donnaient dans une langue autochtone.



Apprentissage de l'héritage autochtone – école secondaire

Veuillez indiquer si vous avez appris beaucoup, peu ou que vous n'avez presque rien appris au sujet de l'histoire et de la culture autochtones aux différents niveaux de vos études.

Par groupe identitaire

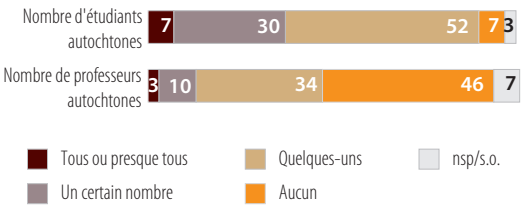


L'expérience postsecondaire

C'est au niveau postsecondaire que les boursiers de la FNRA sont le plus susceptibles d'avoir eu des condisciples et des enseignants autochtones et d'avoir appris des choses au sujet du peuple, de l'histoire et de la culture autochtones.

L'expérience scolaire des Autochtones – collège et université

Veuillez indiquer quelle proportion des élèves/des enseignants étaient des Autochtones au collège et université/quelle proportion des classes se donnaient dans une langue autochtone.



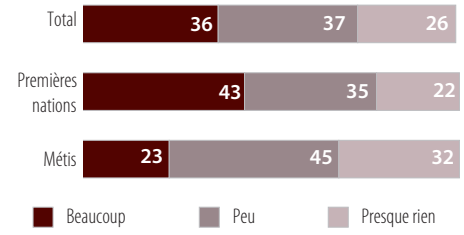
Les boursiers de la FNRA sont davantage susceptibles d'avoir eu des condisciples autochtones au collège ou à l'université qu'aux niveaux précédents. Bien que moins de quatre sur dix disent que quelques-uns (30 %) ou tous ou presque tous (7 %) les autres étudiants étaient autochtones, seulement un sur cinq environ (7 %) dit qu'il n'y avait aucun autre étudiant autochtone. Comme au primaire et au secondaire, les boursiers des Premières nations sont les plus susceptibles d'avoir eu des condisciples autochtones au collège ou à l'université. En fait, un boursier des Premières nations sur dix (12 %) dit que tous ou presque tous les autres étudiants étaient autochtones comparativement à ce qu'affirment un pour cent des Métis.

Les professeurs autochtones sont aussi quelque peu plus présents au niveau postsecondaire qu'au primaire ou au secondaire. Un peu moins de 15 pour cent des boursiers de la FNRA disent que quelques-uns (10 %) ou tous ou presque tous (3 %) leurs professeurs au collège ou à l'université étaient autochtones, alors que moins de la moitié (46 %) disent n'avoir eu aucun professeur autochtone. Les boursiers de la FNRA des Premières nations sont particulièrement susceptibles de dire avoir eu des professeurs autochtones, alors quíun sur cinq affirme que quelques-uns (15 %) ou tous ou presque tous (4 %) leurs professeurs étaient autochtones comparativement à un sur vingt pour les Métis (3 % ñ quelques-uns; 3 % ñ tous ou presque tous).

Apprentissage de l'héritage autochtone – collège et université

Veuillez indiquer si vous avez appris beaucoup, peu ou que vous n'avez presque rien appris au sujet de l'histoire et de la culture autochtones aux différents niveaux de vos études.

Par groupe identitaire



Contrairement au nombre légèrement plus élevé de condisciples ou de professeurs autochtones au niveau postsecondaire, on observe une hausse importante de l'enseignement relatif à l'histoire et à la culture autochtones. Plus du tiers (36 %) des boursiers disent en avoir appris beaucoup sur l'histoire et la culture autochtones au collège ou à l'université. Les boursiers des Premières nations sont particulièrement susceptibles de dire qu'ils en ont appris beaucoup au sujet du peuple, de l'histoire et de la culture autochtones au niveau postsecondaire (43 %). Ceci est à l'opposé des observations relatives à l'école secondaire, où les boursiers des Premières nations étaient moins susceptibles que les Métis d'affirmer y avoir appris quelque chose au sujet de leur culture et de leur héritage.

3. La décision de poursuivre des études postsecondaires

Les raisons pour poursuivre des études postsecondaires

Les boursiers de la FNRA donnent diverses raisons pour expliquer pourquoi ils ont poursuivi des études postsecondaires, les principales étant le désir de faire une carrière réussie (aussi bien au niveau matériel que de la réalisation personnelle) et le désir de redonner à leur communauté.

Pourquoi les boursiers de la FNRA poursuivent-ils des études postsecondaires? La question leur a été posée d'une manière non dirigée (sans choix de réponses). Pour ceux qui sont encore aux études, les avantages des études en ce qui a trait à l'emploi ou à la carrière sont les plus présents à l'esprit. Trois sur dix (28 %) mentionnent les possibilités d'emploi, l'avancement ou un changement de carrière. Les bénéfices matériels d'un emploi ou d'une carrière ainsi que ceux liés à la satisfaction personnelle sont les uns comme les autres mentionnés : un quart (24 %) des boursiers poursuivent des études postsecondaires pour faire une carrière ou occuper un emploi dans un domaine qu'ils aiment, alors que 16 pour cent donnent des raisons liées à un avenir meilleur ou à la capacité de pouvoir acheter des choses, de voyager ou de rencontrer des gens. Une égale proportion (16 %) mentionne de façon précise être en mesure de soutenir ou de subvenir aux besoins de leur famille. Des proportions similaires désirent redonner à leur communauté ou contribuer à changer les choses (15 %) ou aiment tout simplement apprendre ou désirent apprendre quelque chose de nouveau (15 %).

Ceux qui ont terminé leurs études postsecondaires mentionnent des raisons similaires à ceux qui sont encore aux études, les possibilités d'emploi étant la raison la plus souvent évoquée (25 %). Cependant, le pur plaisir d'apprendre (24 %) est mentionné relativement plus souvent par ce groupe, avant le désir de faire une carrière intéressante (22 %) ou de redonner à la communauté (19 %).

Influences clés dans la décision de poursuivre des études postsecondaires

Les parents ou tuteurs et d'autres membres de la famille ont eu une influence importante sur la décision des boursiers de la FNRA de poursuivre des études postsecondaires.

En plus des facteurs nommés dans la section précédente, quels groupes ou personnes ont le plus influencé les boursiers de la FNRA dans leur décision de poursuivre des études postsecondaires? L'enquête auprès des boursiers de la FNRA a évalué la contribution de six personnes ou groupes (en plus de l'influence de la bourse **d'excellence** de la FNRA) sur la décision du boursier de poursuivre des études ou une formation postsecondaires.

La famille a clairement une influence clé sur la décision des boursiers de la FNRA de poursuivre des études après l'école secondaire, en particulier les **parents ou tuteurs**. Plus de huit boursiers de la FNRA sur dix (84 %) disent que leurs parents ou tuteurs les ont bien encouragés (73 %) ou plutôt encouragés (11 %) à prendre cette décision, alors qu'environ les trois quarts disent que **d'autres membres de la famille** les ont bien (49 %) ou plutôt (27 %) encouragés. (L'influence de la famille peut aussi être déduite du fait que la plupart des boursiers de la FNRA ont été précédés au niveau postsecondaire par d'autres membres de leur famille; seulement un tiers des boursiers (36 %) disent être la première personne de leur famille à poursuivre des études postsecondaires.)

Il est intéressant de noter que les boursiers de la FNRA plus âgés (35 ans ou plus) sont beaucoup moins susceptibles de dire que leurs parents ou tuteurs les ont bien encouragés (47 %) et plus susceptibles de dire qu'ils sont la première personne de leur famille à avoir poursuivi des études postsecondaires (53 %).

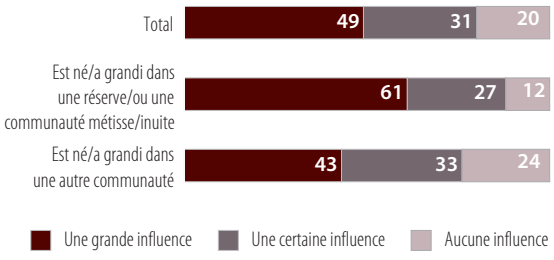
Après la famille, le plus grand encouragement reçu par les boursiers de la FNRA pour poursuivre leurs études après l'école secondaire provient d'un **modèle de rôle qu'ils admirent** – environ les deux tiers des boursiers de la FNRA disent qu'un modèle de rôle les a bien (46 %) ou plutôt (21 %) encouragés. Il n'est pas étonnant de noter que ceux qui ont un mentor sont beaucoup plus susceptibles de dire qu'un modèle de rôle les a bien encouragés dans leur décision (70 %) que ceux qui n'ont pas de mentor (20 %). Les **enseignants** ont aussi appuyé cette décision de façon importante, alors que sept boursiers sur dix disent que leurs enseignants les ont bien (41 %) ou plutôt (29 %) encouragés. Les boursiers de la FNRA plus jeunes (60 % des moins de 25 ans) et ceux qui ont reçu plus récemment une bourse **d'excellence** de la FNRA, soit en 2008 ou en 2009 (58 %), sont particulièrement susceptibles de dire que leurs enseignants les ont bien encouragés.

Les amis ont aussi encouragé les boursiers de la FNRA dans la poursuite de leurs études. Environ un tiers (36 %) des boursiers de la FNRA disent que des amis les ont bien encouragés, alors qu'une égale proportion (37 %) indique que leurs amis les ont plutôt encouragés.

Les deux autres groupes évalués ont fourni en règle générale moins d'encouragement. La moitié des boursiers de la FNRA disent que les **conseillers d'orientation à l'école** les ont bien (26 %) ou plutôt (25 %) encouragés à poursuivre des études postsecondaires, alors que plus de quatre sur dix disent qu'un **représentant d'une université, d'un collège ou d'un programme de formation professionnelle** les a bien (21 %) ou plutôt (24 %) encouragés.

Influence de la bourse d'excellence de la FNRA sur la décision de poursuivre des études postsecondaires

Dans quelle mesure le fait de recevoir une bourse d'excellence de la FNRA a-t-il eu une influence sur votre décision de poursuivre des études postsecondaires?



Il est en outre intéressant de noter que les boursiers de la FNRA, en règle générale, ne croient pas que l'un ou l'autre de ces groupes les a activement *dissuadés* de poursuivre des études postsecondaires. Pour chacun des groupes ou personnes évalués, moins de cinq pour cent disent que ce groupe ou cette personne les a dissuadés de poursuivre des études postsecondaires.

La bourse d'excellence de la FNRA a une influence clé sur la décision des boursiers de poursuivre des études postsecondaires.

En plus d'évaluer l'impact des personnes et des groupes susmentionnés sur la décision des boursiers de la FNRA de poursuivre leurs études après l'école secondaire, l'enquête a évalué l'impact de la bourse **d'excellence** de la FNRA. Huit boursiers de la FNRA sur dix accordent à la bourse **d'excellence** une certaine influence sur leur décision, alors que la moitié (49 %) disent qu'elle a eu une grande influence. Seule l'influence des parents ou des tuteurs devance l'influence de la bourse **d'excellence** de la FNRA chez les boursiers ayant participé à l'enquête. Ceux qui sont nés et ont grandi dans une réserve des Premières nations ou dans une communauté métisse ou inuite (dont la grande majorité est composée de membres des Premières nations) sont particulièrement susceptibles de dire que la bourse **d'excellence** de la FNRA a eu une grande influence sur leur décision (61 %).

Néanmoins, malgré l'importance accordée par les boursiers à la bourse d'excellence de la FNRA sur leur décision de poursuivre des études postsecondaires, la grande majorité ne croit pas que leurs études postsecondaires auraient été impossibles sans cette bourse. Quelque neuf boursiers sur dix (88 %) croient qu'ils auraient trouvé un autre moyen de poursuivre leurs études postsecondaires sans la bourse d'excellence de la FNRA. Il est important de noter que la FNRA encourage les étudiants à présenter des demandes de financement auprès d'autres sources étant donné que leurs propres ressources financières sont limitées comparativement aux besoins financiers des étudiants.

Le rôle du mentor

La moitié des boursiers de la FNRA ont un mentor et la plupart (en particulier les hommes) croient que leur mentor a contribué grandement à leur capacité d'atteindre leurs objectifs sur le plan de l'éducation.

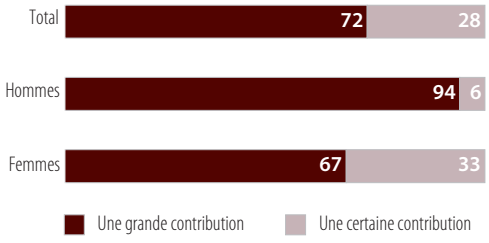
Nous avons demandé aux boursiers de la FNRA s'ils ont ou non un mentor (défini comme « une personne qui agit comme guide ou conseiller et en qui vous avez confiance en ce qui a trait à vos études et à d'autres questions importantes dans votre vie »). Au total, la moitié des boursiers de la FNRA ont indiqué avoir un mentor (ou en avait un quand ils étaient aux études pour ceux qui ont terminé leurs études). Ceux qui sont actuellement aux études sont plus susceptibles d'avoir un mentor (55 %) que ceux qui ont terminé leurs études (41 %). En outre, ceux qui poursuivent actuellement (ou ont terminé) des études de 2e ou 3e cycle sont plus susceptibles d'avoir un mentor (59 %) que ceux qui étudient à un niveau inférieur (45 %).

Quelle est l'importance du mentor? A-t-il un impact réel? Nous avons demandé aux boursiers de la FNRA qui ont (ou ont eu) un mentor dans quelle mesure leur mentor a contribué à leur capacité d'atteindre leurs objectifs sur le plan de l'éducation. Tous ceux qui ont (ou ont eu) un mentor croient que leur mentor a contribué au moins dans une certaine mesure à leur capacité d'atteindre leurs objectifs (sur le plan de l'éducation), alors que sept sur dix (72 %) qualifient la contribution de leur mentor de grande. Les mentors semblent particulièrement importants pour les hommes, alors que pratiquement tous les boursiers masculins de la FNRA qui ont (ou ont eu) un mentor (94 %) croient que cette personne a grandement contribué à leur capacité d'atteindre leurs objectifs sur le plan de l'éducation.

L'importance du mentor, clairement évidente pour les boursiers de la FNRA qui en ont un, n'est pas aussi apparente aux yeux de ceux qui n'en ont pas. Nous avons demandé aux boursiers de la FNRA qui n'ont pas (ou n'ont pas eu) de mentor dans quelle mesure ils croient qu'un mentor *contribuerait* (ou *aurait contribué*) à leur capacité d'atteindre leurs objectifs sur le plan de l'éducation. Bien que tous accordent une certaine importance au mentor, seulement un tiers (33 %) croit qu'un mentor apporterait (ou aurait apporté) une grande contribution.

Contribution du mentor à l'atteinte des objectifs sur le plan de l'éducation*

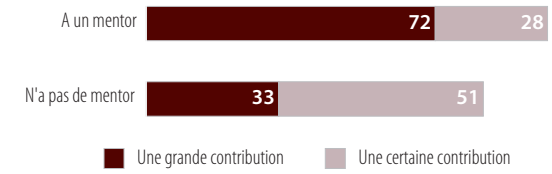
Dans quelle mesure pensez-vous que votre mentor/guide/conseiller a beaucoup contribué à votre capacité d'atteindre vos objectifs sur le plan de l'éducation?



*Sous-échantillon : Ceux qui ont/ont eu un mentor

Contribution supposée du mentor à l'atteinte des objectifs sur le plan de l'éducation*

Dans quelle mesure croyez-vous qu'un mentor/guide/conseiller contribuerait beaucoup à votre capacité d'atteindre vos objectifs sur le plan de l'éducation?



*Sous-échantillon : Ceux qui n'ont pas/n'ont pas eu de mentor

Les obstacles aux études postsecondaires

Une majorité écrasante des boursiers de la FNRA mentionnent comme principal obstacle aux études postsecondaires l'obstacle financier. D'autres obstacles mentionnés incluent l'équilibre entre le travail, la vie et l'école et le fait de devoir quitter leur foyer.

Qu'est-ce que les boursiers de la FNRA considèrent comme les principaux obstacles à surmonter pour poursuivre leur rêve d'obtenir un diplôme postsecondaire? Cette question a été posée aux boursiers de la FNRA de façon non dirigée (sans choix de réponses). Pour ceux qui sont encore aux études, le premier obstacle est financier : six sur dix (62 %) mentionnent des obstacles liés aux finances, à la pauvreté ou au coût de la vie. Divers autres obstacles sont aussi mentionnés, mais seulement quatre sont mentionnés par un boursier ou plus de la FNRA sur dix présentement aux études : l'équilibre entre le travail, la vie familiale et l'école (16 %), le degré d'engagement requis (13 %), devoir quitter la maison pour aller vivre en ville (11 %) et devoir modifier ses façons d'étudier et améliorer son éthique du travail (8 %).

Les boursiers de la FNRA qui ont terminé leurs études mentionnent des obstacles similaires, les obstacles financiers étant, de loin, les plus souvent mentionnés (69 %). Cependant, ces boursiers mentionnent certains obstacles plus fréquemment que ceux qui sont actuellement aux études, dont être parent ou trouver un service de garde (14 %), des questions liées à la famille ou au conjoint (14 %) et le racisme (10 %).

4. Le financement des études postsecondaires

Sources de financement des études postsecondaires

Le financement des études postsecondaires des boursiers de la FNRA provient de diverses sources, principalement d'un revenu d'emploi, d'un programme de prêts aux étudiants du gouvernement et (pour les boursiers membres des Premières nations) de la bande ou d'une autre entité autochtone. La bourse d'excellence de la FNRA n'est en règle générale pas considérée comme la principale source de financement.

La décision de poursuivre des études postsecondaires étant prise, l'un des premiers et plus importants obstacles que doivent surmonter les étudiants est le financement. Comment les boursiers de la FNRA ont-ils relevé ce défi? Nous avons demandé aux boursiers de la FNRA de nommer (sans aide et sans choix de réponses) toutes les sources de financement qu'ils ont utilisées pour payer leurs études postsecondaires, ainsi que la source *principale*.

Sources de financement des études postsecondaires

	Total	Premières nations	Métis
Bourse de la FNRA	**77**	**79**	**75**
Revenu d'emploi	**51**	**40**	**65**
Financement de la bande ou autochtone	**48**	**72**	**13**
Bourses	**47**	**41**	**58**
Bourses d'excellence (autres que de la FNRA)	**43**	**38**	**48**
Prêts aux étudiants du gouvernement	**41**	**32**	**52**
Économies personnelles	**35**	**33**	**36**
Soutien familial	**26**	**18**	**35**
Prêt bancaire	**25**	**18**	**35**
Emprunt personnel	**9**	**6**	**14**
Programme d'aide du gouvernement	**2**	**2**	**3**
REEE/autre plan d'épargne-études	**2**	**1**	**1**
Aide sociale/soutien au revenu	**2**	**3**	**–**
Autre	**4**	**4**	**4**

Les boursiers de la FNRA ont utilisé une variété de sources de financement pour payer leurs études postsecondaires. Comme on pouvait s'y attendre, la bourse **d'excellence** de la FNRA est la source la plus fréquemment mentionnée (par 77 % des boursiers). Ce qui signifie, bien sûr, qu'approximativement un quart des boursiers de la FNRA ne considèrent pas la bourse **d'excellence** de la FNRA qu'ils ont reçue comme une source de financement pour leurs études postsecondaires (ou ont considéré ce fait comme évident et n'ont pas jugé utile de le répéter). Mais seulement un sur dix (9 %) a nommé la bourse **d'excellence** de la FNRA comme sa *principale* source de financement. En réalité, la FNRA encourage les étudiants à trouver d'autres sources de financement pour compléter la somme accordée par la FNRA, puisque peu d'étudiants reçoivent le total du montant qu'ils ont demandé (en raison des ressources limitées de la FNRA).

D'autres sources importantes de financement incluent un revenu d'emploi (mentionné par 51 % des boursiers, mais 65 % des Métis), la bande ou une autre entité autochtone (mentionné par 48 % des boursiers, mais 72 % des membres des Premières nations), des bourses (47 %), des bourses d'excellence autres que celle de la FNRA (43 %) ou

un programme de prêts aux étudiants du gouvernement (41 %). En outre, environ un tiers des boursiers de la FNRA (35 %) ont eu recours à des économies personnelles et un quart à une aide de leur famille (26 %) ou à un prêt d'une banque ou caisse d'épargne ou de crédit (25 %).

Il est intéressant de noter que les Métis boursiers de la FNRA sont plus susceptibles que les boursiers membres des Premières nations de mentionner la majorité des sources susmentionnées (à l'exception de la bourse de la FNRA, de la bande ou autre entité autochtone et des économies personnelles). De plus, les boursiers plus jeunes sont beaucoup plus susceptibles de mentionner un revenu d'emploi (74 % chez les moins de 25 ans) que les boursiers plus âgés (33 % pour les 35 ans et plus).

Trois sources de financement sont surtout nommées comme source *principale* de financement des études postsecondaires : le financement de la bande ou d'une autre entité autochtone (31 % des boursiers, mais 54 % des membres des Premières nations), les prêts aux étudiants du gouvernement (22 % des boursiers, mais 30 % des Métis) et un revenu d'emploi (12 % des boursiers, mais 22 % des Métis).

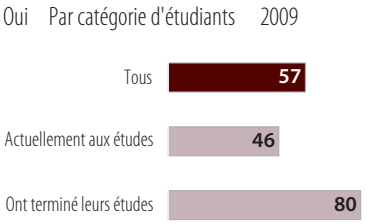
Le financement offert pour les études postsecondaires est-il suffisant?

Seule une minorité des boursiers de la FNRA qui sont actuellement aux études croient avoir un soutien financier suffisant pour terminer leurs études postsecondaires. Ceux qui ont terminé leurs études sont beaucoup plus susceptibles de dire que le soutien financier reçu a été suffisant.

Comme noté précédemment, les boursiers de la FNRA comptent sur une variété de sources de financement pour payer leurs études postsecondaires. Ces sources sont-elles suffisantes? Nous avons demandé aux boursiers de la FNRA s'ils croient avoir (ou avoir eu pour ceux qui ont terminé leurs études) un soutien financier suffisant pour terminer leurs études ou formation postsecondaires. Les résultats démontrent qu'une proportion importante des boursiers de la FNRA qui sont actuellement aux études ne sont pas convaincus que le soutien financier sur lequel ils peuvent compter sera suffisant pour leur permettre d'atteindre leurs objectifs sur le plan de l'éducation. En fait, seule une minorité (46 %) croit avoir un soutien financier suffisant pour terminer ses études. D'un autre côté, une grande majorité des boursiers de la FNRA qui ont terminé leurs études (80 %) disent avoir eu un soutien financier suffisant pour aller jusqu'au bout de leurs études.

Suffisance du financement pour les études postsecondaires

Pensez-vous avoir suffisamment de soutien financier pour terminer les études ou la formation postsecondaire que vous suivez actuellement?/Avez-vous eu suffisamment de soutien financier pour terminer vos études ou votre formation postsecondaires?



5. L'opinion des boursiers de la FNRA sur l'éducation

L'importance de l'éducation pour les Autochtones

Pratiquement tous les boursiers de la FNRA croient que la formation scolaire régulière est importante pour améliorer la vie des Autochtones, neuf sur dix la qualifiant de très importante.

On pouvait probablement s'attendre à ce que les boursiers de la FNRA considèrent l'éducation importante. Néanmoins, l'étendue de ce soutien est étonnante. Neuf boursiers sur dix (91 %) croient que la formation scolaire est très importante pour améliorer la vie des Autochtones. Seulement un pour cent croit que ce n'est pas si important.

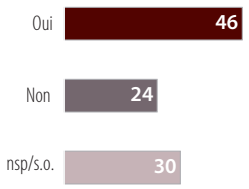
La grande majorité des boursiers de la FNRA croient qu'à titre de modèle de rôle pour les jeunes Autochtones, ils (et les autres Autochtones qui poursuivent des études postsecondaires) ont un grand impact.

Nous avons demandé aux boursiers de la FNRA quel type d'impact ont ces Autochtones qui poursuivent des études postsecondaires en tant que modèle de rôle pour les jeunes Autochtones. Pratiquement tous croient qu'ils ont au moins un léger impact, alors que les trois quarts (77 %) croient qu'ils ont un grand impact en tant que modèle de rôle. Ceci est vrai pour tous les sous-groupes de boursiers de la FNRA.

6. Effet de la bourse d'excellence de la FNRA sur l'identité autochtone

Impact de la bourse d'excellence de la FNRA sur l'identité autochtone

Le fait d'avoir reçu une bourse d'excellence de la FNRA a-t-il eu un effet concret sur votre identité en tant que personne autochtone?



Près de la moitié des boursiers de la FNRA croient que la bourse d'excellence de la FNRA a eu un effet concret sur leur identité en tant que personne autochtone. Pour définir cet effet, la plupart parlent d'une plus grande fierté autochtone ou de la démonstration de la réussite des étudiants autochtones.

En plus d'aider les étudiants autochtones à atteindre leurs objectifs sur le plan de l'éducation, est-ce la bourse d'excellence de la FNRA a un impact sur leur identité autochtone individuelle? Nous avons demandé aux boursiers de la FNRA si le fait de recevoir une bourse **d'excellence** de la FNRA a eu un effet *concret* sur leur identité en tant que personne autochtone. Près de la moitié (46 %) des boursiers de la FNRA indiquent que le fait de recevoir cette bourse a effectivement eu un effet concret sur leur identité en tant qu'Autochtone. Près d'un quart des boursiers indiquent que la bourse **d'excellence** de la FNRA n'a eu aucun effet concret sur leur identité autochtone, alors qu'une grande proportion (30 %) n'a pu répondre à cette question. Parmi ceux qui ont fourni une opinion, les deux tiers (66 %) croient que cette bourse a eu un effet concret sur leur identité en tant que personne autochtone.

Ceux qui croient que la bourse **d'excellence** de la FNRA a eu un effet concret sur leur identité autochtone décrivent cet effet de diverses façons. L'effet le plus souvent mentionné est que la bouse de la FNRA les a rendus fiers d'être Autochtone (36 %). Un quart mentionne comme effet de la bourse **d'excellence** de la FNRA une reconnaissance en tant qu'étudiant autochtone (25 %) ou le sentiment que la bourse **d'excellence** de la FNRA sert à démontrer les succès des étudiants autochtones (25 %). Deux sur dix (22 %) notent que la bourse les a incités à s'impliquer davantage dans la communauté autochtone.

XII. Les perspectives des non-Autochtones

Aperçu

Pendant plusieurs années, Environics Research Group a mesuré les attitudes des Canadiens non autochtones envers les préoccupations des Autochtones par l'entremise de deux études multi-intérêts d'Environics : *FOCUS Canada*, une enquête auprès de 2 000 Canadiens adultes effectuée une fois par trimestre depuis 1976, et *North of 60° and Remote Community Monitor,* un sondage auprès des résidents des trois territoires, du Nunavik et du Labrador effectué une fois par an depuis 1999. Au fil du temps, une tendance s'est démarquée dans les attitudes des Canadiens, soit une sensibilisation accrue de la présence des Autochtones dans les villes et la plus grande priorité accordée aux enjeux touchant les Autochtones vivant en milieu urbain comparativement à d'autres questions, dont le règlement des revendications territoriales.

Dans le cadre de l'*ÉAMU*, Environics a effectué un sondage auprès d'un échantillon représentatif de Canadiens afin de découvrir comment ils voient les Autochtones et ce qui alimente leurs perspectives. Les résultats du sondage auprès des non-Autochtones s'appuient sur des entrevues téléphoniques réalisées entre le 28 avril et le 15 mai 2009 auprès de 250 résidents non autochtones de chacune des dix agglomérations urbaines incluses dans l'enquête principale : Vancouver, Calgary, Edmonton, Regina, Saskatoon, Winnipeg, Thunder Bay, Toronto, Montréal et Halifax (à l'exception d'Ottawa). Au total, 2 501 Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont participé à ce sondage, offrant une riche image de la façon dont les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain voient les Autochtones qui résident aujourd'hui dans les villes du Canada.

Les sujets explorés incluent les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des Autochtones du Canada, leur sensibilisation à la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville, leurs contacts et interactions avec des Autochtones, leurs opinions quant à la façon dont les institutions répondent aux besoins des Autochtones et leur connaissance des principaux dossiers autochtones (p. ex., les pensionnats indiens ou l'acceptation de systèmes judiciaires distincts), ainsi que l'importance que revêtent l'histoire et la culture autochtones dans leur esprit.t.

Certaines des questions posées aux Autochtones vivant en milieu urbain lors de l'enquête principale ont en outre été incluses dans le sondage auprès des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à des fins de comparaison. Ces comparaisons ne sont pas traitées dans le présent chapitre, mais citées dans les sections pertinentes portant sur les résultats de l'enquête principale.

Les points suivants résument les principales conclusions relatives aux attitudes des non-Autochtones à l'égard des Autochtones.

- **Les premières impressions des** Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des **Autochtones sont en règle générale positives. Seul un petit nombre de** Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain expriment des stéréotypes ouvertement négatifs à l'égard des Autochtones. Néanmoins, d'importantes minorités à Thunder Bay, Winnipeg et Regina affirment que leur impression des Autochtones s'est détériorée au cours des dernières années.
- **Les** Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain affirment presque à l'unanimité que les **Autochtones font l'objet de discrimination dans la société canadienne d'aujourd'hui, et ce, dans toutes les villes et dans tous les groupes** sociodémographiques. Cependant, la fréquence des contacts avec les Autochtones influence la perception de l'ampleur de cette discrimination. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont de fréquents contacts avec des Autochtones sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones font souvent l'objet de discrimination. Les Canadiens non autochtones qui vivent à Thunder Bay, Regina et Calgary sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones font souvent face à de la discrimination, à l'opposé des non autochtones qui vivent à Toronto ou Montréal.

- **Il existe une tension fondamentale dans le cúur et l'esprit des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quant à la place occupée par les Autochtones dans la mosaïque canadienne. Ils croient sans l'ombre d'un doute que les** Autochtones possèdent des identités culturelles uniques dont les autres Canadiens peuvent s'inspirer. Cependant, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont divisés quand il s'agit de dire si les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques ou s'ils sont comme les autres groupes culturels ou ethniques que l'on retrouve dans la société canadienne.
- **En règle générale, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont sensibles à la présence autochtone et au rôle que les Autochtones ont joué dans l'histoire du Canada, mais ils connaissent beaucoup moins leur situation actuelle. La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain considèrent l'histoire et la culture a**utochtones comme un symbole important de l'identité nationale et reconnaissent la contribution des peuples et de la culture autochtones dans les domaines de l'environnement, de la culture et des arts du Canada. Néanmoins, on note un manque de sensibilisation et une certaine incertitude quant aux principaux enjeux qui touchent actuellement les Autochtones, en particulier les problèmes que doivent affronter ceux qui vivent dans les villes canadiennes. Il existe un écart significatif entre la réalité socio-économique des Autochtones et la perception qu'en ont les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Ces derniers croient que les Autochtones ont le même niveau de vie, sinon un meilleur niveau de vie, que les autres Canadiens. De plus, près de la moitié des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain n'ont jamais lu ou entendu parler des pensionnats indiens, situation qui semble s'être peu modifiée même après les excuses officielles présentées par le gouvernement fédéral en juin 2008.
- **Malgré leurs connaissances limitées des peuples et des enjeux autochtones, les** Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain expriment le désir d'en apprendre davantage. Il existe une apparente prédisposition à faire preuve díouverture ainsi qu'un désir à en apprendre davantage sur l'histoire, la culture et l'expérience autochtones. De nombreux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qualifient d'échec la compétence des écoles canadiennes dans ce domaine.
- **Dans une certaine mesure, les non-Autochtones commencent à reconnaître la présence des communautés et de la culture autochtones en milieu urbain, bien que cette sensibilisation varie de façon significative d'une ville à l'autre.** L'histoire différente de chaque ville, la composition sociodémographique et la taille de la population autochtone locale ainsi que la nature et l'emplacement des organisations autochtones urbaines contribuent chacun à leur façon à sensibiliser les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à la communauté autochtone. Il est intéressant de noter que ceux qui connaissent la l'existence d'une communauté autochtone dans leur ville sont plus susceptibles que les autres de croire que les Autochtones désirent à la fois préserver leur culture *et* participer à la société canadienne.

Les opinions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des Autochtones varient quelque peu selon leur lieu de naissance et leur âge.

- **Les néo-Canadiens** (nés à l'extérieur du Canada) sont en règle générale peu exposés à la culture autochtone et ont peu de contacts quotidiens avec des Autochtones. Ils sont les moins en mesure de nommer un enjeu important que les Autochtones vivant en milieu urbain doivent affronter. Néanmoins, ils sont plus susceptibles que les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain nés au Canada de croire que les Autochtones et leur culture ont apporté une grande contribution à l'identité nationale du Canada et croient que la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville est un facteur positif.

- **Les** Canadiens non autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain sont davantage susceptibles que leurs homologues plus âgés d'associer les Autochtones aux arts et à la culture et les plus susceptibles des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de croire que les Autochtones et leur culture ont apporté une grande contribution à l'identité nationale du Canada. Ils sont aussi plus susceptibles de croire que les écoles font un bon travail pour ce qui est d'enseigner l'histoire et la culture autochtones, suggérant qu'une plus grande part du programme scolaire pourrait être désormais consacrée aux Autochtones. Il est surtout important de noter que les jeunes Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont plus susceptibles que les plus âgés de considérer que la discrimination est le principal enjeu que doivent aujourd'hui affronter les Autochtones qui vivent dans les villes du Canada.

Finalement, une analyse par segmentation incluant de nombreuses questions de l'*ÉAMU* révèle chez les Canadiens non autochtones quatre « visions » bien distinctes à l'égard des Autochtones, certaines plus négatives que d'autres.

- **Les détracteurs négativistes. Ils ont tendance à voir les** Autochtones et les communautés autochtones sous un jour négatif (p. ex., ont des droits non mérités ou s'isolent de la société canadienne).
- **Les sceptiques indifférents. Non informés et non sensibilisés, ils croient en règle générale que les** Autochtones ne sont pas différents des autres Canadiens.
- **Les culturo-romantiques.** Idéalistes et optimistes, ils croient fermement que les Autochtones apportent d'importantes contributions artistiques et culturelles.
- **Les partisans branchés. Ils ont de fréquents contacts avec les Autochtones et croient fermement que ceux-ci font fréquemment l'objet de** discrimination.

1. Les perceptions à l'égard des Autochtones

Premières impressions citées

Les premières impressions qui viennent principalement à l'esprit des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain au sujet des Autochtones sont centrées sur l'histoire et le fait que ce sont les premiers habitants du Canada.

Quelles sont les premières choses qui viennent à l'esprit des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain au sujet des Autochtones? Lorsque interrogés à ce sujet (question sans aide et sans choix de réponses), les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain expriment une variété d'impressions au sujet des Autochtones, mais les impressions les plus souvent mentionnées sont les suivantes.

- **Premiers habitants.** « Le premier peuple », soit des personnes originaires du Canada et qui ont un statut spécial en raison de leur occupation initiale du pays – c'est la perception des Autochtones la plus répandue parmi les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (18 %).
- **Premières nations/Métis/Inuits. Pour un** Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur dix (12 %), la première chose qui vient à l'esprit sont les termes Premières nations, Métis ou Inuits, ou d'autres termes parfois utilisés pour décrire les Autochtones tels quíIndiens. (Rien n'indique si ces perceptions sont positives, neutres ou négatives.)

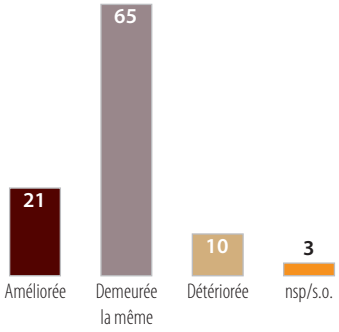
- **Maltraités.** Pour un Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur dix (9 %), la première chose qui vient à l'esprit est l'impression que les Autochtones ont été maltraités par les citoyens et les gouvernements canadiens. L'appropriation des terres et la marginalisation historique des Autochtones dans la société canadienne sont des thèmes récurrents pour ce groupe de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.
- **Culture et arts.** Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont autant susceptibles d'associer les Autochtones à des traditions culturelles et artistiques (9 %) qu'à de mauvais traitements. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de ce groupe croient que les Autochtones possèdent un ensemble riche et diversifié de coutumes et de traditions culturelles qui enrichissent la société canadienne.
- **Réserves.** Un sur dix (8 %) associe spontanément les Autochtones aux réserves.

De petites proportions de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain associent les Autochtones à l'exemption de taxes ou à des droits et des privilèges particuliers (5 %), tels que le financement gouvernemental des études postsecondaires des membres des Premières nations, et à la pauvreté ou à de mauvaises conditions de vie (5 %), principalement dans les réserves. Quatre pour cent disent que les Autochtones ne sont pas différents des autres Canadiens et trois pour cent parlent de perte d'identité culturelle, d'assimilation ou d'oppression. Des stéréotypes plus négatifs sur les Autochtones, tels qu'une tendance à dépendre de la charité et de l'aide sociale (4 %), l'alcoolisme et la toxicomanie (4 %) ou la paresse et le manque de contribution à la société (3 %) sont les premières choses qui viennent à l'esprit de seulement un petit nombre de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Une vaste gamme d'autres perceptions sont aussi nommées, mais aucune par plus de deux pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Un sur dix (8 %) ne peut répondre à cette question.

La perception des Autochtones en tant que « premiers habitants » est la première chose citée dans la plupart des villes et la majorité des segments sociodémographiques de la population, mais est particulièrement répandue à Toronto et à Montréal, ainsi que chez les néo-Canadiens (24 %), surtout ceux qui sont au Canada depuis moins de 10 ans (35 %). Les perceptions relatives à la culture et aux arts autochtones sont plus souvent mentionnées par les Canadiens non autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain (12 % des moins de 45 ans) et ceux ayant fréquenté l'université (14 %), alors que les réserves sont plus souvent mentionnées par les personnes nées au Canada (10 %) comparativement aux immigrants.

Des impressions stables

Au cours des dernières années, l'impression que vous avez des Autochtones s'est-elle améliorée, détériorée ou est-elle demeurée la même?



Est-ce que l'impression des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain se modifie?

La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain disent que leur impression des Autochtones ne s'est pas modifiée au cours des dernières années, mais il existe des différences d'une ville à l'autre. Ceux dont l'impression s'est modifiée sont deux fois plus susceptibles de dire que leur impression s'est améliorée plutôt que le contraire.

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont beaucoup plus susceptibles de dire que leur impression des Autochtones est demeurée la même au cours des dernières années que d'affirmer qu'elle s'est améliorée ou détériorée.

Les deux tiers (65 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain affirment que leur impression des Autochtones est demeurée la même au cours des dernières années. Le statu quo est particulièrement bien installé à Halifax (72 %) et plus fragile à Thunder Bay (45 %).

Pour ce qui est de la minorité de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui affirment que leur impression des Autochtones s'est modifiée, cette impression est plus susceptible de s'être améliorée (21 %) que détériorée (10 %). Des proportions similaires dans chaque ville disent que leur impression s'est améliorée. Bien que demeurant une minorité, les Canadiens non autochtones qui vivent à Thunder Bay (25 %), Regina (20 %) et Winnipeg (18 %) sont en moyenne plus de deux fois plus susceptibles que les résidents de Toronto (8 %), Montréal (10 %), Halifax (10 %) ou Vancouver (5 %) de dire que leur impression des Autochtones s'est détériorée au cours des dernières années.

Les impressions changeantes à l'égard des Autochtones sont liées à l'âge et à l'attention portée aux dossiers autochtones. Les Canadiens non autochtones plus âgés vivant en milieu urbain (27 % des 60 ans ou plus) et ceux qui disent porter une plus grande attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones (24 %) sont plus susceptibles que les autres de dire que leur impression s'est récemment améliorée.

POURQUOI LEUR IMPRESSION S'EST-ELLE AMÉLIORÉE? Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui affirment que leur impression des Autochtones s'est améliorée au fil du temps fournissent les trois principales raisons suivantes pour expliquer ce fait.

- Relations personnelles. Deux sur dix (22 %), en particulier à Thunder Bay, Calgary, Edmonton, Regina et Winnipeg, mentionnent des relations personnelles avec des Autochtones comme le principal facteur ayant entraîné une amélioration de leur impression des Autochtones.
- Visibilité. Une présence plus visible et plus positive dans la communauté locale et les médias a aussi contribué à améliorer l'impression de deux répondants de ce groupe sur dix (20 %). Les résidents de Toronto sont plus susceptibles que les autres de mentionner cette raison.
- Gains en matière d'éducation, sociaux et économiques. Deux autres répondants de ce groupe sur dix (19 %) expliquent l'amélioration de leur impression par les gains obtenus par les Autochtones au cours des dernières années dans les secteurs de l'éducation, sociaux et économiques. Les perceptions relatives à ces progrès sont plus courantes chez les résidents de Regina, Saskatoon et Thunder Bay.

D'autres raisons expliquant l'amélioration des impressions sur les Autochtones, moins souvent mentionnées, incluent une meilleure compréhension globale de la culture et des enjeux autochtones (13 %) ou des connaissances précises acquises par l'entremise d'un cours ou d'une séance de sensibilisation (11 %). Relativement peu de personnes associent en outre leur impression plus positive à une plus grande maturité ou ouverture d'esprit personnelle (5 %), à la reconnaissance et au respect accrus que les Autochtones ont obtenus des gouvernements et des Canadiens ordinaires (5 %), à leur impression que davantage de possibilités sont maintenant offertes aux Autochtones par les gouvernements ou en matière d'aide sociale (4 %) ou à l'impression que le leadership politique autochtone s'est amélioré (3 %).

Les personnes plus jeunes, soit celles de moins de 45 ans, sont plus susceptibles d'associer l'amélioration de leur opinion à une relation personnelle avec des Autochtones (29 %) ou un enseignement sur la culture autochtone (20 %), alors que les gens plus âgés sont davantage susceptibles de mentionner les progrès en matière d'éducation, sociaux et économiques réalisés par les Autochtones (26 %). L'amélioration de l'opinion en raison d'une relation personnelle avec des Autochtones est aussi plus courante dans la catégorie des revenus moyens (31 %) que dans les catégories de faible revenu ou de revenu élevé. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain dont le revenu du ménage est plus élevé (80 000 $ ou plus) sont davantage susceptibles de mentionner une plus grande visibilité (33 %) ou la perception d'une plus grande reconnaissance et de plus de respect donnés aux Autochtones (14 %) pour expliquer pourquoi leur impression s'est améliorée.

Les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quant à l'unicité de l'identité culturelle autochtone [traduction] :

[Les Autochtones] habitent ici depuis plus longtemps que la plupart des autres personnes. Ils ont une culture différente, avec une tradition orale plutôt qu'une histoire écrite. Le milieu naturel joue un plus grand rôle dans leur culture.

[Les Autochtones] sont plus près de la nature et de la terre et leur [montrent] plus de respect.

Les traditions et les cultures des Premières nations sont plus complètes, avec plus de spiritualité et plus de [lien] avec la nature. Ils sont passionnés par la préservation de leur culture.

Les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain relatives aux droits accordés aux Autochtones [traduction] :

La seule chose qui différencie (les Autochtones), c'est les droits issus des traités.

Ils n'ont pas de responsabilités. Ils ont plein de droits, mais pas de responsabilités. Tout le monde les prend en charge parce qu'ils sont des victimes permanentes. Ils ne sont pas les seuls qui ont des problèmes.

Ils ne sont pas traités de la même façon que les autres. Les Autochtones ne paient pas de taxes et ils ont leurs études gratuites, et ils ne le méritent pas. Ils peuvent aller à l'université autant qu'ils le veulent sans síinquiéter de qui va payer la facture.

POURQUOI LEUR IMPRESSION S'EST-ELLE DÉTÉRIORÉE? Pour ce qui est des quelque un Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur dix qui affirment que leur impression des Autochtones s'est détériorée, à quoi attribuent-ils ce changement? La raison la plus fréquente invoquée est une perception que les Autochtones dépendent de la charité et contribuent minimalement à la société (19 %, soit 2 % de tous les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain). Parmi les autres raisons mentionnées, notons la perception que les Autochtones font constamment des demandes ou des protestations, p. ex., relativement aux revendications territoriales (15 %),élément mentionné en particulier à Toronto et par ceux dont le revenu du ménage est de 100 000 $ ou plus, la perception d'une hausse de la criminalité chez les Autochtones (15 %), mentionnée surtout à Thunder Bay et Regina, et la perception que les Autochtones abusent des privilèges qui leur sont accordés et profitent des lois (13 %). D'autres répondants de ce groupe blâment l'alcoolisme, l'abus de drogues et la toxicomanie (11 %) pour la détérioration de leur impression, une opinion exprimée principalement par les résidents de Calgary et de Vancouver et par les personnes de moins de 30 ans.

D'autres raisons moins souvent mentionnées pour expliquer la détérioration de leur impression incluent une image négative des Autochtones véhiculée par les médias (9 %), le sentiment que les Autochtones ne tirent pas parti des possibilités qui leur sont offertes (9 %), l'opinion qu'ils refusent de s'intégrer à la société plus large (7 %) ou une expérience personnelle négative avec des Autochtones (7 %).

Perceptions des différences

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient en règle générale que les Autochtones sont différents des non-Autochtones, principalement parce qu'ils possèdent une identité culturelle unique.

Nous avons demandé aux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (question sans aide et sans choix de réponses) de quelles façons, s'il y a lieu, ils croient que les Autochtones sont différents des non-Autochtones. La majorité (62 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain mentionnent au moins une différence entre les deux groupes. Voici les principaux éléments soulignés par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain pour distinguer les Autochtones des non-Autochtones.

- **Identité culturelle unique. Trois** Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (31 %) croient que les Autochtones possèdent une identité culturelle unique qui les distingue de la population canadienne dans son ensemble. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de ce groupe croient que les traditions culturelles et l'héritage des Autochtones forment une identité unique dont les Canadiens pourraient s'inspirer. Sous cette identité unique, ils perçoivent un ensemble distinct de valeurs *autochtones* telles que le partage, des liens familiaux plus étroits et des liens de parenté plus forts ainsi qu'une relation étroite avec la terre. Cette perception d'une identité culturelle unique est davantage un phénomène côtier ñ les résidents de Vancouver (41 %) et Halifax (41 %) sont les plus susceptibles de croire qu'une identité culturelle unique distingue les Autochtones, alors que les résidents de Thunder Bay (18 %) sont les moins susceptibles de partager cette opinion. Ces perceptions plus fortes à Vancouver et Halifax pourraient être en partie attribuables à la propension de ces résidents à croire que les peuples et les cultures autochtones enrichissent les arts et la culture du Canada, ainsi que les rapports des Canadiens avec le milieu naturel (voir page 151). Certaines de ces perceptions d'une identité culturelle unique sont présentées dans l'encadré latéral ci-contre.

- Droits. Un Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur dix (12 %) considère les Autochtones différents des non-Autochtones en raison de leurs droits. Pour certains, il s'agit simplement de reconnaître que les Autochtones ont certains droits et privilèges constitutionnels. Cependant, d'autres croient que les droits et les privilèges accordés aux Autochtones (p. ex., exemption de taxes, éducation gratuite, financement gouvernemental) sont en fait un « passe-droit » qui décourage tout comportement responsable et équivaut à un avantage inéquitable vis-à-vis des autres Canadiens. Les Canadiens non autochtones vivant dans les villes de l'Ouest (à l'exception de Regina) sont plus susceptibles que les autres de partager cette opinion. Certaines des perceptions relatives aux droits sont présentées dans l'encadré latéral ci-contre.
- Désavantage socio-économique. Un autre élément souligné par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain pour différencier les Autochtones se définit en fonction de désavantage socio-économique (11 %). Un thème récurrent parmi ce groupe de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain est que les Autochtones ont moins de possibilités en matière d'éducation, de plus grands besoins en matière de santé et sont en moyenne plus pauvres que les autres Canadiens. Ils croient en outre que les Autochtones ont de plus gros obstacles à surmonter parce qu'ils ont fait l'objet de stéréotypes négatifs, de discrimination et de racisme dans la société canadienne. Tout comme les diplômés universitaires, les Canadiens non autochtones qui vivent à Toronto (16 %) et Winnipeg (15 %) sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones sont différents des non-Autochtones en raison d'un désavantage socio-économique. Certaines de ces perceptions sont présentées dans l'encadré latéral ci-contre.
- Séparation ou isolation. Finalement, un plus petit groupe de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (9 %) croient que les Autochtones sont différents des non-Autochtones parce qu'ils vivent séparément, que ce soit dans les réserves ou dans leurs propres communautés. Les réserves indiennes sont considérées par plusieurs des répondants de ce groupe comme des endroits où les Autochtones peuvent s'accrocher à leur identité et vivre dans le passé, ce qui les empêche de se tailler une place dans la société plus large. En outre, une perception répandue dans ce groupe est que les Autochtones accordent trop d'importance à leur identité culturelle et « devraient arrêter de vouloir être différents ». Ces perceptions ne sont pas plus répandues dans une ville ou au sein d'un groupe démographique en particulier. Certaines des perceptions relatives à la notion de séparation sont présentées dans l'encadré latéral ci-contre.

Trois Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (31 %) affirment en outre qu'il n'existe aucune différence entre les Autochtones et les non-Autochtones (un autre 7 % est incertain). Les Canadiens non autochtones qui vivent à Montréal (41 %) sont notamment plus susceptibles que ceux des autres villes de dire que les Autochtones ne sont pas différents des non-Autochtones. Les Canadiens non autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain sont aussi plus susceptibles de ne percevoir aucune différence, tout comme ceux qui ne sont pas sensibilisés à la présence d'une communauté autochtone (une zone physique, un quartier ou une communauté sociale) dans leur ville.

Les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quant au désavantage socio-économique [traduction] :

C'était leur pays à l'origine, et en règle générale, on les traite comme des citoyens de deuxième classe.

Ils ont été traités de façon injuste dans le passé et sont proportionnellement plus pauvres.

Il ont un désavantage social, ils n'ont pas de capital culturel, ils ont plein de problèmes non réglés qui ont des impacts intergénérationnels, ils ont des besoins différents en matière de santé que le Canadien moyen.

Ils n'ont pas les mêmes chances que nous. Les pensionnats indiens ont eu un effet sur leur structure familiale. Ça leur a donné un gros désavantage.

Les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur la séparation ou l'isolation [traduction] :

Ils sont pris avec une culture qui doit changer s'ils veulent devenir des partenaires égaux en tant que Canadiens.

Ils utilisent leur culture pour ne pas intégrer le reste du Canada.

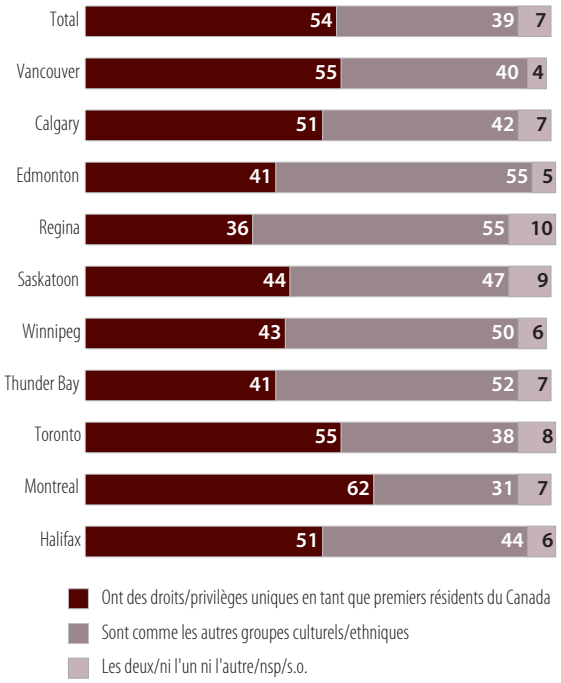
(Les Autochtones sont) différents parce qu'ils cherchent toujours qui blâmer pour leur passé. Ils n'ont pas l'air de vouloir aller de l'avant et passer par-dessus les traumatismes et les épreuves de leurs ancêtres.

Des droits et des privilèges uniques?

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont divisés quand il s'agit de dire si les Autochtones jouissent de droits et de privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada ou s'ils sont comme les autres groupes culturels ou ethniques qui composent la société canadienne. Les résidents des villes qui comptent une population autochtone proportionnellement plus grande sont plus susceptibles que les autres Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de considérer les Autochtones non différents des autres groupes culturels ou ethniques.

Des droits et des privilèges uniques ou sont comme les autres groupes?

Parmi les deux affirmations suivantes, quelle est celle qui correspond le mieux à ce que vous pensez au sujet des Autochtones?



L'une des divisions les plus marquées chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain porte sur leurs perceptions des Autochtones en tant que groupe, plus précisément s'ils ont un statut distinct ou s'ils sont comme les autres groupes culturels ou ethniques du Canada.

Une faible majorité (54 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada, alors que quatre sur dix (39 %) croient que les Autochtones sont comme les autres groupes culturels ou ethniques que l'on retrouve dans la société multiculturelle du Canada (4 % répondent les deux ou ni l'un ni l'autre et 3 % n'ont pas d'opinion sur la question).

Les opinions varient quelque peu par ville, l'opinion que les Autochtones sont comme les autres groupes culturels ou ethniques étant plus répandue dans les villes comptant une population autochtone proportionnellement plus importante. En fait, c'est l'opinion majoritaire à Edmonton (55 %), Regina (55 %) et Thunder Bay (52 %) et surpasse légèrement l'opinion que les Autochtones ont un statut distinct à Winnipeg (50 %), alors que les résidents de Saskatoon (47 % comme les autres groupes, 44 % uniques) sont divisés sur la question. À l'opposé, l'opinion que les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques est la plus répandue à Montréal (62 %), Toronto (55 %), Vancouver (55 %), Calgary (51 %) et Halifax (51 %) ñ et par conséquent chez ceux qui disent avoir le moins de contacts personnels avec des Autochtones.

Au-delà de ces différences entre les villes, l'opinion des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quant au statut particulier des Autochtones, ou à son absence, demeure assez constante d'un groupe sociodémographique à l'autre. Environ la moitié dans chaque groupe d'âge, chaque niveau de scolarité et chaque catégorie de revenu croit que les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada. Les deux exceptions sont les diplômés universitaires et les personnes de 30 à 44 ans, qui sont plus susceptibles que les autres de croire que les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques.

Séparation, assimilation ou intégration

La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les Autochtones veulent conserver leurs coutumes et leurs traditions culturelles, mais aussi participer activement à la société canadienne au sens large.

Les recherches existantes suggèrent qu'il existe de multiples façons pour les minorités culturelles et ethniques de vivre à l'intérieur de la société canadienne plus large[55]. L'*assimilation* réfère au choix d'abandonner sa propre culture en vue d'adopter les coutumes et la façon de vivre de la société dans son ensemble. La notion de *séparation* se situe complètement à l'opposé, et indique le choix de protéger sa culture en évitant tout contact avec la société plus large. L'*intégration* désigne ce désir de conserver sa culture tout en participant à la société générale. (Une quatrième dimension, appelée *marginalisation*, fait référence au sentiment de n'avoir sa place dans aucune des deux cultures, ni dans la société plus large.)

Comment les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient-ils que les Autochtones désirent vivre au Canada? La grande majorité d'entre eux croient que les Autochtones recherchent l'intégration plutôt que la séparation ou l'assimilation. Trois répondants sur quatre (76 %) croient que les Autochtones veulent conserver leurs coutumes et leurs traditions culturelles, mais participer activement à la société canadienne au sens large (intégration). Seulement 16 pour cent croient que les Autochtones veulent conserver leurs coutumes et leurs traditions culturelles en ayant aussi peu de contacts que possible avec la société canadienne (séparation), alors que cinq pour cent croient que les Autochtones veulent abandonner leurs coutumes et leurs traditions culturelles et adopter entièrement les coutumes et la façon de vivre des autres Canadiens (assimilation).

Séparation, assimilation ou intégration?

Pensez-vous que la plupart des Autochtones veulent…?

En règle générale, ces opinions diffèrent peu en fonction de la ville ou des facteurs sociodémographiques. La probabilité d'affirmer que les Autochtones cherchent l'intégration est plus élevée à Toronto (85 %) et Edmonton (83 %), ainsi que chez les répondants qui ont une formation universitaire (83 %). Les résidents de Montréal sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones désirent la séparation (28 %), et cette perception est aussi plus répandue chez les personnes sans formation universitaire (18 %).

La fréquence des contacts avec des Autochtones influence peu l'opinion des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur cette question. Cependant, ceux qui savent qu'il existe une communauté autochtone dans leur ville (un lieu physique, un quartier ou une communauté sociale) (82 %) ou au minimum que des Autochtones vivent dans leur ville (77 %) sont plus susceptibles que ceux qui ne sont pas sensibilisés à la présence autochtone dans leur ville (67 %) de croire que les Autochtones veulent préserver leur culture tout en participant à la société canadienne (intégration).

55 Berry, John W. « *Acculturation: Living successfully in two cultures* », *International Journal of Intercultural Relations, 2005.*

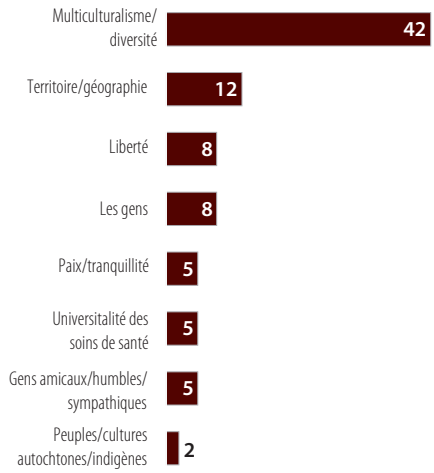
2. L'histoire et la culture autochtones

Importance de l'histoire et de la culture autochtones dans la définition du Canada

Qu'est-ce qui rend le Canada unique?

Selon vous, qu'est-ce qui rend le Canada unique?

Premières mentions



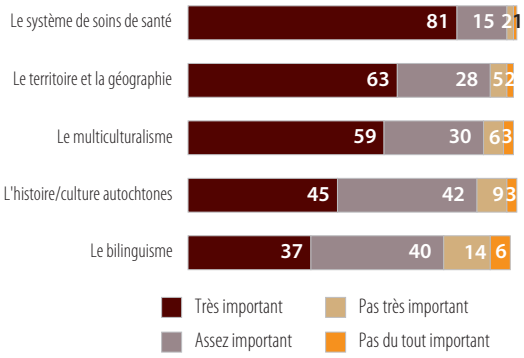
Une majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que l'histoire et la culture autochtones constituent un important symbole de l'identité nationale du Canada, une opinion particulièrement répandue à Halifax, Toronto, Calgary et Vancouver.

Quoique les peuples et la culture autochtones ne sont pas ce qui vient d'abord à l'esprit des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quand ils entendent le mot « Canada », la plupart d'entre eux considèrent tout de même l'histoire et la culture autochtones comme un symbole important de l'identité nationale du Canada, une opinion largement partagée par la majorité des groupes sociodémographiques.

Lorsque interrogés sur ce qui, selon eux, rend le Canada unique (sans aide et sans choix de réponses), les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont, par une grande majorité, susceptibles de parler en premier lieu de multiculturalisme ou de diversité (42 %). Des proportions plus petites croient que ce qui rend le Canada unique est le territoire et la géographie (12 %), les gens (8 %) ou la liberté (8 %). Une vaste gamme d'autres caractéristiques sont mentionnées (p. ex., universalité des soins de santé, tolérance, ressources naturelles, climat), mais aucune par plus de cinq pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Très peu mentionnent de façon précise les Autochtones ou leur culture (2 %).

Importance dans la définition du Canada

Pensez-vous que chacune des choses suivantes soit très importante, assez importante, pas très importante ou pas du tout importante pour définir ce qu'est le Canada?



Pourtant, lorsque interrogés directement sur l'importance de l'histoire et de la culture autochtones dans leur définition du Canada, près de neuf Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (87 %) répondent que l'histoire et la culture autochtones sont très (45 %) ou assez (42 %) importantes pour définir ce qu'est pour eux le Canada. Des proportions similaires de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que le multiculturalisme, le territoire et la géographie ou le système de soins de santé sont importants, mais ils sont beaucoup plus susceptibles de croire que ces trois caractéristiques sont très importantes dans la définition de l'identité canadienne comparativement à l'histoire et à la culture autochtones.

Les Canadiens non autochtones qui vivent à Halifax (51 %), Toronto (49 %), Calgary (47 %) et Vancouver (46 %) sont les plus susceptibles de dire que l'histoire et la culture autochtones sont très importantes dans leur notion du « Canada ». L'histoire et la culture autochtones jouent aussi un rôle plus important dans la définition du Canada pour les personnes dont le revenu du ménage est de moins de 80 000 $ (48 %) et ceux nés à l'extérieur du Canada (52 %). Les Canadiens non autochtones de 60 ans ou plus vivant en milieu urbain sont les plus susceptibles de dire que l'histoire et la culture autochtones ne sont pas importantes dans leur définition du Canada.

Contributions des peuples et des cultures autochtones

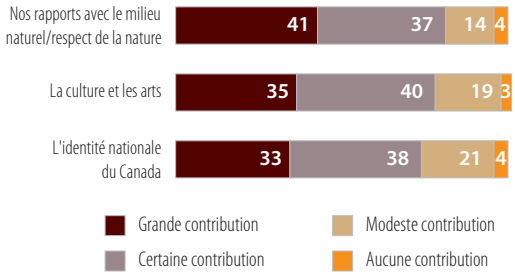
Sept Canadiens non autochtones ou plus sur dix qui vivent en milieu urbain croient que les Autochtones et leur culture ont contribué aux rapports qu'entretiennent les Canadiens avec la nature et qu'ils ont contribué également aux arts, à la culture et à l'identité nationale du Canada.

Sans égard à l'importance accordée par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'histoire et à la culture autochtones dans leur définition du Canada, la majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain reconnaissent les contributions des Autochtones et de leur culture dans les domaines de l'environnement, de la culture et des arts et de l'identité nationale. Au moins sept Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix croient que les Autochtones et leur culture ont apporté une certaine ou une grande contribution aux rapports des Canadiens avec leur milieu naturel et leur respect de la nature (78 %), à la culture et aux arts (75 %) et à l'identité nationale du Canada (70 %).

Les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quant à l'importance de la contribution des Autochtones et de leur culture varient selon les facteurs ci-dessous.

Contributions des peuples et de la culture autochtones

Dans quelle mesure croyez-vous que les Autochtones et leur culture ont apporté une contribution dans chacun des domaines suivants? Ont-ils apporté une grande contribution, une certaine contribution, une modeste contribution ou aucune contribution à…?



- Les Canadiens non autochtones plus jeunes (18-29 ans) vivant en milieu urbain sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones et leur culture ont apporté une grande contribution à l'identité nationale du Canada.
- Les résidents de Vancouver sont considérablement plus susceptibles que ceux des autres villes de croire que les Autochtones et leur culture ont apporté une grande contribution à la culture et aux arts du Canada, tout comme ceux qui ont souvent ou occasionnellement des contacts avec des Autochtones.
- Les résidents d'Halifax, Montréal et Toronto sont de façon notable plus susceptibles que les résidents des autres villes de croire que les Autochtones et leur culture ont contribué à renforcer les rapports qu'entretiennent les Canadiens avec la nature et leur respect de celle-ci.
- Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont un diplôme d'études secondaires ou plus, ceux qui portent une grande attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones et ceux qui croient que les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada sont plus susceptibles de croire que les Autochtones et leur culture ont apporté une grande contribution au niveau de l'environnement, des arts et de la culture et de l'identité nationale.

Comprendre l'histoire et la culture autochtones

De pair avec l'importance que les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain accordent à l'histoire et à la culture autochtones, ils considèrent qu'il est important pour eux de comprendre ces sujets. Cependant, seulement un sur quatre est d'avis que les écoles font un bon ou un excellent travail dans ce domaine.

La plupart des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain considèrent important pour eux de comprendre l'histoire et la culture autochtones, mais croient que les écoles du Canada font un travail de passable à médiocre dans ce domaine. Lorsque interrogés sur l'importance pour les Canadiens non autochtones de comprendre l'histoire et la culture autochtones du Canada, plus de neuf Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (93 %) disent que c'est très (53 %) ou assez (40 %) important. Seulement six pour cent disent que ce n'est pas du tout important, bien que cette proportion soit substantiellement plus élevée à Saskatoon (19 %).

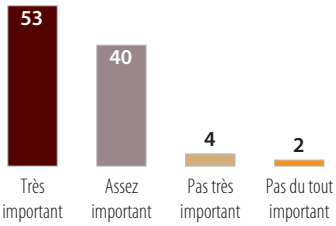
Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui portent une grande attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones sont, de manière significative, plus susceptibles de croire que comprendre l'histoire et la culture des Autochtones du Canada est *très* important. Cette opinion augmente en outre avec le niveau de scolarité, passant de 44 pour cent chez ceux sans diplôme d'études secondaires à 60 pour cent chez les diplômés universitaires.

Pourtant, malgré l'importance accordée à une compréhension des Autochtones et de leur histoire, plus de six Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (63 %) croient que les écoles du Canada font un travail passable (34 %) ou médiocre (29 %) en matière d'enseignement sur ce sujet. Cette opinion est particulièrement forte chez les résidents de Toronto (70 %), Montréal (68 %), Halifax (64 %) et Calgary (62 %) comparativement à ceux des autres villes incluses dans l'enquête. Ceux qui croient qu'il est très important que les Canadiens non autochtones comprennent l'histoire et la culture autochtones (67 %) sont plus susceptibles que ceux qui considèrent cela moins important (59 %) de dire que les écoles font un travail de passable à médiocre dans ce domaine.

Seulement un quart des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les écoles du Canada font un excellent (4 %) ou un bon (20 %) travail quand il s'agit d'enseigner à leurs élèves l'histoire et la culture des Autochtones. Cependant, cette perception est beaucoup plus répandue chez les 18 à 29 ans (36 %) que chez les Canadiens non autochtones plus âgés vivant en milieu urbain (15 % de ceux de 60 ans ou plus), qui sont, quant à eux, plus susceptibles de dire qu'ils ne savent pas si les écoles font un bon travail dans ce domaine. La perception que les écoles font un travail de bon à excellent quant à l'enseignement sur les Autochtones et leur histoire est aussi légèrement plus forte chez les néo-Canadiens.

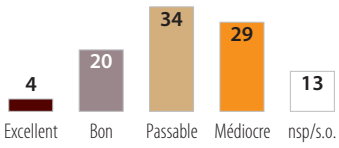
Importance de comprendre l'histoire et la culture des Autochtones au Canada

Selon vous, dans quelle mesure est-il important que les Canadiens non autochtones comprennent l'histoire et la culture des Autochtones au Canada?



Évaluation de l'enseignement offert par les écoles sur les peuples et l'histoire autochtones

Pensez-vous que les écoles au Canada font un travail excellent, bon, passable seulement ou médiocre en matière d'enseignement sur les Autochtones et leur histoire?



3. Perceptions des obstacles que doivent surmonter les Autochtones

Les plus importants enjeux que doivent affronter les Autochtones qui vivent au Canada et en milieu urbain

Les revendications territoriales et les menaces à la culture et à l'identité sont, selon les Canadiens non autochtones, les plus importants enjeux auxquels font face aujourd'hui les Autochtones du Canada, alors que la discrimination est aussi considérée comme un défi important pour les Autochtones qui vivent dans les villes du Canada.

LE DOSSIER LE PLUS IMPORTANT AU CANADA. Nous avons demandé aux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de nommer le dossier qu'ils considèrent aujourd'hui le plus important pour les Autochtones du Canada (question sans aide et sans choix de réponses). Aucun consensus n'émerge chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quant aux plus importants défis que doivent affronter les Autochtones. Les revendications territoriales ou droits territoriaux (13 %) et les menaces à la culture et à l'identité (12 %) sont tous deux nommés comme le problème le plus important par un peu plus díun Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur dix. Moins díun sur dix nomme la consommation excessive d'alcool ou de drogues (7 %), la discrimination (7 %), le manque d'éducation (6 %) ou la pauvreté et le sans-abrisme (6 %) comme le plus important enjeu auquel font face les Autochtones du Canada aujourd'hui. Un large éventail d'autres problèmes sont nommés, mais aucun par plus de cinq pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Seulement un répondant sur cinq (18 %) n'est pas en mesure de nommer un enjeu que doivent aujourd'hui affronter les Autochtones du Canada.

La mention des revendications territoriales comme principal enjeu auquel doivent faire face les Autochtones du Canada est plus fréquente à Montréal (19 %) et à Toronto (16 %) que dans les autres villes, alors que la mention des menaces à la culture et à l'identité est plus répandue à Vancouver (18 %) que n'importe où ailleurs. Les villes où la consommation excessive d'alcool ou de drogues est mentionnée le plus fréquemment sont Calgary (15 %) et Edmonton (12 %), alors que la pauvreté et le sans-abrisme sont les principaux enjeux nommés par les résidents de Saskatoon (15 %).

Aucune différence significative n'est observable entre les groupes sociodémographiques quant à la perception des enjeux importants que doivent affronter les Autochtones du Canada. Cependant, les perceptions varient en fonction de l'attention portée aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones et de la fréquence des contacts avec des Autochtones. Ceux qui portent une grande attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones sont plus susceptibles de dire que l'enjeu le plus important que doivent affronter les Autochtones est la reconnaissance, alors que les revendications territoriales sont plus fréquemment mentionnées par ceux qui portent moins attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones. En outre, la discrimination est plus susceptible d'être mentionnée comme défi pour les Autochtones par ceux qui ont de fréquents contacts avec des Autochtones.

Plus important enjeu au Canada (premières mentions)

Selon vous, quel est le dossier le plus important auquel font face les Autochtones aujourd'hui?

Plus important enjeu en milieu urbain (premières mentions)

Et selon vous, quel est le dossier le plus important auquel font face les Autochtones qui vivent dans les villes aujourd'hui?

LE DOSSIER LE PLUS IMPORTANT DANS LES VILLES. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont encore plus hésitants quand il s'agit de nommer les dossiers importants pour les Autochtones qui vivent dans les villes du Canada (question sans aide et sans choix de réponses), alors que trois sur dix (31 %) sont incapables de nommer le plus important défi que doivent affronter les Autochtones vivant en milieu urbain. La discrimination est l'enjeu le plus souvent mentionné, soit par un Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur dix (12 %). Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient aussi que les Autochtones vivant en milieu urbain font face à des menaces à leur culture et à leur identité (10 %), à l'isolation et à des difficultés à s'intégrer dans la société plus large (9 %), à la pauvreté et au sans-abrisme (8 %), au chômage et au manque de possibilités d'emploi (8 %) et à la consommation excessive d'alcool ou de drogues (6 %). D'autres enjeux sont nommés, mais aucun par plus de quatre pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Pour ce qui est des différentes villes, la discrimination est mentionnée plus souvent comme un défi que doivent affronter les Autochtones vivant en milieu urbain à Calgary (17 %) et à Montréal (15 %). La mention des menaces à la culture et à l'identité est plus fréquente à Halifax (17 %) et à Vancouver (14 %), alors que les problèmes d'isolation et d'intégration sont plus souvent mentionnés à Thunder Bay (16 %) et à Toronto (13 %). La consommation excessive d'alcool ou de drogues est surtout mentionnée comme un enjeu important par les résidents de Calgary (14 %), d'Edmonton (13 %) et de Vancouver (10 %). Les résidents de Saskatoon sont plus susceptibles de mentionner le chômage (15 %) comme un dossier important pour les Autochtones qui vivent dans les villes, alors que les résidents de Regina sont plus susceptibles de nommer les problèmes de logement ou les conditions de vie précaires (11 %).

Les perceptions relatives aux plus importants enjeux auxquels font face les Autochtones qui vivent dans les villes varient en fonction de l'âge. Les Canadiens non autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain sont plus susceptibles de croire que la discrimination est le principal enjeu que doivent aujourd'hui affronter les Autochtones qui vivent dans les villes (18 % des 18 à 29 ans). En outre, les Canadiens non autochtones de 60 ans ou plus vivant en milieu urbain sont les moins susceptibles de mentionner les menaces à la culture et à l'identité comme un problème pressant pour les Autochtones vivant en milieu urbain. Les néo-Canadiens, ceux qui portent une faible ou aucune attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones et ceux qui ont le moins de contacts avec des Autochtones sont les plus susceptibles d'être incapables de mentionner un dossier important que doivent aujourd'hui affronter les Autochtones qui vivent dans les villes.

Les pensionnats indiens

Juste un peu plus de la moitié des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont lu ou entendu quelque chose au sujet des pensionnats indiens. La majorité croit que les défis auxquels font face les communautés autochtones sont, du moins en partie, le résultat de cette expérience.

L'ÉAMU s'est penchée sur le degré de sensibilisation des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à la question des pensionnats indiens et sur leurs opinions relatives aux conséquences de cette expérience sur les Autochtones.

SENSIBILISATION. Malgré l'importance qui a été accordée au dossier des pensionnats indiens dans l'ensemble du Canada, cette question n'est pas particulièrement présente à l'esprit de la majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Moins d'un pour cent nomme les pensionnats indiens comme l'un des plus importants dossiers auxquels font face les Autochtones, que ce soit pour

l'ensemble des Autochtones du Canada ou pour ceux qui vivent dans les villes. Lorsque interrogés spécifiquement sur cette question, seulement un peu plus de la moitié des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (54 %) disent avoir lu ou entendu quelque chose au sujet des pensionnats indiens. Le degré de sensibilisation semble s'être peu modifié à la suite des excuses officielles présentées par le gouvernement fédéral aux anciens élèves des pensionnats indiens en juin 2008. Un sondage effectué pour la Résolution des questions des pensionnats indiens Canada (RQPIC) par Environics Research Group en avril 2008 a démontré que, avant les excuses officielles, la moitié (51 %) de la population canadienne des agglomérations urbaines avait entendu parler des pensionnats indiens.

La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain, et ce, dans presque toutes les villes, ont entendu parler des pensionnats indiens, mais cette proportion est beaucoup plus élevée dans les villes comptant des populations autochtones relativement plus importantes : Regina (82 % en ont entendu parler), Saskatoon (81 %), Thunder Bay (77 %) et Winnipeg (75 %). La principale exception est Montréal, où seulement un tiers (33 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont lu ou entendu quelque chose à ce sujet.

IMPACT. Parmi les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont entendu parler des pensionnats indiens, la majorité croit que les expériences vécues par les Autochtones dans les pensionnats ont entraîné des répercussions sur les communautés autochtones. Trois sur dix (28 %) croient que les problèmes auxquels font face les communautés autochtones d'aujourd'hui sont, dans une grande mesure, le résultat des expériences vécues par les Autochtones dans les pensionnats indiens. Un 45 pour cent additionnel croient que les problèmes auxquels font face les communautés autochtones d'aujourd'hui sont, dans une certaine mesure, le résultat des expériences vécues par les Autochtones dans les pensionnats indiens. Un sur quatre voit un faible (18 %) ou aucun (5 %) lien entre les deux.

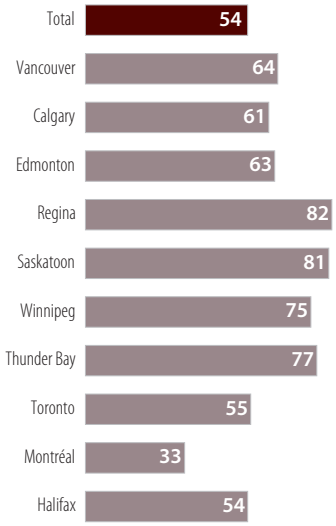
Selon le sondage de la RQPIC, deux Canadiens vivant dans une agglomération urbaine sur dix (21 %) qui avaient entendu parler des pensionnats avant les excuses officielles du gouvernement fédéral pour les pensionnats indiens en juin 2008 croyaient que ceux-ci avaient contribué dans une grande mesure aux problèmes auxquels font face les communautés autochtones. Les données de l'*ÉAMU* suggèrent que ce sentiment s'est renforcé depuis.

Dans chaque ville, une grande majorité de ceux qui ont entendu parler des pensionnats indiens croit qu'ils ont contribué au moins dans une certaine mesure aux problèmes que doivent affronter les communautés autochtones, bien que cette proportion soit plus élevée à Montréal (80 %), malgré le faible degré de sensibilisation à cette question, et à Vancouver (78 %). Il est intéressant de noter que bien que le degré de sensibilisation sur la question des pensionnats indiens soit plus élevé à Regina, Saskatoon et Winnipeg, les résidents de ces villes sont parmi les moins susceptibles de croire que les pensionnats ont eu un impact important. Thunder Bay se démarque sur la question des pensionnats indiens, alors que ses résidents sont les plus sensibilisés à cette question ainsi que les plus susceptibles de croire que les pensionnats ont joué un rôle important pour ce qui est des défis qu'affrontent aujourd'hui les communautés autochtones (30 % répondent dans une grande mesure).

Parmi ceux qui ont entendu parler des pensionnats, l'opinion que les problèmes auxquels font face aujourd'hui les communautés autochtones sont le résultat, au moins dans une certaine mesure, des expériences vécues dans ces écoles est plus forte chez les femmes et chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui sont plus jeunes (18-29 ans) et plus âgés (60 ans ou plus), ainsi que chez ceux sans diplôme d'études secondaires (81 %) comparativement à ceux qui ont obtenu leur diplôme d'études secondaires ou poursuivi des études postsecondaires (73 %).

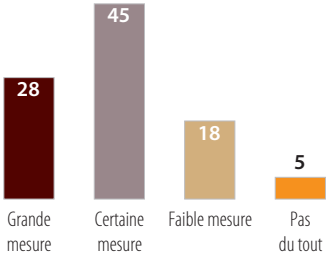
Sensibilisation à la question des pensionnats indiens

Avez-vous entendu ou lu quelque chose au sujet des pensionnats indiens?



Impact des pensionnats indiens*

Dans quelle mesure pensez-vous que les problèmes auxquels font face les communautés autochtones aujourd'hui sont le résultat des expériences vécues par les Autochtones dans les pensionnats indiens?



* Sous-échantillon : Ceux qui ont entendu ou lu quelque chose au sujet des pensionnats indiens

Les perceptions en matière de discrimination

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient clairement que les Autochtones font face à de la discrimination ñ au moins autant que les autres groupes présents dans la société canadienne. Ceux qui ont de plus fréquents contacts avec des Autochtones sont davantage convaincus que ce groupe fait l'objet d'une forte discrimination.

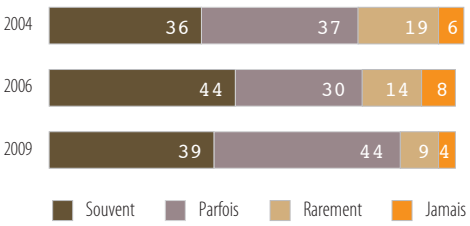
Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain déclarent presque unanimement que les Autochtones font parfois, sinon souvent, l'objet de discrimination dans la société canadienne actuelle.

Quatre Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (39 %) croient que les Autochtones font souvent l'objet de discrimination, alors qu'un autre 44 pour cent croit que les Autochtones font parfois l'objet de discrimination. Seulement 13 pour cent croient que les Autochtones sont rarement ou jamais l'objet de discrimination.

Des sondages effectués par Environics Research Group en 2004 et 2006, axés sur la population canadienne des agglomérations urbaines de 100 000 habitants ou plus[56], fournissent un contexte historique à ces conclusions. Les résultats suggèrent que les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont aujourd'hui moins susceptibles que par le passé de dire que les Autochtones sont rarement ou jamais l'objet de discrimination et plus susceptibles de percevoir au moins une discrimination occasionnelle à l'encontre de cette population. Ceci pourrait refléter une meilleure compréhension des expériences autochtones à la suite de la couverture médiatique ayant entouré les excuses du gouvernement canadien pour les pensionnats indiens en 2008.

Discrimination

Pensez-vous que les Autochtones du Canada sont souvent, parfois, rarement ou jamais l'objet de discrimination dans la société canadienne actuelle?



Les données de 2006 proviennent du sondage FOCUS CANADA d'Environics; les données de 2004 ont été gracieusement fournies par Patrimoine canadien (questions omnibus dans le cadre de FOCUS CANADA); toutes ces données s'appliquent à des collectivités de 100 000 habitants ou plus.

D'importantes majorités, et ce, dans toutes les villes et dans tous les groupes sociodémographiques, croient que les Autochtones font l'objet au moins parfois de discrimination. Cependant, la fréquence des contacts avec des Autochtones influence la perception quant au niveau de discrimination. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont souvent des contacts avec des Autochtones (51 %) sont plus susceptibles que ceux qui ont des contacts occasionnels ou moins fréquents (36 %) de croire que les Autochtones font souvent l'objet de discrimination.

Les Canadiens non autochtones qui vivent à Thunder Bay (53 %), à Regina (52 %) et à Calgary (50 %) sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones font souvent face à de la discrimination; ceux qui vivent à Toronto ou Montréal sont les plus susceptibles de dire que les Autochtones sont rarement ou jamais l'objet de discrimination. L'opinion selon laquelle les Autochtones font souvent l'objet de discrimination est aussi plus répandue chez les personnes plus scolarisées (47 %) et les gens nés au Canada (42 %) comparativement à ceux nés dans un autre pays (32 %).

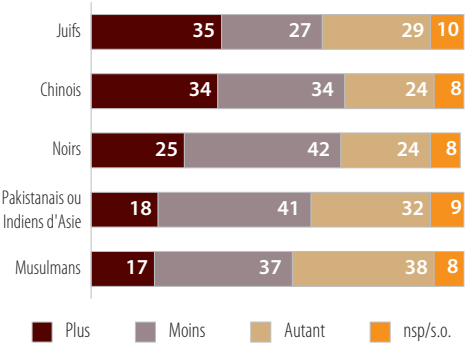
En outre, la majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les Autochtones font l'objet d'autant, sinon plus, de discrimination que d'autres groupes présents dans la société canadienne tels que les Juifs, les Chinois, les noirs, les Pakistanais ou les Indiens d'Asie et les musulmans. Un Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur trois croit que les Autochtones font face à davantage de discrimination que les Juifs (35 %) et les Chinois (34 %), alors qu'un sur quatre croit qu'ils font face à plus de discrimination que les noirs (25 %). Environ un sur cinq croit qu'ils font davantage l'objet de discrimination que les Pakistanais ou les Indiens d'Asie (18 %) ou que les musulmans (17 %).

56 Selon le Recensement de 2006, on compte actuellement 33 régions métropolitaines de recensement (RMR) d'une population de 100 000 habitants ou plus, y compris les 10 villes incluses dans le sondage de l'*ÉAMU* auprès des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

En règle générale (même si ce n'est pas toujours le cas), l'opinion que les Autochtones font face à davantage de discrimination que ces autres groupes est plus forte chez les hommes et chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ayant une formation universitaire. Ceux qui portent une grande attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones, ceux qui ont de fréquents contacts avec des Autochtones et ceux qui sont au courant de la présence d'une communauté autochtone dans leur ville (un lieu physique, un quartier ou une communauté sociale) sont aussi plus susceptibles que les autres de dire que les Autochtones font face à davantage de discrimination que ces autres groupes. Par contre, les Canadiens non autochtones qui vivent à Toronto, à Montréal ou à Halifax se démarquent, du fait qu'ils sont beaucoup plus susceptibles que les autres de croire que les Autochtones font face à moins de discrimination que la plupart de ces autres groupes.

Discrimination à l'encontre des Autochtones comparativement à d'autres minorités

Au Canada, pensez-vous que les Autochtones sont l'objet de plus de discrimination, de moins de discrimination ou d'autant de discrimination que chacun des groupes suivants?



Attitudes des Canadiens et de leurs gouvernements

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont deux fois plus susceptibles de dire que les problèmes auxquels font face les Autochtones du Canada ont été largement causés par les attitudes des autres Canadiens et les politiques des gouvernements que par les Autochtones eux-mêmes. Cette opinion est demeurée relativement stable au cours des 20 dernières années.

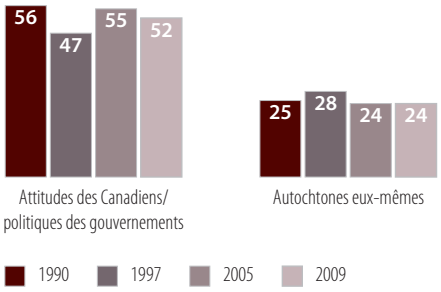
Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont enclins à croire que plusieurs des problèmes que doivent aujourd'hui affronter les Autochtones sont en grande partie attribuables à des facteurs externes sur lesquels ils n'ont aucun contrôle. Une faible majorité (52 %) attribue les problèmes auxquels font face les Autochtones aux attitudes des Canadiens et aux politiques des gouvernements comparativement à un quart (24 %) qui affirme que les Autochtones sont en grande partie responsables de leurs problèmes et 17 pour cent que ces deux facteurs sont également responsables.

L'opinion du public sur cette question s'est peu modifiée depuis la première fois où Environics a posé cette question aux Canadiens des grandes agglomérations urbaines il y a presque 20 ans[57]. Depuis 1990, la proportion qui attribue les problèmes des Autochtones aux attitudes des Canadiens et aux politiques des gouvernements l'emporte de façon constante sur la proportion qui les attribue aux Autochtones eux-mêmes. Cela était aussi le cas en 1997 à la suite de la publication du rapport final de la Commission royale sur les peuples autochtones, alors que les Canadiens vivant en milieu urbain étaient légèrement moins susceptibles d'attribuer la responsabilité aux attitudes du public et aux politiques des gouvernements.

Les Canadiens non autochtones qui vivent à Toronto (59 %), Montréal (54 %), Halifax (52 %) et Vancouver (50 %) sont les plus susceptibles d'attribuer les problèmes auxquels font face aujourd'hui les Autochtones aux attitudes des Canadiens et aux politiques des gouvernements. Les résidents de Regina, Winnipeg et Saskatoon sont divisés sur cette question (attitudes des Canadiens et politiques des gouvernements versus les Autochtones eux-mêmes).

Responsabilité quant aux problèmes

D'après vous, est-ce que les Autochtones du Canada sont en grande partie responsables de leurs problèmes ou est-ce que leurs problèmes ont principalement été causés par les attitudes des Canadiens et par les politiques des gouvernements?



Les données antérieures à 2009 proviennent du sondage FOCUS CANADA d'Environics (s'appliquent à des collectivités de 100 000 habitants ou plus)

57 Les données historiques s'appliquent aux régions métropolitaines de recensement (RMR) d'une population de 100 000 habitants ou plus. Au Recensement de 2006, on comptait 33 de ces collectivités, dont les dix villes incluses dans le sondage de l'*ÉAMU* auprès des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sans formation postsecondaire sont plus susceptibles que les autres de dire que les Autochtones n'ont qu'eux-mêmes à blâmer, alors que les personnes plus scolarisées sont plus susceptibles d'attribuer la responsabilité à parts égales aux attitudes du public, aux politiques du gouvernement et aux Autochtones eux-mêmes.

Comme on pouvait s'y attendre, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui portent une plus grande attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones sont plus susceptibles d'attribuer la cause de leurs problèmes aux attitudes des Canadiens et aux politiques des gouvernements (56 %) que ceux qui y portent une faible ou aucune attention (43 %). Cette opinion est aussi plus répandue chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui croient que les Autochtones font souvent l'objet de discrimination (62 %).

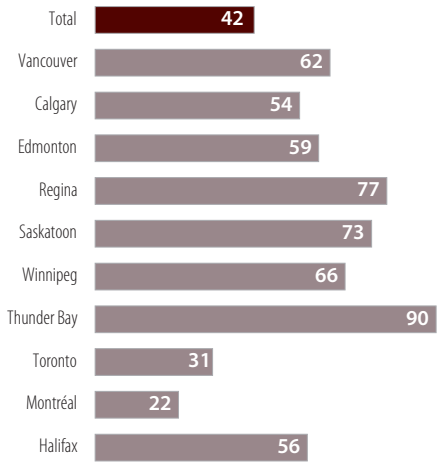
4. Connaissance et perceptions des communautés autochtones de la ville

Sensibilisation aux communautés autochtones de la ville

La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain savent que leur ville compte des résidents autochtones, mais leur sensibilisation à la présence de communautés autochtones varie grandement d'une ville à l'autre.

Sensibilisation aux communautés autochtones de la ville

Sensibilisation aux communautés autochtones de la ville? Par communauté, je veux dire soit un lieu physique ou un quartier, ou encore une communauté sociale.



Nous avons demandé aux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain s'ils savent si des personnes et des communautés autochtones sont présentes dans leur ville. La majorité sait que des Autochtones vivent dans leur ville, mais ils sont moins sensibilisés à la présence de communautés autochtones (c.-à-d. un lieu physique, un quartier ou une communauté sociale).

Les trois quarts (77 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain disent savoir que des Autochtones vivent dans leur ville. À l'exception de Toronto (73 %) et de Montréal (54 %), la proportion de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui disent savoir que des Autochtones vivent dans leur ville atteint neuf répondants sur dix ou plus.

Comme on pouvait s'y attendre, les Canadiens non autochtones qui vivent à Toronto (31 %) et à Montréal (22 %) sont aussi moins susceptibles d'être sensibilisés à la présence d'une communauté autochtone dans leur ville. La sensibilisation des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à la présence d'une communauté autochtone dans leur ville est la plus élevée à Thunder Bay (90 %), Regina (77 %) et Saskatoon (73 %). Cependant, il est intéressant de noter que la sensibilisation des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à la communauté autochtone varie considérablement dans les villes qui accueillent une population autochtone proportionnellement plus grande, allant d'un peu plus de la moitié (54 %) des Canadiens non autochtones qui vivent à Calgary à neuf sur dix à Thunder Bay.

Qu'est-ce qui explique ces écarts quant à la sensibilisation des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain aux communautés autochtones de leur ville? L'explication la plus évidente est la taille relative de la population autochtone, plus grande dans les villes de l'Ouest et à Thunder Bay qu'à Toronto ou Montréal, ce qui en fait un groupe ou une communauté distincte plus apparente pour

les Canadiens non autochtones de ces villes. Cependant, ceci n'explique pas entièrement les écarts quant au degré de sensibilisation entre les villes accueillant des populations autochtones relatives plus nombreuses. Ces écarts pourraient aussi s'expliquer par la dispersion des Autochtones dans divers quartiers d'une même ville, l'existence de réserves urbaines dans certaines villes et la nature et l'emplacement des organisations autochtones urbaines[58]. À titre d'exemple, parmi ceux sensibilisés à la présence de résidents ou d'une communauté autochtones dans leur ville, ceux qui connaissent des organisations autochtones dirigées par des Autochtones et offrant des services aux Autochtones passent de 75 pour cent à Thunder Bay à un faible 11 pour cent à Montréal.

La sensibilisation à la communauté autochtone est en outre plus élevée chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ayant une formation universitaire, ceux dont le revenu du ménage est de 60 000 $ ou plus et chez ceux qui sont nés au Canada.

Présence positive ou négative?

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont en majorité une opinion positive ou neutre quant à la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville.

Comment les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain perçoivent-ils les résidents et les communautés autochtones de leur ville? Lorsque interrogés à ce sujet, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sensibilisés à la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville dévoilent des opinions partagées sur l'aspect positif ou neutre de cette présence, mais peu la décrivent comme négative.

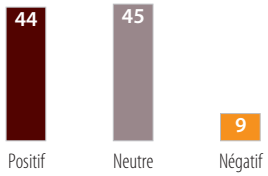
Plus de quatre sur dix (44 %) croient que la présence de résidents et de communautés autochtones est un facteur positif pour leur ville. Cette opinion est particulièrement répandue à Toronto (57 %). Une proportion similaire (45 %) demeure neutre quant à la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville. Seulement un sur dix (9 %) considère la présence de résidents et de communautés autochtones comme négative. Cependant, les opinions négatives sont plus répandues dans les villes accueillant proportionnellement une plus importante population autochtone, en particulier à Regina (34 %), mais aussi à Winnipeg (24 %), Saskatoon (19 %), Thunder Bay (16 %) et Edmonton (15 %).

Ces perceptions sont influencées par la fréquence des contacts avec des Autochtones et la sensibilisation à la présence d'une communauté autochtone : le nombre d'évaluations positives et négatives est plus élevé chez ceux qui ont de fréquents contacts avec des Autochtones et chez ceux qui savent qu'une communauté autochtone est présente dans leur ville (suggérant qu'ils sont davantage sensibilisés aussi bien aux avantages qu'aux défis). Ceux qui ont seulement à l'occasion, rarement ou jamais de contacts avec des Autochtones et ceux qui savent que des Autochtones vivent dans leur ville (mais sans connaître une communauté précise) sont plus susceptibles de considérer de façon neutre leur impact sur la ville.

L'opinion selon laquelle la présence de résidents et de communautés autochtones est un facteur neutre pour leur ville est plus répandue chez les hommes et chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui sont plus jeunes (18-29 ans). Les opinions positives sont plus courantes chez les femmes, chez ceux de 30 ans ou plus et chez les Canadiens nés à l'extérieur du Canada.

Présence de résidents et de communautés autochtones*

Pensez-vous que cette communauté autochtone/la présence d'Autochtones soit un facteur positif, neutre ou négatif pour votre ville?



* Sous-échantillon : Ceux qui savent qu'il y a une communauté ou des résidents autochtones dans leur ville.

58 Katherine A.H. Graham et Evelyn Peters, *Autochtone Communities and Urban Sustainability*, Réseaux canadiens de recherche en politiques publiques, document de travail F27, décembre 2002.

Contributions et défis

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui voient d'un úil positif les résidents et les communautés autochtones de leur ville apprécient en règle générale leur contribution positive et dynamique aux milieux artistiques et culturels de la ville. Pour ce qui est des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui considèrent les résidents et les communautés autochtones de façon négative, les problèmes liés à la criminalité et à la violence des gangs de rue sont la raison la plus souvent mentionnée.

PERCEPTIONS POSITIVES. Pour les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui croient que la présence de résidents et de communautés autochtones représente un facteur positif pour leur ville, quelle est pour eux la contribution apportée par les Autochtones à leur ville? Lorsque interrogés (sans aide et sans choix de réponses) à ce sujet, la majorité a fourni des réponses qui se classent dans les diverses catégories suivantes.

- Enrichissement de la culture et des arts urbains. Plus d'un tiers (36 %) croient que les résidents et les communautés autochtones apportent d'importantes contributions à la vie artistique et culturelle de la ville. Les diplômés universitaires sont les plus susceptibles de mentionner cette contribution des résidents et des communautés autochtones.
- Contributions à la diversité culturelle. Trois sur dix (30 %) croient que les résidents et les communautés autochtones contribuent à la mosaïque culturelle globale de la ville. Cette perception augmente avec le niveau de scolarité et le revenu du ménage, et est plus répandue chez les 60 ans ou plus.
- Stimulation de l'économie urbaine. Plus díun sur dix (13 %) notent les contributions économiques que les résidents et les communautés autochtones apportent à leur ville en tant qu'employé et employeur des entreprises locales. Les résidents de Saskatoon (33 %), Regina (29 %), Calgary (27 %) et Winnipeg (26 %) sont deux fois plus susceptibles que la moyenne de croire que les résidents et les communautés autochtones contribuent de cette façon à leur ville.
- Même contribution. La quatrième façon la plus souvent mentionnée par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (13 %) pour décrire la contribution des résidents et des communautés autochtones à leur ville et que, comme tout résident de la ville, peu importe ses origines ethniques ou culturelles, ils contribuent à titre de citoyen à la vie de la ville.

En outre, les résidents de Thunder Bay sont plus susceptibles que les autres de croire que les résidents et les communautés autochtones contribuent par une participation ou une direction de programmes autochtones ou communautaires ou en agissant à titre de modèle de rôle (23 %). Les résidents de cette ville sont aussi susceptibles de mentionner cette contribution que celle faite à la culture et aux arts urbains (23 %).

PERCEPTIONS NÉGATIVES. La faible proportion de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui considèrent la présence des résidents et des communautés autochtones dans leur ville comme un facteur négatif sont en grande partie susceptibles d'associer les résidents et les communautés autochtones à une hausse de la criminalité et de la violence liée aux gangs (29 %). D'autres problèmes associés à la présence de résidents ou de communautés autochtones incluent la pauvreté et le sans-abrisme (17 %) et la consommation excessive d'alcool ou de drogues (16 %). Un large éventail d'autres problèmes sont mentionnés, mais aucun par plus de six pour cent des personnes interrogées. Une personne sur cinq (20 %) ne peut expliquer pourquoi elle croit que la présence de résidents et de communautés autochtones constitue un facteur négatif (les échantillons sont trop petits pour permettre une analyse valable des différences entre les groupes de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain).

5. Qu'est-ce qui forge les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des Autochtones?

Attention aux nouvelles et aux dossiers

La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain disent porter une certaine attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones, mais peu y portent une grande attention.

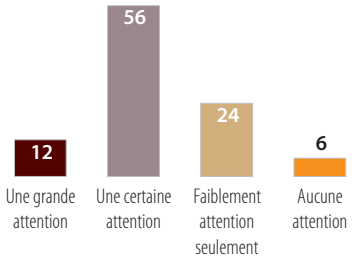
Dans quelle mesure les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain portent-ils attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones? La majorité affirme y porter au moins une certaine attention, bien que très peu y portent une grande attention. Sept Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix disent porter une grande (12 %) ou une certaine (56 %) attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones. Un quart (24 %) dit y porter seulement une faible attention, alors que six pour cent disent n'y porter aucune attention.

Les proportions de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui portent au moins une certaine attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones sont assez uniformes d'une ville à l'autre, à l'exception de Thunder Bay, où les résidents sont les plus susceptibles de porter attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones (82 %), et d'Edmonton, où les résidents sont le moins susceptibles de le faire (58 %).

Il est important de noter que l'attention portée aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones est en règle générale liée à une plus grande sensibilisation quant à la présence de résidents et de communautés autochtones dans la ville, ainsi qu'à une opinion plus positive à l'égard de l'ensemble des Autochtones et des résidents et communautés autochtones de la ville. Cependant, il est impossible de tirer de ces résultats des conclusions au sujet du lien entre l'exposition aux nouvelles et l'opinion à l'égard des Autochtones : ceux qui ont une opinion positive des Autochtones pourraient tout simplement être plus susceptibles de porter au moins une certaine attention aux nouvelles se rapportant à cette population.

Attention portée aux nouvelles et aux dossiers

Dans quelle mesure portez-vous généralement attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones? Diriez-vous que vous y portez. . . ?



Sources de connaissance

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont surtout susceptibles d'avoir appris ce qu'ils savent au sujet des Autochtones et de leur culture par les médias, la télévision et les journaux, à l'école ou parce qu'ils connaissent des Autochtones.

Les médias, la télévision et les journaux sont la principale source d'information des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain au sujet des Autochtones et de leur culture, bien que les contacts personnels avec des Autochtones se classent très près derrière.

Sources de connaissance (premières mentions)

Où avez-vous appris ou auprès de qui avez-vous appris ce que vous savez au sujet des Autochtones et de leur culture?

Lorsque interrogés à ce sujet (sans aide et sans choix de réponses), cinq Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (51 %) disent qu'ils ont appris ce qu'ils savent au sujet des Autochtones et de leur culture dans les médias, à la télévision ou dans les journaux. Une proportion similaire (48 %) de répondants indiquent qu'ils ont appris ce qu'ils savent au sujet des Autochtones et de leur culture par des contacts personnels, que ce soit par des contacts occasionnels avec des Autochtones (28 %) ou parce qu'ils ont des amis, des voisins ou des collègues de travail autochtones (27 %). Une autre source assez courante est l'école (39 %), alors que des proportions plus petites ont appris ce qu'ils savent dans des livres (20 %) ou auprès de membres de la famille ou d'amis (17 %).

Les résidents de Toronto (61 %) sont les plus susceptibles de dire qu'ils ont appris ce qu'ils savent au sujet des Autochtones et de leur culture dans les médias. À l'opposé, les contacts ou relations avec des Autochtones sont la source d'information la plus courante pour les Canadiens non autochtones qui vivent à Calgary, Edmonton, Regina, Saskatoon, Winnipeg et Thunder Bay. À titre d'exemple, les Canadiens non autochtones qui vivent à Thunder Bay sont presque deux fois plus susceptibles (50 %) que les Canadiens non autochtones qui vivent à Halifax (29 %), Montréal (23 %) ou Toronto (20 %) d'avoir appris ce qu'ils savent au sujet des Autochtones et de leur culture parce qu'ils ont des amis, des voisins ou des collègues de travail autochtones.

Les médias, la télévision et les journaux sont les sources d'information favorisées par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont 30 ans ou plus. Les Canadiens non autochtones plus jeunes vivant en milieu urbain, ainsi que ceux qui sont plus scolarisés ou qui ont des revenus plus élevés, sont plus susceptibles que les autres de dire qu'ils ont appris ce qu'ils savent au sujet des Autochtones et de leur culture à l'école. Les contacts personnels et l'école sont aussi les sources d'information les plus courantes pour les personnes nées au Canada, alors que les néo-Canadiens sont plus susceptibles de dire qu'ils ont appris ce qu'ils savent au sujet des Autochtones et de leur culture dans des livres.

Les contacts avec les Autochtones

Relativement peu de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont de fréquents contacts avec des Autochtones, bien que cela soit naturellement plus fréquent dans les villes qui comptent proportionnellement une plus grande population autochtone.

Peu de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont des contacts réguliers avec des Autochtones au quotidien. Un Canadien non autochtone vivant en milieu urbain sur cinq (20 %) dit avoir souvent des contacts avec des Autochtones, alors qu'un tiers (32 %) additionnel affirme en avoir occasionnellement. Près de la moitié des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont rarement (25 %) ou jamais (22 %) de contacts avec des Autochtones.

Il n'est pas surprenant que les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui vivent dans des villes dont la population autochtone est proportionnellement plus importante soient plus susceptibles d'avoir des contacts avec des Autochtones. Les contacts fréquents avec des Autochtones sont de façon notable plus courants pour les Canadiens non autochtones qui vivent à Thunder Bay (51 %), Regina (48 %), Saskatoon (48 %), Winnipeg (45 %) et Edmonton (39 %). Les résidents de Montréal (65 %) et de Toronto (55 %) sont les plus susceptibles de dire avoir rarement ou jamais de contacts avec des Autochtones. Les contacts sont aussi moins fréquents à Halifax (41 %), Vancouver (40 %) et Calgary (33 %) comparativement aux autres villes de l'Ouest et à Thunder Bay.

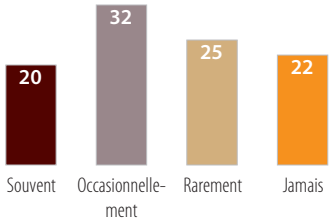
Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont moins de 60 ans, tout comme ceux qui sont nés au Canada, sont plus susceptibles d'avoir de fréquents contacts avec des Autochtones. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont 60 ans ou plus et ceux nés à l'extérieur du Canada sont plus susceptibles de dire qu'ils n'ont jamais de tels contacts, tout comme ceux sans formation postsecondaire et ceux ayant les revenus les plus faibles.

De quelle manière les contacts influencent-ils les opinions et les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des Autochtones? Les différences les plus notables sont les suivantes.

- Les perceptions positives *et* négatives des résidents et des communautés autochtones sont plus répandues chez ceux qui ont de fréquents contacts avec les Autochtones, suggérant qu'ils sont plus conscients à la fois des avantages et des problèmes liés à la présence autochtone dans la ville. Une preuve additionnelle de cette plus grande sensibilisation est que les personnes qui ont le moins de contacts sont aussi les moins en mesure de nommer des enjeux importants auxquels font face aujourd'hui les Autochtones qui vivent dans les villes.
- Bien que cette perception demeure minoritaire, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont de fréquents contacts avec des Autochtones sont plus susceptibles de croire que ceux-ci ont des droits et des privilèges uniques. Ils sont aussi moins susceptibles de considérer que les Autochtones sont comme les autres groupes culturels ou ethniques du Canada.
- Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont le plus souvent des contacts avec les Autochtones perçoivent davantage de discrimination à leur égard, aussi bien de façon globale que comparativement à d'autres groupes présents dans la société canadiennes tels que les Juifs, les Chinois, les noirs, les Pakistanais ou les Indiens d'Asie et les musulmans.

Contacts avec des Autochtones

Est-ce que vous avez souvent, occasionnellement, rarement ou jamais des contacts personnels avec des Autochtones?



Amis, voisins et collègues de travail autochtones

Peu de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont des amis intimes, des voisins ou des collègues de travail autochtones, bien qu'ils démontrent un intérêt sincère à en avoir davantage.

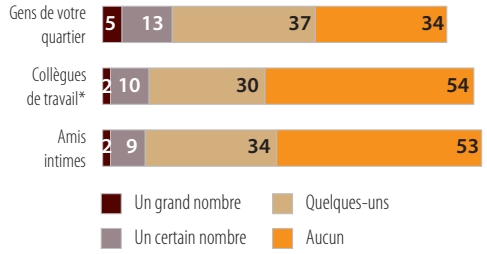
Mis à part les contacts occasionnels, combien de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont des amis intimes, des voisins ou des collègues de travail qui sont Autochtones? Parmi les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui sont sensibilisés à la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville, la plupart connaissent peu ou aucun Autochtones à titre d'amis intimes (87 %), de collègues de travail (84 % chez ceux qui ont actuellement un emploi) ou même en tant que voisins (71 %).

Comme on pouvait s'y attendre, la proportion de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont au moins un certain nombre de voisins, d'amis intimes ou de collègues de travail qui sont Autochtones est plus élevée dans les villes qui ont proportionnellement une plus grande population autochtone. Par conséquent, les Canadiens non autochtones qui vivent à Thunder Bay, Regina, Saskatoon ou Winnipeg sont en moyenne plus de deux fois plus susceptibles que les autres Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de dire qu'ils ont au moins un certain nombre de voisins (38 %) qui sont Autochtones. Avoir des collègues de travail autochtones est aussi plus courant dans ces quatre villes, tout comme à Edmonton, alors qu'avoir des amis intimes qui sont Autochtones est plus fréquent à Regina, Saskatoon et Thunder Bay qu'à tout autre endroit.

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain plus scolarisés ou qui ont des revenus plus élevés sont moins susceptibles que les autres d'avoir au moins un certain nombre de voisins ou d'amis autochtones. Il est intéressant de noter que les personnes nées au Canada sont deux fois plus susceptibles que les néo-Canadiens d'avoir un grand nombre ou un certain nombre de voisins autochtones.

Nombre d'Autochtones

Combien des gens de votre quartier/collègues de travail/amis intimes sont Autochtones? Un grand nombre, un certain nombre, quelques-uns ou aucun?



* Exclut ceux qui ne travaillent pas

Dans la plupart des cas, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont un grand nombre d'amis, de voisins ou de collègues autochtones n'expriment pas d'opinions différentes au sujet des Autochtones. Il existe cependant deux exceptions. Les répondants de ce sous-groupe sont plus susceptibles que les autres d'avoir entendu parler des pensionnats indiens et de croire que ces écoles ont contribué dans une grande mesure aux problèmes auxquels font face actuellement les communautés autochtones. Ils sont aussi plus susceptibles que les autres d'être optimistes quant à l'évolution des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones.

Lorsque nous leur avons demandé s'ils étaient intéressés à avoir davantage d'amis autochtones, six Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (60 %) qui sont sensibilisés à la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville répondent oui, en particulier les résidents de Montréal (69 %), Toronto (67 %) et Halifax (62 %) ñ les mêmes villes où les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont le plus susceptibles de ne pas avoir présentement d'amis intimes qui sont Autochtones.

Des minorités significatives de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont plus ambivalentes sur la question d'éventuels amis autochtones. Trois sur dix (32 %) répondent « ça dépend » ou ne savent pas, proportion qui atteint quatre sur dix ou plus chez les Canadiens non autochtones qui vivent à Regina (44 %), Thunder Bay (43 %) et Calgary (40 %). Seulement un sur dix (9 %) n'a aucun désir d'avoir davantage d'amis autochtones.

Exposition à la culture autochtone

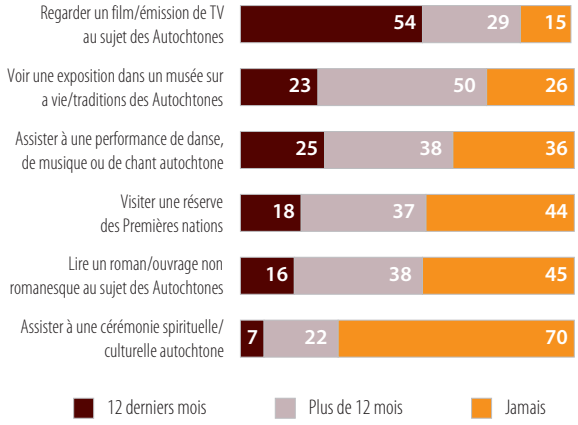
La plupart des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont été exposés du moins dans une certaine mesure au peuple et à la culture autochtones à un moment ou l'autre, le plus probablement en regardant un film ou une émission de télévision portant sur les Autochtones.

Le sondage a exploré l'exposition des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à la culture autochtone. Nous avons demandé aux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à quand remonte la dernière fois où ils ont participé à six différentes activités qui auraient pu leur donner un aperçu du peuple et de la culture autochtones. Dans l'ensemble, sept sur dix (71 %) ont été exposés à la culture autochtone au cours des 12 derniers mois par l'entremise d'au moins l'une de ces six activités, alors que plus de neuf sur dix (94 %) ont déjà eu un tel contact.

Les films et les émissions de télévision qui portent sur les Autochtones sont, de loin, le moyen le plus fréquent par lequel les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont exposés à la culture autochtone, alors que seulement une minorité a déjà eu la possibilité de participer à une cérémonie touchant aux traditions spirituelles ou culturelles de cette population. Plus de huit sur dix (83 %) disent qu'ils ont regardé un film ou une émission de télévision au sujet des Autochtones au cours des 12 derniers mois (54 %) ou il y a plus de 12 mois (29 %), alors que seulement 15 pour cent disent qu'ils ne l'ont jamais fait. La plupart des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ont aussi déjà vu dans un musée une exposition sur la vie et les traditions des Autochtones (73 %), bien que beaucoup moins d'entre eux soient susceptibles de l'avoir fait durant la dernière année (23 %). Légèrement moins de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain disent avoir déjà assisté à un spectacle de danse, de musique ou de chant autochtones (63 % déjà; 25 % dans les 12 derniers mois), visiter une réserve des Premières nations (55 % déjà; 18 % dans les 12 derniers mois) ou lu un roman ou un ouvrage non romanesque au sujet des Autochtones (54 % déjà; 16 % dans les 12 derniers mois). C'est par une cérémonie spirituelle ou culturelle autochtone que les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont les moins susceptibles d'avoir été exposés à la culture autochtone (29 % déjà; 7 % dans les 12 derniers mois).

Participation à des manifestations culturelles

Parmi la liste d'activités suivantes, veuillez me dire si vous avez fait chacune d'elles au cours des 12 derniers mois, il y a plus de 12 mois ou jamais.



Huit Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix dans chacune des dix villes de l'étude disent avoir déjà regardé un film ou une émission de télévision portant sur les Autochtones. Au contraire, la participation aux cinq autres types d'activité varie considérablement d'une ville à l'autre, étant en règle générale plus faible dans les villes comptant une population autochtone proportionnellement moins importante, en particulier à Montréal. À titre d'exemple, les Canadiens non autochtones qui vivent à Montréal sont beaucoup moins susceptibles que les autres d'avoir vu dans un musée une exposition sur la vie et les traditions des Autochtones (63 % en ont déjà vu une), d'avoir lu un livre au sujet des Autochtones (41 %) ou d'avoir assisté à un spectacle de danse, de musique ou de chant autochtone (40 %). Les résidents de Toronto sont les moins susceptibles d'avoir visité une réserve des Premières nations (46 %), ainsi que parmi les moins susceptibles d'avoir assisté à une cérémonie spirituelle ou culturelle autochtone (26 %) comme les résidents d'Halifax (20 %) et de Montréal (13 %).

Les résidents de Thunder Bay sont les plus susceptibles de tous les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain d'avoir récemment visité (au cours des 12 derniers mois) une réserve des Premières na-

tions (46 %) et d'avoir récemment assisté à une cérémonie spirituelle ou culturelle autochtone (21 %), ce qui est probablement attribuable à la présence d'une réserve des Premières nations près de la ville de Thunder Bay. Les résidents de Regina sont plus susceptibles que ceux des autres villes d'avoir vu dans un musée une exposition sur la vie et les traditions autochtones au cours de la dernière année (45 %).

Une participation à chacun de ces six types d'activité (à un moment ou l'autre) est moins répandue chez les personnes qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires et ceux dont les revenus sont les plus faibles; elle augmente avec le niveau de scolarité et le revenu. Pour tous les types d'activité, la participation est de façon constante plus faible chez les personnes qui habitent le Canada depuis moins de 10 ans, bien que la participation chez ceux qui sont au Canada depuis 10 ans ou plus soit à peu près la même ou égale à celle des personnes nées au Canada.

La participation à ces activités varie aussi selon l'âge, quoique pas de manière uniforme. Les Canadiens non autochtones de 60 ans ou plus vivant en milieu urbain sont moins susceptibles que les autres d'avoir regardé un film ou une émission de télévision (72 %) ou d'avoir lu un livre (45 %) au sujet des Autochtones. Les Canadiens les plus jeunes (18-29 ans) non autochtones vivant en milieu urbain sont moins susceptibles que les autres d'avoir visité une réserve des Premières nations (42 %) ou d'avoir assisté à un spectacle de danse, de musique ou de chant autochtones (56 %). Les plus jeunes comme les plus âgés sont moins susceptibles que ceux âgés de 30 à 59 ans d'avoir vu dans un musée une exposition sur la vie et les traditions autochtones.

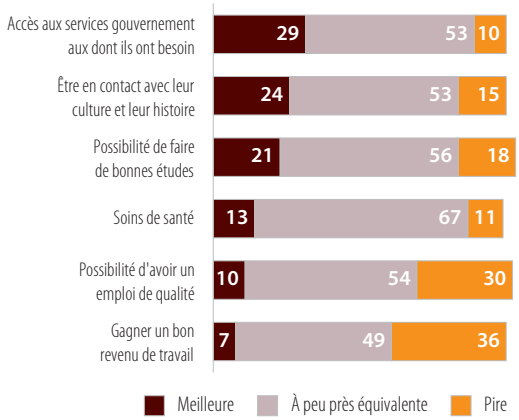
6. Perceptions relatives aux possibilités et aux services en milieu urbain

Perceptions relatives aux possibilités

Il existe un écart significatif entre la réalité socio-économique des Autochtones et la perception qu'en ont les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les Autochtones ont au moins les mêmes, sinon de meilleures, possibilités socio-économiques ou autres que les non-Autochtones de leur ville.

Condition des Autochtones dans la ville

Pensez-vous que la situation des Autochtones de votre ville est meilleure, pire ou à peu près équivalente à celle des non-Autochtones dans chacun des domaines suivants?



Nonobstant les progrès socio-économiques réalisés par les Autochtones au cours des vingt dernières années, l'écart entre la qualité de vie des Autochtones et des non-Autochtones se rétrécit lentement. Les Autochtones enregistrent encore des taux de chômage plus élevés, des revenus inférieurs et des niveaux de scolarité moins élevés que les non-Autochtones. Pourtant, il existe un écart significatif entre cette réalité et les perceptions qu'en ont les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Le sondage de l'*ÉAMU* auprès des non-Autochtones a demandé aux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain d'évaluer si la situation des Autochtones qui vivent dans leur ville est meilleure, pire ou à peu près équivalente que celle des non-Autochtones pour six éléments : l'accès aux services gouvernementaux, le contact avec leur culture et leur histoire, la possibilité de faire de bonnes études, les soins de santé, la possibilité d'avoir un emploi de qualité et celle de gagner un bon revenu de travail.

La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que la situation des Autochtones de leur ville est à peu près équivalente ou meilleure que celle des non-Autochtones, et ce, dans ces six domaines. La plus forte majorité enregistrée s'applique à l'accès aux services gouvernementaux dont ils ont besoin, domaine pour lequel les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que la situation des Autochtones est à peu près équivalente (53 %) ou meilleure (29 %) que la leur. Légèrement moins de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain, bien que toujours en majorité, croient que la situation relative au contact avec leur culture et leur histoire (24 % meilleure et 53 % équivalente) ou à la possibilité de faire de bonnes études (21 % meilleure et 56 % équivalente) est au moins aussi bonne pour les Autochtones que pour les non-Autochtones. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont un peu moins susceptibles de croire que les Autochtones ont un meilleur accès aux soins de santé (13 %) et plutôt enclins à croire que leur expérience avec le système de santé est à peu près équivalente à celle des non-Autochtones (67 %).

Les domaines où les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont les moins susceptibles de croire que les Autochtones de leur ville ont une situation équivalente ou meilleure que la leur sont ceux de l'emploi et des revenus. Néanmoins, plus de six sur dix croient que la situation des Autochtones est au moins à peu près équivalente à celle des non-Autochtones quant à la possibilité d'avoir un emploi de qualité (10 % meilleure et 54 % équivalente), alors que plus d'un sur deux dit la même chose au sujet de la possibilité de gagner un bon revenu de travail (7 % meilleure et 49 % équivalente). Trois Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix croient que la situation des Autochtones est pire lorsqu'il est question des possibilités d'emploi (30 %) ou de revenu (36 %).

Les perceptions relatives à la situation des Autochtones dans la population non autochtone varient en fonction des facteurs ci-dessous.

- La proportion des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui disent que les Autochtones ont un meilleur accès aux services gouvernementaux et à de meilleures possibilités en matière d'éducation et d'emploi est en règle générale plus élevée dans les villes qui comptent une population autochtone proportionnellement plus importante, dont Thunder Bay, Winnipeg, Regina et Saskatoon.
- Bien qu'il s'agisse d'une opinion minoritaire, la perception que les Autochtones ont au moins un bon contact avec leur culture et leur histoire est plus répandue à Montréal (22 %) et à Toronto (19 %), alors que la perception selon laquelle ils reçoivent de moins bons soins de santé est plus répandue à Calgary (17 %) et à Vancouver (16 %). L'opinion que la situation des Autochtones est pire quand il s'agit de gagner un bon revenu de travail est plus courante à Toronto (41 %), à Calgary (41 %), à Vancouver (40 %) et à Winnipeg (39 %).
- Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain titulaires d'un diplôme universitaire sont plus susceptibles que les autres de croire que la situation des Autochtones est pire que celle des non-Autochtones dans les domaines de l'éducation, de l'emploi, des revenus et des soins de santé.
- La proportion de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui disent que les Autochtones ont un meilleur accès aux services gouvernementaux, un meilleur contact avec leur culture et leur histoire, de meilleures possibilités en matière d'éducation et de meilleurs soins de santé est plus élevée chez ceux qui disent avoir des contacts plus fréquents avec des Autochtones.
- Ceux qui portent davantage attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones sont plus susceptibles que les autres de croire que la situation des Autochtones est pire que celle des non-Autochtones dans la plupart des domaines, à l'exception du contact avec leur culture et leur histoire (domaine pour lequel les opinions sont similaires, peu importe le niveau d'attention porté aux nouvelles et dossiers autochtones).

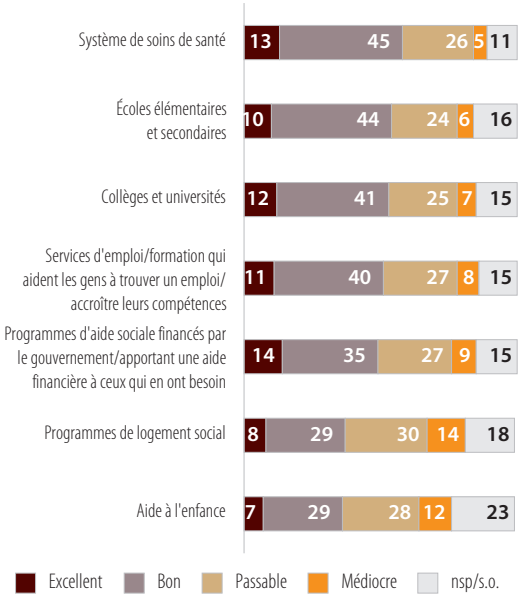
- L'opinion que les soins de santé, l'accès aux services gouvernementaux et les possibilités en matière d'emploi et de revenu sont pires pour les Autochtones est plus répandue chez ceux qui sont sensibilisés à la présence d'une communauté autochtone dans leur ville (lieu physique, quartier ou communauté sociale). Cependant, ce groupe est aussi plus susceptible que les autres de croire que les Autochtones ont un meilleur contact avec leur culture et leur histoire que les non-Autochtones.

Impressions des services offerts aux Autochtones en milieu urbain

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain tendent en règle générale à accorder une bonne note aux services qui répondent aux besoins des Autochtones de leur ville, mais sont plus divisés et incertains quant aux services offerts aux Autochtones vivant en milieu urbain dans les domaines du logement social et de l'aide à l'enfance.

Impressions quant à la qualité des services

Est-ce que chacun des services suivants fait un travail excellent, bon, passable seulement ou médiocre en matière de réponse aux besoins des Autochtones qui vivent dans votre ville?



Nous avons demandé aux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain d'évaluer différents services qui répondent aux besoins des Autochtones qui vivent dans leur ville, soit le système de soins de santé, les écoles élémentaires et secondaires, les collèges et universités, les services d'emploi et de formation professionnelle (qui aident les gens à trouver un emploi ou à accroître leurs compétences), les programmes d'aide sociale (programmes financés par le gouvernement qui apportent une aide financière aux gens qui en ont besoin), les programmes de logement social (qui aident les gens à se trouver un logement) et, finalement, le système d'aide à l'enfance (ce qui pourrait comprendre le contact avec des travailleurs sociaux, des soins de groupe, le placement en famille d'accueil et les services d'adoption).

Dans la plupart des cas, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont plus susceptibles de qualifier le travail de ces services de bon ou d'excellent plutôt que de passable ou médiocre. Les deux exceptions sont les programmes de logement social et le système d'aide à l'enfance : ceux qui disent que ces services font un travail de passable à médiocre pour répondre aux besoins des Autochtones dépassent légèrement la proportion de ceux qui affirment qu'ils font un travail de bon à excellent.

Sur les sept services évalués, c'est pour le système de soins de santé que le plus grand nombre de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (58 %) est susceptible de croire que ce service fait un travail de bon à excellent pour répondre aux besoins des Autochtones qui vivent dans leur ville. Près ou juste un peu plus de la moitié dit la même chose au sujet des écoles élémentaires et secondaires (54 %), des collèges et des universités (53 %), des services d'emploi et de formation professionnelle (51 %) et des programmes d'aide sociale (49 %). Dans chacun de ces cas, entre trois et quatre Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix qualifient le travail de ces services de passable ou médiocre.

Les opinions sont plus divisées pour ce qui est des programmes de logement social et du système d'aide à l'enfance. Près d'un tiers (37 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les programmes de logement social font au moins un bon travail pour répondre aux besoins des Autochtones qui vivent dans leur ville, alors qu'une proportion légèrement plus grande (44 %) croient qu'ils font un travail passable ou médiocre. De façon similaire, 36 pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que le système d'aide à l'enfance fait un travail de bon à excellent, comparativement à quatre sur dix (40 %) qui qualifient ce travail de passable à médiocre. Il est en outre intéressant de noter que juste un peu plus de deux Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (23 %) sont incapables de fournir une opinion sur le travail du système d'aide à l'enfance auprès des populations autochtones, proportion plus élevée que pour n'importe lequel des autres six services évalués.

Les perceptions des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quant à la réponse apportée par ces services aux besoins des Autochtones varient selon la ville. En règle générale, ceux qui habitent des villes où la population autochtone est proportionnellement plus importante sont plus susceptibles que les autres de faire confiance au travail accompli dans leur ville. L'opinion selon laquelle le système de soins de santé ainsi que les écoles élémentaires et secondaires font un travail de bon à excellent pour répondre aux besoins des Autochtones est plus répandue à Thunder Bay, Saskatoon, Regina et Winnipeg (ainsi que, pour ce qui est du système de soins de santé, à Edmonton). Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de Regina, Saskatoon et Thunder Bay sont plus susceptibles que les autres de croire que les collèges et les universités font un travail de bon à excellent, alors que ceux de Regina et de Saskatoon sont aussi plus susceptibles de dire la même chose au sujet des services d'emploi et de formation professionnelle. Thunder Bay se démarque par une proportion beaucoup plus élevée de résidents qui croient que les programmes de logement social (60 %) et le système d'aide à l'enfance (57 %) de leur ville font un travail de bon à excellent pour répondre aux besoins des Autochtones. Finalement, les résidents de Vancouver sont les plus susceptibles d'accorder de mauvaises notes à plusieurs de ces services, y compris le système de soins de santé, les services d'emploi et de formation professionnelle, les programmes d'aide sociale et les programmes de logement social.

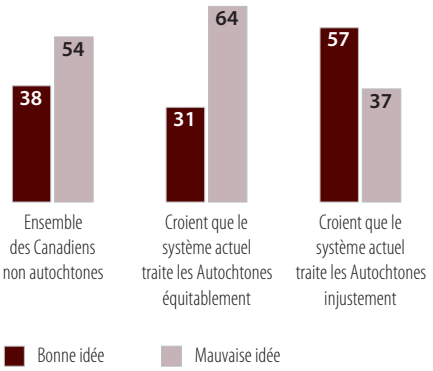
On observe relativement peu de différences en fonction des facteurs sociodémographiques quant à l'évaluation de la qualité des services offerts aux Autochtones. La perception selon laquelle les programmes d'aide sociale font un travail excellent ou bon pour répondre aux besoins des Autochtones est plus répandue parmi les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de 30 à 59 ans, alors que l'opinion qu'ils font un travail de passable à médiocre est plus courante chez ceux âgés de 18 à 29 ans (ceux de 60 ans ou plus sont plus susceptibles que les autres de dire qu'ils ne le savent pas).

Les Autochtones et le système judiciaire

Six Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix croient que le système judiciaire canadien traite équitablement les Autochtones. Par conséquent, seulement une minorité est d'avis que le système de justice pénal devrait intégrer une approche différente pour les Autochtones.

PERCEPTIONS EN MATIÈRE D'ÉQUITÉ. Quelque six Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (58 %) croient que les Autochtones qui entrent en contact avec le système judiciaire canadien sont traités équitablement. Cette opinion est davantage répandue à Regina et à Saskatoon, chez les hommes, les Canadiens plus jeunes (moins de 45 ans) et les néo-Canadiens (ceux qui habitent au Canada depuis moins de 10 ans). En outre, cette opinion est beaucoup plus répandue chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui croient que les Autochtones sont comme les autres groupes culturels ou ethniques que l'on retrouve dans la société multiculturelle du Canada (69 %).

Soutien à différentes approches en matière de justice pour les Autochtones en fonction des perceptions relatives à l'équité



APPUI À UNE APPROCHE DIFFÉRENTE. À la lumière de ces opinions, il n'est pas étonnant qu'une minorité (38 %) de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain appuient l'idée d'un système de justice pénal qui incorpore une approche différente pour les Autochtones ñ une approche qui respecte des concepts autochtones en matière de justice, des lois autochtones et d'autres mesures que des peines, notamment la réconciliation et la réhabilitation. En effet, plus d'un répondant sur deux (54 %) croient qu'une approche différente pour les Autochtones en matière de justice est une mauvaise idée (8 % n'expriment pas d'opinion sur cette question).

Les opinions quant à la valeur d'une approche différente sont liées aux perceptions portant sur l'équité du traitement reçu par les Autochtones dans le système judiciaire actuel. La proportion de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui disent qu'une approche différente en matière de justice est une bonne idée est plus élevée parmi ceux qui croient que les Autochtones sont traités injustement (57 %) ñ même si trois sur dix de ceux qui croient que les Autochtones sont traités équitablement appuient aussi cette idée (64 % disent que c'est une mauvaise idée). L'appui atteint une proportion de près de deux tiers (65 %) chez ceux qui croient que les Autochtones sont traités injustement et qu'ils ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada.

L'opposition à cette idée augmente en fonction de la fréquence des contacts avec les Autochtones (de 48 % pour ceux qui ont rarement ou jamais de contacts à 63 % pour ceux qui en ont souvent). Ceci s'explique du moins en partie par le fait que les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont de fréquents contacts avec les Autochtones sont plus susceptibles de rejeter la notion d'un traitement ou de privilèges particuliers pour les Autochtones et de considérer qu'ils sont comme les autres groupes culturels ou ethniques du pays.

L'opposition à une approche différente en matière de justice pour les Autochtones l'emporte sur l'appui à cette idée dans presque toutes les villes, et est particulièrement forte à Edmonton (66 % croient que c'est une mauvaise idée). L'exception est Montréal, où l'opinion sur cette question se divise presque à parts égales (45 % contre et 47 % pour). Les diplômés universitaires et ceux qui portent davantage attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones sont plus susceptibles que les autres d'appuyer cette idée.

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui *appuient* l'idée d'une approche différente en matière de justice pour les Autochtones le font parce qu'ils croient :

- que les Autochtones ont une culture et une histoire uniques qui exigent qu'ils soient jugés par leurs pairs et en fonction de leur propre échelle de valeurs (43 %);
- que le système judiciaire actuel ne fonctionne pas pour les Autochtones et une approche différente est nécessaire, mettant l'accent sur la réhabilitation et la guérison plutôt que sur la punition (22 %).

À l'opposé, huit Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sur dix (80 %) s'opposent à une approche différente en matière de justice pour les Autochtones parce qu'ils ne croient pas qu'un groupe, peu importe lequel, est en droit de recevoir un traitement préférentiel et que le même traitement pour tous évite la discrimination.

Dans les villes des Prairies, en particulier Edmonton et Calgary, il existe aussi un certain sentiment que les tentatives précédentes en matière d'approches différentes n'ont pas réussi. Uniquement à Toronto, certains (12 %) s'inquiètent que cela incite d'autres groupes culturels à aussi demander un traitement particulier en matière de justice.

7. Relations avec les Autochtones et regard vers l'avenir

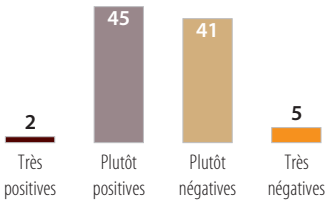
Perceptions à l'égard des relations actuelles

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain se divisent clairement en deux camps pour ce qui est de leur vision de la situation, un camp adoptant une vision plus négative et l'autre une vision plus positive quant à l'état actuel des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones.

Les communautés et les individus ont fait beaucoup d'efforts au cours des vingt dernières années pour bâtir des ponts entre les Autochtones et les non-Autochtones. Pourtant, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont divisés quant à l'état actuel des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones. Peu de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain expriment des opinions situées aux extrémités de l'échelle pour ce qui est des relations actuelles (peu disent qu'elles sont très positives ou très négatives), mais des proportions similaires croient que les relations actuelles sont plutôt positives (45 %) ou plutôt négatives (41 %).

Relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones

Diriez-vous que les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada sont très positives, plutôt positives, plutôt négatives ou très négatives?



Les perceptions à l'égard des relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones varient en fonction de la ville, probablement influencées par la taille relative de la population autochtone. L'opinion que les relations actuelles sont négatives constitue l'opinion majoritaire à Edmonton (62 %), Calgary (55 %), Winnipeg (55 %), Thunder Bay (55 %) et Regina (54 %). À l'opposé, les Canadiens non autochtones qui vivent à Vancouver, Halifax et Toronto sont plus susceptibles d'être optimistes que pessimistes quant à leurs relations avec les Autochtones. Les résidents de Montréal et de Saskatoon se divisent à peu près également entre les deux points de vue.

L'opinion que les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones sont négatives est plus répandue chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui ont les revenus les plus élevés et ceux nés au Canada. Ces perceptions ne changent pas en fonction de la fréquence des contacts avec des Autochtones, mais sont liées au sentiment relatif à la discrimination dont les Autochtones font l'objet. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui croient que les Autochtones font souvent l'objet de discrimination sont plus susceptibles de croire que les relations actuelles sont négatives (61 % versus 42 % de ceux qui croient que les Autochtones font moins souvent l'objet de discrimination).

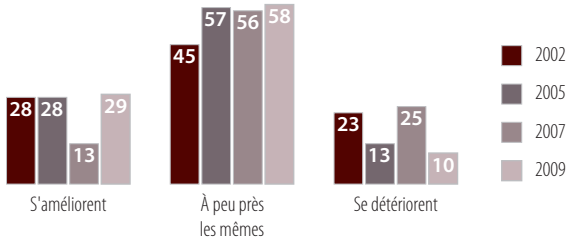
Impressions en matière de changement

Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont plus optimistes qu'en 2005 quant à la direction qu'ont prise leurs relations avec les Autochtones, mais seulement trois sur dix croient que ces relations s'améliorent.

Comment les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain voient-ils l'évolution de leurs relations avec les Autochtones? Actuellement, la majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu (58 %) croient que ces relations demeurent les mêmes, alors que trois sur dix (29 %) croient que ces relations s'améliorent et 10 pour cent qu'elles se détériorent. Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont plus optimistes au sujet des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones qu'il y a deux ans, alors que prenaient place des protestations importantes (p. ex., le blocus d'une voie du CN près de Deseronto ou l'occupation de terres en litige à Caledonia) et que l'Assemblée des Premières nations lançait un appel pour une Journée nationale de protestation (le 29 juin 2007). Les perceptions relatives à l'évolution des relations ont rebondi de ce creux et sont aujourd'hui plus près de ce qu'elles étaient en 2005[59].

Évolution des relations

Est-ce que vous pensez que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada s'améliorent, se détériorent ou qu'elles sont demeurées à peu près les mêmes?

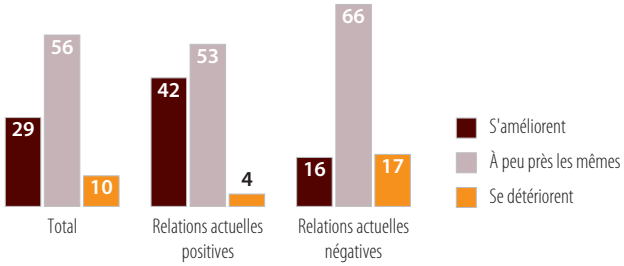


Les données antérieures à 2009 proviennent du sondage FOCUS CANADA d'Environics (s'appliquent à des collectivités de 100 000 habitants ou plus).

Les perceptions à l'égard des relations actuelles influencent la façon dont les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain voient l'évolution de ces relations. La majorité des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui croient que les relations actuelles sont négatives disent qu'elles ne changent pas (66 %), alors que les autres croient à parts à peu près égales qu'elles s'améliorent (16 %) ou se détériorent (17 %). L'optimisme est plus présent chez ceux qui disent que les relations actuelles sont positives (42 % disent que les relations s'améliorent).

Évolution des relations

Est-ce que vous pensez que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada s'améliorent, se détériorent ou qu'elles sont demeurées à peu près les mêmes?



Malgré des perceptions généralement plus négatives que positives quant aux relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain de Regina (41 %) et de Saskatoon (40 %) se classent parmi les plus optimistes quant à l'évolution de ces relations, tout comme les résidents de Vancouver (41 %). L'optimisme est aussi de mise chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain dont les revenus sont les plus bas ainsi que chez ceux qui portent au moins une certaine attention aux nouvelles et aux dossiers se rapportant aux Autochtones. La perception selon laquelle les relations se détériorent est plus répandue à Thunder Bay (20 %) que n'importe où ailleurs.

RAISONS EXPLIQUANT L'AMÉLIORATION DES RELATIONS. À quoi les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui croient que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones s'améliorent attribuent-ils ce changement? La plupart croient que cela est dû à deux raisons : plus de contacts et de dialogue entre les deux groupes (25 %) ou une plus grande acceptation par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain d'autres cultures et valeurs (22 %). Au-delà de ces deux raisons principales, certains répondants de ce groupe croient que les non-Autochtones

59 Les données historiques s'appliquent aux régions métropolitaines de recensement (RMR) d'une population de 100 000 habitants ou plus. Au Recensement de 2006, on comptait 33 de ces collectivités, dont les dix villes incluses dans le sondage de l'*ÉAMU* auprès des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Raisons pour lesquelles les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les relations s'améliorent [traduction] :

Je le vois dans la participation à la main-d'úuvre; il y a plus d'interactions entre les Autochtones et les non-Autochtones. Avant, on pouvait parler de deux solitudes.

Je vois de plus en plus de gens différents ensemble, et à plus d'endroits. On ne voyait pas ça avant.

Ils font vraiment beaucoup d'efforts pour passer par-dessus ce qu'ils ont subi. Beaucoup d'entre eux sont des gens remarquables qui ont eu à traverser des moments difficiles. Ils sont en train de s'en sortir.

Ils communiquent mieux leurs positions à la société plus large. Je crois aussi que le gouvernement actuel prend des mesures pour améliorer les relations.

Les gens sont devenus plus sensibilisés et informés au sujet des Autochtones par les nouvelles, et maintenant il y a plus d'interactions sociales et de communications entre les non-Autochtones et les Autochtones. De meilleures communications.

Je crois qu'un plus grand nombre de gens ont été en contact avec des Autochtones et qu'ils voient les similitudes.

comprennent aujourd'hui davantage les Autochtones et les enjeux qu'ils doivent affronter (10 %), mais aussi que les relations s'améliorent en raison d'une couverture médiatique plus positive (9 %). D'autres expliquent l'amélioration des relations par le fait que les Autochtones sont aujourd'hui plus scolarisés que par le passé (10 %), qu'ils ont davantage de possibilités d'emploi (4 %) ou qu'ils sont plus autonomes (4 %). Relativement peu de répondants mentionnent le règlement des revendications territoriales (7 %) ou les excuses du gouvernement fédéral pour les pensionnats indiens (6 %) pour expliquer cette amélioration.

Quelques-unes des raisons mentionnées par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain pour expliquer l'amélioration de leurs relations avec les Autochtones sont présentées dans l'encadré latéral ci-contre.

RAISONS EXPLIQUANT LA DÉTÉRIORATION DES RELATIONS. Selon les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui croient que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones se détériorent, à quoi est dû ce changement? La plupart croient que les protestations et les demandes des Autochtones relatives à des droits ou des territoires (22 %, soit 2 % de tous les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain) nuisent aux relations entre les Canadiens autochtones et non autochtones. Certains dans ce groupe blâment les attitudes indifférentes ou discriminatoires des Canadiens non autochtones (17 %) ou une couverture médiatique négative (11 %). D'autres attribuent la responsabilité aux Autochtones, en raison de ce qu'ils considèrent leur attitude dédaigneuse à l'encontre des non-Autochtones (15 %), leur paresse ou manque d'initiative (8 %) ou leur participation à des actes criminels (3 %). Relativement peu mentionnent les privilèges existants (4 %) ou les allégements fiscaux (3 %) des Autochtones pour expliquer la détérioration des relations.

Raisons expliquant l'amélioration des relations (premières mentions)*

Est-ce que vous pensez que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada s'améliorent, se détériorent ou qu'elles sont demeurées à peu près les mêmes? Pourquoi dites-vous cela?

* Sous-échantillon : Ceux qui croient que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones s'améliorent.

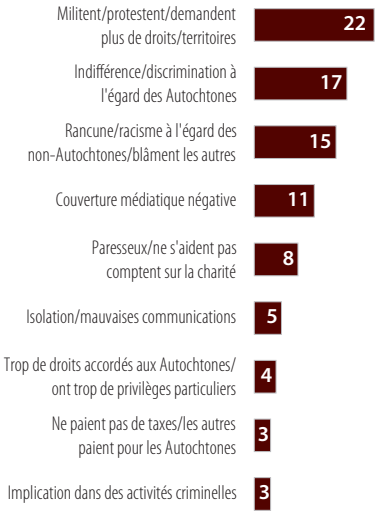
Future qualité de vie

La majorité des Canadiens vivant en milieu urbain, et ce, dans toutes les villes, sont optimistes quant à la future qualité de vie des Autochtones, qui selon eux atteindra d'ici une génération le même point que celle de l'ensemble de la population.

Quand ils se tournent vers l'avenir, les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain prévoient-ils une amélioration de la qualité de vie des Autochtones qui vivent dans leur ville? Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain, en particulier les plus jeunes, sont optimistes au sujet de la qualité de vie future des Autochtones qui vivent dans leur ville, croyant qu'elle s'améliorera d'ici une génération pour atteindre le même point que celle des non-Autochtones. Les deux tiers (66 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain sont optimistes sur cette question et ce sentiment atteint une proportion de trois quarts des répondants (76 %) chez les 18 à 29 ans. Seulement un quart (27 %) sont pessimistes quant à la future qualité de vie des Autochtones qui vivent dans leur ville. Le degré d'optimisme quant à la future qualité de vie des Autochtones est remarquablement similaire dans toutes les villes.

Raisons expliquant l'amélioration des relations (premières mentions)*

Est-ce que vous pensez que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada s'améliorent, se détériorent ou qu'elles sont demeurées à peu près les mêmes? Pourquoi dites-vous cela?



* Sous-échantillon : Ceux qui croient que les relations entre les Autochtones et les non-Autochtones se détériorent.

Raisons pour lesquelles les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient que les relations se détériorent [traduction] :

En raison de la façon dont ils essaient de régler les choses, par exemple le blocus à Caledonia ou de s'accaparer les chalets des gens sur les plages dans le Nord.

Les Autochtones sont l'objet de discrimination sur le marché du travail et sont exclus des beaux quartiers, où ils ne peuvent pas habiter.

Au lieu d'être défendus, les Autochtones sont perçus comme sans éducation et violents.

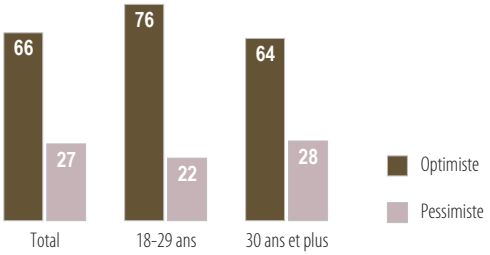
On dirait que certains dossiers, comme les pensionnats indiensÖ on dirait qu'ils s'en servent comme excuse, pour blâmer quelque d'autre pour leurs problèmes.

Selon les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain, que peut faire leur ville pour améliorer la qualité de vie des Autochtones? Lorsque interrogés à ce sujet (sans aide et sans choix de réponses), les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain fournissent une grande variété d'idées, mais les éléments les plus souvent mentionnés comme moyen pour leur ville de contribuer à la qualité de vie des Autochtones sont d'offrir de meilleures possibilités en matière d'éducation (16 %) ou de traiter les Autochtones de la même manière que les non-Autochtones (14 %). Les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain croient aussi que promouvoir le respect et l'acceptation des différences culturelles des Autochtones (10 %), fournir un financement pour des activités communautaires ou de sensibilisation (8 %) et offrir des possibilités d'emploi et de formation professionnelle (8 %) contribueraient à améliorer la future qualité de vie des Autochtones.

Finalement, des proportions moindres croient que le meilleur moyen pour leur ville de contribuer à une meilleure qualité de vie pour les Autochtones est de les aider à quitter les réserves et à intégrer la société urbaine (6 %) ou de générer une plus grande sensibilisation et compréhension du public quant à la situation des Autochtones (6 %). Un quart (25 %) des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain ne peuvent dire quel serait le meilleur moyen par lequel leur ville pourrait contribuer à l'amélioration de la qualité de vie des Autochtones.

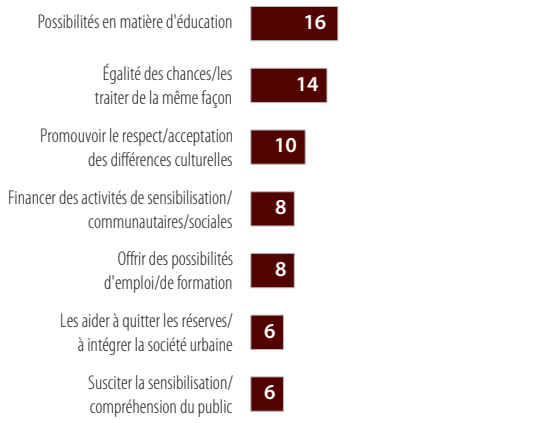
Points de vue quant à la future qualité de vie, selon l'âge

Si vous pensez à l'avenir, êtes-vous optimiste ou pessimiste devant l'affirmation selon laquelle, d'ici une génération, la qualité de vie des Autochtones de votre ville s'améliorera pour être au même point que celle des non-Autochtones?



Comment assurer une meilleure qualité de vie (sept premières mentions)

D'après vous, quel est le meilleur moyen qui permettrait à votre ville de contribuer à une meilleure qualité de vie pour les Autochtones?



8.Regard d'ensemble : comment les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain voient les Autochtones

Cette section se penche sur l'ensemble des réponses données par les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain aux diverses questions du sondage et présente, le cas échant, les différences sociodémographiques notables. Néanmoins, en présence d'une telle quantité d'informations, il y a toujours le risque que les arbres cachent la forêt. En d'autres mots, l'image globale qui s'affiche dans l'esprit des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain et qui détermine leurs attitudes à l'égard des Autochtones peut être difficile à saisir quand il faut tenir compte de si nombreuses questions et réponses individuelles. Afin de capturer cette image globale, un niveau d'analyse supplémentaire a été intégré à l'examen des résultats du sondage, en vue d'explorer en profondeur les éléments du sondage qui dévoilent des perspectives globales ñ ou segments ñ parmi les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Cet examen en profondeur vise notamment à déterminer s'il existe parmi les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain des points de vue globaux et distincts qui transcendent leurs réponses à des questions précises. C'est dans ce but que nous avons procédé à la segmentation des données. L'objectif de cette segmentation est de trouver des grappes naturelles de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain qui se définissent en fonction de leur attitude d'ensemble envers la culture, la responsabilité et la contribution à la société canadienne des Autochtones et qui illustrent les différentes perspectives des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des Autochtones.

L'analyse de plusieurs des questions posées dans le cadre de l'*ÉAMU* révèle chez les Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain quatre points de vue distincts ou quatre « visions » des Autochtones.

- **Tout d'abord, les détracteurs négativistes, directement en opposition avec les partisans branchés.** Ils sont les plus susceptibles des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain d'avoir une opinion négative des Autochtones, notamment que les Autochtones ont des droits non mérités, qu'ils s'isolent eux-mêmes de la société canadienne plus large et qu'ils sont en grande partie responsables de leurs propres problèmes. Néanmoins, les détracteurs négativistes partagent certains des points de vue des partisans branchés, soit que les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones sont négatives. Ils arrivent cependant à ces conclusions en adoptant des perspectives très différentes. Les détracteurs négativistes résident en majorité dans les villes de l'Ouest (Calgary, Edmonton, Saskatoon et Winnipeg), Thunder Bay et Montréal. Ils forment le deuxième groupe le plus important (24 %) de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Détracteurs négativistes (24 %)
Tendent à voir les résidents et les communautés autochtones sous un jour négatif, p. ex., ont des droits non mérités et s'isolent de la société canadienne

Culturo-romantiques (45 %)
Idéalistes et optimistes, estiment au plus haut point les contributions artistiques et culturelles des Autochtones

Sceptiques indifférents (14 %)
Non informés et non sensibilisés, ils croient en règle générale que les Autochtones ne sont pas différents des autres Canadiens.

Partisans branchés (17 %)
Ont de fréquents contacts avec des Autochtones et sont fortement convaincus que les Autochtones font l'objet de discrimination.

- **Les sceptiques indifférents, les moins en mesure de nommer une communauté a**utochtone dans leur ville, sont ceux qui ont le moins de contacts personnels avec des Autochtones et sont en règle générale non informés au sujet des enjeux qui touchent les Autochtones. En règle générale, ils connaissent peu de choses au sujet des Autochtones et ont tendance à croire que les Autochtones font face aux mêmes obstacles et ont les mêmes possibilités que l'ensemble de la population. Ils sont de tous les groupes d'âge et de tous les niveaux d'éducation, mais un nombre disproportionné d'entre eux est francophone et habite Montréal. Les sceptiques indifférents forment le plus petit groupe (14 %) de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.
- **Les culturo-romantiques sont les plus modérés et les plus** optimistes des quatre segments. Ils se distinguent de façon importante des autres segments par le fait qu'ils croient fortement que les Autochtones ont apporté d'importantes contributions artistiques et culturelles à la société canadienne. Ils ont un niveau relativement élevé d'exposition à la culture autochtone et aux informations se rapportant aux Autochtones véhiculées par les médias, mais peu de contacts personnels. Bien que présents dans toutes les villes, un nombre disproportionné d'entre eux habitent Toronto. Les culturo-romantiques représentent le plus grand groupe de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (45 %).
- **Les partisans branchés représentent l'un des deux pôles extrêmes quant aux perceptions des** Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain à l'égard des Autochtones. Ils se distinguent des autres segments par leurs contacts relativement fréquents avec des Autochtones vivant en milieu urbain et leur conviction que les Autochtones ont été marginalisés et qu'ils font souvent l'objet de discrimination dans la société canadienne. Bien que présents dans toutes les villes, ils représentent des proportions plus élevées que la moyenne de Canadiens non autochtones à Regina, Saskatoon et Winnipeg. Ils forment le segment le plus scolarisé (plus de six sur dix ont un diplôme collégial ou universitaire de 1er, 2e ou 3e cycle). Les partisans branchés forment le troisième plus grand groupe (17 %) de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Une description plus détaillée de chacun de ces segments est fournie à l'Annexe B.

Annexe A : Méthodologie

La présente annexe, qui présente plus en détail la méthodologie utilisée dans le cadre de l'*ÉAMU*, complète les informations fournies au début du présent rapport.

Enquête principale

Un total de 2 614 entrevues en face-à-face ont été réalisées avec des personnes qui se déclarent membres des Premières nations (inscrits ou non inscrits), Métis ou Inuits et qui résident dans líune des onze villes incluses dans la présente enquête. Le tableau ci-dessous présente le nombre d'entrevues effectuées dans chaque ville en fonction du groupe identitaire comparativement au nombre prévu (quota).

La méthode d'échantillonnage, qui s'est principalement appuyée sur la technique « boule de neige » et sur l'échantillonnage à l'aide des réseaux pour identifier d'éventuels participants, a été en règle générale efficace à une exception près : elle n'a pas permis d'identifier un nombre suffisant de Métis à Saskatoon, Montréal et Halifax (comparativement aux données sur la population du Recensement de 2006). Par conséquent, le quota de 250 entrevues n'a pas été atteint à Halifax. À Saskatoon, les entrevues restantes ont été effectuées avec des participants des Premières nations, alors qu'à Montréal, elles ont été divisées entre des participants membres des Premières nations et des participants Inuits.

Identité autochtone (non pondéré) par ville

	TOTAL		Premières nations		Métis		Inuit	
	Réel	Prévu	Réel	Prévu	Réel	Prévu	Réel	Prévu
Vancouver	261	250	168	144	85	96	8	10
Calgary	249	250	136	120	104	120	9	10
Edmonton	250	250	130	120	106	120	14	10
Regina	251	250	148	125	100	115	3	10
Saskatoon	248	250	188	122	59	118	1	10
Winnipeg	252	250	127	120	122	120	3	10
Thunder Bay	250	250	177	160	73	80	–	10
Toronto	251	250	174	160	68	80	9	10
Montréal	250	250	163	154	24	86	63	10
Halifax	202	250	147	145	48	95	5	10
Ottawa	150	150	–	–	–	–	150	150
TOTAL*	**2 614**	**2 650**	**1 558**	**1 370**	**789**	**1 030**	**265**	**250**

** Le nombre total d'entrevues pour les trois groupes identitaires est de 2 612. Deux entrevues additionnelles, réalisées à Halifax, contiennent des renseignements incomplets relativement à l'identité autochtone.*

La distribution finale de l'échantillon dans les onze villes est présentée ci-dessous.

Distribution finale de l'échantillon par ville

	Population d'identité autochtone	Pourcentage de la population (%)	n (non pondéré)	n (pondéré)
Vancouver	40 310	14,1 %	261	383
Calgary	26 575	9,3 %	249	244
Edmonton	52 100	18,2 %	250	452
Regina	17 105	6,0 %	251	134
Saskatoon	21 535	7,5 %	248	171
Winnipeg	68 385	23,9 %	252	609
Thunder Bay	10 055	3,5 %	250	91
Toronto	26 575	9,3 %	251	278
Montréal	17 865	6,2 %	250	169
Halifax	5 320	1,9 %	202	50
Ottawa (Inuits seulement)	730**	*	150	7
TOTAL	**286 555**	**100 %**	**2 614**	**2 589**

* *Moins de 0,5%*

** *Population inuite seulement*

Les entrevues ont été planifiées selon un horaire décalé, présenté ci-dessous.

Dates des entrevues, par ville

	Début	Fin
Calgary	2 mars	26 juillet
Halifax	5 mars	4 juin
Winnipeg	24 mars	15 juillet
Edmonton	3 avril	25 juin
Vancouver	7 avril	6 août
Regina	10 avril	21 juillet
Thunder Bay	21 avril	1er juin
Montréal	1er mai	7 juillet
Ottawa	8 mai	18 août
Toronto	29 mai	3 août
Saskatoon	18 juin	4 octobre

À l'étape de l'analyse, les données ont été pondérées en fonction de l'âge, du sexe et du niveau de scolarité à l'intérieur de chaque groupe identitaire autochtone et de chaque ville de manière à illustrer la répartition de la population enregistrée au Recensement de 2006.

Sondage auprès des Canadiens non autochtones

La méthode d'échantillonnage visait à effectuer 250 entrevues téléphoniques avec des personnes non autochtones de 18 ans ou plus membres de ménages sélectionnés au hasard dans chacune des agglomérations urbaines incluses dans l'enquête principale, soit Vancouver, Calgary, Edmonton, Regina, Saskatoon, Winnipeg, Thunder Bay, Toronto, Montréal et Halifax (à l'exclusion d'Ottawa), pour un total de 2 500 entrevues. La distribution finale de l'échantillon est présentée ci-dessous.

Distribution finale de l'échantillon par RMR

	Pourcentage de la population	n (non pondéré)	n (pondéré)	Marge d'erreur*
Halifax	2,6 %	250	69	± 6,2
Montréal	25,2 %	250	613	± 6,2
Toronto	34,7 %	250	847	± 6,2
Thunder Bay	0,9 %	250	32	± 6,2
Winnipeg	4,8 %	250	123	± 6,2
Saskatoon	1,6 %	250	42	± 6,2
Regina	1,3 %	250	45	± 6,2
Edmonton	7,0 %	251	178	± 6,2
Calgary	7,2 %	250	184	± 6,2
Vancouver	14,8 %	250	367	± 6,2
TOTAL	**100 %**	**2 501**	**2 501**	**± 2,0**

* *En points de pourcentage avec coefficient de confiance de 95 %. La marge d'erreur peut être calculée pour ce sondage puisqu'il s'appuie sur un échantillon aléatoire (tous les membres de la population cible possèdent une probabilité connue d'être sélectionnés dans l'échantillon).*

Environics utilise une méthode d'échantillonnage qui s'appuie sur la composition aléatoire. Les échantillons sont créés à l'aide d'une base de données renfermant des séries de numéros de téléphone valides. Ces séries se composent de blocs de 100 numéros de téléphone consécutifs et sont revues de trois à quatre fois par année après une analyse approfondie du dernier annuaire électronique paru. Chaque numéro généré fait l'objet d'une série de procédures de vérification avant d'être retenu. Tous les numéros générés sont ensuite vérifiés dans un annuaire électronique récent afin de connaître l'emplacement géographique correspondant et de vérifier s'il s'agit de numéros d'entreprise ou de numéros faisant l'objet d'un retrait des listes.

Le code postal des numéros inscrits est ensuite vérifié et comparé à la liste des codes postaux valides relatifs au groupe d'échantillons. On assigne aux numéros non inscrits le code postal le plus probable en fonction des données disponibles pour les numéros figurant dans le répertoire global des entreprises de services téléphoniques. Grâce à cette méthode de sélection, les numéros non inscrits et ceux inscrits après la publication de l'annuaire sont aussi inclus dans l'échantillonnage.

Dans chaque ménage rejoint, les personnes âgées de 18 ans et plus ont été choisies aléatoirement selon la méthode de la date d'anniversaire la plus récente. Cette méthode donne des résultats aussi probants que le fait d'énumérer toutes les personnes vivant sous un même toit et d'en choisir une au hasard. Les participants ont ensuite fait l'objet d'une sélection additionnelle afin de ne conserver que ceux qui ne se déclarent pas Autochtone. Les sondages auprès de la population générale n'indemnisent habituellement pas les participants et aucune compensation n'a été versée dans le cadre du présent sondage.

À l'étape de l'analyse des données, l'échantillon final a été pondéré en fonction de l'âge, du sexe et du niveau de scolarité pour chaque RMR et pour l'ensemble des RMR afin de s'assurer que les résultats sont entièrement proportionnels à la distribution réelle de la population canadienne adulte telle qu'enregistrée au Recensement de 2006.

Les entrevues de ce sondage ont été réalisées dans les installations centrales d'Environics à Toronto et à Montréal. Des superviseurs étaient présents sur le terrain en tout temps pour veiller au bon déroulement des entrevues et de la consignation des réponses. Dix pour cent du travail de chaque personne menant les entrevues a été surveillé directement pour en assurer la qualité. Toutes les entrevues ont été réalisées conformément aux normes professionnelles établies par L'Association de la Recherche et de l'Intelligence Marketing (ARIM) et les lois fédérales applicables (LPRPDE). L'introduction mentionnait l'inscription du sondage dans le système national d'enregistrement des sondages. La durée moyenne des entrevues a été de 27,5 minutes.

Le taux de réponse net est de sept pour cent[60]. Ce taux est calculé selon le nombre de répondants (participants pour lesquels l'entrevue a été réalisée, participants exclus et participants en excès – 2 880), divisé par le nombre de numéros n'ayant donné aucun résultat (ligne occupée ou pas de réponse – 14 461), plus le nombre de ménages ou de personnes n'ayant pas répondu au sondage (refus, barrière linguistique, rappels manqués – 22 180), plus le nombre de répondants (2 880) [D/(A+C+D].

Le tableau ci-dessous présente la ventilation de tous les numéros composés.

Taux de réponse

Échantillon total de nos composés	52 654
NUMÉROS NON RÉSOLUS (A)	**14 461**
Ligne occupée	204
Pas de réponse	4 923
Boîte vocale/répondeur	9 334
NUMÉROS RÉSOLUS (B) (total moins les numéros non résolus)	**38 193**
HORS CHAMP (non valide/non admissible)	13 133
Non résidentiel	1 322
Numéro non en service	10 271
Télécopieur/modem	1 540
DANS LE CHAMP D'ENQUÊTE, MAIS SANS RÉPONSE (C)	**22 180**
Refus – ménage	15 018
Refus – répondant	2 523
Barrière linguistique	1 083
Rappel manqué/répondant non disponible	3 422
Interruption (entrevue non achevée)	134
DANS LE CHAMP ET RÉPONDANT (D)	**2 880**
Non qualifié	167
Quota filled	212
Quota rempli	2 501
TAUX DE RÉPONSE [D / (A + C + D)]	**7 %**

60 Ce taux de réponse est calculé à l'aide d'une formule élaborée par l'ARIM en consultation avec le gouvernement du Canada (Travaux publics et Services gouvernementaux).

Enquête pilote de la FNRA

Les résultats de l'enquête pilote de la Fondation nationale des réalisations autochtones (FNRA) s'appuient sur un sondage en ligne auprès d'un échantillon de 182 boursiers anciens et actuels de la FNRA.

Le sondage a été effectué par Environics dans un environnement de sondage Web sécurisé doté de toutes les caractéristiques requises et en suivant les étapes suivantes.

- Environics a programmé le questionnaire dans son logiciel de sondage et logé le sondage sur un serveur sécurisé. Un test bêta a été utilisé pour réviser le sondage en ligne avant l'approbation finale du questionnaire.
- Une invitation a été envoyée par courriel aux 296 boursiers de la FNRA ayant signalé leur intérêt à participer. Le courriel comprenait un lien vers l'adresse URL du sondage et un mot de passe unique.
- Un soutien technique était offert aux participants en cas de besoin. Des mesures ont été prises afin d'assurer (et de garantir) la confidentialité et l'anonymat complets des réponses au sondage.
- Environics a saisi électroniquement toutes les réponses au sondage à mesure qu'elles étaient soumises et a créé un fichier de données électronique qui a ensuite été codé et analysé (y compris pour les questions ouvertes).

L'assignation d'un identificateur unique (mot de passe) à chaque participant permet de s'assurer qu'une seule version du questionnaire est acceptée pour chaque participant. L'identificateur unique permet en outre aux participants de retourner terminer le sondage s'ils doivent s'arrêter avant d'avoir terminé. Chaque fois que le participant accède au sondage, il retrouve l'endroit où il s'est arrêté la dernière fois. Le formulaire en ligne ne permet pas les retours en arrière afin d'éviter toute modification des réponses précédentes suite à la lecture des questions suivantes. Le sondage a duré en moyenne 25,7 minutes. Chaque participant qui a rempli en entier le questionnaire a reçu une compensation financière en guise de remerciement.

Le sondage a été lancé en ligne le 16 juin 2009. Des courriels de rappel ont été envoyés les 23 et 30 juin à ceux qui n'avaient pas encore répondu au sondage, qui a pris fin le 6 juillet. Les différentes étapes du sondage ont engendré les réponses suivantes :

- 126 sondages complétés après le 1er premier courriel;
- 43 sondages complétés après le 1er courriel de rappel;
- 13 sondages complétés après le 2e courriel de rappel.

Le taux total de participation est de **65 pour cent** (soit le nombre de questionnaires complétés en fonction du nombre de courriels effectivement livrés), tel que présenté ci-dessous.

	n	%
Courriels envoyés :	**296**	**100**
Non livrables (adresse présumée inexacte)	14	5
Courriels livrés :	**282**	**100**
Questionnaires incomplets	8	3
Questionnaires complétés	182	65
Taux de participation (questionnaires complétés/ courriels livrés)		**65 %**

Le codage de l'enquête pilote de la FNRA a été effectué à l'aide des trames de codage utilisées pour l'enquête principale lorsque les questions étaient identiques. Des trames de codage ont aussi été créées pour les quelques questions ouvertes incluses uniquement dans l'enquête de la FNRA. Les données n'ont pas été pondérées à l'étape de l'analyse en l'absence de statistiques démographiques détaillées sur lesquelles s'appuyer.

Le tableau ci-dessous présente le profil des boursiers de la FNRA ayant participé au sondage.

	TOTAL (%)
IDENTITÉ	
Premières nations	57
Métis	38
Inuit	3
Non inscrit	2
SEXE	
Homme	21
Femme	78
ÂGE	
18-24	23
25-29	25
30-34	25
35-39	14
40 ou plus	12
REVENU	
<10 000 $	19
10 000 $ - 30 000 $	26
30 000 $ - 60 000 $	20
60 000 $ - 80 000 $	14
80 000 $ ou plus	12
Refus	9
PROVINCE/TERRITOIRE DE RÉSIDENCE ACTUEL	
Terre-Neuve-et-Labrador	2
Île-du-Prince-Édouard	–
Nouvelle-Écosse	2
Nouveau-Brunswick	1
Québec	5
Ontario	37
Manitoba	13
Saskatchewan	5
Alberta	16
Colombie-Britannique	15
Yukon	1
Territoires du Nord-Ouest	1
Nunavut	–
ANNÉE D'ATTRIBUTION DE LA PLUS RÉCENTE BOURSE DE LA FNRA	
2009	18
2008	49
2005-2007	26
Avant 2005	7

Analyse par segmentation

La segmentation des données pour le sondage de l'ÉAMU auprès des non-Autochtones síappuie sur líexamen de multiples solutions générées par deux méthodes de groupement différentes. Tout d'abord, une série de questions ont été sélectionnées comme base de segmentation. L'objectif de la segmentation était de découvrir des grappes naturelles fondées sur les attitudes des non-Autochtones à l'égard de la culture autochtone, ainsi que du rôle et de la contribution des Autochtones dans la société canadienne. Quelques questions plus générales sur le multiculturalisme ont aussi été incluses. Au total, 21 questions et réponses ont été préparées à cette fin, incluant l'imputation des données manquantes, le codage binaire des réponses nominales, le réordonnancement des valeurs au besoin, etc.

La première méthode utilisée a été líanalyse de structure latente (logiciel Latent Gold). Diverses solutions de trois à six grappes ont été examinées, tant au niveau de la robustesse que de la validité apparente, ainsi que pour la différenciation lorsque croisées avec diverses autres questions portant sur les valeurs, des comportements ou des données démographiques.

Le processus a été répété à líaide de l'analyse en classification automatique à K moyennes sur SPSS – générant aussi des solutions de trois à six grappes qui ont, comme ci-dessus, été examinées, comparées et mises en opposition avec les autres solutions générées par cette méthode et celles générées par líanalyse de structure latente. Líensemble des solutions a été combiné en une seule matrice SPSS qui a permis, à líaide de tableaux croisés, de comprendre líévolution et les différences alors que des groupes de participants étaient alternativement inclus et exclus des segments. La robustesse et la stabilité des différentes solutions et des segments inclus dans chacune de ces solutions ont ainsi pu être évaluées.

La solution de classe latente à quatre segments síest avérée celle offrant la meilleure capacité explicative, ainsi que le plus de stabilité et d'utilité.

Les questions suivantes du sondage de l'*ÉAMU* auprès des non-Autochtones ont été utilisées pour l'analyse par segmentation.

Q2. Selon vous, qu'est-ce qui rend le Canada unique?

Q3f. Pensez-vous que [le multiculturalisme] soit très important, assez important, pas très important ou pas du tout important pour définir ce qu'est le Canada?

Q4a. Veuillez me dire si vous êtes entièrement d'accord, plutôt d'accord, plutôt en désaccord ou entièrement en désaccord avec l'énoncé suivant : « Dans ce pays, il y a place pour accueillir une diversité de langues et de cultures ».

Q5. Dans l'ensemble, quel impact croyez-vous que des gens tels que vous pouvez avoir pour que votre ville devienne un meilleur endroit où vivre?

Q7. Au cours des dernières années, l'impression que vous avez des Autochtones s'est-elle améliorée, détériorée ou est-elle demeurée la même?

Q9. S'il y a lieu, de quelles façons pensez-vous que les Autochtones sont différents des non-Autochtones?

Q10. Parmi les affirmations suivantes, quelle est celle qui correspond le mieux à ce que vous pensez au sujet des Autochtones?

Les Autochtones sont comme les autres groupes culturels ou ethniques que l'on retrouve dans la société multiculturelle du Canada.

Les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada.

Q11. Pensez-vous que la plupart des Autochtones veulent ... ?

Abandonner leurs coutumes et leurs traditions culturelles et adopter entièrement les coutumes et la façon de vivre des autres Canadiens.

Conserver leurs coutumes et leurs traditions culturelles, mais participer activement à la société canadienne au sens large.

Conserver leurs coutumes et leurs traditions culturelles en ayant aussi peu de contact que possible avec la société canadienne.

Q13. Dans quelle mesure croyez-vous que les Autochtones et leur culture ont apporté une contribution dans chacun des domaines suivants? Ont-ils apporté une grande contribution, une certaine contribution, une modeste contribution ou aucune contribution à ... ?

L'identité nationale du Canada

La culture et les arts

Nos rapports avec le milieu naturel et notre respect de la nature

Q18. D'après vous, est-ce que les Autochtones du Canada sont en grande partie responsables de leurs problèmes ou est-ce que leurs problèmes ont principalement été causés par les attitudes des Canadiens et les politiques des gouvernements?

Les Autochtones du Canada sont en grande partie responsables de leurs problèmes.

Les problèmes ont principalement été causés par les attitudes des Canadiens et les politiques des gouvernements.

Q24. Pensez-vous que les Autochtones du Canada sont souvent, parfois, rarement ou jamais l'objet de *discrimination* dans la société canadienne actuelle?

Q25. Au Canada, pensez-vous que les Autochtones sont l'objet de plus de discrimination, de moins de discrimination ou d'autant de discrimination que les groupes suivants?

a. Les Juifs

c. Les noirs

d. Les Chinois

e. Les Pakistanais ou les Indiens d'Asie

f. Les musulmans

Q26. Diriez-vous que le système judiciaire canadien traite généralement les Autochtones équitablement ou injustement?

Annexe B : Les quatre « visions » des Autochtones par les Canadiens non-Autochtones vivant en milieu urbain

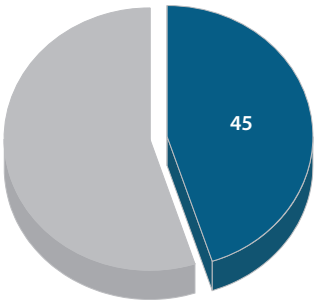
Cette annexe présente une description détaillée de chacun des quatre segments (culturo-romantiques, détracteurs négativistes, partisans branchés et sceptiques indifférents) incluant les principales caractéristiques de chaque groupe, ainsi que quelques données démographiques et régionales particulières.

Les culturo-romantiques

Les culturo-romantiques représentent 45 pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Les culturo-romantiques représentent le plus grand groupe (45 %) de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain. Segment le plus idéaliste et le plus optimiste, les culturo-romantiques se distinguent par leur foi dans les contributions artistiques et culturelles qu'apportent les Autochtones à la société canadienne. Ils sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones et leur culture ont apporté une *grande* contribution à l'identité nationale, aux arts et à la culture du Canada, et de croire que l'histoire et la culture autochtones constituent un symbole important de l'identité nationale du Canada.

CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES	
FORCES	FAIBLESSES
Contributions artistiques et culturelles des Autochtones	Contact avec des Autochtones
Intérêt à avoir davantage d'amis qui sont Autochtones	Croient que les Autochtones font l'objet de discrimination
Croient que les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones sont positives	
Optimisme quant à la qualité de vie future des Autochtones	



Les arts et la culture représentent en outre leur plus importante source de contact avec les Autochtones. Les culturo-romantiques, tout comme les détracteurs négativistes et les sceptiques indifférents, ont moins de contacts personnels avec les Autochtones que les partisans branchés. Cependant, ils sont les plus susceptibles, dans les quatre segments, d'entrer en contact avec les Autochtones par l'intermédiaire de manifestations culturelles (p. ex., lire un livre, visiter une exposition ou regarder un film sur les Autochtones). Ils sont aussi plus susceptibles que la moyenne de dire qu'ils aimeraient avoir davantage d'amis qui sont Autochtones.

Beaucoup moins susceptibles que les partisans branchés de croire que les Autochtones font l'objet de discrimination, les culturo-romantiques expriment des opinions quelque peu contradictoires au sujet des Autochtones vis-à-vis les autres groupes au sein de la société canadienne. Comme les sceptiques indifférents, ils sont plus susceptibles que les autres segments de croire que les Autochtones sont comme les non-Autochtones. Cependant, encore une fois comme les sceptiques indifférents, les culturo-romantiques sont plus susceptibles d'affirmer que les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada plutôt que de dire qu'ils sont comme les autres groupes culturels ou ethniques qui composent la société canadienne.

Les culturo-romantiques sont plus susceptibles que les partisans branchés et les détracteurs négativistes, mais moins susceptibles que les sceptiques indifférents, de qualifier les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada de positives.

Finalement, ils sont les plus enclins parmi les quatre segments à être optimistes quant à la future qualité de vie des Autochtones des villes canadiennes qui pourrait, selon eux, atteindre le même niveau que celle des non-Autochtones d'ici une génération.

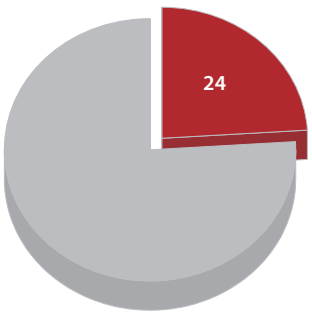
Caractéristiques régionales et démographiques

Les culturo-romantiques incluent une proportion plus élevée que la moyenne de Torontois (41 % versus 34 % pour de l'échantillon total) et un nombre inférieur à la moyenne de Montréalais (20 % versus 25 %). Ce segment comprend légèrement plus de femmes que d'hommes (55 % et 45 % respectivement). Les culturo-romantiques sont en règle générale titulaires d'un diplôme collégial ou universitaire, bien qu'ils ne soient pas dans líensemble aussi scolarisés que les partisans branchés. Ils font en règle générale partie de la catégorie des revenus moyens (30 000 $ à 60 000 $ ou 60 000 $ à 80 000 $).

Les détracteurs négativistes

Les détracteurs négativistes comptent pour 24 pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Formant le deuxième plus grand groupe de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (24 %), **les détracteurs négativistes** sont en grande partie complètement à l'opposé des partisans branchés. Ils sont les plus susceptibles d'avoir une opinion négative des Autochtones, notamment que les Autochtones ont des droits non mérités, qu'ils s'isolent eux-mêmes de la société canadienne plus large et qu'ils sont en grande partie responsables de leurs problèmes.



CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES	
FORCES	FAIBLESSES
Croient que les Autochtones ont des droits non mérités et sont responsables de leurs problèmes	Contributions artistiques et culturelles des Autochtones
Contact avec des Autochtones	Intérêt à avoir davantage d'amis qui sont Autochtones
Les Autochtones sont comme les autres groupes culturels ou ethniques	Les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada
Croient que les Autochtones veulent conserver leurs coutumes et leurs traditions culturelles en ayant aussi peu de contact que possible avec la société canadienne	
La présence de communautés autochtones dans leur ville constitue un facteur neutre ou négatif	
Leur impression des Autochtones s'est détériorée	

Les détracteurs négativistes s'opposent aux culturo-romantiques par le fait qu'ils sont, de loin, les plus susceptibles parmi les quatre groupes de croire que les Autochtones et leur culture ont apporté une modeste ou aucune contribution à l'identité nationale du Canada. Ils se situent dans la moyenne quant à la fréquence des contacts avec des Autochtones, mais sont presque aussi peu exposés aux manifestations culturelles autochtones que les sceptiques indifférents.

Les détracteurs négativistes sont les plus susceptibles parmi les quatre segments de croire que les Autochtones sont différents des non-Autochtones parce qu'ils ont des droits et des privilèges constitutionnels différents et qu'ils reçoivent de l'aide du gouvernement. Ils sont aussi les plus susceptibles de mentionner spontanément, comme ce qui leur vient d'abord à líesprit, l'aide sociale et la charité quand ils pensent aux Autochtones du Canada.

Ils sont dans les quatre segments les plus susceptibles de croire que les Autochtones sont comme les autres groupes culturels ou ethniques (plus d'un détracteur négativiste sur deux croient que c'est vrai comparativement à juste un peu plus d'un culturo-romantique et sceptique indifférent sur trois et un partisan branché sur quatre).

Plus de quatre détracteurs négativistes sur dix croient que les Autochtones veulent conserver leurs coutumes et leurs traditions culturelles en ayant aussi peu de contact que possible avec la société canadienne, comparativement à un quart des sceptiques indifférents, trois pour cent des partisans branchés et un pour cent des culturo-romantiques.

Ils sont les plus susceptibles parmi les quatre segments de considérer la présence de résidents et de communautés autochtones dans leur ville comme un facteur neutre ou négatif, malgré le fait qu'ils partagent la même ville; peu considèrent cette présence comme un facteur positif.

Ils sont aussi les plus susceptibles des quatre groupes de croire que les Autochtones sont responsables de leurs problèmes. Ils font l'objet de discrimination, oui, mais de leur propre faute.

Ils sont les plus susceptibles parmi les quatre segments, et ce, par une grande majorité, de dire que leur impression des Autochtones s'est détériorée au cours des dernières années.

Les quelques répondants de ce groupe qui disent que leur impression s'est améliorée sont les plus susceptibles parmi les quatre segments d'affirmer que c'est parce que les Autochtones ont fait des progrès sur le plan économique et de l'éducation.

Finalement, les détracteurs négativistes sont les plus susceptibles de dire qu'ils n'ont aucun intérêt à avoir davantage d'amis Autochtones.

Caractéristiques régionales et démographiques

Les détracteurs négativistes représentent une importante proportion des Canadiens non autochtones qui vivent dans les villes de l'Ouest (Calgary, Edmonton, Saskatoon et Winnipeg), ainsi quíà Thunder Bay et à Montréal.

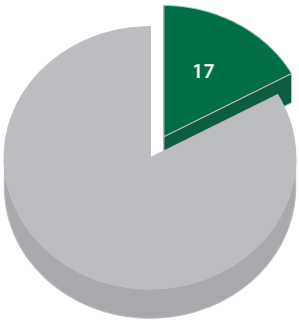
Ils sont, parmi les quatre segments, les moins scolarisés (45 % ont un diplôme d'études secondaires ou moins comparativement à une moyenne de 36 %) et tendent à être plus âgés (plus de 35 ans).

Les partisans branchés

Les partisans branchés représentent 17 pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Le troisième plus grand groupe de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain (17 %), **les partisans branchés,** se distingue des autres segments par ses contacts relativement fréquents avec des Autochtones vivant en milieu urbain et son sentiment que de nombreux Autochtones font souvent l'objet de discrimination dans la société canadienne.

Les partisans branchés, tout comme les détracteurs négativistes, sont susceptibles de croire que les Autochtones sont différents des non-Autochtones, mais pour des raisons complètement différentes. Les partisans branchés, comme les culturo-romantiques, croient que les Autochtones sont différents des non-Autochtones parce qu'ils possèdent une identité culturelle unique. Mais ils sont aussi les plus susceptibles de percevoir les Autochtones comme différents en raison d'un désavantage socio-économique ou parce qu'ils font l'objet de discrimination.



CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES	
FORCES	FAIBLESSES
Contact avec des Autochtones	Croient que les Autochtones ont des droits non mérités et sont responsables de leurs problèmes
Croient que les Autochtones font souvent l'objet de discrimination	Croient que les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones sont positives
Les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada	Optimisme quant à la qualité de vie future des Autochtones
Les Autochtones font l'objet de traitements injustes et sont socio-économiquement désavantagés	
Leur impression des Autochtones s'est améliorée	

Tel que susmentionné, les partisans branchés se distinguent plus particulièrement des trois autres groupes par leur sentiment que les Autochtones font l'objet de discrimination, et quíl síagit du plus important enjeu que doivent affronter les Autochtones qui vivent aujourd'hui dans les villes du Canada. Les trois quarts (74 %) des partisans branchés croient que les Autochtones font souvent l'objet de discrimination dans la société canadienne comparativement à quelque quatre culturo-romantiques sur dix (38 %), trois détracteurs négativistes sur dix (29 %) et moins de deux sceptiques indifférents sur dix (17 %). De plus, la majorité des partisans branchés croient de façon constante et contrairement à tous les autres segments que les Autochtones font l'objet de plus de discrimination que les autres groupes présents dans la société canadienne, tels que les Juifs, les personnes de race noire, les Pakistanais, les Indiens d'Asie, les Musulmans et les Chinois.

Contrairement aux culturo-romantiques, les partisans branchés croient simultanément aux contributions artistiques et culturelles des Autochtones, que les Autochtones font l'objet de traitements injustes et qu'ils sont socio-économiquement désavantagés.

- Parmi les quatre segments, ils sont de loin les plus susceptibles d'avoir lu ou entendu quelque chose au sujet des pensionnats indiens.
- Ils sont dans les quatre segments les plus enclins à croire que les Autochtones ont des droits et des privilèges uniques en tant que premiers résidents du Canada.
- Ils sont les plus susceptibles des quatre segments de croire que les Autochtones jouissent de moins de possibilités socio-économiques que les non-Autochtones de leur ville.
- Ils sont les plus susceptibles des quatre groupes de croire que le système judiciaire du Canada traite injustement les Autochtones.
- Comme les culturo-romantiques, ils croient que les problèmes des Autochtones ont principalement été causés par les attitudes des Canadiens et les politiques des gouvernements.
- Dans les quatre groupes, ils sont les plus susceptibles de mentionner spontanément le mauvais traitement, líabus ou líincompréhension de la part des citoyens et des gouvernements du Canada comme ce qui leur vient d'abord à l'esprit quand ils pensent aux Autochtones du Canada.

Ils sont autant susceptibles que les détracteurs négativistes d'affirmer que les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada sont *négatives* (mais, évidemment, pour des raisons différentes).

Les partisans branchés sont plus susceptibles de dire que leur impression des Autochtones s'est améliorée au cours des dernières années et sont aussi les plus susceptibles des quatre groupes de dire que c'est grâce à des relations ou à des amitiés avec des Autochtones, ou grâce à une plus grande visibilité des Autochtones dans leur collectivité ou dans les médias.

Néanmoins, les partisans branchés sont plus susceptibles que tout autre segment d'être pessimistes quant à l'amélioration de la qualité de vie des Autochtones qui vivent dans les villes canadiennes et la possibilité qu'elle atteigne d'ici une génération le même niveau que celle des non-Autochtones.

Caractéristiques régionales et démographiques

Les partisans branchés incluent une proportion plus élevée que la moyenne de Canadiens non autochtones vivant à Regina, Saskatoon et Winnipeg. Ce segment comprend en outre davantage d'hommes que de femmes. Ils sont les plus susceptibles parmi les quatre segments d'être anglophones et représentent le segment le plus scolarisé (six sur dix sont titulaires d'un diplôme collégial ou universitaire de 1er, 2e ou 3e cycle).

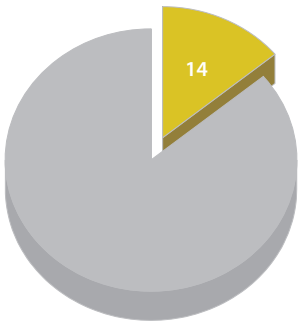
Les sceptiques indifférents

Les sceptiques indifférents comptent pour 14 pour cent des Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Les sceptiques indifférents forment le plus petit groupe (14 %) de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain.

Ils se distinguent par le fait qu'ils sont les moins susceptibles des quatre groupes de croire que les Autochtones font l'objet de discrimination.

CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES	
FORCES	FAIBLESSES
Les Autochtones ont les mêmes possibilités socio-économiques que les non-Autochtones	Contributions artistiques et culturelles des Autochtones
Croient que les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones sont positives	Croient que les Autochtones font l'objet de discrimination
	Conscience de la présence d'une communauté autochtone et des obstacles qu'elle doit surmonter



Ce sont ceux qui ont le moins de contacts avec des Autochtones.

Ils sont les plus susceptibles de croire que les Autochtones sont traités équitablement par le système judiciaire.

Ils se classent à égalité avec les détracteurs négativistes quant à leur exposition très limitée à la culture autochtone.

Ils sont aussi les plus susceptibles d'ignorer la présence d'une communauté autochtone dans leur ville, et la presque totalité d'entre eux ignorent qu'il existe des organisations autochtones dans leur collectivité.

Une importante minorité (bien que moins importante que dans le groupe des détracteurs négativistes) croit que les Autochtones ont fait une modeste ou aucune contribution à l'identité nationale du Canada ou à sa culture et à ses arts.

Les sceptiques indifférents, suivis de près par les détracteurs négativistes, sont les plus susceptibles d'être incapables de nommer líun des plus importants enjeux que doivent aujourd'hui affronter les Autochtones du Canada. En outre, la moitié des sceptiques indifférents, soit plus que dans tout autre groupe, sont incapables de nommer le plus important enjeu que doivent aujourd'hui affronter les Autochtones qui vivent dans les villes du Canada.

Ils sont moins susceptibles que les partisans branchés et les culturo-romantiques de croire que les problèmes des Autochtones ont été principalement causés par les attitudes des Canadiens et les politiques des gouvernements, mais dans des proportions moindres que celles des détracteurs négativistes.

Ils sont les plus susceptibles parmi les quatre segments de n'avoir rien lu ou entendu au sujet des pensionnats indiens.

Ils sont les plus susceptibles parmi les quatre segments de qualifier les relations actuelles entre les Autochtones et les non-Autochtones du Canada de plutôt ou de très positives (par manque de sensibilisation).

Les sceptiques indifférents sont, en règle générale, ceux qui sont les moins exposés à des manifestations culturelles autochtones.

En règle générale, les sceptiques indifférents sont plus susceptibles de croire que les Autochtones ont les mêmes possibilités socio-économiques que les non-Autochtones de leur ville.

Caractéristiques régionales et démographiques

Il y a un nombre disproportionné de sceptiques indifférents parmi les francophones de Montréal.

Ce groupe inclut des Canadiens non autochtones de tous les groupes d'âge et de tous les niveaux de scolarité, incluant des proportions plus ou moins similaires de personnes très scolarisées et peu scolarisées.

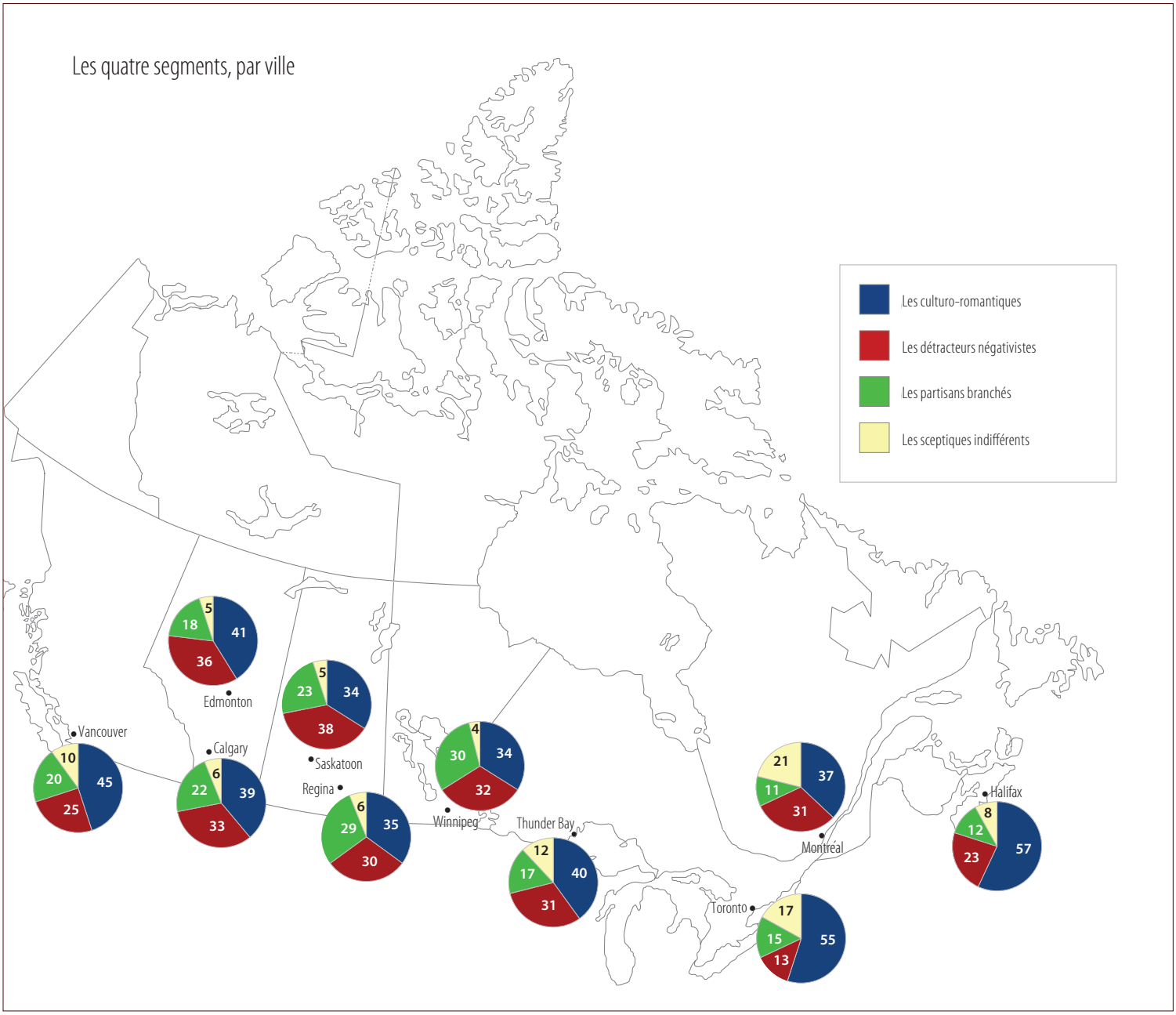
Les culturo-romantiques, les détracteurs négativistes, les partisans branchés, les sceptiques indifférents et les villes du Canada

Des membres de chacun des quatre segments de Canadiens non autochtones vivant en milieu urbain résident dans chacune des dix villes de l'enquête, quoique dans des proportions différentes.

Le segment des culturo-romantiques, soit le plus grand des quatre, inclut plus de la moitié des Canadiens non autochtones qui vivent à Halifax et Toronto, mais ce nombre passe à un tiers à Regina et Winnipeg, pour s'élever à nouveau et atteindre 45 pour cent à Vancouver.

Les villes comptant le plus grand nombre d'Autochtones sont aussi les villes qui accueillent les plus grandes proportions de détracteurs négativistes, soit Edmonton, Calgary et Saskatoon. Cependant, ces villes sont aussi parmi celles qui comptent les plus grandes proportions de partisans branchés.

Sans l'ombre d'un doute, ce que les Canadiens non autochtones qui vivent dans les villes de l'Ouest ne sont pas, ce sont des sceptiques indifférents. Formant le plus petit des quatre segments, les sceptiques indifférents habitent principalement Montréal et dans un moindre degré, Toronto et Thunder Bay.


Les quatre segments, par ville
Les culturo-romantiques
Les détracteurs négativistes
Les partisans branchés
Les sceptiques indifférents
Vancouver
10
20
25
45
Edmonton
5
18
36
41
Calgary
6
22
33
39
Saskatoon
5
23
38
34
Regina
6
29
30
35
Winnipeg
4
30
32
34
Thunder Bay
12
17
31
40
Toronto
17
15
13
55
Montréal
21
11
31
37
Halifax
8
12
23
57

CANADA MILLENNIUM SCHOLARSHIP FOUNDATION
FONDATION CANADIENNE DES BOURSES D'ÉTUDES DU MILLÉNAIRE